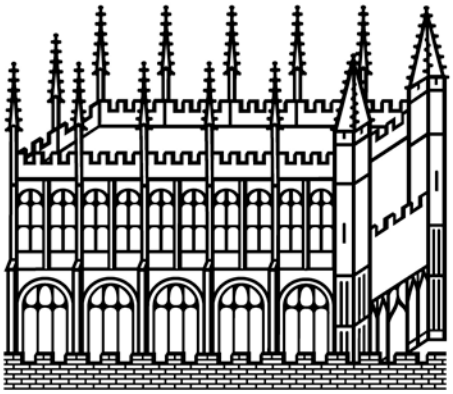

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II. A. 1138

ZAHAROFF
FUND

LES OEUVRES DE M. BOILEAU DESPREAUX,

AVEC

DES ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

NOUVELLE EDITION REVUE & corrigée,

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BARTHELEMY ALIX, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 MAY 1974
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES PIECES ET CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

TRAITE' DU SUBLIME.

PReface ſur le Traité du Sublime, iij
Preface de M. Dacier, xvij
Traité du Sublime ou du merveilleux dans le diſcours, 1
Chapitre I. ſervant de Préface à tout l'Ouvrage, 2
Chap. II. S'il y a un Art particulier du ſublime, & des trois vices qui lui ſont oppoſés, 7
Chap. III. Du ſtile froid, 15
Chap. IV. De l'origine du ſtile froid, 22
Chap. V. Des moyens en general pour connoître le ſublime, 23
Chap. VI. Des cinq ſources du Grand, 26
Chap. VII. De la ſublimité des Penſées, 28
Chap. VIII. De la ſublimité qui ſe tire des circonſtances, 39
Chap. IX. De l'Amplification, 45
Chap. X. Ce que c'eſt qu'Amplification, 46
Chap. XI. De l'Imitation, 48
Chap. XII. De la maniere d'imiter, 51
Chap. XIII. Des Images, 53
Chap. XIV. Des figures, & premierement de l'Apoſtrophe, 62
Chap. XV. Que les figures ont beſoin du ſublime pour les ſoutenir, 65
Chap. XVI. Des Interrogations, 67
Chap. XVII. Du mélange des figures, 70
Chap. XVIII. Des Hiperbates, 71
Chap. XIX. Du change-

ment de nombre, 74
Chap. XX. *Des pluriels reduits en ſinguliers*, 77
Chap. XXI. *Du changement de tems*, 78
Chap. XXII. *Du changement de Perſonnes*, ibid.
Chap. XXIII. *Des Tranſitions imprévues*, 79
Chap. XXIV. *De la periphraſe*, 82
Chap. XXV. *Du choix des mots*, 85
Chap. XXVI. *Des Métaphores*, 87
Chap. XXVII. *Si l'on doit préferer le médiocre parfait au ſublime qui a quelques défauts*, 92
Chap. XXVIII. *Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthéne*, 95
Chap. XXIX *De Platon & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain*, 99
Chap. XXX. *Que les fautes dans le ſublime ſe peuvent excuſer*, 101
Chap. XXXI. *Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles*, 103
Chap. XXXII. *De l'arrangement des paroles*, 109
Chap. XXXIII. *De la nature des périodes*, 116
Chap. XXXIV. *De la baſſeſſe des termes*, 119
Chap. XXXV. *Des cauſes de la décadence des Eſprits*, 120

REFLEXIONS CRITIQUES

Sur quelques paſſages de Longin.

Reflexion I. 129
Reflexion II. 135
Reflexion III. 137
Reflexion IV. 150
Reflexion V. 152
Reflexion VI. 160
Reflexion VII. 168
Reflexion VIII. 173
Reflexion IX. 178
Concluſion, 185
Avertiſſement touchant la dixiéme Reflexion, 189
Reflexion X. *ou refutation d'une Diſſertation de M. Le Clerc, contre Longin*, 193
Reflexion XI. 212
Reflexion XII. 216

OUVRAGES DIVERS.

Diſcours ſur le Dialogue ſuivant, 221
Les Heros de Roman, Dialogue, 227
Arrêt burleſque, 262

Diſcours ſur la Satire, 267
Remerciment à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, 274
Diſcours ſur le ſtile des Inſcriptions, 281

LETTRES.

I. *A M. l'Abbé Le Vayer, Diſſertation ſur la Joconde*, 284
II. *A Monſeigneur le Duc de Vivonne, ſur ſon entrée dans le Fare de Meſſine*, 304
III. *Au même*, 310
IV. *Réponſe à M. le Comte d'Ericeyra*, 314
V. *A M. Perrault, de l'Académie Françoiſe*, 317
VI. *A M. Le Verrier*, 328
VII. *A M. Racine*, 331
VIII. *A M. de Maucroix*, 336
IX. *Lettre de M. Arnauld, Docteur de Sorbonne*, 344
X. *Remerciment à M. Arnauld*, 396.
Epitaphe de M. Racine, 373

PREFACES DIVERSES.

Preface de la premiere édition faite en 1666, & des éditions ſuivantes, juſqu'en 1674. 376
Preface pour l'édition de 1674. 379
Preface pour l'Edition de 1675. 383
Préface pour les Editions de 1683. & 1694. 384
Avertiſſement mis après la Préface de 1694. 388
Avertiſſement pour la premiere Edition de la Satire IX. 391
Avertiſſement pour la ſeconde Edition de l'Epître I. 392
Avertiſſement pour la premiere Edition de l'Epître IV. 394
Preface pour la premiere Edition du Lutrin, en 1674. 395
Preface pour l'Edition de 1701. 398

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.

Avec les Remarques de M. Deſpreaux, & de Meſſieurs Tollius, Dacier, & Boivin.

Tome II.

PREFACE.

CE petit Traité, dont je donne la traduction au Public, eſt une piéce échapée du naufrage de pluſieurs autres Livres que Longin avoit compoſés. Encore n'eſt-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne ſoit pas fort gros, il y a pluſieurs endroits défectueux, & un Livre à part, qui étoit comme une ſuite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il eſt, il nous en reſte encore aſſez pour nous faire concevoir une fort grande idée de ſon Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ſes autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. Suidas en compte juſqu'à neuf, dont il ne nous reſte plus que des titres aſſez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne ſçauroit aſſez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bons ſens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas conten-

té, comme Ariſtote & Hermogéne, de nous donner des préceptes tout ſecs & dépoüillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à Cécilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautés de l'élocution, il a emploié toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne ; & en parlant du Sublime, il eſt lui-même très-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos, & avec tant d'art, qu'on ne ſauroit l'accuſer en pas un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon Livre cette haute réputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux reſtes de l'Antiquité ſur les matieres de Rhétorique. Caſaubon (1) l'appelle un *Livre d'or*, voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré ſa petiteſſe, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Auſſi jamais homme de ſon tems même, n'a été plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre, qui avoit été ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement étoit la régle du bon ſens ; ſes déciſions en matiere d'Ouvrages, paſſoient pour des Arrêts ſouverains ; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Lon-

(1) Exercit. 1. adv. Baronium. *Dionyſius Longinus, cujus extat aureolus* περὶ Ὕψους *libellus.*

gin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophiſtes, paſſe encore plus avant. Pour exprimer l'eſtime qu'il fait de Longin, il ſe laiſſe emporter à des hyperboles extravagantes, & ne ſauroit ſe réſoudre à parler en ſtile raiſonnable, d'un mérite auſſi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un critique habile : ce fut un Miniſtre d'Etat conſidérable ; & il ſuffit, pour faire ſon éloge, de dire, qu'il fut conſidéré de Zénobie cette fameuſe Reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe déclarer Reine de l'Orient après la mort de ſon mari Odénat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'inſtruire dans la Langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à ſoutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurélian, quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en couta la vie à notre Auteur ; mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce tems-là, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a

écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zénobie & de ſes alliés ayant été miſe en fuite près de la Ville d'Emeſſe, Aurélian alla mettre le ſiége devant Palmyre, où cette Princeſſe s'étoit retirée. Il trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-ſemblablement de la réſolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du ſiége, il eſſaya de l'avoir par compoſition. Il écrivit donc une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvû qu'elle ſe rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiſcus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'état de ſes affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici ſa réponſe.

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. *Perſonne juſques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains; comme ſi tu ne ſçavois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le ſecours des Perſes. Les Sarraſins arment pour nous. Les Arméniens ſe ſont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces ſe-*

ront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître abſolu de toutes choſes, tu m'ordonnes de me rendre. Cette Lettre, ajoûte Vopiſcus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut priſe peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuyoit chez les Perſes. Toute l'armée demandoit ſa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer ſa victoire par la mort d'une femme. Il réſerva donc Zénobie pour le triomphe, & ſe contenta de faire mourir ceux qui l'avoient aſſiſtée de leurs conſeils. Entre ceux-là, continuë cet Hiſtorien, le Philoſophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appellé auprès de cette Princeſſe pour lui enſeigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien qu'elle fût écrite en langue Syriaque, on le ſoupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Hiſtorien Zoſime témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accuſa. *Zenobie*, dit-il, *ſe voyant arrêtée, rejetta toute ſa faute ſur ſes Miniſtres, qui avoient, dit-elle, abuſé de la foibleſſe de ſon eſprit. Elle nomma, entr'autres, Longin, celui dont nous avons encore pluſieurs écrits ſi utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoyât au ſupplice. Ce grand perſonnage*, pourſuit Zoſime, *ſouffrit la mort avec une conſtance admirable, juſques à conſoler en mourant ceux que ſon malheur touchoit de pitié & d'indignation.*

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas ſeulement un habile Rhéteur, comme Quintilien & comme Hermogéne ; mais un Philoſophe, digne d'être mis en paralléle avec les Socrates & avec les Catons. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractére d'honnête homme y paroît par tout ; & ſes ſentimens ont je ne ſçai quoi qui marque non ſeulement un eſprit ſublime, mais une ame fort élevée au deſſus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débroüiller un ſi excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu juſqu'ici que d'un très-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la ſollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet Ouvrage ; ſoit parce que les difficultés l'en rebutérent, ou que la mort le ſurprit auparavant. Gabriel (1) de Pétra, à quelque tems de là, fut plus courageux ; & c'eſt à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres ; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, (2) que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas

(1) *Gabriel de Pétra*] Profeſſeur en Grec à Lauzane. Il vivoit en 1615.

(2) *Ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs.*] Dominicus Pizimentius, & Petrus Paganus.

fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veuille accuſer un ſi ſçavant homme d'ignorance, ni établir ma réputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de débroüiller le premier un Auteur ; & j'avouë d'ailleurs que ſon Ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi-bien que les petites (1) notes de Langbaine & de (2) M. le Févre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer, par les fautes de la traduction Latine, celles qui pourront m'être échapées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il eſt aiſé à un Traducteur latin de ſe retirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins ſoupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend

(1) *Notes de Langbaine.*] Gerard Langbaine, Anglois, a traduit en Latin le Traité du Sublime de Longin, avec des Notes fort eſtimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1638. Et ces mêmes Notes ont été inſérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que Jacques Tollius a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

(2) *M. le Févre.*] Tannegui le Févre, Profeſſeur à Saumur, pere de l'illuſtre & ſavante Madame Dacier. Il donna ſon édition de Longin en 1663.

plutôt à ſoi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur ; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, ſans néanmoins qu'il oſe s'en écarter.

Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre préſent au Public, ſi je lui en avois donné une bonne traduction en notre langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter, en pas un endroit, des régles de la véritable traduction, je me ſuis pourtant donné une honnête liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il rapporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin ; mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il ſe trouvera peut-être des gens, qui non ſeulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épargneront pas même l'original. Je m'attends bien qu'il y en aura pluſieurs qui déclineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront

ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de notre ſiécle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûe : ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappés des hardieſſes judicieuſes des Homéres, des Platons & des Démoſthénes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que très-ſublimes, ne laiſſent pas d'être ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de conſidérer que ce n'eſt pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre ; mais le chef-d'œuvre d'un des plus ſçavans critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-tôt venir de leur vûe, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conſeille d'en accuſer la traduction, puiſqu'il n'eſt que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux ; & je leur déclare par avance, que s'il y a

quelques défauts, ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit preſque employé tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime; il n'a pas crû devoir rebattre une choſe qui n'avoit été déja que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile ſublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le diſcours, & qui fait qu'un Ouvrage enléve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut être dans le ſtile ſublime, & n'être pourtant pas ſublime; c'eſt-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple, *Le ſouverain arbitre de la nature d'une ſeule parole forma la lumiere.* Voilà qui eſt dans le ſtile ſublime: cela n'eſt pas néanmoins ſublime; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais, *Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*; ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la Créature aux ordres du Créateur,

(1) eſt véritablement ſublime, & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le diſcours.

(2) J'ai rapporté ces paroles de la Genéſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en ſon jour, & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers, que cette expreſſion eſt citée avec éloge (3) par Longin même, qui, au milieu des ténébres du Paganiſme, n'a pas laiſſé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous (4) d'un des plus ſçavans hommes de notre ſiécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a oſé, dis-je, avancer (5) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lorſqu'il avoit crû que ces paroles étoient ſublimes? J'ai la ſatisfaction au moins que (6) des perſonnes, non moins conſidérables

(1) *Eſt véritablement ſublime.*] Voiez ci-après, la Réflexion X. de Mr. Deſpreaux ſur ce paſſage de Longin.

(2) *J'ai raporté ces paroles de la Genèſe*, &c.] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à ſa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troiſiéme de ce Traité *du ſublime.*

(3) *Par Longin même*] Chapitre VII.

(4) *D'un des plus ſavans Hommes.*] Monſieur Huet, alors ſous-Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, & enſuite Evêque d'Avranches.

(5) *Dans un Livre qu'il a fait* &c.] *Demonſtratio Evangelica: Propoſ.* 4. *cap.* 2. *n.* 53. *pag.* 54. Ce livre fut imprimé en 1678. *in folio.*

(6) *Des perſonnes non moins conſidérables*, &c.] Meſſieurs de

par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genéſe, n'ont pas été de l'avis de ce ſçavant homme ; & (1) dans leur Préface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'eſt l'Eſprit ſaint qui a dicté ce Livre, ont allegué le paſſage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être perſuadés d'une vérité ſi claire, & qu'un payen même a ſentie par les ſeules lumieres de la raiſon.

(2) Au reſte, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition de mon Livre, M. Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes très-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il a cherché de nouveaux ſens, inconnus juſques ici aux interprétes. J'en ai ſuivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'être trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette vûe que (3) je les ai miſes à la ſuite de

Port-roial, & ſur tout Mr. le Maître de Saci.

(1) *Dans leur Préface.*] Seconde partie, § 3. où il eſt traité de la ſimplicité ſublime de l'Ecriture ſainte. On y cite avec éloge Mr. Deſpreaux, Traducteur de Longin.

(2) *Au reſte, dans le tems qu'on travailloit* &c.] L'Auteur ajoûta cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

(3) *Je les ai miſes à la ſuite de mes Remarques.*] M. Deſpreaux avoit fait imprimer ſes Remarques, celles de M. Dacier, & celles de M. Boivin, ſéparément, & à la ſuite de ſa Traduction. Dans cette nou-

mes Remarques ; M. Dacier n'étant pas ſeulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a été diſciple du célébre M. le Févre, pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François ; & qui travaille maintenant à nous faire voir Ariſtophane, Sophocle & Euripide en la même langue.

(1) J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions cette Préface, telle qu'elle étoit lorſque je la fis imprimer pour la premiere fois il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajoûté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne ſeroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au paſſage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'eſt préſenté aſſez heureuſement à ma mémoire. Il eſt tiré de l'Horace

velle édition, l'on a mis les unes & les autres ſous le Texte. On y a joint les Remarques Françoiſes de M. Tollius, qui a donné au public une édition de Longin, avec une Traduction Latine, enrichie de Notes très-ſavantes. Il avoit inſeré dans ſon édition la Traduction Françoiſe de M. Deſpreaux.

(1) *J'ai laiſſé dans toutes mes autres éditions*, &c.] Ceci, juſqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

de M. Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes ſont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illuſtre Ecrivain, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tués, & que le troiſiéme ne ſe voyant plus en état de réſiſter, s'eſt enfuï. Alors, ce vieux Romain, poſſédé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils, morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur ſœur, qui étoit là préſente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* Il répond bruſquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur héroïque qui eſt renfermée dans ce mot, *Qu'il mourût*, qui eſt d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que c'eſt du fond du cœur que parle ce vieux héros, & dans les tranſports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la choſe auroit beaucoup perdu de ſa force, ſi, au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres*, ou, *Qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt & à la gloire de ſon pays.* Ainſi, c'eſt la ſim-

plicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce ſont là de ces choſes que Longin appelle ſublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vêcu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit ſa bouche au commencement de (1) *la mort de Pompée*, pour exagérer les vaines circonſtances d'une déroute qu'il n'a point vûe.

(1) *La mort de Pompée.* [Autre Tragédie de M. Corneille.

PREFACE
DE
MONSIEUR DACIER. (1)

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, ſur tout quand on débrouille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que M. Deſpreaux, en nous donnant Longin en françois, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en notre Langue. Il a non ſeulement pris la naïveté & la ſimplicité du ſtile didactique de cet excellent Auteur ; il en a même ſi bien attrapé le Sublime, qu'il fait valoir auſſi heureuſement que

(1) Cette Préface, & les Remarques de M. Dacier, parurent pour la premiere fois dans l'édition de Deſpreaux, faite en 1683.

lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec ſoin, je fis quelques découvertes en le reliſant ſur la traduction ; & je trouvai de nouveaux ſens, dont les interprétes ne s'étoient point aviſés. Je me crûs obligé de les communiquer à M. Deſpreaux. J'allai donc chez lui, quoique je n'euſſe pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'eſprit & en galant homme : il convint de quelques endroits ; nous diſputâmes long-tems ſur d'autres ; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laiſſa pas de faire quelque eſtime de mes Remarques ; & il me témoigna que ſi je voulois, il les feroit imprimer avec les ſiennes dans une ſeconde édition. C'eſt ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de groſſir ſon Livre, j'ai abbregé le plus qu'il m'a été poſſible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la vérité ; & comme M. Deſpreaux conſent que, ſi j'ai raiſon, l'on ſuive mes Remarques ; je ſerai ravi que s'il a mieux trouvé le ſens de Longin, on laiſſe mes Remarques pour s'attacher à ſa traduction, que je prendrois moi-même pour modéle, ſi j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN. (1)

(1) LE Roi a dans ſa Bibliothéque un Manuſcrit (No. 3083.) de ſept à huit cens ans, où le Traité du Sublime de Longin ſe trouve à la ſuite des Problémes d'Ariſtote. Il me ſeroit aiſé de prouver que cet Exemplaire eſt original par rapport à tous ceux qui nous reſtent aujourd'hui. Mais je n'entre point préſentement dans un détail, que je réſerve pour une remarque particuliere ſur le Chapitre VII. J'avertis ſeulement ceux qui voudront ſe donner la peine de lire les Notes ſuivantes, qu'elles ſont pour la plûpart appuyées ſur l'ancien Manuſcrit. Il fournit lui ſeul un grand nombre de leçons, que Voſſius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reſte à remarquer qu'un petit nombre de choſes, auſquelles il me ſemble qu'on n'a pas encore fait attention.

Chapitre I. Le partage des Chapitres n'eſt point de Longin. Les chiffres, qui en font la diſtinction, ont été ajoûtés d'une main récente dans l'ancien Manuſcrit. A l'égard des argumens ou ſommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner ſi les Imprimés ne s'accordent pas entr'eux, en

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

Ous ſçavez bien, (1) mon cher Terentianus, que lorſque nous lûmes enſemble le petit Traité que (2) Cécilius a fait du Sublime, nous trouvâmes que (3) la baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchés, & qu'en un mot, cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui eſt néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a

ce qui regarde la diviſion & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

(1) *Mon cher Terentianus.*] Le grec porte, *mon cher Poſthumius Terentianus*; mais j'ai retranché *Poſthumius*: le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reſte, on ne ſçait pas trop bien, qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que c'étoit un Latin, comme ſon nom le fait aſſez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

(2) *Cecilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit ſous Auguſte, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnaſſe, avec qui il fut lié même d'une amitié aſſez étroite. BOILEAU.

(3) *La baſſeſſe de ſon ſtile, &c.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ταπεινότητον. Je ne me ſouviens point d'avoir jamais vû ce mot employé dans les ſens, que lui veut donner M. Dacier; & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours, à mon avis, revenir au ſens le plus naturel, qui eſt celui, que je lui ai donné. Car pour ce qui eſt des paroles, qui ſuivent τῆς ὕλης ὑποδεέστως, cela veut dire, *que ſon ſtile eſt par tout inférieur à ſon ſujet*: y ayant beaucoup d'exemples en grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet.*] C'eſt le ſens, que tous les Interprétes ont donné à ce paſſage: mais com-

deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquerir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses : car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être

me le Sublime n'est point nécessaire à un Rhéteur pour nous donner des régles de cet art, il me semble, que Longin n'a pû parler ici de cette prétendue bassesse du stile de Cécilius. Il lui reproche seulement deux choses ; la premiere, que son Livre est beaucoup plus petit, que son sujet ; que ce Livre ne contient pas toute sa matiere ; & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis, *le stile de ce Livre est trop bas : mais ce livre est plus petit, que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet*. Le seul mot ὅλης le détermine entiérement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet. DACIER.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Encore que M. Dacier ait ici très-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi : *Vous vous souvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes ensemble le petit traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matiere, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchés.* Mais comme c'est une témérité à un étranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie, & par leur érudition, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ma traduction latine. TOLLIUS.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Longin se sert par tout du mot ταπεινὸς, dans le sens que lui donne M. Despreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, οὐ γὰρ ζῆν εὔχεται. ἦν γὰρ τὸ αἴτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον : *Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse* ; est fort semblable, pour la constru-

n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & (1) pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puiſque vous voulez que j'écrive auſſi du Sublime, voyons pour l'amour de vous, ſi nous n'avons point fait, ſur cette matiere, quelque obſervation raiſonnable, (2) dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvra-

ction, à ce qu'il dit ici, τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voyez auſſi les Chapitres I. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

(1) *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il eſt pris en beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cécilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'à loüer pour la penſée qu'il a euë : pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Invention ;* mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhétorique : c'eſt de la raiſon, & du bon ſens, dont il eſt beſoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σωφρὼν. M. Deſpreaux ne s'eſt attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me ſemble, que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit, que *Cécilius n'eſt peut-être pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'il eſt à loüer pour ſon invention, & pour le deſſein, qu'il a eu de bien faire.* E'πίνοια ſignifie *deſſein, invention,* &, par ce ſeul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'écrire du Sublime. DACIER.

Ibid. *Pour le deſſein*] C'eſt une choſe étonnante, que M. Dacier ait touché juſtement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἐπίνοια m'avoit auſſi donné dans la vûë : c'eſt pourquoi je l'ai interprété, *cogitationem*, en me ſervant d'une tranſpoſition, qui fait la cadence plus délicate. Car il eſt plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque ſuſceperit*, que *cogitationem curamque ſuſceperit*. E'πίνοια donc ſignifie ici le deſſein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIUS.

(2) *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis :* c'eſt-à-dire les Orateurs, en tant qu'ils ſont oppoſés aux Déclamateurs, & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogéne, ſçavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage, & propre aux affaires ; à la

ge, & que vous m'en direz votre ſentiment avec cette ſincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage (*Pythagore*) dit fort bien, ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt de *faire du bien*, & de *dire la vérité*.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt-à-dire, à un homme (1) inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arrêterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours : que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, (2) & rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la per-

différence du ſtile des Déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum*. BOILEAU.

(1) *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλ]ατον : parce qu'il me ſemble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] J'ai changé dans le Grec le mot φίλτα-]ον en φίλτα]ε, *mon cher ami*. TOLLIUS.

(2) *Et rempli toute la poſtérité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes très-ſçavantes ſur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον ἐυκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον ἐυκλείαις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au-delà de leurs ſiécles*. Mais il ſe trompe : περιέβαλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſtérité de l'étendue de leur gloire*. Et quand on voudroit même entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puiſque περιέβαλον ſignifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ce vers d'Homere. Il. 32. v. 296. Γ'ſο γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπ-πω. BOILEAU.

ſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du Sublime. (1) Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enléve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne ſuffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la fineſſe de l'*Invention*, la beauté de l'*Economie*, & de la *Diſpoſition*; c'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par toute la ſuite même du Diſcours. Mais (2) quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverſe tout comme un foudre, & préſente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramaſſées enſemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de ſemblable, ſeroit fort inutile pour vous, qui ſçavez ces choſes par expérience, & qui m'en feriez au beſoin à moi-même des leçons.

(1) *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, &c.*] Je ne ſçai pourquoi M. le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, ſans mettre παντῶς au lieu de παντός, ſurmonte tous ceux qui l'écoutent; *Se met au deſſus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au Diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enléve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interprétes ont traduit de même; mais je crois qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivi la figure, qu'il employe ſi heureuſement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέρουσα βίαν, eſt-ce, qu'Horace diroit *adhibere vim*; au lieu de παντὸς, il faut lire πάσσως avec un omega, comme M. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπαίνου τοῦ ἀκροωμένου καθίσαται, eſt une métaphore priſe du manége, & pareille à celle dont Anacréon s'eſt ſervi, σὺ δ' οὐκ ἔχεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſçais point que tu es le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en eſt pas ainſi du Sublime: par un effort, auquel on ne peut réſiſter, il ſe rend entierement maître de l'Auditeur.* DACIER.

(2) *Quand le Sublime vient à éclater.*] Notre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν, qui eſt emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuſe, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes.* Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plûtôt tomber que partir. DACIER.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois vices qui lui ſont oppoſés.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il ſe trouve des gens qui s'imaginent que c'eſt une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, diſent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul Art pour y parvenir, c'eſt d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la nature doit produire toute ſeule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſéchereſſe qui les rend maigres & décharnés. Mais je ſoutiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne ſe montre jamais plus libre, que dans les diſcours ſublimes & pathétiques; il eſt pourtant aiſé de reconnoître qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des régles. J'avoue que dans toutes nos productions il la faut toujours ſuppoſer comme la baſe, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que notre eſprit a beſoin d'une méthode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. (1) Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de périr, lorſqu'on les abandonne à leur ſeule légereté,

(1) *Car comme les vaiſſeaux, &c.*] Il faut ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge, ᾧ ὡς ἐπικινδυνότερα αὖ τὰ πλοῖα, &c. & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le ſens de M. le Févre, & de Suidas, des vaiſſeaux qui flottent manque de ſable & de gravier dans le fond, qui les ſoutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, auſquels on n'a pas donné le leſt. Autrement il n'y a point de ſens. BOILEAU.

& qu'on ne ſçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impétuoſité d'une nature ignorante & téméraire. Notre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Démoſthéne dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'être heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Je ſuis d'accord ici avec M. Deſpreaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, ſi on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaiſon dans Théodoret, orat. VIII. *de Providentia :* Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, καὶ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι περικλυθεὶς, ὑποβρύχιός τε γενόμενος, οἷόν τι σκαφος ἀνερμάτιστον, ἀτάκτως φέρεσθαι τὸ σῶμα κατέλιπεν ἀναγκαίως ἐδεήθημεν νόμων, καθάπερ τινὸς ἀγκύρας ἱστώσης τὸ σκάφος, καὶ τὴν ἐπὶ πρόσω φορὰν κωλυούσης, καὶ συγχωρούσης ἀναδύναι τὸν κυβερνήτην, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαβέσθαι. TOLLIUS

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Les conjonctions ὡς & οὕτω, uſitées dans les comparaiſons, le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprétes, qu'il y avoit une comparaiſon en cet endroit. M. Deſpreaux a bien ſenti qu'elle étoit défectueuſe. *Il faut*, dit-il, *ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre* πλοῖα, *qui veut dire des vaiſſeaux de charge. . . . . Autrement il n'y a point de ſens.* Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaiſon. La conjonction οὕτω, qui en étoit, pour ainſi dire, le caractére, ne ſe trouve ni dans l'ancien Manuſcrit, ni dans l'édition de Robortellus. L'autre conjonction, qui eſt ὡς, ne ſignifie pas, *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite. *Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſoutiens que l'on ſera convaincu du contraire, ſi on conſidére que la Nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement dans les paſſions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hazard ; que dans toutes nos productions il la faut ſuppoſer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que notre eſprit a beſoin d'une méthode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu : & qu'enfin* (c'eſt ici qu'il y a dans le Grec καὶ ὡς, pour καὶ ὅτι, dont Longin s'eſt ſervi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter) *le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux, lorſqu'il n'eſt pas ſoutenu & affermi par les régles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuoſité d'une*

n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *ſçavoir ſe conduire avec prudence.* (1) Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. (2) La nature eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour arriver au Grand. Cependant, ſi l'art

nature ignorante. On ſe paſſe très-bien de la comparaiſon, qui ne ſervoit qu'à embroüiller la phraſe. Il faut ſeulement ſous-entendre, εἰ ἐπισχέθαιτὸ πᾶς, qui eſt ſix ou ſept lignes plus haut, & faire ainſi la conſtruction ; ᾗ [εἰ ἐπισχέθαι τὸ πᾶς] ὡς ἐπικινδυνότερα ; & ſi on conſidére, *que le Grand,* &c. ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα, eſt préciſément la même choſe que, τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δὶ αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que M. Deſpreaux a traduit ainſi : *Le Grand, de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux.* Ἀνερμάτιστα & ἀσφαλῆ, ſont des termes métaphoriques, qui, dans le ſens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui eſt grand, même aux ouvrages d'eſprit. BOIVIN.

(1) *Nous en pouvons dire autant, &c.*] J'ai ſuppléé la reddition de la comparaiſon, qui manque en cet endroit dans l'original. BOILEAU.

(2) *La nature eſt ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dur dans l'original de mon manuſcrit : *Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit conſidérer ici ſur toutes choſes, c'eſt, que cette connoiſſance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque choſe qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'eſt pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'aſſujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ſes réflexions ſur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos ſoins dans cette matiére, comme s'ils étoient ſuperflus, & ſans aucun profit.* TOLLIUS.

Ibid. *La Nature eſt ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuſcrit : c'eſt ce qui a fait la lacune ſuivante. Je ne ſçai par quel hazard les cinq ou ſix lignes que Tollius a eues d'un Manuſcrit du Vatican, & qui ſe trouve auſſi dans un Manuſcrit du Roi (No. 3171.) tranſpoſées & confonduës avec un fragment des Problémes d'Ariſtote, ont pû être conſervées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets égarés de l'ancien Manuſcrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pû copier que ces cinq ou ſix lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public

ne prend ſoin de la conduite, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. (1) * * * * * * * * *

(2) Telles ſont ces penſées : *Les Torrens entortillés de flammes. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur de flûtes ;* & toutes les autres façons de parler dont cette piéce eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extrava-

eſt redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire ἡγήσαιτο, & non pas κομίσαιτο, qui ne me paroît pas faire un ſens raiſonnable. Le Manuſcrit du Roi, où ſe trouve ce même Supplément, n'a que σαιτο, de la premiere main : κομί eſt d'une main plus récente. Cela me fait ſoupçonner, que dans l'ancien Manuſcrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir κομίσαιτο. BOIVIN.

(1) * * * * * *] L'Auteur avoit parlé du ſtile enflé, & citoit à propos de cela les ſotiſes d'un Poëte tragique dont voici quelques reſtes. BOILEAU.

(2) *Telles ſont ces penſées*, &c.] Il y a ici une lacune conſidérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des régles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui ſont oppoſés, & entr'autres du ſtile enflé, qui n'eſt autre choſe que le Sublime trop pouſſé. Il en faiſoit voir l'extravagance par le paſſage d'un je ne ſçai quel Poëte Tragique, dont il reſte encore ici quatre vers ; mais comme ces vers étoient déja fort galimatias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le ſont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les paſſer, n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la ſuite. En voilà pourtant le ſens confuſément. C'eſt quelque Capanée qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui ſort à longs flots de la fournaiſe.* * *Car ſi je trouve le Maître de la maiſon ſeul, alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé j'embraſerai la maiſon, & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait ouir.* J'ai ſuivi ici l'interprétation de Langbaine. Comme cette Tragédie eſt perduë, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voyez les Notes de M. Dacier. BOILEAU.

* *Car ſi je trouve le maître.*] M. Deſpreaux me ſemble avoir lû dans le Grec, εἰ γὰρ τὸν ἰσιῦχον ὄψομαι μόνον, au lieu de τὸν ἰσιῦχον. Mais j'aimerois mieux dire ; *Car ſi je trouve ſeulement le maître de la maiſon.* TOLLIUS.

Ibid. *Telles ſont ces penſées*, &c.] Dans la lacune ſuivante Longin rapportoit un paſſage d'un Poëte tragique,

gantes. (1) Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un diſcours qu'elles ne ſervent à l'élever. De ſorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible, devient tout à coup ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un défaut inſupportable dans la Tragédie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal à-propos ; à plus forte raiſon doit-il être condamné dans le diſcours ordinaire. De là vient qu'on s'eſt raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxès, *le Jupiter des Perſes*, &

dont il ne reſte que cinq vers. M. Deſpreaux les a rejettés dans ſes Remarques ; & il les a expliqués comme tous les autres Interprétes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainſi : *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Muſique ?* Ce n'eſt pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités. DACIER.

Ibid. *Telles ſont ces penſées.*] Il n'eſt pas beſoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine que ma traduction Latine eſt aſſez claire, & qu'elle ſuffit pour ſoutenir ce que j'avance. TOLLIUS.

(1) *Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un diſcours.*] M. Deſpreaux a ſuivi ici quelques exemplaires, où il y a, πεθόλωται γὰρ τὴ φράσει, du verbe θολόω, qui ſignifie, *gâter, barbouiller, obſcurcir* ; mais cela ne me paroît pas aſſez fort pour la penſée de Longin, qui avoit écrit ſans doute πεπόλωται, comme je l'ai vû ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me ſemble trop général, & il ne détermine point aſſez le vice que ces phraſes ainſi embarraſſées cauſent, ou apportent au diſcours, au lieu que Longin, en ſe ſervant de ce mot, en marque préciſément le défaut : car il dit, que *ces phraſes, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un diſcours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'eſt ce que j'aurois voulu faire entendre, puiſque l'on ne ſçauroit être trop ſcrupuleux, ni trop exact, lorſqu'il s'agit de donner une idée nette & diſtincte des vices, ou des vertus du diſcours. DACIER.

Ibid. *Toutes ces phraſes.*] M. Dacier préfére ici le mot de πεπόλωται : mais celui de πεθεμβωται eſt capable de ſoutenir le πεθόλωται, par la reſſemblance qu'il y a entre les expreſſions obſcures & embarraſſées du diſcours, & les penſées confuſes & brouillées. Car un diſcours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaiſir à ceux

les Vautours, (1) *des Sépulcres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthéne, qui en certains endroits de ses écrits (2) ne s'éléve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûe. De tous ceux-là pourtant (3) je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, (4) *ouvre une grande bouche, pour soufler dans une petite flûte*. Il faut

qui l'entendent. Cette confusion dans cette maniere de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit; (*de liberorum educatione.*) Ἡ μὲν ὑπέρογκος λέξις ἀπολίτευτός ἐστι. C'est pourquoi, dit-il, il faut prendre garde, & τὴν θεατρικὴν καὶ παρατράγωδον διευλαβεῖσθαι. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. TOLLIUS.

(1) *Des sépulcres animés.*] Hermogéne va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de notre siécle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

(2) *Ne s'éléve pas proprement;*] Le mot μετέωρα signifie ici ce que S. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil: *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette maniere: *C'est de la même maniere quelquefois qu'on a traité Callisthéne, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevés, s'égare alors dans les nuées.* TOLLIUS.

(3) *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guespe, κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς. *Elle paît sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. DACIER.

Ibid. *Je n'en voi point, &c.*] Voilà encore une fois le même exemple cité par M. Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son auteur. TOLLIUS.

(4) *Ouvre une grande bouche pour soufler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujour-

faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hégéſias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne font que niaiſer & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matiere d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout d'être accuſés de ſéchereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſçai comment, que la plûpart tombent dans ce vice, fondés ſur cette maxime commune :

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours que dans les corps.

d'hui. Car on en tiroit un ſon bien plus éclatant, & pareil au ſon de la trompette, *tubaque æmula*, dit Horace. Il falloit donc pour en joüer employer une bien plus grande force d'haleine, & par conſéquent s'enfler extrêmement les joües, qui étoit une choſe déſagréable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginérent une eſpéce de laniere ou courroye, qui s'appliquoit ſur la bouche, & ſe lioit derriere la tête, ayant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend que Marſias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere φορβειὰν ; & elle faiſoit deux différens effets : car outre qu'en ſerrant les joües elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repouſſée ſortoit avec beaucoup plus d'impétuoſité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui ſoufle & ſe déméne ſans faire de bruit, le compare à un homme qui joüe de la flûte ſans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puiſqu'à peine on ſerre les lévres quand on en joüe, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une penſée équivalente, pourvû qu'elle ne s'éloignât point trop de la choſe ; afin que le Lecteur, qui ne ſe ſoucie pas tant des antiquailles, puiſſe paſſer, ſans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

(1) *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuſcrit μεγάλω ἁπλοιδαίνειν ὅρως ἐυγενὲς ἁμάρτημα. Les Copiſtes ont voulu faire un vers ; mais ce vers n'a ni céſure, ni quan-

(1) Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien :

Il n'y a rien de plus ſec qu'un hydoropique.

Au reſte, le défaut du ſtile enflé, c'eſt de vouloir aller au delà du Grand. Il en eſt tout au contraire du Puéril. Car il n'y a rien de ſi bas, de ſi petit, ni de ſi oppoſé à la nobleſſe du diſcours.

Qu'eſt-ce donc que puérilité ? Ce n'eſt viſiblement autre choſe qu'une penſée d'écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant ; mais ſur tout ceux qui cherchent avec tant de ſoin le plaiſant &

tité. On ne trouvera point dans les Poëtes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapeſtes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris juſques ici pour un vers, eſt plûtôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philoſophe. Μεγάλω ἀπολιθαίνειν, ὅμως ἐυγενὲς ἁμάρτημα, eſt la même choſe que s'il y avoit, μεγάλω ἀπολιθαίνειν ἁμάρτημα μὲν, ὅμως δὲ ἐυγενὲς ἁμάρτημα, *tomber eſt une faute ; mais une faute noble à celui qui eſt grand ;* c'eſt-à-dire, *qui ſe montre grand dans ſa chûte même*, ou *qui ne tombe que parce qu'il eſt grand.* C'eſt à peu près dans ce ſens, que M. Corneille a dit, *Il eſt beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

(1) *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interprétes ont ſuivi ici la leçon corrompuë de ἀναλθεῖς, *faux*, pour ἀναλδεῖς, comme M. le Févre a corrigé, qui ſe dit proprement de ceux qui ne peuvent croître ; & dans ce dernier ſens le paſſage eſt très-difficile à traduire en notre langue. Longin dit : *Cependant il eſt certain que l'enflure dans le diſcours auſſi-bien que dans le corps, n'eſt qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois*, &c. Dans les Anciens on trouvera pluſieurs paſſages, où ἀναλδὰς a été mal pris pour ἀναλδεῖς. DACIER.

Ibid. *Elle n'a que de faux dehors.*] Je ne ſuis pas ici du même ſentiment, comme j'ai montré dans mes Remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un ὄγκος, une *enflure*, ou une *grandeur*, quoique mauvaiſe dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point

l'agréable : parce qu'à la fin, (1) pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.

Il y a encore un troisiéme défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appelle une *fureur hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent pas à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'école : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emportent & se débattent mal-à-propos devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire ἐνάληθες dans le chap. XV. TOLLIUS.

(1) *Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.*] Longin dit d'une maniere plus forte, & par une figure, *Ils échouent dans le stile figuré, & se perdent dans une affectation ridicule.* DACIER.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui est de ce Froid ou Puéril dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : (1) il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens : si ce n'est qu'il est enclin naturelle-

(1) *Il dit les choses d'assez bon sens.*] Ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens. BOILEAU.

ment à reprendre les vices des autres quoiqu'aveugle pour ſes propres défauts, & ſi curieux au reſte d'étaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere puérilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples ; parce que Cécilius en a déja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand : *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de tems qu'Iſocrate n'en a employé* (1) *à compoſer ſon Panégyrique.* (2) Voilà, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur. Par cet-

(1) Ib. *Il ſçait beaucoup, & dit même les choſes d'aſſez bon ſens.*] Longin dit de Timée πολυΐστωρ καὶ ἐπινοητικὸς. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir ſignifier un homme, *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens* : & il me ſemble qu'il veut bien plutôt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c. Et c'eſt le caractere de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur : *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus.* Πολυΐστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *ſententiarum varietate.* DACIER.

Ibid. *Il ſçait beaucoup*, &c.] M. Dacier eſt ici encore de mon ſentiment. Nous avons vû dans le premier chapitre le mot ἐπίνοια. Ici nous en avons un qui en eſt dérivé, ἐπινοητικὸς, c'eſt-à-dire *qui eſt fort riche en penſées & en expreſſions.* Νοῆσαι ὀξὺς, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévere, eſt encore un peu plus, & ſe dit d'un homme qui ſçait ſur le champ trouver des expédiens pour ſe tirer d'affaires. TOLLIUS.

(1) *A compoſer ſon Panégyrique.*] Le Grec porte, *à compoſer ſon Panégyrique pour la guerre contre les Perſes.* Mais ſi je l'avois traduit de la ſorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Iſocrate, qui eſt un mot conſacré en notre langue. BOILEAU.

Ibid. *A compoſer ſon Panégyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer le Panégyrique.* Car le mot *ſon* m'a ſemblé faire ici une équivoque, comme ſi c'étoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perſes ; cependant les Interprétes Latins s'y ſont trompés, & ils ont expliqué ce paſſage, comme ſi ce diſcours d'Iſocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perſes. DACIER.

(2) *Voilà, ſans mentir, une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhe-*

te raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Iſocrate : (1) puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſéne, & que celui-ci n'en mit que dix à faire ſon Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve ? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure ; & pour*

theur.] Il y a dans le Grec, *du Macédonien, avec un Sophiſte.* A l'égard *du Macédonien*, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainſi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien en François, pour Alexandre, ſeroit ridicule. Pour le mot de Sophiſte, il ſignifie bien plutôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiſte, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & ſignifie toujours un homme qui trompe par de fauſſes raiſons, qui fait des Sophiſmes, *Cavillatorem* : au lieu qu'en Grec c'eſt ſouvent un nom honorable. BOILEAU.

(1) *Puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſéne.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cauſe de la naiſſance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Hiſtoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'eſt pourquoi, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué, il faut néceſſairement corriger le texte de Longin, où les Copiſtes ont mis un λ, qui ſignifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. M. le Févre ne s'eſt pas amuſé à le prouver ; mais voici un paſſage de Tyrtée qui confirme la choſe fort clairement :

Ἄμφω τώδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαιδέκατον ἔτος
Νωλεμέως, ἀιεὶ θαλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἠμενίων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux aſſiégérent pendant dix-neuf ans ſans aucun relâche la ville de Meſſéne, & à la vingtiéme année, les Meſſéniens quittérent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Meſſéniens, mais elles ne furent pas ſi longues. DACIER.

avoir mutilé ſes ſtatuës. Vû principalement (1) *qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie* (2) *qui tiroit ſon nom d'Hermès de pere en fils, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit auſſi de Denis le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chaſſé de ſon Royaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclès*, c'eſt-à-dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*.

Mais pourquoi m'arrêter après Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, ſortis de l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, juſqu'à laiſſer échaper dans leurs écrits des choſes baſſes & puériles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens : *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que ſi c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze.*

(1) *Parce qu'il y avoit*, &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la penſée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, ſçavoir Hermocrate fils d'Hermon, qui deſcendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient ſi maltraité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracuſains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuſe, & qui furent ſurpriſes par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela eſt expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des ſtatuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maiſons des particuliers. DACIER.

Ibid. *Parce qu'il y avoit*, &c.] J'avois ici mis en marge, *qui tiroit ſon origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majeſté.* Ce mot *maltraiter*, duquel M. Dacier ſe ſert, ne me ſemble pas aſſez fort : parce qu'il s'agit ici d'une impiété ſinguliere, & d'un ſacrilége, par lequel on viole le droit des dieux. De même M. Deſpreaux peu après en diſant, *à cauſe de ſon peu de reſpect*, ne me donne pas cette idée que l'impiété de Denis mérite. TOLLIUS.

(2) *Qui tiroit ſon nom d'Hermès.*] Le Grec porte, *qui tiroit ſon nom du Dieu qu'on avoit offenſé* ; mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puiſſe dire M. Dacier, je ſuis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ παρα-

Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur (1) *que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'étoit à Amphicrate, & non pas à Xénophon, d'appeller les prunelles, *des Vierges pleines de pudeur.* Quelle penſée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré*, qui ſignifie en Grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles univerſellement ſoient des Vierges pleines de modeſtie : vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux ; & c'eſt pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui as l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant, Timée n'a pû voir une ſi froide penſée dans Xénophon, (2) ſans la revendiquer comme un vol qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la vie d'Agathocle. *N'eſt-ce pas une choſe étrange, qu'il ait ravi ſa propre couſine qui venoit d'être mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ſes nôces ? Car qui eſt-ce*

νομοθέτης ἦν, veuille dire autre choſe que, *qui tiroit ſon nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offenſé.* BOILEAU.

(1) *Que ces parties de l'œil, &c.*] Ce paſſage eſt corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμοις pour ὑθαλμοῖς ; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] Iſidore de Péluſe dit dans une de ſes lettres, αἱ κόραι, αἱ ἔσω τῶν ὀφθαλμῶν, καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἱδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεχαλυμμέναι : *les prunelles placées au-dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées ſous les paupieres, comme ſous des voiles.* Ces paroles mettent la penſée de Xénophon dans tout ſon jour. BOIVIN.

(2) *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre, ἐς φορίου τρόπον ἐφαπτόμενος, & non pas, *ſans lui en faire une eſpéce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel. BOILEAU.

Ibid. *Sans la revendiquer*, &c.] Je ne ſçai pas ſi cette expreſſion de M. Boileau eſt aſſez nette & exacte ; parce que Timée ayant vécu aſſez long-tems après Xénophon, ne pouvoit revendiquer cette penſée de Xénophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait : mais il croyoit qu'il s'en pouvoit ſervir comme

qui eût voulu faire cela, (1) *s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, uſe de cette penſée : (2) *Ayant écrit toutes choſes, ils poſeront dans les temples ces* (3) *monumens de cyprès*, Et ailleurs, à propos des murs : *Pour ce qui eſt des murs*, dit-il, *Mégillus, je ſuis de l'avis de Sparte, de les laiſſer dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes (4) *le mal des yeux.* Ceci néanmoins ſemble en quelque

d'une choſe qui étoit expoſée au pillage.

(1) *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'oppoſition, qui eſt dans le texte entre κόρας & πόρνας, n'eſt pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'eſt l'oppoſition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce paſſage de Timée, j'aurois voulu la conſerver, & traduire, *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtiſanes.* DACIER.

(2) *Ayant écrit toutes ces choſes ils poſeront dans les temples ces monumens de Cyprès.*] De la maniere dont M. Boileau a traduit ce paſſage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cyprès ?* Platon dit, *ils poſeront dans les temples ces mémoires de Cyprès.* Et ce ſont ces mémoires de Cyprès, que Longin blâme avec raiſon ; car en Grec, comme en notre langue, on dit fort bien *des mémoires*, mais le ridicule eſt d'y joindre la matiere, & de dire *des mémoires de Cyprès.* DACIER.

(3) *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui ſont rapportées dans ce Chapitre, que je ne ſuis point du ſentiment de M. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce paſſage conſiſte dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprès.* C'eſt comme qui diroit, à propos des Regiſtres du Parlement, *ils poſeront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* BOILEAU.

(4) *Le mal des yeux.*] Ce ſont des Ambaſſadeurs Perſans, qui le diſent dans Herodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand ; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela eſt, il falloit qu'Alexandre l'eût pris à He-

façon pardonnable à l'endroit où il est ; (1) parce que ce sont des barbares qui le disent dans le vin & la débauche : mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose ; & il ne falloit pas, pour rap-

rodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce passage d'Herodote est dans le cinquiéme Livre, & si l'on prend la peine de le lire, je m'assure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop févere. Car les Perses, dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux* : ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du festin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces barbares, qui n'étoient pas gens à se contenter de cela, se plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne falloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire asseoir à leurs côtés, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espéce. Dans le reste il est certain que Longin a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs déclineront pourtant ici sa jurisdiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. Ovide en est plein. Dans Plutarque, un homme appelle un bon garçon, *la fiévre de son fils.* Térence a dit *tuos mores morbum illi esse scio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec appelle les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vûë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν, *l'étalage des yeux.* DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Comme je l'ai montré dans mes Remarques, Herodote trouve dans cette faute, si c'en est une, beaucoup d'imitateurs, *sic ut ipsum numerus defendat, si quid peccaverit.* Quant à moi, je trouve ce trait assez délicat & agréable, & j'opposerai au jugement de Longin celui de Philostrate, qui louë un semblable trait de l'Orateur Isée : Ἄρδυος γοῦν ῥήτορος ἐρομένου αὐτὸν, ἢ ἡ δεῖνα αὐτῷ καλὴ φαίνοιτο ; μάλα σοφρόνως ὁ Ἰσαῖος, πέπαυμαι, εἶπεν, ὀφθαλμιῶν. Et puisque ces façons de parler ont plû à tant de monde, & à tant de sçavans, je m'arrêterai à la sentence que Longin même donne à la fin du septiéme chapitre. TOLLIUS.

(1) *Parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choses qui peuvent en quelque façon excuser Hérodote d'avoir appellé les belles femmes, *le mal des yeux* : la premiere, que ce sont des Barbares qui le disent ; & la seconde, qu'ils le

porter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſtérité.

diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une : & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui a écrit, *parce que ce ſont des Barbares qui le diſent, & qui le diſent même dans le vin & dans la débauche.* DACIER.

CHAPITRE IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, ſi baſſes & ſi puériles, ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voyons-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occaſions à embellir nos Ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même en d'autres rencontres, eſt quelquefois cauſe du contraire ; comme on le peut aiſément reconnoître (1) dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout ſans doute, ſi nous nous acquerons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du véritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger ; ce qui n'eſt pas une choſe peu difficile ; puiſqu'enfin, de ſçavoir bien juger du fort & du foible d'un diſcours, ce ne peut être que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire,

(1) *Dans les Hyperboles.* Dans le Grec il y a encore μεταβολαι, c'eſt-à dire, *changemens*, de laquelle figure il

d'une étude conſommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

parle dans le Chapitre XIX. (ſuivant l'édition de M. Deſpreaux.) TOLLIUS.

CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

IL faut ſçavoir, mon cher Térentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient lui-même du grand. Telles ſont les richeſſes, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de véritables biens dans l'eſprit d'un Sage: puiſqu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſédent, que ceux qui les pouvant poſſéder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des Ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien ſe donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblés au hazard, & qui n'eſt à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. (1) Car tout ce qui eſt véritablement Sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éléve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la rempliſſant de joye, & de je ne ſçai quel noble orgueil, comme ſi c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

(1) *Car tout ce qui eſt véritablement ſublime*, &c.] Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit; *Voilà le Sublime*, s'écria-t-il, *Voilà ſon véritable caractere!*

(1) Quand donc un homme de bons ſens, & habile en ces matieres, nous récitera quelque endroit d'un Ouvrage ; ſi après avoir oüi cet endroit pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éléve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit même au deſſus de ce que nous venons d'entendre ; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſoutienne pas, il n'y a point là de Grand, puiſqu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles, qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un Diſcours (2) nous laiſſe beaucoup à penſer ; qu'il fait d'abord un effet ſur nous, auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter ; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt véritablement ſublime, quand vous voyez qu'elle plaît univerſellement & dans toutes

(1) *Quand donc un homme de bon ſens.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIUS.

(2) *Nous laiſſe beaucoup à penſer.*] Ου πολλὴν μὲν ἀναθεώρησιν, *dont la contemplation eſt fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάσεως, il eſt vrai que ce mot ne ſe rencontre nulle part dans les Auteurs grecs ; mais le ſens que je lui donne eſt celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa définition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. M. Boileau a traduit ce paſſage comme tous les autres Interprétes ; mais je croi qu'ils ont confondu le mot κατεξανάσεως avec κατεξανάσασις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il eſt vrai que le κατεξανάσεως de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychyus marque ſeulement ἀνάσημα, ὕψωμαι. Où ἀνάσημα eſt la même choſe qu'ἀνάσεως ; d'où ἐξανάσεως & κατεξανάσεως ont été formés. Κατεξαιάσεως n'eſt donc ici que αὔξησις, *augmentum* : ce paſſage eſt très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire : *Le véritable Sublime eſt celui,*

ſes parties. (1) Car lorſqu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur, ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également (2) de quelque endroit d'un Diſcours ; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits, ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

auquel, quoique l'on médite, il eſt difficile, ou plûtôt impoſſible, de rien ajoûter ; qui ſe conſerve dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé. DACIER.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIUS.

(1) *Car lorſqu'en un grand nombre.*] C'eſt l'explication que tous les Interprétes ont donnée à ce paſſage ; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raiſonnement de Longin, pour avoir joint λόγων ἓν πᾶ, qui doivent être ſéparés. Λόγων n'eſt point ici *le diſcours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lorſqu'en un grand nombre de perſonnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profeſſion, & le langage ſont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement*, &c. Je ne doute pas que ce ne ſoit le véritable ſens. En effet, comme chaque nation dans ſa langue a une maniere de dire les choſes, & même de les imaginer, qui lui eſt propre ; il eſt conſtant qu'en ce genre, ce qui plaira en même tems à des perſonnes de langage difrent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

Ibid. *Car lorſqu'en un grand nombre, &c.*] J'ai de la ſatisfaction de ce que M. Dacier eſt ici de même ſentiment que moi : mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'eſt pourquoi je me ſuis ſervi d'une autre expreſſion, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac ſermonis varietate*. J'euſſe pû dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate* : mais alors je ne m'en ſouvins pas. TOLLIUS.

(2) *De quelque endroit d'un diſcours.*] Λόγων ἓν πᾶ, c'eſt ainſi que tous les Interprétes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre ſorte ; mais je doute qu'il ait raiſon. BOILEAU.

CHAPITRE VI.

Des cinq ſources du Grand.

IL y a, pour ainſi dire, cinq ſources principales du Sublime : (1) mais ces cinq ſources préſuppoſent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler ;* ſans quoi tout le reſte n'eſt rien.

Cela poſé, la premiere & la plus conſidérable eſt *une certaine élévation d'eſprit, qui nous fait penſer heureuſement les choſes*, comme nous l'avons déja montré dans nos Commentaires ſur Xénophon.

La ſeconde conſiſte dans le *Pathétique :* j'entends par *Pathétique*, cet enthouſiaſme, cette véhémence naturelle, qui touche & qui émeut. Au reſte, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent preſque tout à la nature, & il faut qu'elles naiſſent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troiſiéme n'eſt autre choſe que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures ſont de deux ſortes : les Figures de penſée, & les Figures de diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la nobleſſe de l'expreſſion*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquiéme, qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en ſoi toutes les autres, c'eſt *la compoſition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remar-

(1) *Mais ces cinq ſources préuppoſent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler.* M. Deſpreaux n'a pas voulu ſuivre la figure, ſans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

quable dans chacune de ces eſpéces en particulier : mais nous avertirons en paſſant, que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir crû que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un ; il ſe trompe : puiſqu'il y a des paſſions qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe ; & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, (1) en parlant des Aloïdes.

Pour détrôner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pélion.

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort.

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la Proſe, les Panégyriques, & tous ces Diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément ſont les moins propres pour le Panégyrique, qui ſont les plus pathétiques ; & au contraire ceux qui réuſſiſſent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cécilius s'eſt imaginé que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conſéquent inutile d'en parler ; il ne s'a-

(1) *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans, qui croiſſoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lorſqu'ils ſe mirent en état d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuérent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane, *Odyſſ.* L. XI. vers 310. Aloüs étoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedis, elle fut violée par Neptune dont elle

buſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-être rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une paſſion pouſſée à propos. En effet, c'eſt comme une eſpéce d'enthouſiaſme & de fureur noble, qui anime l'Oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

eut deux enfans, Otus & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes; à cauſe qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

CHAPITRE VII.

De la ſublimité dans les penſées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſidérable, je veux dire cette *élévation d'eſprit naturelle*, ſoit plûtôt un préſent du ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir notre eſprit au Grand, (1) & le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & généreuſe.

(1) *Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire*. Nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enflé d'orgueil*; mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit néceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toujours, pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & généreuſe.* DACIER.

Ibid. *Et le tenir toujours plein.*] Ni l'un ni l'autre des Interprétes François n'a pû trouver dans ſa langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐγκύμονας. Et c'eſt pour cela que M. Boileau s'eſt ſervi de la modification que M. Dacier rejette. On eût pû s'exprimer de cette maniere : *Nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, accoutumer notre ame aux penſées ſublimes, & la tenir toujours comme enceinte, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & généreuſe.* TOLLIUS.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déja écrit ailleurs, que cette élévation d'eſprit étoit (1) une image de la grandeur d'ame; & c'eſt pourquoi nous admirons quelquefois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cauſe de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le ſilence d'Ajax aux enfers, dans l'Odyſſée. Car ce ſilence a je ne ſçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La premiere qualité donc qu'il faut ſuppoſer en un véritable Orateur, c'eſt qu'il n'ait point l'eſprit rampant. En effet, il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a toute ſa vie que des ſentimens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe jamais rien produire qui ſoit merveilleux, ni digne de la poſtérité. Il n'y a vrai-ſemblablement que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées, qui puiſſent faire des diſcours élevés; & c'eſt particuliérement aux grands hommes qu'il échape de dire des choſes extraordinaires. (2) Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui offrit la moitié

(1) *Une image de la grandeur.*] Ce mot d'*image* n'eſt pas aſſez fort, ni aſſez clair dans cet endroit. C'eſt toute autre choſe dans le Latin. Quant à moi, je me fuſſe ſervi du mot *écho*; ou plûtôt d'une autre ſimilitude, en diſant, *que cette élévation d'eſprit étoit la reſplendeur de la ſublimité de l'ame.* TOLLIUS.

(2) *Voyez, par exemple, &c.*] Tout ceci juſqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. eſt ſuppléé au texte Grec qui eſt défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voyez, par Exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit pluſieurs feüillets. Cependant, Gabriel de Pétra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a ſuppléées. M. le Févre de Saumur approuve fort ſa reſtitution, qui en effet eſt très-ingénieuſe, mais fauſſe, en ce qu'elle ſuppoſe que la réponſe d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homere, dont elle étoit éloignée de douze pages raiſonnablement grandes. Il eſt donc important de ſçavoir préciſément combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles ſuppoſitions. Il y a ſix grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres,

de l'Aſie avec ſa fille en mariage. *Pour moi*, lui diſoit Parménion, *ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'étois Parménion.* N'eſt-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponſe ?

Et c'eſt en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les penſées ſont toutes ſublimes : comme on le peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les pieds ſur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne eſt moins la méſure de la Diſcorde, que de la capacité & de l'élévation de l'eſprit d'Homere. Héſiode a mis un Vers bien différent de celui-ci, dans ſon Bouclier, s'il eſt vrai que ce Poëme ſoit

où elles ſe trouvent, ſont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. *ſelon l'édition de M. Deſpreaux.* Elles ſont non ſeulement dans tous les Imprimés, mais auſſi dans tous les Manuſcrits. Les Copiſtes ont eu ſoin, pour la plûpart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais juſqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces ſortes d'avertiſſemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos : l'autorité des Copiſtes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent oppoſée à d'heureuſes conjectures. L'ancien Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi a cela de ſingulier, qu'il nous apprend la meſure juſte de ce que nous avons perdu. Les cahiers y ſont cottés juſqu'au nombre de trente. Les cottes ou ſignatures ſont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problémes d'Ariſtote, ſont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des ſept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troiſiéme, le quatriéme, & le ſixiéme, cottés 24. 26. 27. & 29. ſont de ſix feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'eſt ce qui a fait la premiere, la troiſiéme, la quatriéme, & la ſixiéme lacune des Imprimés, & des autres Manuſcrits. Le ſecond cahier manque entiérement ; mais comme il en reſtoit encore deux feuillets dans le tems que les premieres copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuſcrits, & dans les Imprimés, que la valeur de ſix feuillets. C'eſt ce qui a fait la ſeconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre de

de luî, (1) quand il dit, à propos de la Déeſſe des Ténébres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déeſſe terrible, mais odieuſe & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majeſté Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme (2) aſſis au rivage des mers
Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs :
Autant des Immortels les courſiers intrépides
En franchiſſent d'un ſaut, &c.

Il meſure l'étenduë de leur ſaut à celle de l'Uni-

lignes. Le cinquiéme cahier, cotté 28. n'eſt que de quatre feuillets : les quatre du milieu ſont perdus. C'eſt la cinquiéme lacune. Le ſeptiéme n'eſt que de trois feuillets continus, & remplis juſqu'à la derniere ligne de la derniere page. On examinera ailleurs s'il y a quelque choſe de perdu en cet endroit. De tout cela, il s'enſuit qu'entre les ſix lacunes ſpécifiées, les moindres ſont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de ſimples conjectures. Il s'enſuit de plus, que le Manuſcrit du Roi eſt original par rapport à tous ceux qui nous reſtent aujourd'hui, puiſqu'on y découvre l'origine & la véritable cauſe de leur imperfection. BOIVIN.

(1) *Quand il a dit à propos de la Déeſſe des Ténébres.*] Je ne ſçai pas pourquoi les Interprétes d'Héſiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς ſoit ici la Déeſſe des ténébres. C'eſt ſans doute la triſteſſe, comme M. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Héſiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La triſteſſe ſe tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, ſéche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le ſang couloit de ſes joues, elle grinçoit les dents, & couvroit ſes épaules de pouſſiere.* Il ſeroit bien difficile que cela pût convenir à la Déeſſe des ténébres. Lorſqu'Héſychius a marqué ἀχλύμυος, λυπήμυος, il a fait aſſez voir que ἀχλὺς peut fort bien être priſe pour λύπη, *triſteſſe*. Dans ce même chapitre Longin s'eſt ſervi de ἀχλὺς pour dire *les ténébres, une épaiſſe obſcurité* : & c'eſt peut-être ce qui a trompé les Interprétes. DACIER.

(2) *Aſſis au rivage des mers.*] Cette expreſſion gâte ici la véritable idée que nous devions avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que ce mot *aſſis* ne fait pas monter nos penſées des ri-

vers. Qui eſt-ce donc qui ne s'écrieroit avec raiſon, en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que ſi les chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le monde ? Ces peintures auſſi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque choſe de fort grand, quand il dit :

Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla :

Et ailleurs :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton ſort de ſon Thrône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne faſſe voir du Styx la rive déſolée ;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte juſqu'en ſon centre, l'enfer prêt à paroître, & toute la machine du monde ſur le point d'être détruite & renverſée, pour montrer que dans ce combat, le ciel, les enfers, les choſes mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces penſées dans un ſens allégorique ; (1) autrement elles ont je ne ſçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable

vages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déja occupée de ſa baſſeſſe. TOLLIUS.

(1) *Autrement elles ont.*] M. Deſpreaux n'a pas ici aſſez bien compris le ſens de notre Auteur. Il falloit avoir traduit : *Voilà des expreſſions qui jettent bien de la frayeur dans nos ames : mais, ſi on ne les prend pas dans un ſens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies & très-injurieuſes à la majeſté & à la nature très-parfaite des Dieux.* C'eſt une vertu de la Poëſie, & c'eſt

à la majeſté des Dieux. Et pour moi, lorſque je vois dans Homere les playes, les ligues, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent ſans ceſſe; il me ſemble qu'il s'eſt efforcé, autant qu'il a pû, de faire des Dieux de ces hommes qui furent au ſiége de Troye; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui eſt comme un port aſſuré pour ſortir de nos miſeres : au lieu qu'en repréſentant les Dieux de cette ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miſérables.

Il a donc bien mieux réuſſi, lorſqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par pluſieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune :

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes,
Fait trembler ſous ſes pieds & forêts & montagnes.

Et dans un autre endroit :

Il attelle ſon char, & montant fiérement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
(1) *Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides*
Plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes Baleines.

ſon but, de jetter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs; ce que notre Longin appelle ἔκπλη-ξις dans le Chap. xv, où il dit, ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἔκπληξις. Mais il veut dire encore que ce ſoit là une perfection de la Poëſie, néanmoins ce ſeroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des paſſions qui conviennent ſi mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIUS.

(1) *Dès qu'on le voit mar-*

L'eau (1) *frémit ſous le Dieu qui lui donne la Loi,*
Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainſi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçû la grandeur & la puiſſance de Dieu l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; ET LA TERRE FUT FAITE.

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerez pas fâché que je vous rapporte encore ici un paſſage de notre Poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir, combien Homere eſt héroïque lui-même en peignant le caractere d'un Héros. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne ſçachant plus quelle réſolution prendre, s'écrie :

cher ſur ces liquides plaines.] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux : mais ils n'expriment pas la penſée d'Homere, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous côtés devant lui, & reconnoiſſent leur Roi ; que de joye la mer ſe fend pour lui faire place. M. Deſpreaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit frémiſſement, qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſſeaux : au lieu de nous repréſenter, après Homere, des flots entr'ouverts, & une mer qui ſe ſépare. DACIER.

Ibid. *Dès qu'on le voit marcher.*] La traduction de ces vers, que j'ai donné au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vûë de M. Dacier, me délivrera du ſoupçon qu'on pourroit avoir que je me ſuis ſervi de ſes remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare diffidit undas*, eſt juſtement en François, *la mer ſe fend*. TOLLIUS.

(1) *Frémit ſous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voyant Neptune, ſe ridoit & ſembloit ſourire de joye.* Mais cela ſeroit trop fort en notre langue. Au reſte, j'ai crû que,

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux ;

(1) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les véritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette baſſeſſe : mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere, en cet endroit, eſt comme un vent favorable, qui ſeconde l'ardeur des combattans. Car il ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il étoit épris auſſi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu, jettant par tout l'horreur,
Au travers des forêts promener ſa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet, que c'eſt le propre d'un grand eſprit, lorſqu'il commence à vieillir, & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée, qui

l'eau reconnoît ſon Roi, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roi*. J'ai tâché, dans les paſſages qui ſont rapportés d'Homere, à enchérir ſur lui plûtôt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte. BOILEAU.

(1) *Et combats contre nous, &c.*] Il y a dans Homere : *Et après cela fais nous périr ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit

ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier Ouvrage, comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. (1) Ajoûtez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorés ſouvent par les Héros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivés il y a déja long-tems. Et c'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.
Là de ſes ans Patrocle a vû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit étoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon Ouvrage eſt dramatique, & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le génie de la vieilleſſe ; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au ſoleil quand il ſe couche, qui a toujours ſa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton ; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mou-

pas ſi bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous*, &c. Ajoutez que de dire à Jupiter, *Combats contre nous*, c'eſt preſque la même choſe que, *fais nous périr* : puiſque dans un combat contre Jupiter on ne ſçauroit éviter de périr. BOILEAU.

(1) *Ajoutez que les accidens, &c.*] La remarque de M. Dacier ſur cet endroit eſt fort ſçavante & fort ſubtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon ſens. BOILEAU.

Ibid. *Ajoutez que les accidens, &c.*] Je ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorés par les Héros de l'Odyſſée. Mais il dit : *Ajoutez, qu'Homere rapporte dans l'Odyſſée des plaintes & des lamentations, comme connuës dès long-tems à ſes Héros.* Longin a égard ici à ces chanſons qu'Homere fait chanter dans l'Odyſſée ſur les malheurs des Grecs, &

vemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainſi parler, cette même volubilité de diſcours, ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choſes. (1) Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, qui, comme un grand Océan, ſe retire & deſerte ſes rivages. (2) A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroya-

ſur toutes les peines qu'ils avoient euës dans ce long ſiége. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

Ibid. *Ajoutez que les accidens.*] On trouvera la même penſée dans ma traduction. TOLLIUS.

(1) *Nous pouvons dire que c'eſt le reflux de ſon eſprit, &c.*] Les Interprétes n'ont point rendu toute la penſée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. M. le Févre eſt le premier qui ait connu la beauté de ce paſſage ; car c'eſt lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπώτιδες, il falloit ſuppléer, ἔτω ὁ παρ' Ὁμήρῳ. Dans ce ſens-là on peut traduire ainſi ce paſſage. *Mais comme l'Océan eſt toujours grand, quoiqu'il ſe ſoit retiré de ſes rivages, & qu'il ſe ſoit reſſerré dans ſes bornes ; Homere auſſi après avoir quitté l'Iliade, ne laiſſe pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée.* DACIER.

Ibid *Nous pouvons dire.*] Je croyois avoir pleinement ſatisfait ſur ce paſſage, dans ma traduction, & dans mes remarques Latines : néanmoins cette nouvelle traduction de M. Dacier me plaît extrêmement. Seulement ce mot πλάνης ne peut pas s'accorder avec le ſens que M. Dacier nous y donne : parce que ὁ Ὁμήρου πλάνος ne peut être que ſon débordement. Et quand il s'eſt retiré, comme l'Océan, dans ſes bornes, on peut bien reconnoître ſa grandeur, mais il ne ſe déborde pas alors. On le verra plus clairement dans la ſuite : où néanmoins il me ſemble que M. Dacier ſe trompe. Que l'on conſidére ſeulement ma traduction Latine. TOLLIUS.

(2) *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le véritable ſens de πλάνης. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé Homere de tant d'abſurdités, cela n'eſt pas vrai, puiſqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces abſurdités. Au reſte quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne ſont point vrai-ſemblables ; mais des fables qui ne ſont point vrai-ſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger, &c. BOILEAU.

bles. (1) Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes qu'il fait, les avantures qui arrivérent à Ulyſſe chez Polyphéme, & quelques autres endroits, qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homere, après tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homere : joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me ſuis étendu là-deſſus, comme j'ai déja dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyſſe changés par Circé en pourceaux, & que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. (2) Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter

(1) *Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempêtes.*] De la maniere dont M. Deſpreaux a traduit ce paſſage, il ſemble que Longin en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuſes de l'Odyſſée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces avantures d'Ulyſſe avec le Cyclope : & c'eſt tout le contraire, ſi je ne me trompe, car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuſes, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyſſée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits*, &c. Et ce ſont ces endroits même qu'Horace appelle *ſpecioſa miracula*. DACIER.

(2) *Il en eſt de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le paſſage d'Homere eſt dans le XII. Livre de l'Odyſſ. v. 62.

——— ——— ἠδὲ πέλειαι

Τρήρωνες, ταὶ τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσι.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroiſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athénée Livre II. pag. 490. Longin la traite de ſonge ; mais peut-être Longin n'eſt-il pas ſi ſçavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient preſque de la même maniere une Colombe & une Prêtreſſe ; ainſi quand ils diſoient que les Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtreſſes qui lui offroient des

comme un pigeon : de la diſette d'Ulyſſe, qui fut *dix jours* ſans manger après ſon naufrage ; & de toutes ces abſurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Pénélope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt que ce ſont d'aſſez beaux ſonges ; &, ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains célébres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Pénélope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet, toute cette deſcription eſt proprement une eſpéce de Comédie, où les différens caractéres des hommes ſont peints.

ſacrifices que l'on a toujours appellés la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

CHAPITRE VIII.

De la ſublimité qui ſe tire des circonſtances.

VOYONS ſi nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puiſſions rendre un Diſcours ſublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toujours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſçavons faire à propos le choix des plus conſidérables ; & ſi en les liant bien enſemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramaſſe de tous côtés les accidens qui ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion.

Mais, où ſon adreſſe paroît principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela enſemble.

(1) *Heureux ! qui près de toi, pour toi ſeule ſoupire ;*
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire.
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

* * * * * *

(2) *Je ſens de veine en veine une ſubtile flame*
Courir par tout mon corps, ſi-tôt que je te vois :
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue, ni de voix.

* * * * * *

(1) *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premieres ſtrophes, & que Longin nous a conſervée, étoit ſans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a paſſé par les mains des Copiſtes & des Critiques, elle a beaucoup ſouffert des uns & des autres. Il eſt vrai qu'elle eſt très-mal conçûë dans l'ancien Manuſcrit du Roi : il n'y a ni diſtinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laiſſer telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entiérement, comme l'on a fait. On en a ôté preſque tous les Eoliſmes. On a retranché, ajouté, changé, tranſpoſé : enfin on s'eſt donné toutes ſortes de libertés. Iſaac Voſſius, qui avoit vû les Manuſcrits, s'eſt apperçû le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Piéce. Voici comme il en parle dans ſes Notes ſur Catulle : *Sed ipſam nunc Lesbiam Muſam loquentem audiamus ; Cujus Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam aſcribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam luſere.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Voſſius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuſcrit..... Pour moi je croi qu'il eſt bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuſcrit, qui eſt original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reſte, il faut avouer que toutes ces diverſités de leçon ne changent pas beaucoup au ſens, que M. Deſpreaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

(2) *Je ſens de veine en veine,*

Un nuage confus ſe répand ſur ma vûë.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;
(1) *Et pâle, ſans haleine, interdite, éperduë,*
(2) *Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.*

* * * * * * *

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramaſſe toutes ces choſes, l'ame, le corps, l'oüie, la langue, la vûë, la couleur, (3) comme ſi c'étoient autant de perſonnes différentes, & prêtes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée. Elle géle, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage ; (4) ou elle eſt entiérement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'eſt

&c.] Lucrêce, dans le Livre 3. de ſon Poëme, ſemble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la crainte les mêmes effets que Sapho attribuë à l'amour.

Verum ubi vehementi magis eſt commota metu mens,
Conſentire animam totam per membra videmus.
Sudores itaque, & pallorem exiſtere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri ;
Caligare oculos, ſonere aures, ſuccidere artus :
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sapè homines.

Catulle, *Ode, ad Lesbiam*, 52. a traduit les premieres ſtrophes de l'Ode de Sapho.

(1) *Et pâle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe* ; mais cela ne ſe dit point en François. BOILEAU.

(2) *Un friſſon me ſaiſit, &c.*] Il y a dans le Grec, *une ſueur froide* ; mais le mot de *ſueur* en François ne peut jamais être agréable ; & laiſſe une vilaine idée à l'eſprit. BOILEAU.

(3) *Comme ſi c'étoient, &c.*] Liſez plûtôt, *comme ſi c'étoient des choſes empruntées, qu'elle fût obligée d'abandonner.* TOLLIUS.

(4) *Elle eſt entiérement hors d'elle.*] C'eſt ainſi que j'ai traduit ἐξέστηκε, & c'eſt ainſi qu'il

pas épriſe d'une ſimple paſſion, (1) mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon Diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos, & ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homere veut faire la deſcription d'une tempête, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur du Poëme des Arimaſpiens penſe dire des choſes fort étonnantes, quand il s'écrie :

O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes inſenſés, ſur de frêles vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux :
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paiſible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'eſprit ſur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émûës,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a perſonne, comme je penſe, qui ne voye bien que ce diſcours eſt en effet plus fardé

le faut entendre, comme je le prouverai aiſément s'il eſt néceſſaire. Horace, qui eſt amoureux des Helléniſmes, employe le mot de *metus* en ce même ſens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu ;* car cela veut dire, *Je ſuis encore plein de la ſainte horreur du Dieu qui m'a tranſporté.* BOILEAU.

(1) *Mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions.*] Notre langue ne ſçauroit bien dire cela d'une autre maniere : cependant il eſt certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος, qui ne ſignifie pas ſeulement *aſſemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë ; car il dit que *Sapho a ramaſſé & uni toutes ces circonſtances, pour faire paroître non pas une ſeule paſſion, mais une aſſemblée de*

& plus fleuri, que grand & ſublime. Voyons donc comment fait Homere, & conſidérons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots ſoulevés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit;
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enchérir ſur ce dernier Vers, en diſant :

Un bois mince & léger les défend de la mort.

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a rendue baſſe & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le péril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminue plûtôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les Matelots; il les repréſente, comme en un tableau, ſur le point d'être ſubmergés à tous les flots qui s'élévent; & (1) imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes l'image du péril. (2) Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre arti-

toutes les paſſions qui s'entrechoquent, &c. DACIER.

(1) *Il imprime juſques dans ſes mots.*] Il y a dans le Grec, *& joignant par force enſemble des prépoſitions qui naturellement n'entrent point dans une même compoſition*, ὑπ' ἐκ θανάτοιο : *par cette violence qu'il leur fait, il donne à ſon vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la paſſion. Car par la rudeſſe de ces Syllabes qui ſe heurtent l'une l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du péril*, ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται. Mais j'ai paſſé tout cela, parce qu'il eſt entiérement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

(2) *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage.*] Je ſçai bien que par *ſon naufrage*, M. Deſpreaux a entendu le naufrage qu'Archiloque

fice dans la deſcription de ſon naufrage, non plus que Démoſthéne dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la priſe d'Elatée, quand il dit : (1) *Il étoit déja fort tard, &c.* Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainſi dire, & ramaſſer ſoigneuſement les grandes circonſtances, prenant garde à ne point inſérer dans leurs diſcours, des particularités baſſes & ſuperfluës, ou qui ſentiſſent l'Ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choſes, cela gâte tout ; & c'eſt comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés & comme entaſſés les uns ſur les autres, pour élever un bâtiment.

avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *ſon* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la deſcription du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de ſon beau-frere. DACIER.

(1) *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le paſſage, parce qu'il eſt un peu long. Il eſt tiré de l'Oraiſon pour Ctéſiphon, Le voici. *Il étoit déja fort tard, lorſqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit priſe. Les Magiſtrats qui ſoupoient dans ce moment, quittent auſſi-tôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chaſſent les Marchands, & pour les obliger de ſe retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoyent avertir les Officiers de l'Armée : on fait venir le Héraut public. Toute la ville eſt pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magiſtrats aſſemblent le Sénat. Cependant, Meſſieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple étoit déja aſſis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magiſtrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier : Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais perſonne ne lui répond. Il a beau répéter la même choſe pluſieurs fois. Aucun ne ſe léve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant préſens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il perſonne qui ait un conſeil à me donner pour mon ſalut ?* BOILEAU.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé ; qui contribuent au Sublime, il faut auſſi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des cauſes qu'on plaide, demande des périodes plus étenduës, & compoſées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle ſorte qu'un mot enchériſſe toujours ſur l'autre. Et cette adreſſe peut beaucoup ſervir, ou pour traiter quelque lieu d'un Diſcours, ou pour exagérer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une paſſion. En effet, l'Amplification ſe peut diviſer en un nombre infini d'eſpéces : mais l'Orateur doit ſçavoir que pas une de ces eſpéces n'eſt parfaite de ſoi, s'il n'y a du Grand & du Sublime : ſi ce n'eſt lorſqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque choſe. Par tout ailleurs, ſi vous ôtez à l'amplification ce qu'il y a de Grand, vous lui arrachez, pour ainſi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, diſons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ai dit, n'eſt autre choſe qu'un amas de circonſtances choiſies, que l'on réunit enſemble : & voyons par où l'amplification en général différe du Grand & du Sublime.

CHAPITRE X.

Ce que c'eſt qu'Amplification.

JE ne ſçaurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'amplification, diſent-ils, eſt un *Diſcours qui augmente & qui aggrandit les choſes.* Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux figures, puiſqu'elles donnent toutes au Diſcours je ne ſçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premierement le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'élévation ; au lieu que l'amplification conſiſte dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoi le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée : mais l'amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & dans l'abondance. L'amplification donc, pour en donner ici une idée générale, *eſt un accroiſſement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'Oraiſon, qui remplit le Diſcours, & le fortifie, en appuyant ſur ce qu'on a déja dit.* Ainſi elle différe de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la queſtion, au lieu que l'amplification (1) ne ſert qu'à étendre & à exagérer. * * * * *

(1) *Ne ſert qu'à exagérer.*] Cet endroit eſt fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore ſur l'*Amplification*, venoit enſuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms : il reſte même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon que j'ai ſupprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarraſſé le Lecteur, & auroit été inutile ; puiſqu'on ne ſçait point qui ſont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en reſtent : *Celui-ci eſt plus abondant & plus riche. On peut comparer ſon éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'eſpace, & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un, à mon avis, eſt plus pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuſe n'eſt pas froid à la vérité, mais n'a*

La même différence, à mon avis, eſt (1) entre Démoſthéne & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démoſthéne eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis ; & Ciceron au contraire, en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. (2) Pour Ciceron, l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes Ouvrages, & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reſte, le ſublime de Démoſthéne vaut ſans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes paſſions, (3) quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut, ſi j'oſe me

pas auſſi tant d'activité, ni de mouvement. Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Démoſthéne : mais il ſe trompe. BOILEAU.

(1) *Entre Démoſthéne & Ciceron.*] J'ai montré dans mes remarques Latines, que c'eſt de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur parle ici. TOLLIUS.

(2) *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conſervant l'idée des embraſemens qui ſemblent quelquefois ne ſe ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractere de Ciceron, qui conſerve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre. DACIER.

(3) *Quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.*] Cette modification, *pour ainſi dire*, ne me paroît pas néceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin, qui ne ſe contente pas de dire, *que le Sublime de Démoſthéne vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur ;* mais qui ajoûte, *quand il faut entiérement étonner*, &c. Je ne croi pas que le mot François *étonner*, demande de lui-même cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre

ſervir de ces termes, (1) répandre une roſée agréable dans les eſprits. Et certainement un Diſcours diffus eſt bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraiſons, les digreſſions, & généralement pour tous ces Diſcours qui ſe font dans le genre démonſtratif. Il en eſt de même pour les Hiſtoires, les Traités de Phyſique, & pluſieurs autres ſemblables matieres.

dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. DACIER.

(1) *Une roſée agréable, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent à ce paſſage une interprétation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis, & je rends ici le mot de καταρτλῦσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraîchir*, qui eſt le propre du ſtile abondant, oppoſé *au ſtile ſec.* BOILEAU.

Ibid. *Répandre une roſée agréable dans les eſprits.*] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin, qui oppoſe ici καταρτλῦσαι à ἐκπλῆξαι, & qui après avoir dit que *le Sublime concis de Démoſthéne doit être employé lorſqu'il faut entiérement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Ciceron lorſqu'il faut l'adoucir.* Ce καταρτλῦσαι eſt emprunté de la Médecine : il ſignifie proprement *fovere, fomenter, adoucir* ; & cette idée eſt venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis eſt pour frapper ; mais cette heureuſe abondance eſt pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de diſcours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un qui eſt pour toucher & pour frapper, eſt appellé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre, qui eſt pour adoucir. *Oratio lenis.* DACIER.

Ibid. *Répandre une roſée.*] On verra dans ma traduction Latine, & dans mes remarques, que je ſuis ici du même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POUR retourner à notre Diſcours, Platon, dont le ſtile ne laiſſe pas d'être fort élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire de bruit, nous a donné une idée de ce ſtile, que vous ne pouvez

ignorer, ſi vous avez lû les Livres de ſa République. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſageſſe ni de vertu, & qui ſont continuellement plongés dans les feſtins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de ſolide plaiſir. Ils ſont comme des bêtes qui regardent toujours en bas, & qui ſont courbées vers la terre. Ils ne ſongent qu'à manger & à repaître, qu'à ſatisfaire leurs paſſions brutales ; & dans l'ardeur de les raſſaſier, ils regimbent, ils égratignent, ils ſe battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & périſſent à la fin par leur gourmandiſe inſatiable.*

Au reſte, ce Philoſophe nous a encore enſeigné un autre chemin, ſi nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel eſt ce chemin ? c'eſt l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres qui ont vécu avant nous. Car c'eſt le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'eſprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une ſainte fureur ſaiſit la Prêtreſſe d'Apollon ſur le ſacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où ſort un ſouffle, une vapeur toute céleſte, qui la remplit ſur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même ces grandes beautés, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éléve des vapeurs heureuſes, qui ſe répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les eſprits même naturellement les moins échauffés : ſi bien que dans ce moment ils ſont comme ravis & emportés de l'enthouſiaſme d'autrui. Ainſi voyons-nous qu'Herodote, & avant lui Stéſichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homere. Platon

néanmoins eſt celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puiſé dans ce Poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux : & j'en donnerois des exemples, (1) ſi Ammonius n'en avoit déja rapportés pluſieurs.

Au reſte, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autrui. (2) En effet, jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de ſi grandes choſes dans ſes Traités de Philoſophie, paſſant, comme il fait, du ſimple diſcours à des expreſſions & à des matieres Poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainſi dire, comme un nouvel Athléte, diſputer de toute ſa force le prix à Homere, c'eſt-à-dire, à celui qui avoit déja reçû les applaudiſſemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le faſſe peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laiſſe pas néanmoins de lui ſervir beaucoup, puiſqu'enfin, ſelon Héſiode,

La noble jalouſie eſt utile aux mortels.

Et n'eſt-ce pas en effet quelque choſe de bien glo-

(1) *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδὲς ἢ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-ſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit ? BOILEAU.

Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja raporté pluſieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de ſinguliers*, τὰ ἐπ' ἴδιος, comme M. le Févre a corrigé. DACIER.

(2) *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me ſemble que cette période n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet, Platon ſemble n'avoir entaſſé de ſi grandes choſes dans ſes traités de Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions & dans des matieres Poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homere, comme un nouvel athléte à celui qui a déja reçû toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.* Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des Athlétes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce

rieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?

passage. DACIER.

Ibid. *En effet, jamais.*] J'avois déja remarqué cet endroit dans la premiere édition de M. Despreaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux : mais la remarque de M. Dacier m'en épargne la peine. TOLLIUS.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette réflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Démosthéne, ou Thucydide même, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile sublime ? Car ces grands hommes que nous nous proposons à imiter, se présentant de la sorte à notre imagination, nous servent comme de flambeaux, & nous élévent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçûë de leur génie ; sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Démosthéne de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? (1) En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pou-

(1) *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis, Le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point ici, *prix, mais spectacle.* Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un si célébre tribunal, & sur un Théatre où nous avons de tels Héros pour juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer.* Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en*

vons nous figurer que nous allons, mais ſérieuſement, rendre compte de nos écrits devant un ſi célébre Tribunal, & ſur un théatre où nous avons de tels Héros pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiſſant pour nous exciter, c'eſt de ſonger au jugement que toute la poſtérité fera de nos écrits. (1) Car ſi un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ſon eſprit

triomphe les deux Généraux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Démoſthéne, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. *En effet nous ne croirons.*] C'eſt encore ici que je ne trouve pas juſte la traduction Françoiſe : & j'ai montré ailleurs la force & la véritable ſignification de ces mots, ἀγὼν & ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne M. Dacier s'accommode aſſez bien au Grec ; mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin, puiſqu'il n'eſt point vrai qu'un homme qui ſe défie que ſes Ouvrages aillent à la poſtérité, ne produira jamais rien qui en ſoit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y paſſer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, &c.*] A mon avis, aucun Interprète n'eſt entré ici dans le ſens de Longin, qui n'a jamais eu cette penſée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ni même qu'il ne ſe donnera pas la peine d'achever ſes ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui ſurvive, quand il travailleroit ſans ceſſe, & qu'il feroit les plus grands efforts ; *car ſi un homme*, dit-il, *après avoir enviſagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui ſurvive, il eſt impoſſible que les conceptions de ſon eſprit ne ſoient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainſi dire, ſans pouvoir jamais parvenir à la derniere poſtérité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardieſſe, ne ſe contenter pas d'écrire pour ſon ſiécle, mais enviſager toute la poſtérité. Cette idée lui élévera l'ame, & animera ſes conceptions, au lieu que ſi dès le moment que cette poſtérité ſe préſentera à ſon eſprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui ſoit di-

ne ſçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne ſe donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour paſſer juſqu'à la derniere poſtérité.

gne d'elle, ce découragement & ce déſeſpoir lui feront perdre toute ſa force, & quelque peine qu'il ſe donne, ſes écrits ne ſeront jamais que des avortons. C'eſt manifeſtement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriſer par là une confiance aveugle & téméraire, comme il ſeroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car ſi un homme.*] C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, que M. Dacier & moi nous nous ſoyons tant de fois rencontrés. Quand je conſidere ſa traduction dans cet endroit, j'y trouve un parfait rapport avec la mienne, excepté le mot d'ἀυτόθεν, que M. Boileau a auſſi bien traduit que M. Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus* : c'eſt-à-dire, *auſſi-tôt, quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien Poëte Grec ; où la Renommée immortelle eſt appellée, *la Fille de l'Eſpérance* : Τέκνον dit-il, ἐλπίδος ἄμβροτε φήμη. TOLLIUS.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres appellent *Peintures*, ou *Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours. Ce mot d'*Images* ſe prend en général pour toute penſée propre à produire une expreſſion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré, pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte, vous devez ſçavoir que les *Images*, dans la Rhétorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propoſe dans la Poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe : au lieu

que dans la Proſe, c'eſt de bien peindre les choſes, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir (1) en l'une & en l'autre rencontre.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces Filles de l'enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent: je les voi: mon ſupplice s'apprête.
Quels horribles ſerpens leur ſiflent ſur la tête!

Et ailleurs :

Où fuirai-je? Elle vient. Je la voi. Je ſuis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux Auditeurs. Et véritablement (2) je ne ſçaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particuliérement, & il y a fort bien réuſſi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets : de ſorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poëte :

A l'aſpect du péril, au combat il s'anime :

(1) *En l'une & l'autre rencontre.*] Je préférerois, *en l'une & l'autre Art.* Voyez ce qu'en dit Porphyre *de Abſtinentia Animalium* lib. II. c. XLI. Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν ἡ προσεξέκαυσε τὰς ἀπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τῷ χρῆσθαι φράσει πρὸς ἔκπληξιν, ἡ γοητείαν πεποιημένη, κήλησιν τ' ἐμποιῆσαι, ἡ πίστιν περὶ τῶν ἀδυνάτων. TOLLIUS.

(2) *Je ne ſçaurois pas bien dire.*] M. Deſpreaux s'eſt ici ſervi du texte corrompu ; où il y avoit εἴ τισιν ἑτέροις, au lieu d'εἴ τις ἕτερος : c'eſt-à-dire, *ſi Euripide n'eſt pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les paſſions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'eſt étudié avec une application très-particuliere.* TOLLIUS.

Et

Et le poil hériſſé, (1) les yeux étincelans,
De ſa queuë il ſe bat les côtés & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit, où le Soleil parle ainſi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ſes chevaux :

(2) *Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie*
Ne t'emporte au-deſſus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraîchit mon char dans ſa courſe embraſé.

Et dans ces Vers ſuivans :

Auſſi-tôt devant toi s'offriront ſept Etoiles.
Dreſſe par là ta courſe, & ſuis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main ;
De ſes chevaux aîlés il bat les flancs agiles.
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
Pénétre en un moment les vaſtes champs de l'air.

(1) *Les yeux érincelans.*] J'ai ajoûté ce Vers que j'ai pris dans le texte d'Homére. BOILEAU.

(2) *Prends garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie.*] Je trouve quelque choſe de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me ſemble pourtant, que lorſque le Soleil dit, *au-deſſus de la Libye, le ſillon n'étant point arroſé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char*, il parle plûtôt comme un homme qui pouſſe ſon char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Deſpreaux a ſuivi ici tous les autres Interprétes, qui ont expliqué ce paſſage de la même maniere ; mais je croi qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée d'Euripide, qui dit : *Marche, & ne te laiſſe point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laiſſera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la ſo-

Le pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte ;
Lui montre encor ſa route, (1) & du plus haut des Cieux,
Le ſuit autant qu'il peut, de la voix & des yeux,
Va par là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ſes périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les ſuivoit dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout

lidité de l'air. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler de leurs principes de Phyſique. DACIER.

(1) *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, *au-deſſus de la Canicule ;* ὑπὲρ τῶτα Σειρέως βεβὼς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgerſius, & M. le Févre, veulent changer cet endroit, puiſqu'il eſt fort clair, & ne veut dire autre choſe, ſinon que le Soleil monta au-deſſus de la Canicule, c'eſt-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Aſtrologues tiennent que cet Aſtre eſt placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux ;* pour voir marcher Phaëton, & que de là il lui crioit encore : *Va par là, revien, détourne,* &c. BOILEAU.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] M. Deſpreaux dit dans ſa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au-deſſus de la Canicule,* ὑπὲρ τῶτα Σειρέως βεβὼς. Et il ajoûte, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgerſius & M. le Févre veulent changer cet endroit qui eſt fort clair. Premiérement, ce n'eſt point M. le Févre qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerſius, qui liſoit Σειρεὺς, au lieu de Σειρέως. Il a dit ſeulement qu'il faut lire Σειρεὺς, & cela eſt ſans difficulté, parce que le pénultiéme pied de ces vers doit être un ïambe, εὺς. Mais cela ne change rien au ſens. Au reſte, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule ;* mais plûtôt que le Soleil pour ſuivre ſon fils, monta à cheval ſur un aſtre qu'il appelle Σείριον, *Sirium,* qui eſt le nom général de tous les aſtres, & qui n'eſt point du tout ici la Canicule : ὑπὲρ ne doit point être conſtruit avec τῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers ſuivant, de cette maniere : Πατὴρ δὲ βεβὼς τῶτα Σειρεὺς ἵππευε ὑπὲρ, παῖδα πεδέτων; *Le Soleil monté ſur un aſtre*

ce qui s'y paſſe, pourroit-il peindre la choſe comme il fait ? Il en eſt de même de cet endroit de ſa Caſſandre, qui commence par

Mais, ô braves Troyens, &c.

(1) Eſchyle a quelquefois auſſi des hardieſſes & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans ſa Tragédie intitulée, *Les Sept devant Thébes*, où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort, s'explique ainſi :

Sur un bouclier noir ſept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reſte, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſſieres & mal polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, (2) s'expoſe quelquefois aux mêmes périls. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la vûë de Bacchus :

alloit après ſon fils, en lui criant, &c. Et cela eſt beaucoup plus vrai-ſemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller ſeulement au centre du ciel au deſſus de la Canicule, & pour crier de là à ſon fils, & lui enſeigner le chemin. Ce centre du ciel eſt un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton. DACIER.

(1) *Eſchyle a quelquefois*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui ſuit. Qu'on regarde ſeulement ma traduction Latine, & on en verra la différence. TOLLIUS.

(2) *S'expoſe quelquefois aux mêmes périls.*] Je me trompe fort, ſi un François entend le ſens de ces paroles, ſans qu'on leur donne quelque lu-

(1) *Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*

Euripide employe cette même penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant néanmoins :

miere. Car le mot Grec κίνημα ſignifie ici les penſées & les expreſſions, qui par leur ſublimité approchent fort de l'enflure, ou plûtôt de l'enthouſiaſme qui va trop loin, & qui ſelon l'expreſſion de Quintilien, rend le Poëte *grandiloquum uſque ad vitium*. Car c'eſt de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raiſon qu'il croit, de préférer cet *adouciſſement* d'Euripide, à l'expreſſion *trop rude*, comme il l'appelle, *& mal polie* d'Eſchyle. Car c'étoit le ſentiment univerſel de preſque tous les Payens, que dans les apparitions des Dieux tout ſe mouvoit & trembloit, non ſeulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que Claudien dit à cet égard des temples, *lib.* 1. *de raptu Proſerpinæ* :

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum diſpergere culmina lumen
Adventum teſtata Dei.

Virgile dit le même des montagnes; *libro* VI. *Æn.*

Ecce autem primi ſub lumina ſolis & ortus
Sub pedibus mugire ſolum, juga cœpta moveri
Sylvarum; viſæque canes ululare per umbram,
Adventante Dea.

De ſorte que cette apparition ne ſe faiſoit jamais ſans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, δυσημεία. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'eſt ni toute la penſée, ni le mot Ἐνθουσιᾷ, comme M. le Févre a crû, mais le ſeul mot βακχεύει, qui déplaît à Longin; & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée ſi délicate que le mot συμβακχεύει; qui marque un mouvement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plûtôt par la joye que lui cauſe la vûë d'un ſi grand Dieu, que par l'effort ou par la préſence de ſa divinité. TOLLIUS.

(1) *Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.*] Le mot *mugir* ne me paroît pas aſſez fort pour exprimer ſeul le ἐνθουσιᾷ & le βακχεύει d'Eſchyle; car ils ne ſignifient pas ſeulement *mugir*, mais *ſe remuer avec agitation, avec vio-*

La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant, & s'enſeveliſſant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuſe; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous diſions, (1) les *Images* dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui paſſent toute ſorte de croyance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images* c'eſt de repréſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & telle qu'elle eſt dans la vérité. Car une invention Poëtique & fabuleuſe, dans une Oraiſon,

lence. Quoique ce ſoit une folie de vouloir faire un vers mieux que M. Deſpreaux, je ne laiſſerai pas de dire que celui d'Eſchyle ſeroit peut-être mieux de cette maniere pour le ſens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

Et celui d'Euripide :

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

DACIER.

(1) *Les Images dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'eſt le ſens que tous les Interprétes ont donné à ce paſſage : mais je ne croi pas que ç'ait été la penſée de Longin ; car il n'eſt pas vrai que dans la Poëſie les images ſoient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur ſoit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit ſimplement, *que dans la Poëſie les images ſont pouſſées à un excès fabuleux, & qui paſſe toute ſorte de créance.* DACIER.

traîne néceſſairement avec ſoi (1) des digreſſions groſſieres & hors de propos, & tombe dans une extrême abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs ; ils voyent quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes tragiques ; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lorſqu'Oreſte dit dans Euripide :

Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déeſſe, ceſſe enfin de me perſécuter.

il ne s'imagine voir toutes ces choſes, que parce qu'il n'eſt pas dans ſon bon ſens. Quel eſt donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique ? C'eſt qu'outre pluſieurs autres propriétés, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Diſcours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne perſuadent pas ſeulement, mais elles domptent, pour ainſi dire, elles ſoumettent l'Auditeur. (2) *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les priſonniers de guerre ſe ſauvent ; il n'y a point de vieillard ſi chargé d'années, ni de jeune homme ſi indifférent, qui ne coure de toute ſa force au ſecours. Que ſi quelqu'un, ſur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce déſordre, c'eſt fait de ce malheureux ; il faut qu'il périſſe ſur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.*

(1) *Des digreſſions groſſieres.*] Ce n'eſt pas tout-à-fait le ſentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit fallu le traduire de cette maniere : *Car c'eſt une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de ſe ſervir dans celle-là des images & des fictions Poëtiques & fabuleuſes, qui ſont tout-à-fait impoſſibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de les conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIUS.

(2) *Si un homme, &c.*] Ciceron s'eſt très-bien ſervi de cet endroit, quand il dit (l. IV. contra Verrem c. XLIII. *Intereà ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hoſtium adventu, inopinato prædonum*

Hyperide s'eſt ſervi de cet artifice dans l'Oraiſon, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux eſclaves. (1) *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette loi ; c'eſt la défaite de Cheronée.* Au même tems qu'il prouve la choſe par rai-

impetu, ſed ex domo, atque cohorte prætoriâ manum fugitivorum inſtructam armatamque veniſſe. Nemo Agrigenti neque ætate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte nuntio excitatus ſurrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex tota urbe concurritur. TOLLIUS.

(1) *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.*] Pour conſerver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce paſſage d'Hyperide, il faut traduire : *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.* Car c'eſt en cela que conſiſte l'image. *La bataille a écrit cette Loi.* Au lieu qu'en diſant, *la bataille a fait paſſer cette Loi*, on ne conſerve plus l'image, ou elle eſt du moins fort peu ſenſible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre *écrire une Loi, une Ordonnance, un Edit*, &c. M. Deſpreaux a évité cette expreſſion *écrire une Loi*, parce qu'elle n'eſt pas Françoiſe dans ce ſens-là ; mais il auroit pû mettre, *ce n'eſt pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoiſie à tous les habitans d'Athénes indifféremment, la liberté aux eſclaves ; & qu'on envoyeroit au Pyrée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la vie d'Hyperide, & il cite même un paſſage, qui n'eſt pourtant pas celui dont il eſt ici queſtion. Il eſt vrai que le même paſſage rapporté par Longin, eſt cité fort différemment par Démétrius Phalereus, *Ce n'eſt pas*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'eſt la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je ſuis perſuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράψαν, ne ſont point d'Hyperide ; elles ſont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque choſe à la penſée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une eſpéce de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'aſſure que cela paroîtra à tous ceux qui ne ſe laiſſent point éblouir par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur*, &c.] On eût pû traduire : *Ce n'eſt point*, dit-il, *l'Orateur.* Cela ſeroit un peu plus fort. TOLLIUS.

ſon, il fait une *Image ;* & (1) par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arrête naturellement à celui qui brille & éclate davantage, l'eſprit de l'Auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui préſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de ſi près la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Diſcours. Au reſte, il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlés enſemble, celui qui a le plus de force attire toujours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette ſublimité, qui conſiſte dans les penſées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination.*

(1) *Par cette propoſition.* J'aimerois mieux dire, *& par ce tour d'adreſſe il fait plus, &c.* TOLLIUS.

CHAPITRE XIV.

Des Figures ; & premiérement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ai dit, elles ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lorſqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime : ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Démoſthéne veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en

livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la choſe ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Meſſieurs, en combattant au péril de vos vies pour la liberté & le ſalut de toute la Grece ; & vous en avez des exemples qu'on ne ſçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands hommes ayent failli, qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée.* Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inſpiré d'un Dieu, & poſſédé de l'eſprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenſeurs de la Grece : *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon.* Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appellerai ici *Apoſtrophe*, il déïfie ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux, par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres morts ; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux, & ſi dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ſes Auditeurs comme une eſpéce de contrepoiſon & d'antidote, qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur éléve le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces différens moyens, renfermés dans une ſeule figure, il les entraîne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joye.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(1) Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement. Il faut voir où, comment, en quelle occaſion, & pourquoi on le fait. Or dans le paſſage de ce Poëte, il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. Ajoûtez, que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Démoſthéne, par des hommes qu'il rende immortels, & ne ſonge point à faire naître dans l'ame des Athéniens des ſentimens dignes de la vertu de leurs ancêtres : vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire, dans Démoſthéne ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardaſſent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. De ſorte que, comme j'ai déja dit, dans cette ſeule figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des ſermens ; il fait leur éloge ; il les exhorte à la guerre.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur : il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniïez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher ſurement, il a ſoin de régler ſes paroles, & n'employe que celles qui lui ſont avantageuſes, faiſant voir que même dans les plus grands emportemens il faut être ſobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit : *Ceux qui*

(1) *Mais il n'y a pas grande fineſſe.*] Ce jugement eſt admirable, & Longin dit plus lui ſeul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le paſſage de Démoſthéne. Quintilien avoit pourtant bien vû que les ſermens ſont ridicules, ſi l'on n'a l'adreſſe de les employer auſſi heureuſement que l'Orateur ; mais il n'avoit point fait ſentir tous les défauts que Longin nous explique clairement dans

nt combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille près d'Artemiſe & de Platée. Il ſe garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'événement, qui avoit été auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée, & prévient même l'auditeur, en pourſuivant ainſi : *Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont péris en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la République, & non pas ſeulement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur.*

le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoutenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoutiennent le Sublime, le Sublime de ſon côté ſoutient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un Diſcours où les Figures ſont employées toutes ſeules, eſt de ſoi-même ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie ; principalement lorſqu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un tyran, un Roi, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, (1) & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le

(1) *Et ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif.*] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhétoricien* & *fineſſes groſſieres*, ne peuvent s'accorder avec ces charmes du diſcours dont il eſt parlé ſix lignes plus bas. Longin dit, *& ne ſçauroit ſouffrir qu'un ſimple Rhétoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites fineſſes*, κιμωτίοις. DACIER.

Ibid. *Et ne ſçauroit ſouffrir.* I

tromper, comme un enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpéce de mépris, il ne s'effarouche entiérement : & bien qu'il retienne ſa colere, (1) & ſe laiſſe un peu amolir aux charmes du diſcours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lorſqu'on ne reconnoît point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de reméde plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique ; parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja rapporté : *J'en jure par les mânes de ces grands hommes, &c.* Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il ſe ſert ? N'eſt-il pas aiſé de reconnoître que c'eſt par l'éclat même de ſa penſée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouiſſent quand le ſoleil vient à éclairer ; de même, toutes ces ſubtilités de Rhétorique diſparoiſſent à la vûë de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même choſe, à peu près, arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore pluſieurs choſes également tracées ſur un même

Τεχνίτης ῥήτωρ eſt ici un Orateur qui ſe ſert de tous les artifices de ſon art, pour duper ſes Juges, ou pour les attirer au moins dans ſes ſentimens. Et quand cela ſe fait un peu trop ouvertement, & qu'un Juge habile s'en apperçoit, il s'en offenſe. C'eſt pourquoi Philoſtrate dans la vie d'Apollonius l. VIII. ch. II : le diſſuade ſérieuſement. Δεινὸν γὰρ, dit-il, ὁ δικαστὴς ἢ μὴ φανερὰ, κἂν διαβάλοι τινὰ ὡς ἐπιβουλεύοντα τοῖς ψηφιζομένοις. Ἢ ἀφανὴς κἂν ἀπέλθοι κρατῆσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τὸς δικάζοντας ὡς δεινός ἐστιν, ἀληθεστέρα δεινότης. TOLLIUS.

(1) *Et ſe laiſſe un peu amolir aux charmes du diſcours.*] Tout cela ne ſe trouve pas dans le Grec. Je penſe que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même aſſez de force & de prudence

plan, & qu'on y mette le jour & les ombres ; il eſt certain que ce qui ſe préſentera d'abord à la vûë, ce ſera le lumineux, à cauſe de ſon grand éclat, qui fait (1) qu'il ſemble ſortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathétique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage, & ſemblent toucher de plus près notre eſprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

pour retenir ſa colere, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejetter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

(1) *Qu'il ſemble ſortir hors du tableau.*] Καιόμενον ἔξοχον, ἢ ἐγγυτέρω παρὰ πολὺ φαίνεται. Καιόμενον ne ſignifie rien en cet endroit. Longin avoit ſans doute écrit, ἢ ὃ μόνον ἔξοχον ἀλλὰ ἢ ἐγγυτέρω, &c. *ac non modò eminens, ſed & propius multò videtur : Et paroît non ſeulement relevé, mais même plus proche.* Il y a dans l'ancien Manuſcrit, καιόυμενον ἔξοχον ἀλλὰ ἢ ἐγγυτέρω, &c. Le changement de KAIOΥMONON en KAIOMENON, eſt fort aiſé à comprendre. BOIVIN.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui peut nier que ces ſortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au diſcours ? *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe*, dit Démoſthéne aux Athéniens, *qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine ſe rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Gréce. Philippe eſt-il mort ? dira l'un : Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous*

feriez bien-tôt vous-même un autre Philippe. Et ailleurs : *Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe ? La guerre même, Meſſieurs, nous découvrira* (1) *par où Philippe eſt facile à vaincre.* S'il eût dit la choſe ſimplement, ſon diſcours n'eût point répondu à la majeſté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de ſe répondre ſur le champ à ſoi-même, comme ſi c'étoit une autre perſonne, non ſeulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plauſible & plus vraiſemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorſqu'il ſemble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'eſt l'occaſion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la paſſion que ces ſortes d'interrogations & de réponſes. Car ceux qu'on interroge, ſentent naturellement une certaine émotion, qui fait que ſur le champ ils ſe précipitent de répondre, (2) & de dire ce qu'ils ſçavent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur eſt adroitement trompé, & prend les diſcours les plus médités pour les choſes dites ſur l'heure (3) & dans

(1) *Par où Philippe eſt facile à vaincre.*] Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de Philippe.* Tacite a égard à ce paſſage de Démoſthéne, quand il dit l. 2. hiſtor. *Aperiet & recludet contecta & tumeſcentia victricium partium vulnera bellum.* Où j'aimerois mieux lire, *ulcera;* bien que je ſçache que le mot *vulnera* ſe trouve quelquefois dans cette ſignification. TOLLIUS.

(2) *Et de dire ce qu'ils ſçavent de vrai.*] J'avois déja conſidéré cette période dans la premiere édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais M. Boileau l'a un peu changée, de ſorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainſi : *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent ſur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les véritables ſentimens de leur ame, il arrive le plus ſouvent que l'Auditeur ſe laiſſe duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le diſcours,* &c. TOLLIUS.

[3] *Et dans la chaleur.* [Le Grec ajoûte : *Il y a encore un*

la chaleur. * * * * (1) Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en ôter les liaiſons. En effet, un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte, que la penſée même de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble.* Il en eſt de même de ces paroles d'Euryloque à Ulyſſe dans Homere.

Nous avons, par ton ordre, à pas précipités,
Parcouru de ces bois les ſentiers écartés :
(2) *Nous avons, dans le fond d'une ſombre vallée,*
Découvert de Circé la maiſon reculée.

Car ces périodes ainſi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems (3) & le force de parler. C'eſt ainſi qu'Homere ſçait ôter où il faut, les liaiſons du diſcours.

autre moyen ; car on la peut voir dans ce paſſage d'Hérodote, qui eſt extrémement ſublime. Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui eſt fort défectueux : puiſqu'elles ne forment aucun ſens, & ne ſerviroient qu'à embarraſſer le Lecteur. BOILEAU.

(1) *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvemens au diſcours, que d'en ôter la liaiſon.*] J'ai ſuppléé cela au texte : parce que le ſens y conduit de lui-même. BOILEAU.

(2) *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme ſi l'endroit étoit défectueux ; mais ils ſe trompent. La remarque de Longin eſt fort juſte, & ne regarde que ces deux périodes ſans conjonction : *Nous avons par ton ordre*, &c. Et enſuite : *Nous avons dans le fond*, &c. BOILEAU.

(3) *Et le force de parler.*] La reſtitution de M. le Févre eſt fort bonne, συνδιωκόσης, & non pas συνδιοικούσης. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramaſſer enſemble pluſieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainſi mêlées, ſe communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement : comme on le peut voir dans ce paſſage de l'Oraiſon de Demoſthéne contre Midias, où en même tems il ôte les liaiſons de ſon diſcours, & mêle enſemble les Figures de répétition & de deſcription. *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes du geſte, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne ſçauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la ſuite ſon diſcours ne vint à ſe relâcher, ſçachant bien que l'ordre appartient à un eſprit raſſis, & qu'au contraire le déſordre eſt la marque de la paſſion, qui n'eſt en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame ; il pourſuit dans la même diverſité de Figures. *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire inſulte, tantôt avec les poings, tantôt au viſage.* Par cette violence de paroles ainſi entaſſées les unes ſur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puiſſamment ſes Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur préſence. Il revient à la charge, & pourſuit, comme une tempête : *Ces affronts émeuvent, ces affronts tranſportent un homme de cœur, & qui n'eſt point accoutumé aux injures. On ne ſçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement conitnuel, il conſerve par tout le caractere de ces figures turbulentes : tellement que dans ſon ordre il y a un déſordre ; & au contraire, dans ſon déſordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaiſir, les conjonctions à ce paſſage, comme font les diſciples d'Iſocrate : *Et cet-*

tainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes, premiérement par le geſte, enſuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c. . . . . Car en égalant & applaniſſant ainſi toutes choſes par le moyen des liaiſons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon ; & que toute la force de votre diſcours s'éteindra auſſi-tôt d'elle-même. Et comme il eſt certain que ſi on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute ſa force, de même, ſi vous allez embarraſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles, elle les ſouffre avec peine ; (1) vous lui ôtez la liberté de ſa courſe, & cette impétuoſité qui la faiſoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

(1) *Vous lui ôtez.*] *Parce que vous lui ôtez.* TOLLIUS

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

(1) IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'eſt autre choſe que *la tranſpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & dans la ſuite d'un Diſcours.* Et cette Figure porte avec ſoi le caractere véritable d'une paſſion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui ſont émûs de colere, de dépit, de jalouſie, ou de quelque autre paſſion que ce ſoit ; car il y en a tant que l'on n'en ſçait pas le nombre ; leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. (2) A peine ont-ils formé un deſſein qu'ils

(1) *Il faut donner rang.*] *Il faut conſidérer d'un même œil les Hyperbates.* TOLLIUS.

(2) *A peine ont-ils formé un deſſein.*] J'aime mieux, *à peine ont-ils commencé à former un diſcours, qu'ils ſe jettent fort ſouvent ſur une autre penſée, & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire, ils y entremêlent hors de propos ce qui leur vient dans*

en conçoivent auſſi-tôt un autre ; & au milieu de celui-ci, s'en propoſant encore de nouveaux, où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur premiere réſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent léger & inconſtant, qui les entraîne, & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre : ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de ſentimens oppoſés, ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut dégré de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la nature, qu'on le prend pour la nature même ; & au contraire la nature ne réuſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voyons un bel exemple de cette tranſpoſition dans Hérodote, où Denis Phocéen parle ainſi aux Ioniens : *En effet, nos affaires ſont réduites à la derniere extrémité, Meſſieurs. Il faut néceſſairement que nous ſoyons libres, ou eſclaves, & eſclaves miſérables.* (1) *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, ſans différer, embraſſer le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eût voulu ſuivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé : *Meſſieurs, il eſt*

la fantaiſie, & après cela ils reviennent à leur premiere démarche. TOLLIUS.

(1) *Si donc vous voulez.* [Tous les Interprétes d'Hérodote, & ceux de Longin, ont expliqué ce paſſage comme M. Deſpreaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ὑπδέχεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent employé pour *miſere, calamité*, que pour *travail, peine.* Hérodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ὑπδέχεσθαι, *prendre de la peine, n'appréhender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχρᾶσθαι, *être lâche, pareſſeux* : & il dit, *ſi donc vous ne voulez point appréhender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous ſerez libres.* Ce que je dis paroîtra plus

maintenant tems d'embraſſer le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires ſont réduites à la derniere extrémité, &c. Premiérement donc il tranſpoſe ce mot, *Meſſieurs*, & ne l'infére qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme ſi la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un diſcours. Enſuite il renverſe l'ordre des penſées. Car avant que de les exhorter au travail, qui eſt pourtant ſon but, il leur donne la raiſon qui les y doit porter : *En effet nos affaires ſont réduites à la derniere extrémité ;* afin qu'il ne ſemble pas que ce ſoit un diſcours étudié qu'il leur apporte ; mais que c'eſt la paſſion qui le force à parler ſur le champ. Thucydide a auſſi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à tranſpoſer les choſes qui ſemblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être ſéparées.

Démoſthéne eſt en cela bien plus retenu que lui. (1) En effet, pour Thucydide, jamais perſonne ne les a répandues avec plus de profuſion, & on peut dire qu'il en ſoule ſes Lecteurs. Car dans la paſſion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, eſt dit ſur le champ, il traîne ſans ceſſe l'Auditeur par les dangereux détours de ſes longues tranſpoſitions.

clairement, ſi on prend la peine de lire le paſſage dans le ſixiéme Livre d'Hérodote, à la Section XI. DACIER.

Ibid. *Si donc vous voulez.*] Je penſe qu'on exprimeroit mieux la force de cette penſée en diſant : *Si donc vous voulez à préſent vous réſoudre à ſouffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirerez auſſi ce profit de voir vos ennemis défaits par votre courage, & votre liberté recouvrée & miſe en ſureté.* M. Dacier a vû le foible de la traduction dans cet endroit, auſſi-bien que moi : & l'on peut confronter ſes paroles avec ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *En effet, pour Thucydide.*] M. Deſpreaux a fait bien du changement ici dans ſa ſeconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pourquoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Démoſthéne. Car ce πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν. ἢ τὸ ἐξ ὑπο-

Aſſez ſouvent donc il ſuſpend ſa premiere penſée, comme s'il affectoit tout exprès le déſordre : & entremêlant au milieu de ſon diſcours pluſieurs choſes différentes, qu'il va quelquefois chercher, même hors de ſon ſujet ; il met la frayeur dans l'ame de l'Auditeur, qui croit que tout ce diſcours va tomber, & l'intéreſſe malgré lui dans le péril où il penſe voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lorſqu'on ne s'y attendoit plus, diſant à propos ce qu'il y avoit ſi long-tems qu'on cherchoit ; par cette tranſpoſition également hardie & dangereuſe, il touche bien davantage, que s'il eût gardé un ordre dans ſes paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me diſpenſerai d'en rapporter.

γὰρ λέγειν, & tout ce qui ſuit, ne peut être entendu que de Démoſthéne, qui eſt proprement le modéle d'un Orateur parfaitement ſublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juſte. J'euſſe dit : *Démoſthéne eſt en cela bien plus retenu que lui, mais il ſurpaſſe néanmoins de beaucoup tous les autres ; & par ces tranſpoſitions, & par cette maniere de dire ce qu'il dit ſur le champ, il nous fait paroître la force d'un diſcours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme ſi cela n'étoit pas aſſez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traîne par les mêmes détours de ſes longues tranſpoſitions, où il leur ſemble qu'il s'égare.* TOLLIUS.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL ne faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diverſités de cas*, *Collections*, *renverſemens*, *Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous ſçavez, extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup ſervir par conſéquent à orner le diſcours, & contribuent en toutes manieres au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de perſonnes, de nombre, & de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choſes ſont propres à diverſifier & à

ranimer l'expression ? (1) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels :

(2) *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le Port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils, & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres :
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seu-

(1) *Par exemple, pour ce qui regarde.*] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre : *Ici ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de changement de nombre qui donne du lustre & de l'ornement à un discours, soit celle qui dans une terminaison singuliere a pourtant toute la force & toute la vertu des pluriels ; comme par exemple ; Aussi-tôt, &c. Je regarde plus ici les pluriels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque*, &c. TOLLIUS.

(2) *Aussi-tôt un grand peuple, &c.*] Quoiqu'en veuille dire M. le Févre, il y a ici deux Vers ; & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voi pas pourquoi, en mettant θῦνον, il est absolument nécessaire de mettre ἦ. BOILEAU.

le personne, c'est à sçavoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en divers pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un même pléonasme, qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne sont point des Pélops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares, qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la fréquentation des Nations étrangeres, qui habitons une même Ville, &c.*

En effet, tous ces Pluriels, ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer ; & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est

Ibid. *Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port.*] Voici le passage Grec αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠϊόνεσσι διϊστάμενοι κελάδεσαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier,

——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θῦνον ἐπ' ἠϊόνεσσι διϊστάμενοι κελάδησαν.

Mais M. le Févre soûtient que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer ; & que si l'on mettoit θῦνον, il faudroit aussi ajoûter un καὶ, καὶ διϊστάμενοι. M. Despreaux se détermine sur cela, & il suit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juste ; parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant θῦνον, on est obligé de mettre la liaison καὶ. Il veut dire sans doute, & cela est vrai, que deux verbes se trouvent très-souvent sans liaison, comme dans le passage d'Homere que Longin rapporte dans le Chap. XVI : mais il devoit prendre garde que dans ce passage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est entiérement opposé au génie de la langue Grecque, qui ne souffre pas qu'un seul vers

ſuſceptible d'une de ces choſes, ou de pluſieurs. (1) Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon Sophiſte.

renferme deux verbes de même tems, & un participe, ſans aucune liaiſon. Cela eſt certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet aſyndeton, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vîteſſe, l'énerve, & le rend languiſſant. DACIER.

(1) *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoutumé de mettre des ſonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, c'eſt-à-dire, les jours où l'on faiſoit des revûes ou des tournois : il paroît même par un paſſage d'Eſchyle, qu'on en garniſſoit les boucliers tout au tour. C'eſt de cette coutume que dépend l'intelligence de ce paſſage de Longin, qui veut dire que, comme un homme, qui mettroit ces ſonnettes tous les jours, ſeroit pris pour un charlatan : l'Orateur qui employeroit par tout ces pluriels, paſſeroit pour un Sophiſte. DACIER.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut auſſi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers ; & cela a quelque choſe de fort grand. *Tout le Péloponéſe*, dit Démoſthéne, *étoit alors diviſé en factions.* Il en eſt de même de ce paſſage d'Hérodote : *Phrynichus faiſant repréſenter ſa Tragédie intitulée*, La priſe de Milet, *tout* (1) *le Théatre ſe fondit en larmes.* Car, de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte, je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une même raiſon qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet, ſoit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſſiez pluſieurs ; ſoit qu'en ramaſſant des Pluriels,

(1) *Le Théatre ſe fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec οἱ θεώμενοι C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Hérodote, θέατρον. Autrement Longin n'auroit ſçû ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

dans un ſeul nom ſingulier, qui ſonne agréablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſſiez qu'une, ce changement imprévû marque la paſſion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Tems

IL en eſt de même du changement de tems : lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit préſentement ; parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure même. *Un ſoldat*, dit Xenophon, *étant tombé ſous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval bleſſé ſe démène & ſecouë ſon Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort fréquente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du changement de perſonnes.

LE changement de perſonnes n'eſt pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui-même au milieu du péril.

Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les ſçauroit ni vaincre, ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela ſe voit encore dans Hérodote. *A la ſortie de la ville d'Eléphantique*, dit cet Hiſtorien, *du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline,*

line, &c. De là vous deſcendez dans une plaine. Quand vous l'avez traverſée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé. Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre eſprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faiſant plûtôt voir qu'entendre. Toutes ces choſes, ainſi pratiquées, à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'eſprit attaché ſur l'action préſente, principalement lorſqu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en général, mais à un ſeul en particulier.

Tu ne ſçaurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces apoſtrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranſitions imprévûes.

IL arrive auſſi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & joüe ſon perſonnage. Et cette Figure marque l'impétuoſité de la paſſion.

Mais Hector, de ſes cris rempliſſant le rivage,
Commande à ſes Soldats de quitter le pillage.
D'aller droit aux vaiſſeaux ſur les Grecs ſe jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Moi-même dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.

Le Poëte retient la narration pour ſoi, comme celle qui lui eſt propre ; & met tout d'un coup & ſans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, ſon diſ-

cours auroit langui, s'il y eût entremêlé : *Hector dit alors de telles ou ſemblables paroles.* Au lieu que par cette Tranſition imprévûe il prévient le Lecteur, & la Tranſition eſt faite avant que le Poëte même ait ſongé qu'il la faiſoit. Le véritable lieu donc où l'on doit uſer de cette Figure, c'eſt quand le tems preſſe, & que l'occaſion qui ſe préſente, ne permet pas de différer : lorſque ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hécatée : (1) *Ce Héraut ayant aſſez peſé la conſéquence de toutes ces choſes, il commande aux deſcendans des Héraclides de ſe retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que ſi je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque au-*

(1) *Ce Héraut ayant peſé, &c.*] M. le Févre & M. Dacier donnent un autre ſens à ce paſſage d'Hécatée, & font même une reſtitution ſur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainſi l'accent ὡς μὴ ὢν : prétendant que c'eſt un Ioniſme, pour ὡς μὴ ἤν. Peut-être ont-ils raiſon, mais peut-être auſſi qu'ils ſe trompent, puiſqu'on ne ſçait de quoi il s'agit en cet endroit, le livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce livre ſoit retrouvé, j'ai crû que le plus ſûr étoit de ſuivre le ſens de Gabriel de Petra, & des autres Interprétes ſans y changer ni accent ni virgule. BOILEAU.

Ibid. *Ce Héraut ayant.*] Ce paſſage d'Hécatée a été expliqué de la même maniere par tous les Interprétes ; mais ce n'eſt guere la coutume qu'un Héraut péſe la conſéquence des ordres qu'il a reçûs : ce n'eſt point auſſi la penſée de cet Hiſtorien. M. le Févre avoit fort bien vû que Ταῦτα ἐνθυμηθεὶς πανάμους ne ſignifie point du tout *peſant la conſéquence de ces choſes :* mais *étant bien fâché de ces choſes*, comme mille exemples en font foi, & que ἐὼν n'eſt point ici un participe ; mais ὤν pour ἦν dans le ſtile d'Ionie, qui étoit celui de cet Auteur ; c'eſt-à-dire, que ὡς μὴ ὤν ne ſignifie point *comme ſi je n'étois point au monde* ; mais *afin donc*, & cela dépend de la ſuite. Voici le paſſage entier : *Le Héraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû, fait commandement aux deſcendans des Héraclides de ſe retirer. Je ne ſçaurois vous aider. Afin donc que vous ne périſſiez entiérement, & que vous ne m'enveloppiez dans votre ruine en me faiſant exiler ; partez, retirez-vous chez quelque autre peuple.* DACIER.

Ibid. *Ce Héraut.*] J'ai ſi bonne opinion de la franchiſe de M. Boileau, & de M.

tre peuple. Démoſthéne, dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton, a encore employé cette Figure d'une maniere différente de celle-ci, mais extrêment forte & pathétique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous,* dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infâme violer inſolemment les choſes les plus ſaintes?* (1) *Un ſcélérat! dis-je, qui.... O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pû arrêter ton audace effrénée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laiſſe là ſa penſée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux différentes perſonnes. *Qui... O le plus méchant de tous les hommes!* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce même diſcours, (2) qu'il ſembloit avoir laiſſé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impreſſion. Il en eſt de même de cet emportement de Pénélope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ſes amans:

De mes fâcheux Amans miniſtre injurieux,
Héraut, que cherches-tu? Qui t'améne en ces lieux?

Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François: *Le Roi Ceyx étant fort troublé de cette déclaration de guerre, commande incontinent aux deſcendans des Héraclides de quitter ſon royaume. Car je ne ſuis pas aſſez puiſſant pour vous protéger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre pays: afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moi, d'être à cauſe de vous, chaſſé de mon royaume.* TOLLIUS.

(1) *Un ſcélérat, dis-je.*] J'aimerois mieux tourner: *De voir cet impudent, cet infâme, forcer inſolemment les droits ſacrés de cette ville. Ce ſcélérat, dis-je, qui.... (ô le plus méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes diſcours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit auſſi bien rompre que toi, &c.* TOLLIUS.

(2) *Qu'il ſembloit.*] J'euſſe dit: *lorſqu'il ſembloit avoir*

Y viens-tu de la part de cette troupe avare
Ordonner qu'à l'inſtant le feſtin ſe prépare ?
Faſſe le juſte Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Conſumez de ſon fils le fertile héritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulyſſe, &c.

abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de ſon emportement, & fait une bien plus forte impreſſion dans leurs eſprits, que s'il avoit ſimplement pourſuivi le fil de ſon diſcours : TOLLIUS.

CHAPITRE XXIV.

De la Périphraſe.

IL n'y a perſonne, comme je croi, qui puiſſe douter que la Périphraſe ne ſoit encore d'un grand uſage dans le Sublime. Car, comme dans la Muſique le ſon principal devient plus agréable à l'oreille, lorſqu'il eſt accompagné (1) des différentes parties qui lui répondent : de même, la Périphraſe tournant autour du mot propre, forme ſouvent, par rapport avec lui, une conſonançe & une harmonie

(1) *Des différentes parties qui lui répondent.*] C'eſt ainſi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παρέφωνοι, ne voulant dire autre choſe que les parties faites ſur le ſujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphraſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de mots qui répondent différemment au mot propre, & par le moyen deſquels, comme l'Auteur le dit dans la ſuite, d'une diction toute ſimple on fait une eſpéce de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Car je ne ſuis pas de l'avis de ces modernes, qui ne veulent pas, que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties : puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie.

fort belle dans le diſcours ; ſur tout lorſqu'elle n'a rien de diſcordant ou d'enflé, mais que toutes choſes y ſont dans un juſte tempérament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de ſon Oraiſon funébre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achévent ce fatal voyage ; & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en général, & leurs parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premiérement il appelle la mort *ce fatal voyage.* Enſuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur pays leur avoit préparée exprès pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choſes ne contribuent que médiocrement à relever cette penſée ? Avouons plûtôt que par le moyen de cette Périphraſe, mélodieuſement répanduë dans le diſcours, d'une diction toute ſimple, il a fait une eſpéce de concert & d'harmonie. De même Xénophon : *Vous regardez le travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe & plaiſante. Au reſte votre ame eſt ornée de la plus belle qualité que puiſſent jamais poſſéder des hommes nés pour la guerre ; c'eſt qu'il n'y a rien qui vous touche plus ſenſiblement que la louange.* Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et étendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & reléve beaucoup cet éloge. Cette périphraſe d'Hérodote me ſemble encore inimitable : *La Déeſſe Vénus, pour châtier l'inſolence des Scythes, qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya* (1) *une maladie qui les rendoit femmes.*

Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ai pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour décider ſouverainement là-deſſus. BOILEAU.

(1) *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans, & entr'autres M. Coſtar & M. de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a pa-

(1) Au reſte il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Périphraſe, pourvû qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſitôt elle languit, & a je ne ſçai quoi de niais & de groſſier. Et c'eſt pourquoi Platon, qui eſt toujours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois même un peu mal-à-propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit dans ſes Loix : *Il ne faut point ſouffrir que les richeſſes d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eût voulu, pourſuivent-ils, interdire la poſſeſſion du bétail, aſſurément qu'il auroit dit par la même raiſon, *les richeſſes de bœufs & de moutons.*

ru le meilleur : y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes avec les Hémorrhoïdes. Je ne blâme pourtant pas le ſens de M. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *Une maladie qui les rendoit femmes.*] Par cette maladie des femmes, tous les Interprétes ont entendu les Hémorroïdes ; mais il me ſemble qu'Hérodote avoit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la periphraſe dont il s'eſt ſervi, ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été ſeul en peine. Pour moi je ſuis perſuadé que la plûpart, pour avoir voulu trop finaſſer, ne ſont point entrez dans la penſée d'Hérodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui eſt particuliere aux femmes. C'eſt en cela auſſi que ſa periphraſe paroit admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou malhonnêtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt très-propre & ne choque point. En effet, le mot νοῦσος *maladie* n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale ; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la délicateſſe d'Hérodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νοῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes* ; mais par l'Adjectif θηλέαν νοῦσον, *la maladie féminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec : & n'a point du tout de grace dans notre langue, où il ne peut être ſouffert. DACIER.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Voyez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'eſt ni l'une ni l'autre ; mais une maladie plus abominable. TOLLIUS.

(1) *Au reſte, il n'y a rien.*] Le mot Grec ἐπιτήδειον ſignifie une choſe qui eſt fort commode pour l'uſage. TOLLIUS.

Mais ce que nous avons dit en général, ſuffit pour faire voir l'uſage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il eſt certain qu'elles rendent toutes le diſcours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que (1) le Sublime participe du beau & de l'agréable.

(1) *Le Sublime.*] *Le Moral*, ſelon l'ancien Manuſcrit. BOILEAU.

Ibid. *Le Sublime.*] *Que l'Ethique participe du doux & de l'agréable.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la penſée & la phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours qui regarde l'expreſſion. Or, que le choix des grands mots & des termes propres, ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que perſonne n'ignore, & ſur quoi par conſéquent il ſeroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & tous les Ecrivains en général qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautés éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choſes une eſpéce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de Théatre ſur le viſage d'un petit enfant:

ſi ce n'eſt à la vérité (1) dans la Poëſie * * * * (2) Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Théopompus, que Cécilius blâme, je ne ſçai pourquoi, & qui me ſemble au contraire fort à loüer pour ſa juſteſſe, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la néceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir.* En effet, un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez, qu'une choſe énoncée d'une fa-

(1) *Dans la Poëſie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots ſont impertinens dans le ſtile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble. BOILEAU.

(2) *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπλικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δὲ Ἀνακρέοντος ἐκέτι θρηϊκίνης ἐπισρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur; le mot ὑπλικώτατον n'étant point grec; & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacréon? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* BOILEAU.

Ibid. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage*, &c.] M. Deſpreaux a fort bien vû, que dans la lacune ſuivante Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacréon, ἐκέτι Θρηϊκίνης ἐπισρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δὲ Ἀνακρέοντος, le mot ὑπλικώτατον eſt corrompu, & qu'il ne peut être Grec. Je n'ajoûterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'eſt qu'au lieu d'ὑπλικώτατον, Longin avoit écrit ὑπλιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d'Anacréon, ὑπλιώτατον, καὶ γόνιμον τὸ δὲ Ἀνακρέοντος [ἐκέτι Θρηϊκίνης ἐπισρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacréon eſt très-ſimple, quoique pur, je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne ſignifie point ici *fécond*, comme M. Deſpreaux l'a crû avec tous les autres Interprétes; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La reſtitution de ὑπλιώτατον eſt très-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogéne, qui a auſſi appellé ὑπλιότητα λόγου, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacréon, cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπισρέφομαι, qui eſt fort ſimple, & du ſtile ordinaire. Au reſte, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace, dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII: Πῶλε Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

çon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir ſouffre ſans peine, & même avec plaiſir, des indignités ; ces termes, *boire des affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en eſt de même de cette expreſſion d'Hérodote : *Cléoméne étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il ſe hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainſi déchiqueté lui-même, il mourut.* Et ailleurs : *Pythés, demeurant toujours dans le Vaiſſeau, ne ceſſa point de combattre qu'il n'eût été haché en piéces.* Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe ; & renferment néanmoins en elles un ſens qui n'a rien de groſſier ni de trivial.

Ibid. *Cela ſe peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que diſoit cet impatient, *Pereant qui ante nos, noſtra dixerunt.* Mais je veux bien que le lecteur ſe perſuade, que cette remarque de M. Dacier m'a fâché, parce qu'elle reſſemble trop à ma remarque Latine, pour ne donner pas quelque ſoupçon, que je me ſuis ſervi de ſon induſtrie. Mais ce ſeroit être trop effronté de le faire ſi ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux ſiennes dans la même édition, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on ſçait auſſi impudemment uſurper le travail d'autrui, que les grands Guerriers ſçavent s'emparer des terres de leurs voiſins. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

POUR ce qui eſt du nombre des Métaphores, Cécilius ſemble être de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. Démoſthéne nous doit encore ici ſervir de régle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occaſions où l'on en peut employer pluſieurs à la fois : quand les paſſions, comme un torrent rapide les entraînent avec elles néceſſairement, & en foule. *Ces hommes malheureux,*

dit-il quelque part, *ces lâches flateurs, ces furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont autrefois* (1) *vendu à Philippe notre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette régle, où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur félicité, de ne ſouffrir point de maître.* Par cette foule de Métaphores prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entiérement la bouche à ces traîtres. Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens, *pour ainſi dire ; pour parler ainſi ; ſi j'oſe me ſervir de ces termes ; pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent-ils, l'excuſe eſt un reméde contre les hardieſſes du diſcours ; & je ſuis bien de leur avis. (2) Mais je ſoutiens pourtant toujours ce que j'ai déja dit, que le reméde le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des Métaphores, ſoit des autres Figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes paſſions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuoſité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux ; ils demandent néceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le tems à l'Auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des Méta-

(1) *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont bû notre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

(2) *Mais je ſoutiens, &c.*] J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoutiens toujours que l'abondance & la hardieſſe des Métaphores, comme je l'ai déja dit, les figures employées à propos, les paſſions véhémentes, & le grand, ſont les plus naturels adouciſſemens du Sublime.* Longin veut dire, que pour excuſer la hardieſſe du diſcours

phores, parce qu'en ce moment il eſt épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes, qu'une foule de Métaphores continuées. C'eſt par elles que nous voyons dans Xénophon une deſcription ſi pompeuſe de l'édifice du corps humain. Platon néanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une Citadelle*. Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertébres ſont *comme des gonds ſur leſquels elle tourne*. Que la volupté eſt *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue eſt *le Juge des ſaveurs*. Que le cœur eſt *la ſource des veines, la fontaine du ſang, qui de là ſe porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il eſt diſpoſé comme une fortereſſe gardée de tous côtés*. Il appelle les pores, *des ruës étroites*. *Les Dieux*, pourſuit-il, *voulant ſoutenir le battement du cœur, que la vûë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colere, qui eſt de feu, lui cauſent ordinairement; ils ont mis ſous lui le Poumon, dont la ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflamée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions*. Il appelle la partie concupiſcible *l'appartement de la femme*; & la partie iraſcible, *l'appartement de l'homme*. (1) Il dit que la rate eſt *la cui-*

dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions, *pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c.* & qu'il ſuffit que les Métaphores ſoient fréquentes & hardies, que les figures ſoient employées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand. DACIER.

Ibid. *Mais je ſoutiens.*] M. Dacier n'a pas bien compris ici le ſens de notre Auteur. Voyez ma traduction Latine. TOLLIUS.

(1) *Il dit que la rate eſt la cuiſine des inteſtins.*] Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans

ſine des inteſtins ; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie. En ſuite, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid*, (1) *& contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée, qui entoure doucement le corps.* Il dit que le ſang eſt *la pâture de la chair. Et afin que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment, ils y ont creuſé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur com-*

doute d'accord ; car la rate ne peut jamais être appellé raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins*, & ce qui ſuit détruit manifeſtement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le paſſage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus ; ἐκμαγεῖον ſignifie proprement χειρόμακτρον, *une ſerviette à eſſuyer les mains.* Platon dit, *que Dieu a placé la rate au voiſinage du foye, afin qu'elle lui ſerve comme de torchon*, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, *& qu'elle le tienne toujours propre & net ; c'eſt pourquoi lorſque dans une maladie le foye eſt environné d'ordure, la rate, qui eſt une ſubſtance creuſe, molle, & qui n'a point de ſang, le nettoye, & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie ; comme au contraire, après que le corps eſt purgé, elle ſe déſenfle, & retourne à ſon premier état.* Je m'étonne que perſonne ne ſe ſoit apperçû de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée ſur le texte même de Platon, & ſur le témoignage de Pollux, qui cite ce paſſage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

Ibid. *Il dit que la rate.*] M. Dacier a fort bien remarqué, qu'il faut lire ici ἐκμαγεῖον, comme j'ai fait dans le texte, ſuivant en cela l'avis de M. Voſſius. Julien l'Empereur ſe ſert auſſi de ce mot orat. V. p. 305 : ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἐκμαγεῖόν τι τῶν ἐνύλων εἰδῶν, ἢ εἰκὼν ἐστι. Mais il ſignifie ici un modéle, un ἐκτύπωμα. ἢ ἐκσφράγισμα comme l'explique Suidas : qui y joint μαγῆα τὴν ἀπομάσσουσα. Τότε μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σιδαρᾶ ἢ κεκλιμένον κοπίδι. Et ce paſſage-ci eſt très-propre pour confirmer l'explication de M. Dacier. Car la rate eſt vraiement *l'éponge* des inteſtins. TOLLIUS.

(1) *Et contre tous les autres accidens.*] Je ne me ſçaurois pas ici auſſi bien m'expliquer en François, que j'ai fait en Latin. Le mot πλωμάτων ne ſignifie pas dans cet endroit *les autres accidens*, mais *les chûtes* : car la chair nous ſert alors comme d'un rempart contre les bleſſures. TOLLIUS.

me de leur ſource, pûſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain. Au reſte, quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénouent comme les cordages d'un Vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté.* Il y en a encore une infinité d'autres enſuite de la même force : mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire voir combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-mêmes ; combien, dis-je, les Métaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les deſcriptions.

Or, que ces Figures, ainſi que toutes les autres élégances du diſcours, portent toujours les choſes dans l'excès ; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Métaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allégorique. (1) *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vaſe, où le vin qu'on verſe, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſociété avec une autre divinité ſobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *châtier* pour tempérer : en un mot, de s'étudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte, qui n'eſt pas lui-même trop ſobre. Et c'eſt peut-être ce qui a donné ſujet à Cécilius de décider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias, que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyſias plus que ſoi-même, il haïſſoit encore plus Platon, qu'il n'aimoit Lyſias, ſi bien

(1) *On ne concevra, &c.*] Ce n'eſt pas Platon qui dit ceci, mais ce ſont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines, qu'il falloit lire ici φασίν, au lieu de φησίν : c'eſt-à-dire, *diſent-ils.* TOLLIUS.

que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs, qui ne ſont pas des déciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. (1) De fait, accuſant Platon d'être tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts ; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vrai-ſemblance. (2) Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre ?

(1) *De fait accuſant Platon, &c.*] Il me ſemble que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin, qui dit : *En effet il préfere à Platon, qui eſt tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfere, dis-je, Lyſias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défaut*, &c. DACIER.

(2) *Et en effet.*] Cette période appartient au chapitre ſuivant, & y doit être jointe, de cette maniere : *Mais poſons qu'on puiſſe trouver un Ecrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre : un ſujet ſi noble ne mérite-t-il pas, qu'on examine ici cette queſtion en général*, &c. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ESTRE ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette queſtion en général, ſçavoir, lequel vaut mieux ſoit dans la Proſe, ſoit dans la Poëſie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une médiocrité parfaite, & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point : & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va au Grand & au Sublime. Car ces queſtions étant naturelles à notre ſujet, il faut néceſſairement les réſoudre. Premiérement donc je tiens pour moi, qu'une grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans

un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe : & il en eſt de même du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Au contraire, il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & médiocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe hazarde & ne s'éléve jamais, il demeure toujours en ſureté ; au lieu que le Grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. (1) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau, paſſe vîte, & s'écoule bien-tôt de notre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus célébres Auteurs, & que je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins ; j'eſtime, après tout, que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes, & de petites négligences, qui leur ſont échapées, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoutienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a compoſé le Poëme des Argaunautes, ne tombe jamais ; (2) & dans Théocrite, ôté quelques

(1) *Je n'ignore pas pourtant.*] J'aimerois mieux traduire ainſi cette période : *Mais auſſi ſçai-je très-bien ce qu'il faut auſſi bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vûe, que les vertus ; & que le ſouvenir*, &c. *Ou ; que naturellement nous nous appercevons plus vîte & plus facilement des vices d'un autre, que de ſes vertus.* TOLLIUS.

(2) *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué, qu

endroits, où il ſort un peu du caractere de l'Egloque, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratoſthéne eſt un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthéne eſt plus grand Poëte qu'Archiloque, qui ſe brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en pluſieurs endroits de ſes écrits ; (1) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit régler comme il veut ? Et même pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtôt d'être Bacchylide que Pindare ? ou pour la Tragédie, Ion, ce Poëte de Chio, que Sophocle ? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon ſens, (2) qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle ?

la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques ; cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

(1) *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en général, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de régler.* DACIER.

(2) *Qui daignât comparer.*] M. Deſpreaux a très-bien exprimé le ſens de Longin, bien que je croye qu'il faille lire en cet endroit, ἀντιλιμήσαιτο ἐξ ἴσης au lieu ἀντιλιμήσαιτο ἐξῆς. Ce qui m'eſt échappé dans mes remarques Latines. TOLLIUS.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Démoſthéne.

QUE ſi au reſte l'on doit juger du mérite d'un Ouvrage par le nombre plûtôt que par la qualité & l'excellence de ſes beautés ; il s'enſuivra qu'Hypéride doit être entiérement préféré à Démoſthéne. En effet, (1) outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſéde preſque toutes en un degré éminent ; (2) ſemblable à ces Athlétes, qui réuſſiſſent aux cinq ſortes d'exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démoſthéne en tout ce que Démoſthéne a de beau, excepté pourtant dans la compo-

(1) *Outre qu'il eſt plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hypéride qu'il poſſéde preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent : il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démoſthéne ; & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſſéde toutes en un degré preſque éminent*, ἐγγὺς ὑπάρχος ἐν πᾶσιν. DACIER.

(2) *Semblable à ces Athlétes.*] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hypéride qu'au deſſus de l'ordinaire, & du commun ; ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, M. Deſpreaux & les autres Interprétes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rhéteur. I'ἰδιῶται ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont crû, mais des gens qui ſe mêlent des mêmes exercices ; d'où vient qu'Héſychius a fort bien marqué ἰδιῶτας, ὁπλίτας. Je traduirois, *Semblable à un Athléte que l'on appelle Pentathle ; qui véritablement eſt vaincu par tous les autres Athlétes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au-deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire, que ſi l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plûtôt que par leur excellence, & que l'on commette Hypéride avec Démoſthéne, comme deux Pentathles, qui combattent dans ces cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre : au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin ſur le premier ; comme un Athléte, qui ne ſe mêle

ſition & l'arrangement des paroles. (1) Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias. Il ſçait adoucir, où il faut, (2) la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un même air, comme Démoſthéne. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a, dans ſa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ſes Ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe moquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'ironie. Ses railleries ne ſont

que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui étoit aſſurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Févre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé Ἱππίας, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid. *Semblable à ces Athlétes.*] Il y a ici tant de reſſemblance entre la remarque & la traduction Françoiſe de M. Dacier, & la mienne Latine, que j'en ſuis ſurpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me ſuis expliqué en peu de mots auſſi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démoſthéne à un *Athléte*, qui ſe mêle ſeulement d'une ſorte d'exercice, & qui y excelle : mais Hypéride à un *Pentathle*, qui ſurpaſſe bien tous ceux qui ſont de ſon métier, mais doit céder le prix à l'autre, qui dans le ſien eſt le maître. TOLLIUS.

(1) *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias.*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſçavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poëtes : & les autres ſimples, & ſemblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la compoſition du ſtile poli, que les Rhéteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον ; & c'étoit là les graces de Lyſias, qui, au jugement de Denys d'Halicarnaſſe, excelloit dans ce ſtile poli ; c'eſt pourquoi Ciceron l'appelle *vetuſtiſſimum Oratorem*. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre Eſchine, qui étoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme, dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts*. C'eſt par cette raiſon que Démétrius a mis les graces de Lyſias dans le même rang que celles de Sophron, qui faiſoit des mimes. DACIER.

(2) *La rudeſſe & la ſimplicité.*]

point froides ni recherchées, (1) comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toujours où il viſe. Au reſte, il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une fléxibilité admirable pour les digreſſions; il ſe détourne, (2) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraiſon funébre, qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſçai ſi pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démoſthéne ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtile. Il a quelque choſe de dur, & n'a ni pompe ni oſtentation. En un mot, il n'a preſque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaiſant, il ſe rend ridicule, plûtôt qu'il ne fait rire; & s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautés, qui ſont en foule dans Hypéride, n'ont rien de grand, (3) qu'on y voit, pour ainſi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur

M. Deſpreaux a pris ici le mot ἀφελείας, comme s'il ſe devoit joindre avec le mot μαλακιζῆται: mais la mauvaiſe diſtinction l'a trompé. Liſez donc : *Il ſçait adoucir & abbaiſſer le haut ton du diſcours, quand la matiere a beſoin de ſimplicité.* TOLLIUS.

(1) *Comme celles de ces faux imitateurs.*] Voyez mes remarques Latines. TOLLIUS.

(2) *Il reprend haleine où il veut.*] *Il ſe remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digreſſion de Latone, qui a toutes les beautés de la Poëſie.* TOLLIUS.

(3) *On y voit, pour ainſi dire, un Orateur toujours à jeun.*] Je ne ſçai ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίαν ῥιφόητος & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, *tou-*

d'eſprit, qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame ; perſonne n'a jamais été fort tranſporté de la lecture de ſes Ouvrages. (1) Au lieu que Démoſthéne ayant ramaſſé en ſoi toutes les qualités d'un Orateur véritablement né au Sublime, & entiérement perfectionné par l'étude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur tout eſtimer en lui, cette véhémence, dont jamais perſonne n'a ſçû approcher : Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares préſens qu'il avoit reçûs des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualités humaines ; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célébres dans tous les ſiécles, les laiſſant comme abbattus & éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au-deſſus d'eux, qu'il répare entiérement par là celles qui lui manquent. Et certainement il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point émû des violentes paſſions qui régnent en foule dans ſes Ouvrages.

jours égal & modéré ; car νήφειν eſt oppoſé à μαίνεσθαι, *être furieux*. M. Deſpreaux a crû conſerver la même idée, parce qu'un Orateur véritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. *On y voit.*] Mes remarques Latines montrent, que j'ai été encore ici de même ſentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

(1) *Au lieu que Démoſthéne.*] Je n'ai point exprimé ἔνθεν & ἐνθένδε : De peur de trop embarraſſer la période. BOILEAU.

CHAPITRE XXIX.

(1) *De Platon, & de Lyſias ; & de l'excellence de l'eſprit humain.*

POUR ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il ſurpaſſe Lyſias, non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautés. Je dis plus, c'eſt que Platon n'eſt pas tant au-deſſus de Lyſias par un plus grand nombre de beautés, (2) que Lyſias eſt au-deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe délicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs écrits ? En voici une raiſon. C'eſt que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe & de vile condition ; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour être ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette li-

(1) *De Platon, & de Lyſias.*] Le titre de cette Section ſuppoſe qu'elle roule entiérement ſur Platon & ſur Lyſias : & cependant il n'y eſt parlé de Lyſias qu'à la ſeconde ligne ; & le reſte de la Section ne regarde pas plus Lyſias ou Platon, qu'Homere, Démoſthéne, & les autres Ecrivains du premier ordre. La diviſion du Livre en Sections, comme on l'a déja remarqué, n'eſt pas de Longin, mais de quelque moderne, qui a auſſi frabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuſcrit, au lieu de ὁ Λυσίας, qui ſe lit ici dans le texte à la ſeconde ligne de la ſection, on lit ἀπυσίας. Mais ἀπυσίας ne fait aucun ſens : & je croi qu'en effet Longin avoit écrit ὁ Λυσίας. BOIVIN.

(2) *Que Lyſias eſt au deſſous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXXII. pour faire voir que Cécilius avoit eu tort de croire que Lyſias fût ſans défaut ; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modéle. DACIER.

ce, comme un courageux Athléte, qui ne doit reſpirer que la gloire. C'eſt pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une paſſion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Auſſi voyons-nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte étenduë de l'eſprit de l'homme. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les cieux, & pénétrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

(1) Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de réflexion ſur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours que de grand & d'illuſtre, il peut connoître par là à quoi nous ſommes nés. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour notre uſage; mais nous ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan ſur tout. Nous ne ſommes pas fort étonnés de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conſerver long-tems ſa lumiere pure: mais nous ſommes frappés d'admiration, quand nous contemplons (2) ces feux qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouiſſent en naiſſant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature, que ces fournaiſes du Mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ſes abîmes

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.

De tout cela il faut conclure, que ce qui eſt utile, & même néceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien

(1) *Et certainement.*] Le texte Grec a été ici corrompu: & c'eſt la cauſe pourquoi M. Boileau n'a pas bien réuſſi dans la traduction de ce paſſage. Il eût dû dire: *Et certainement ſi quelqu'un conſidere de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion qu'on préfere toujours en toutes choſes le ſurprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra auſſitôt connoître par là, à quoi nous ſommes nés.* TOLLIUS.

(2) *Ces feux qui s'allument.*] Ce ſont ici le Soleil

de merveilleux, comme étant aiſé à acquérir : mais que tout ce qui eſt extraordinaire, eſt admirable & ſurprenant.

& la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obſcurciſſent quelquefois par des Eclipſes. TOLLIUS.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

A L'EGARD donc (1) des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'utile & le néceſſaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque choſe de ſurnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui paſſe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éléve preſque auſſi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire des fautes, c'eſt qu'on ne peut être repris : mais le Grand ſe fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un ſeul de ces beaux traits & de ces penſées ſublimes, qui ſont dans les Ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus ; c'eſt que ſi quelqu'un ramaſſoit enſemble toutes les fautes qui ſont dans Homere, dans Démoſthéne, dans

(1) *A l'égard donc des grands Orateurs.*] Le texte Grec eſt entiérement corrompu en cet endroit, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me ſemble pourtant que le ſens que M. Deſpreaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il eſt aiſé d'acquérir l'utile & le néceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas poſſible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce néceſſaire & cet utile. Cela étant, je croi que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a crû M. le Févre ; & quoique ce ſçavant homme ait déſeſpéré d'y arriver ſans le ſecours de quelque Manuſcrit, je ne laiſſerai pas de dire ici ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que

Platon, & dans tous ces autres célébres Héros, elles ne seroient pas la moindre ni la milliéme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siécles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vrai-semblablement ils conserveront toujours,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillés au Printems refleurir.

On me dira peut-être qu'un Colosse, qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë achevée; comme, par exemple, le soldat de Polycléte. A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achévement que l'on considere, au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'est le Sublime & le Prodigieux. Or discourir, c'est une opération naturelle à l'homme. Ajoutez, que dans une statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance: mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner

Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν οὐ δεῖ ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, C'est-à-dire: *A l'égard donc des grands Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avouer*, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'espere que l'on trouvera cette restitution très-vrai-semblable & très-bien fondée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes remarques Latines, que M. Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que M. Despreaux: & qu'il ne faut rien ici changer dans le texte Grec. Dans ma traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem & ratio*: si on les y remet, tout sera clair & net * DACIER.

* Voici la traduction de Tollius: *Ego igitur de hujuscemodi Viris, quorum tam excellens in scribendo est sublimitas, (quamquam ne hujus quidem* apud illos *ratio ab utilitate, atque commodo separata est) ita*

de

de ce que nous avons établi d'abord, (1) comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élévation à la longue ſe ſoutienne, & garde toujours un ton égal; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature; parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligés de dire ſur les queſtions qui ſe ſont préſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

colligendum, pronuntiandumque eſt.

(1) *Comme c'eſt le devoir de l'Art d'empêcher*, &c.] Au lieu de τὸ δ'ὲν ὑπεροχῇ πολλῇ ἀχ ὁμάτων, on liſoit dans l'ancien Manuſcrit τὸ δ'ὲν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴ ἀχ ὁμότων, &c. La conſtruction eſt beaucoup plus nette en liſant ainſi, & le ſens très-clair : *Puiſque de ne jamais tomber, c'eſt l'avantage de l'Art; & que d'être très-élevé, mais inégal, eſt le partage d'un eſprit ſublime; il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature.* BOIVIN.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POUR retourner à notre diſcours, (1) les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Métaphores, & ne différent d'elles (2) qu'en un

(1) *Les paraboles & les comparaiſons.*] Ce que Longin diſoit ici de la différence qu'il y a des comparaiſons aux métaphores eſt entiérement perdu; mais on en peut fort bien ſuppléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne différent qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation : par exemple, quand Platon dit, *que la tête eſt une citadelle*, c'eſt une metaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant, *que la tête eſt comme une citadelle.* Il manque encore après cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthéne, ou plutôt d'Hégéſippe ſon Collégue, font aſſez comprendre quelle étoit ſa penſée. Il eſt certain que les hyperboles ſont dangereuſes; & comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, elles ne ſont preſque jamais ſupportables que dans la paſſion. DACIER.

(2) *Qu'en un ſeul point.*] Cet endroit eſt fort défectueux, & ce que l'Auteur

seul point *

(1) Telle est cette Hyperbole : *Supposé que votre esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées ; parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tenduë, se relâche, & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi Isocrate dans son Panégyrique, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire (2) qu'avec emphase, est tombé, je ne sçai comment, dans une faute de petit écolier. Son dessein, dans ce Panégyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Gréce ; que ceux de Lacédémone : & voici par où il débute : *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites, & les petites, grandes ; qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait

avoit dit de ces Figures, manque tout entier. BOILEAU.

(1) Telle est cette hyperbole : *Supposé que votre esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison *de Halonesô*, que l'on attribuë vulgairement à Démosthéne, quoiqu'elle soit d'Hégésippe son Collégue. Longin cite ce passage sans doute pour en condamner l'hyperbole qui est en effet très-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant Hermogéne n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage, que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus sûr que celui d'Hermogéne, & de tous les autres Rhéteurs.

(2) *Qu'avec emphase.*] *Qu'en exagérant.* TOLLIUS.

proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'eſt pourquoi il faut ſuppoſer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général ; que celles-là ſont entiérement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir ſoin que ce ſoit toujours la paſſion qui les faſſe produire au milieu de quelque grande circonſtance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. (1) *Les Siciliens étant deſcendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux ſur tout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du ſang de ces miſérables ; & néanmoins toute bourbeuſe & toute ſanglante qu'elle étoit, ils ſe battoient pour en boire.*

Il eſt aſſez peu croyable que des hommes boivent du ſang & de la bouë, & ſe battent même pour en boire ; & toutefois la grandeur de la paſſion, au milieu de cette étrange circonſtance, ne laiſſe pas de donner une apparence de raiſon à la choſe. Il en eſt de même de ce que dit Hérodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. (2) *Ils ſe défendirent encore quelque tems*

(1) *Les Siciliens étant deſcendus en ce lieu*, &c.) Ce paſſage eſt pris du ſeptiéme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens, qui en ſe retirant ſous la conduite de Nicias, furent attrapés par l'armée de Gylippe, & par les troupes des Siciliens près du fleuve Aſinarus aux environs de la ville *Néétum* ; mais dans le texte, au lieu de dire *les Lacédémoniens étant deſcendus*, Thucydide écrit, οἱ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἱ τε παρ' Συρακοσίοις, comme il y a dans Longin. Par *ces Péloponnéſiens*, Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par Gylippe, & il eſt certain que dans cette occaſion les Siciliens tiroient ſur Nicias de deſſus les bords du fleuve, qui étoient hauts & eſcarpés, les ſeules troupes de Gylippe deſcendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

(2) *Ils ſe défendirent encore quelque tems.*] Ce paſſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent

en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient, & avec les mains & les dents ; juſqu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle

Valle, qui a traduit Hérodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe καταχόω veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que ſe donne M. le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, après bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Hérodote étoit corrompu dès le tems de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais Copiſte, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un diſcours ſi peu vraiſemblable. Le ſens que j'ai trouvé, eſt ſi clair & ſi infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils ſe défendirent encore quelque tems.*] M. Deſpreaux a expliqué ce paſſage au pied de la lettre, comme il eſt dans Longin, & il aſſure dans ſa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interprétes d'Hérodote, ni par ceux de Longin ; & que M. le Févre, après bien du changement, n'y a ſçû trouver de ſens. Nous allons voir ſi l'explication qu'il lui a donnée lui-même, eſt auſſi ſûre & auſſi infaillible qu'il l'a crû. Hérodote parle de ceux qui, au détroit des Thermopyles, après s'être retranchés ſur un petit poſte élevé, ſoutinrent tout l'effort des Perſes, juſques à ce qu'ils furent accablés & comme enſevelis ſous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens poſtés & retranchés ſur une hauteur ſe défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin ? M. le Févre, à qui cela n'a pas paru poſſible, a mieux aimé ſuivre toutes les éditions de cet Hiſtorien, où ce paſſage eſt ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici : ὧν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν ἀντέων, τοὶ ἐτύγχανον ἔτι παρεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ στόμασι, il a crû qu'il falloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le rapportant à κατέχωσαν ; *Comme ils ſe défendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur reſtoient, les Barbares les accablérent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-ſemblable qu'Hérodote avoit écrit λαίσι καὶ δόρασι. Il avoit ſans doute en vûë ce vers d'Homere du III. de l'Iliade :

Τοῖσίν τε πτυσσόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits.

apparence que des hommes ſe défendent avec les

La corruption de λάεσι en χερσὶ étant très-facile. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ce ne ſoit le véritable ſens. Et ce qu'Hérodote ajoute le prouve viſiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perſes environnérent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percérent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raiſons M. Deſpreaux ne ſçauroit oppoſer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce paſſage de la même maniere dont il l'a traduit; mais je réponds, comme M. le Févre, que dès le tems même de Longin ce paſſage pouvoit être corrompu: que Longin étoit homme, & que par conſéquent il a pû faillir auſſi bien que Démoſthéne, Platon, & tous ces grands Héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore ſe donner la peine d'examiner ce paſſage, on cherchera, ſi je l'oſe dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce paſſage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes ſe défendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette Hyperbole eſt puérile, puiſque l'orſqu'un homme a approché ſon ennemi, & qu'il l'a ſaiſi au corps, comme il faut néceſſairement en venir aux priſes pour employer les dents, il lui a rendu ſes armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes ſe défendent avec les dents contre des gens armés*, ne préſuppoſe pas que les uns ne puiſſent être armés comme les autres, & ainſi la penſée de Longin eſt froide, parce qu'il n'y a point d'oppoſition ſenſible entre des gens qui ſe défendent avec les dents, & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette ſeule raiſon, c'eſt que ſi l'on ſuit la penſée de Longin, il y aura encore une fauſſeté dans Hérodote, puiſque les Hiſtoriens remarquent que les Barbares étoient armés à la légere avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conſéquent expoſés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armés, ſerrés en peloton, & tout couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

Ibid. *Ils ſe défendirent.*] Je me ſuis ſervi dans ma traduction Latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le Grec κατέχωσαν. Je ſuis néanmoins de même ſentiment que M. Dacier: hormis que je n'approuve pas le mot χερμαδίοισι, ni auſſi l'autre λείοισι: mais au lieu de ἐν χερσὶ, ἐν στόμασι, je remets τοῖσι ὀϊστεύμασι, ou τοξεύμασι. Philoſtrate dans la vie d'Apollonius de Thyane, lib. IV. chap. VII. Ἐπὶ δὲ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἔφ' ᾧ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι πεσε-

mains & les dents contre des gens armés ; (1) & que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits de leurs ennemis ? Cela ne laiſſe pas néanmoins d'avoir de la vrai-ſemblance ; parce que la choſe ne ſemble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole ſemble naître du ſujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un reméde infaillible pour empêcher que les hardieſſes ne choquent ; c'eſt de ne les employer que dans la paſſion, & aux endroits à peu près qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi vrai, que dans le comique on dit des choſes qui ſont abſurdes d'elles-mêmes, & qui ne laiſſent pas toutefois de paſſer pour vrai-ſemblables, à cauſe qu'elles émeuvent la paſſion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le rire eſt une paſſion de l'ame, cauſée par le plaiſir. Tel eſt ce trait d'un Poëte comique : *Il poſſédoit une Terre à la campagne*, (2) *qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*

Au reſte, on ſe peut ſervir de l'Hyperbole, auſſi bien pour diminuer les choſes que pour les aggrandir : car l'exagération eſt propre à ces deux différens effets ; & le *Diaſyrme*, qui eſt une eſpéce d'Hyperbole, n'eſt, à le bien prendre, que l'exagération d'une choſe baſſe & ridicule.

χωσθῆναι τοῖς τοξεύμασιν ἴκωσι, &c. on pourroit auſſi lire βέλεσι, ἢ τοξεύμασι. TOLLIUS.

(1) *Et que tant de perſonnes ſoient enſevelies.*] Les Grecs dont parle ici Hérodote, étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire, *& que tant de perſonnes*, &c. D'ailleurs de la maniere que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette métaphore exceſſive, plutôt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſevelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe même, & cela n'eſt point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole !* combattre avec les dents contre des gens armés ? *& celle-ci encore*, être accablé ſous les traits ? *cela ne laiſſe pas néanmoins*, &c. DACIER.

(2) *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon. BOILEAU.

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produiſent le Grand, comme nous avons ſuppoſé d'abord, il reſte encore la cinquiéme à examiner ; c'eſt à ſçavoir, la compoſition & l'arrangement des paroles. Mais, comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons ſuffiſamment expliqué tout ce qu'une longue ſpéculation nous en a pû apprendre ; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons abſolument néceſſaire à notre ſujet ; comme par exemple, que l'harmonie (1) n'eſt pas ſimplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme, pour perſua-

(1) *N'eſt pas ſimplement un agrément.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſurement doit être entendu dans mon ſens, comme la ſuite du Chapitre le fait aſſez connoître. Ἐνέργημα veut dire un *effet*, & non pas *un moyen : n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.* BOILEAU.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement, &c.*] M. Deſpreaux aſſure dans ſes Remarques, que ce paſſage doit être entendu comme il l'a expliqué ; mais je ne ſuis pas de ſon avis, & je trouve qu'il s'eſt éloigné de la penſée de Longin, en prenant le mot Grec *organum* pour un inſtrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le ſens de Longin pour *un organe*, comme nous diſons pour *une cauſe, un moyen.* Longin dit clairement, *l'harmonie n'eſt pas ſeulement un moyen naturel à l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais encore un organe, un inſtrument merveilleux pour élever le courage, & pour émouvoir les paſſions.* C'eſt, à mon avis, le véritable ſens de ce paſſage. Longin vient enſuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes, pour émouvoir & pour perſuader, n'approchent point des moyens qui ſont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

Ibid. *N'eſt pas ſimplement.*] M. Dacier a raiſon ici de rejetter le ſentiment de M. Deſpreaux. Qu'on regarde ma traduction, & mes remarques Latines : & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraiſemblance. Même M. Deſpreaux a très-bien exprimé le mot μεγαληγορίας, que je préfére au μετ' ἐλευθερίας. TOLL.

der & pour inſpirer le plaiſir : (1) mais que dans les inſtrumens même inanimés, c'eſt un moyen merveilleux, (2) pour élever le courage, & pour émouvoir les paſſions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le ſon des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de ſa cadence, il les contraint de la ſuivre, & d'y conformer en quelque ſorte le mouvement de leur corps. Et non ſeulement le ſon des flûtes, (3) mais preſque tout ce qu'il y a de différens ſons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, ſouvent, comme nous voyons, ils cauſent à l'ame un tranſ-

(1) *Mais que dans, &c.*] Cela ne ſe trouve pas dans le Grec. Liſez donc : *Mais que c'eſt un moyen merveilleux pour rendre le diſcours ſublime, & pour émouvoir les paſſions. Car ce n'eſt pas la flûte ſeulement qui émeut, &c. mais preſque tout ce*, &c. TOLLIUS.

(2) *Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.*] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους : c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἐπ ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les paſſions, & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il eſt certain que la trompette qui eſt un inſtrument, ſert à réveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'*inanimés*, pour éclaircir la penſée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolument pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & animés, comme le prouve fort bien Henri Etienne. BOILEAU.

(3) *Mais preſque tout ce qu'il y a de ſons au monde.*] Κἂν ἄλλοις ὅσοι παντάπασι : Tollius veut qu'on liſe, ἀλλὰ καὶ ὅσοι παντάπασι. M. le Févre liſoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, &c. Certainement il y a faute dans le texte, & il eſt impoſſible d'y faire un ſens raiſonnable ſans corriger. Je ſuis perſuadé que Longin avoit écrit κἂν ἄμουσος ᾖ παντάπασι, *licet imperitus ſit omninò*, ou, *licet à Muſis omninò alienus ſit.* La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fut-il ignorant & groſ-

port & un raviſſement admirable. (1) Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainſi, que des ſons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la compoſition, qui eſt en effet l'harmonie du diſcours, dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement l'oreille, mais l'eſprit; qui remuë tout à la fois tant de différentes ſortes de noms, de penſées, de choſes; tant de beautés & d'élégances, avec leſquelles notre ame a une eſpéce de liaiſon & d'affinité; qui par le mélange & la diverſité des ſons, inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui écoutent, les paſſions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit ſur ce Sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en ſoi; & qu'ayant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout tems les ravir & les enlever? Il y auroit de la fo-

ſier, n'eût-il aucune connoiſſance de la Muſique, & de ſe mouvoir en cadence, & de ſe conformer au ſon mélodieux de l'inſtrument. L'ancien Manuſcrit, quoique fautif en cet endroit, autoriſe la nouvelle correction: Car on y lit, κἂν ἄλλουσῃ, Ce qui reſſemble fort à κἂν ἄμουσος ᾖ, ſur tout ſi on écrit en majuſcules, ſans accent, ſans eſprit, & ſans diſtinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il eſt certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de différence que de la lettre M aux deux Λ: différence très-légere, où les Copiſtes ſe peuvent aiſément tromper. BOIVIN.

(1) *Cependant ce ne ſont que des images.*] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien.* Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moyens, qui, comme j'ai déja dit, ſont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire,

TAYLOR INST.

lie à douter d'une vérité ſi univerſellement reconnuë (1) & l'expérience en fait foi.

Au reſte, il en eſt de même des diſcours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale

que l'harmonie qui ſe tire des différens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les différens ſons, & par la différente flexion de la voix; & que cette derniere harmonie, qui eſt naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples. DACIER.

(1) *Et l'expérience en fait foi.*] L'auteur juſtifie ici ſa penſée par une période de Démoſthéne, † dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, eſt entiérement attaché à la langue Grecque, j'ai crû qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne ſçavent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainſi cette penſée que Démoſthéne ajoûte, après la lecture de ſon Decret, paroît fort ſublime, & eſt en effet merveilleuſe. Ce Decret*, dit-il, *a fait évanouir le péril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe lui-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avouer que l'harmonie de la période ne cede point à la beauté de la penſée. Car elle va toujours de trois tems en trois tems, comme ſi c'étoient tous Dactyles, qui ſont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoi le vers Héroïque, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt compoſé. En effet, ſi vous ôtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſeule ſillabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aiſément combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuyant ſur la premiere ſyllabe qui eſt longue, ſe prononcent à quatre repriſes. De ſorte que, ſi vous en ôtez une ſyllabe, ce retranchement fait que la période eſt tronquée. Que ſi au contraire vous en ajoûtez une, comme* παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τι νέφος, *c'eſt bien le même ſens; mais ce n'eſt plus la même cadence: parce que la période s'arrêtant trop long-tems ſur les dernieres ſyllabes, le Sublime, qui étoit ſerré auparavant, ſe relâche & s'affoiblit.* Au reſte, j'ai ſuivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Févre, & j'ajoûte comme lui, τι ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'expérience en fait foi* * * * *.] Longin rapporte après ceci un paſſage de Dé-

† *De Corona p. 340. Edit. de Bâle.*

excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs membres : de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entiérement : au lieu

mosthéne que M. Despreaux a rejetté dans ses Remarques, parce qu'il est entiérement attaché à la langue Grecque. Le voici : τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur assure que l'harmonie de la période ne céde point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques ; je croi qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû même que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoître la beauté du passage de Démosthéne. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & distincte ; & pour cet effet je distribuerai d'abord la période de Démosthéne dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

– ∪ ∪ – ∪ ∪ – ∪ ∪
[τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τὸν τότε]
– ∪ ∪ ∪ ∪ – ∪ – ∪ ∪
τῇ πόλει] περιστὰν] τὰ] κίνδυνον]
∪ ∪ – ∪ ∪ – ∪ – ∪
παρελθεῖν] ἐποίη] σεν] [ὥσπερ
∪ ∪
νέφος.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les métres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la différence. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation ; & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique, sans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre passage. Il n'y a plus que trois difficultés qui se présentent : la premiere ; que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts ; le second nombre de cette période ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme, & quelques autres paroissent en avoir cinq ; parce que dans ψήφισμα la premiere syllabe étant longue, en vaut deux, la seconde étant aussi longue en vaut deux autres, & la troisiéme bréve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voyelle, & qu'ainsi φις est aussi bref que μα. C'est ce qui paroîtra clairement par ce seul exemple de Quintilien,

que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot, auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains, qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins ; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix : si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. (1) Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques

qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est bréve. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV, du Livre IX : *Que quand la période commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusqu'à la fin.* Or dans cette période de Démosthéne le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les bréves sont les premieres. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant : *Qu'il est indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres bréves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que son élévation soit de même nombre que sa position.* Enfin, la troisiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος, que Longin fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq tems, quoique Longin assure qu'il se mesure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la derniere syllabe est superflu & conté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appellés *hypermétres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems superflus, quoique la même chose arrive aussi quelquefois aux mêtres.* Cela suffit pour éclaircir la période de Démosthéne, & la pensée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore, que Démétrius Phaléreus cite ce même passage de Démosthéne, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lû ἐπιόντα, ce qui fait le même effet pour le nombre. DACIER.

(1) *Philiste est de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus*, & non pas *Philistus*. C'étoit un Poëte Comi-

endroits ; & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi quand Hercule dans cet Auteur, après avoir tué ſes enfans, dit :

Tant de maux à la fois ſont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs :

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour, qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa période, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De même dans ſa Tragédie intitulée, (1) *Dircé traînée par un Taureau*,

Il tourne aux environs dans ſa route incertaine :
Et courant en tous lieux où ſa rage le méne,
Traîne après ſoi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette penſée eſt fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'eſt cette harmonie qui n'eſt point précipitée, ni emportée comme une maſſe peſante, mais dont les paroles ſe ſoutiennent les unes les autres, & où il y a pluſieurs pauſes. En effet, ces pauſes ſont comme autant de fondemens ſolides, ſur leſquels ſon diſcours s'appuye & s'éléve.

que, mais on ne ſçauroit dire préciſément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiſte eſt de ce nombre.*] M. Dacier a raiſon de préférer ici *Philiſcus*, à *Philiſtus*. Mais ce pourroit bien être auſſi ce Philiſcus de Corfou, un des ſept Tragiques du ſecond rang, qui a vécu ſous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIUS.

(1) *Dircé traînée par un Taureau.* M. Deſpreaux avoit traduit dans ſes premieres éditions : *Dircé emportée*, &c. Sur quoi M. Dacier fit cette Remarque, que M. Deſpreaux a ſuivie : Longin dit, *traînée par un Taureau* ; & il falloit conſerver ce mot, parce qu'il explique l'hiſtoire de Dircé, que Zéthus & Amphion attachérent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour ſe venger des maux qu'elle & ſon mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere. DACIER.

CHAPITRE XXXIII.

De la meſure des Périodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui ſe prononcent vite tels que ſont les Pyrrhiques, les Trochées, & les Dichorées, qui ne ſont bons que pour la danſe. En effet, toutes ces ſortes de pieds & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au ſens des paroles, & ſont entraînés par le chant : (1) de même, ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naître du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danſe, la chûte avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les périodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes bréves, étant d'ailleurs com-

(1) *De même, ces paroles meſurées*, &c.] Longin dit, *De même, quand les périodes ſont ſi meſurées, l'Auditeur n'eſt point touché du diſcours, il n'eſt attentif qu'au nombre & à l'harmonie : juſques-là que prévoyant les cadences qui doivent ſuivre, & battant toujours la meſure comme en une danſe, il prévient même l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reſte, ce que Longin dit ici, eſt pris tout entier de la Rhétorique d'Ariſtote, & il peut nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Ariſtote, après avoir parlé des périodes meſurées, ajoûte, τὸ μὲν γὰρ ἀπιδανον, πεπλᾶσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα * * * ἐξίστησι προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πάντα πάλιν ἦξει * * * * ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τό, τίνα αὐρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθε-

me joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se désunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles (1) qui ont leur juste étenduë, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit ; au lieu (2) que de le diviser en périodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoît des périodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal-à-propos un discours, sont mortes & languissantes.

ῥέμενος ; Κλέωνα. Dans la premiere lacune il faut suppléer assurément, καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι ; & dans la seconde, après ἤξει ajoûter, ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδοῦσι ὥσπερ οὖν, &c. & après ἀπελευθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette traduction : *Ces périodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif seulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance : comme on voit les enfans se hâter de répondre Cléon, avant que les Huissiers ayent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchi.* Le sçavant Victorius est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

(1) *Qui ont leur juste étenduë.*] *Qui n'ont pas leur juste étenduë périodique.* TOLLIUS.

(2) *Que de le diviser en périodes.*] *Au lieu qu'une louable briéveté le conduit & l'éclaire.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans Hérodote une description de tempête, qui est divine pour le sens ; mais il y a mêlé des mots

extrêmement bas ; comme quand il dit, (1) *La Mer commençant à bruire.* Le mauvais ſon de ce mot *bruire*, fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent diſperſés par la tempête, firent une fin peu agréable.* Ce mot *balotter* eſt bas ; & l'épithéte de *peu agréable* n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'Hiſtorien Théopompus a fait une peinture de la deſcente du Roi de Perſe dans l'Egypte, qui eſt miraculeuſe d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la baſſeſſe des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une Ville*, dit cet Hiſtorien, *& une Nation dans l'Aſie, qui n'ait envoyé des Ambaſſadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croiſſe, ou qui ſe fabrique en ces pays, dont on ne lui ait fait des préſens ? Combien de tapis & de veſtes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres hiſtoriées de couleurs ? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choſes néceſſaires pour la vie ? Combien de robes & de lits ſomptueux ? Combien de vaſes d'or & d'argent enrichis de pierres précieuſes, ou artiſtement travaillés ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grecque : une foule incroyable de bêtes de voiture, & d'animaux deſtinés pour les ſacrifices : des boiſſeaux remplis de toutes les choſes propres pour réjouir le goût :* (2) *des armoires & des ſacs pleins de papier, & de pluſieurs autres uſtenciles ; & une ſi grande quantité de viandes ſalées de*

(1) *La mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner*, ξεσάσης : mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais ſon en notre Langue, & eſt au contraire agréable à l'oreille. Je me ſuis donc ſervi du mot *bruire*, qui eſt bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner. BOILEAU.

(2) *Des armoires & des ſacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit *des ſacs pleins de papier*, car ce papier n'étoit point dans les ſacs ; mais il a dit, *des armoires, des ſacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend de gros pa-

toutes ſortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin, penſoient que ce fuſſent des collines qui s'élevaſſent de terre.

(1) De la plus haute élévation il tombe dans la derniere baſſeſſe, à l'endroit juſtement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuſe deſcription de cet appareil, des boiſſeaux, des ragoûts & des ſacs, il ſemble qu'il faſſe la peinture d'une cuiſine. Et comme ſi quelqu'un avoit toutes ces choſes à arranger, & que parmi des tentes & des vaſes d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mit en parade des ſacs & des boiſſeaux, cela feroit un vilain effet à la vûë. Il en eſt de même des mots bas dans le diſcours, & ce ſont comme autant de taches & de marques honteuſes, qui flétriſſent l'expreſſion. Il n'avoit qu'à détourner un peu la choſe, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes ſalées, & du reſte de cet appareil : qu'on envoya au Roi des chameaux & pluſieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choſes néceſſaires pour la bonne chere & pour le plaiſir : ou des monceaux de viandes les plus exquiſes, & tout ce qu'on ſçauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux : ou, ſi vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuiſine pouvoient ſouhaiter de meilleur pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un diſcours fort élevé paſſer à des choſes baſſes & de nulle conſidération, à moins qu'on n'y ſoit forcé par une néceſſité bien preſſante. Il faut que les paroles répondent à la majeſté des choſes dont on traite, & il eſt bon en cela d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point expoſé à la vûë ces parties qu'il n'eſt pas honnête de nommer, & par où le corps ſe purge : mais,

pier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DACIER.

(1) *De la plus haute.*] Je préférerois, *Des hautes penſées il deſcend aux baſſes : tout au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enſeigne d'éle-*

pour me ſervir des termes de Xénophon, (1) *a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été poſſible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût ſouillée.* Mais il n'eſt pas beſoin d'examiner de ſi près toutes les choſes qui rabaiſſent le diſcours. En effet, puiſque nous avons montré ce qui ſert à l'élever & à l'annoblir, il eſt aiſé de juger qu'ordinairement le contraire eſt ce qui l'avilit & le fait ramper.

ver toujours le diſcours de plus en plus. TOLLIUS.

(1) *A caché & détourné ces égoûts.*] La nature ſçavoit fort bien, que ſi elle expoſoit en vûë ces parties qu'il n'eſt pas honnête de nommer, la beauté de l'homme en ſeroit ſouillée; mais de la maniere que M. Boileau a traduit ce paſſage, il ſemble que la nature ait eu quelque eſpéce de doute, ſi cette beauté en ſeroit ſouillée, ou ſi elle ne le ſeroit point; car c'eſt à mon avis l'idée que donnent ces mots, *de peur que, &c.* & cela déguiſe en quelque maniere la penſée de Xénophon, qui dit, *La nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été poſſible, pour ne point ſouiller la beauté de l'animal.* DACIER.

Ibid. *A caché & détourné ces égoûts.*] Ciceron a fort bien ſuivi Xénophon, *lib. 1. de Officiis : Principio, corporis noſtri magnam natura ipſa videtur habuiſſe rationem, quæ formam noſtram, reliquamque figuram, in qua eſſet ſpecies honeſta, eam poſuit in promtu : quæ partes autem corporis ad naturæ neceſſitatem datæ, adſpectum eſſent deformem habituræ, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturæ tam diligentem fabricam imitata eſt hominum verecundia, &c.* TOLLIUS.

CHAPITRE XXXV.

Des cauſes de la décadence des eſprits.

IL ne reſte plus, mon cher Térentianus, qu'une choſe à examiner. C'eſt la queſtion que me fit il y a quelques jours un Philoſophe. Car il eſt bon de l'éclaircir; & je veux bien, pour votre ſatisfaction particuliere, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne ſçaurois aſſez m'étonner, me diſoit ce Philoſophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre ſiécle, il ſe trouve aſſez d'Orateurs

qui ſçavent manier un raiſonnement, & qui ont même le ſtile oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, pluſieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours : mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime : tant la ſtérilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'eſt le gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands génies : puiſqu'enfin juſqu'ici tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs habiles, ont fleuri, & ſont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui éléve davantage l'ame des grands hommes que la liberté, ni qui excite & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au-deſſus des autres. Ajoutez que les prix qui ſe propoſent dans les Républiques, aiguiſent, pour ainſi dire, & achévent de polir l'eſprit des Orateurs, leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçûs de la nature. (1) Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premieres annés à ſouffrir le joug d'une domination légitime, (2) qui avons été comme envelop-

(1) *Tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la liberté de leur pays.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs diſcours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là ſont les maîtres d'eux-mêmes, leur eſprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci ; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

(2) *Qui avons été comme enveloppés.*] *Eſtre enveloppé par les coutumes*, me paroît obſcur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a pré-

pés par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie, lorſque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions ; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde ſource de l'éloquence, je veux dire, de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'eſt pourquoi il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme même né dans la ſervitude, étoit capable des autres ſciences : mais que nul eſclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abbatu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoi-même, & il demeure toujours comme en priſon. En un mot, pour me ſervir des termes d'Homere,

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

De même donc que, ſi ce qu'on dit eſt vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appellés Nains, les empêchent non ſeulement de croître, (1) mais les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le

tendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillotés*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme ſucé avec le lait les coutumes*, &c. DACIER.

(1) *Les rendent même plus petits.*] Par cette bande Longin entend ſans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête juſques aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près comme celles dont les filles ſe ſervoient pour empêcher leur gorge de croître. C'eſt pourquoi Térence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec δεσμὸς, que Longin employe ici : & qui ſignifie *bande, ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en uſage ces bandes pour avoir les pieds petits. DACIER.

Ibid. *Les rendent même plus*

corps : ainſi la ſervitude, je dis la ſervitude (1) la plus juſtement établie, eſt une eſpéce de priſon, où l'ame décroît & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. (2) Je ſçai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt ſon naturel, de blâmer toujours les choſes

petits.] La remarque de M. Dacier eſt très.belle : car ces γλωττόκομα n'étoient pas autre choſe que des bandes, dont on entouroit les Nains. Suidas *in* ἑλκτόν. φαινόλης, dit-il, ἑλκτὸν τομάεον, μεμβράνιον, γλωττόκομον. Cet ἑλκτὸν τομάεον, eſt juſtement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in* γλωσσόκομον l'explique comme je l'ai fait dans ma traduction Latine, Γλωσσόκομον δίκην λειψάνων ξυλίνη. TOLLIUS.

(1) *La plus juſtement établie.*] Le mot δικαιοτάτη ne ſignifie pas ici une ſervitude la plus juſtement établie, mais une très-douce, *clemens & juſta ſervitus*, comme Térence l'appelle. TOLLIUS.

(2) *Je ſçai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme*, &c.] M. Deſpreaux ſuit ici tous les Interprêtes, qui attribuent encore ceci au Philoſophe qui parle à Longin. Mais je ſuis perſuadé que ce ſont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philoſophe, & commence à lui répondre. Je croi même que dans la lacune ſuivante il ne manque pas tant de choſes qu'on a crû, & peut-être n'eſt-il pas ſi difficile d'en ſuppléer le ſens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit. *Je ſçai bien, lui répondis-je alors, qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt même ſon naturel de blâmer les choſes préſentes. Mais prenez-y bien garde, ce n'eſt point la Monarchie qui eſt cauſe de la décadence des eſprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-tems toute la terre, & qui oppoſe des obſtacles inſurmontables à nos plus généreuſes inclinations.* C'eſt aſſurément le véritable ſens de ce paſſage : & il ſeroit aiſé de le prouver par l'hiſtoire même du ſiécle de Longin. De cette maniere ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philoſophe, dont l'une eſt, que le gouvernement Monarchique cauſoit la grande ſtérilité qui étoit alors dans les eſprits ; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguiſoit leur eſprit, & qui leur inſpiroit cette grandeur & cette nobleſſe dont les hommes véritablement libres ſont ſeuls capables. DACIER.

Ibid. *Je ſçai bien, &c.*] M. Dacier a eu ici les yeux aſſez pénétrans pour voir la vérité. Voyez ma traduction, & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y défére, on croira aiſément qu'il faut traduire :

préſentes : (1) mais prenez garde que * * * * * * Et certainement, pourſuivis-je, ſi les délices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles ames, cette guerre ſans fin, qui trouble depuis ſi long-tems toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoutez à cela ces paſſions qui aſſiégent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confuſion & le déſordre. En effet, continuai-je, c'eſt le deſir des richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excès ; c'eſt l'amour des plaiſirs, qui, à bien parler, nous jette dans la ſervitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'avarice ; il n'y a point de vice plus infâme que la volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des richeſſes, & qui s'en font comme une eſpéce de divinité, pourroient être atteints de cette maladie, ſans recevoir en même tems avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée ? Et certainement la profuſion, (2) & les autres mauvaiſes habitudes, ſuivent de près les richeſſes exceſſives : elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des vil-

Alors prenant la parole : Il eſt fort aiſé, mon ami, *dis-je*, & c'eſt le naturel de l'homme, de blâmer toujours les choſes préſentes : mais conſidérez, je vous prie, ſi on n'aura pas plus de raiſon d'attribuer ce manquement des grands eſprits aux délices d'une trop longue paix ; ou plutôt à cette guerre ſans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles deſirs. TOLLIUS.

(1) *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choſes qui manquent en cet endroit. Après pluſieurs autres raiſons de la décadence des eſprits, qu'apportoit ce Philoſophe introduit ici par Longin : Notre Auteur vrai-ſemblablement reprenoit la parole, & en établiſſoit de nouvelles cauſes, c'eſt à ſçavoir la guerre qui étoit alors par toute la Terre, & l'amour du luxe, comme la ſuite le fait aſſez connoître. BOILEAU.

(2) *Et les autres mauvaiſes habitudes.*] *Et la molleſſe.* TOLLIUS.

les & des maiſons, elles y entrent, & elles s'y établiſſent. Mais à peine y ont-elles ſéjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le faſte & (1) la molleſſe, qui ne ſont point des enfans bâtards, mais leurs vrayes & légitimes productions. Que ſi nous laiſſons une fois croître en nous ces dignes enfans des richeſſes, ils y auront bien-tôt fait éclorre l'inſolence, le déréglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables tyrans de l'ame.

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le ſoin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & périſſables ; il faut de néceſſité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne ſçauroit plus lever les yeux pour regarder au-deſſus de ſoi, ni rien dire qui paſſe le commun : il ſe fait en peu de tems une corruption générale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe flétrit & ſe ſéche de ſoi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honnête ; parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux préſens, ne connoît de juſte & d'honnête que ce qui lui eſt utile : comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption régne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes ; (2) où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci ; qu'à tendre des piéges à cet autre, pour nous faire écrire dans ſon teſtament ; qu'à tirer un infâme gain de toutes choſes, ven-

(1) *La molleſſe.*] *L'arrogance.* TOLLIUS.

(2) *Où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci.* Le Grec dit quelque choſe de plus atroce : *où l'on ne ſonge qu'à hâter la mort de celui-ci*, &c. ἀλλότριας ὧρας θανάτων. Il a égard aux moyens dont on ſe ſervoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la ſucceſſion ; on voit aſſez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satyres des Anciens. DACIER.

dant pour cela juſqu'à notre ame, miſérables eſclaves de nos propres paſſions : comment, dis-je, ſe pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il ſe trouvât un homme ſain de jugement, & libre de paſſion ; qui n'étant point aveuglé ni ſéduit par l'amour du gain, pût diſcerner ce qui eſt véritablement grand & digne de la poſtérité ? En un mot, étant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puiſſance : de peur que cette rage inſatiable d'acquérir, comme un furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette fainéantiſe, où tous les eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'hui. En effet, ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relévent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter ; & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là-deſſus. Venons maintenant aux paſſions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du diſcours, ſur tout pour ce qui regarde le Sublime.

RÉFLEXIONS CRITIQUES, SUR QUELQUES PASSAGES DU RHÉTEUR LONGIN,

Où par occaſion on répond à pluſieurs objections de M. Perrault, contre Homere & contre Pindare ; & tout nouvellement à la Diſſertation de M. le Clerc contre Longin, & à quelques Critiques faites contre M. Racine.

REFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.

REFLEXION PREMIERE.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre ſentiment avec cette ſincérité que nous devons naturellement à nos amis. Paroles de Longin Chap. I.

LONGIN nous donne ici par ſon exemple un des plus importans préceptes de la Rhétorique ; qui eſt de conſulter nos amis ſur nos Ouvrages, & de les accoutumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace & Quintilien nous donnent le même conſeil en plu-

M. Perrault, de l'Académie Françoiſe, avoit fort maltraité tous les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, dans ſon *Paralléle des Anciens & des Modernes.* Quoique M. Deſpreaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vengé d'abord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun deſſein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le ſollicitoient de prendre en main la défenſe des Anciens, dont il étoit

ſieurs endroits ; & Vaugelas, le plus ſage, à mon avis, des Ecrivains de notre Langue, confeſſe que c'eſt à cette ſalutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ſes écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes : les yeux d'autrui voyent toujours plus loin que nous dans nos défauts ; & un eſprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une mépriſe qu'il ne voyoit pas. On dit que Malherbe conſultoit ſur ſes Vers juſqu'à l'oreille de ſa ſervante ; & je me ſouviens que Moliere m'a montré auſſi pluſieurs fois (1) une vieille ſervante qu'il avoit chez lui, à qui il liſoit, diſoit-il, quelquefois ſes Comédies ; & il m'aſſuroit que lorſque des endroits de plaiſanterie ne l'avoient

grand admirateur, & aux ouvrages deſquels il reconnoiſſoit avoir de très-grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient le plus. Il étoit un peu piqué contre M. Perrault, & ce n'étoit pas ſans raiſon, puiſque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ſes Dialogues, en parlant de la Tragédie, quelque avantage qu'il eût pû tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illuſtre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Deſpreaux à prendre la plume, fut un mot de M. le Prince de Conti, ſur le ſilence de notre Auteur. Ce grand Prince voyant qu'il ne répondoit point au livre des Paralléles, dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Françoiſe écrire ſur la place de M. Deſpreaux : TU DORS, BRUTUS !

M. Deſpreaux ayant donc réſolu d'écrire contre M. Perrault, prit le parti d'employer quelques paſſages de Longin pour ſervir de texte à ſes Réflexions critiques : voulant faire paroître qu'il ne répondoit à ſon adverſaire que par occaſion. Il les compoſa en 1693, étant âgé de 57 ans, & les publia l'année ſuivante. Charles Perrault mourut au mois de Mai 1703. âgé de 77 ans.

Il faut joindre aux Réflexions critiques de notre Auteur, une Diſſertation en forme de Lettre, que M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, écrivit à M. Perrault, au mois d'Octobre, 1692. & dans laquelle ce ſçavant & illuſtre Prélat réfute, d'une maniere également vive & judicieuſe, le Livre des Paralléles. Cette Lettre a été inſérée dans un Recueil de Diſſertations, imprimé à Paris, en 1712.

(1) *Une vieille ſervante*] Nommée *La Foreſt*. Un jour Moliere, pour éprouver le goût de cette ſervante, lui lut quelques Scénes d'une Comé-

point frappée, il les corrigeoit : parce qu'il avoit pluſieurs fois éprouvé ſur ſon Théatre, que ces endroits n'y réuſſiſſoient point. Ces exemples ſont un peu ſinguliers ; & je ne voudrois pas conſeiller à tout le monde de les imiter. Ce qui eſt de certain, c'eſt que nous ne ſçaurions trop conſulter nos amis.

Il paroît néanmoins que M. P** n'eſt pas de ce ſentiment. S'il croyoit ſes amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils ſont : » M P** eſt de mes amis, & c'eſt un fort » honnête homme : je ne ſçai pas comment il s'eſt » allé mettre en tête de heurter ſi lourdement la » raiſon, en attaquant dans ſes Paralléles tout » ce qu'il y a de Livres anciens eſtimés & eſtima- » bles. Veut-il perſuader à tous les hommes, que » depuis deux mille ans ils n'ont pas eu le ſens » commun ? Cela fait pitié. Auſſi ſe garde-t-il bien » de nous montrer ſes Ouvrages. Je ſouhaiterois » qu'il ſe trouvât quelque honnête homme, qui lui » voulût ſur cela charitablement ouvrir les yeux. «

Je veux bien être cet homme charitable. M. P** m'a prié de ſi bonne grace lui-même de lui montrer ſes erreurs, qu'en vérité je ferois conſcience de ne lui pas donner ſur cela quelque ſatisfaction. J'eſpere donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'eſt la moindre choſe que je lui dois, pour reconnoître les grands ſervices que feu Monſieur (1) ſon frere le Médecin m'a dit-il, rendus, en me guériſſant de deux grandes maladies. Il eſt certain pourtant que Monſieur ſon frere ne fut jamais mon Médecin. Il eſt vrai que, lorſque j'étois encore tout jeune, étant tom-

die qu'il diſoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comédien. La ſervante ne prit point le change ; & après en avoir oüi quelques mots, elle ſoutint que ſon maître n'avoit pas fait cette Piéce.

(1) *Son frere le Médecin.*] Claude Perrault, de l'Académie des Sciences.

bé malade d'une fiévre aſſez peu dangereuſe, (1) une de mes parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appellé deux ou trois fois en conſultation par le Médecin qui avoit ſoin de moi. Depuis, c'eſt-à-dire, trois ans après, cette même parente me l'amena une ſeconde fois, & me força de le conſulter ſur une difficulté de reſpirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fiévre, que ſurement je n'avois point. Cependant il me conſeilla de me faire ſaigner du pied, reméde aſſez bizarre pour l'aſthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois aſſez fou pour faire ſon ordonnance dès le ſoir même. Ce qui arriva de cela, c'eſt que ma difficulté de reſpirer ne diminua point ; & que le lendemain ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle ſorte, que j'en fus trois ſemaines dans le lit. C'eſt là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle conſultation, ſinon lorſque mes Satyres parurent, qu'il me revint de tous côtez, que ſans que j'en aie jamais pû ſçavoir la raiſon, il ſe déchaînoit à outrance contre moi ; ne m'accuſant pas ſimplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir gliſſé dans mes Ouvrages des choſes dangereuſes, & qui regardoient l'Etat. Je n'apréhendois gueres ces calomnies, mes Satyres n'attaquant que les méchans Livres, & étant toutes pleines des louanges du Roy, & ces louanges même en faiſant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir Monſieur le Médecin, qu'il prit garde à parler avec un peu plus de retenuë : mais cela ne ſervit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à M. ſon frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponſe.

(1) *Une de mes parentes.*] La belle-ſœur de notre Auteur, veuve de Jérôme Boileau, ſon frere aîné.

J'avouë que c'eſt ce qui me fit faire dans mon Art Poëtique la métamorphoſe du Médecin de Florence en Architecte : vengeance aſſez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût homme de très-grand mérite, fort ſçavant, ſur tout dans les matieres de Phyſique. Meſſieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de ſa traduction de Vitruve, ni de toutes les choſes avantageuſes que Monſieur ſon frere rapporte de lui. Je puis même nommer (1) un des plus célébres de l'Académie d'architecture, qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra, papier ſur table, que c'eſt le deſſein du fameux (2) M. le Vau, qu'on a ſuivi dans la façâde du Louvre ; & qu'il n'eſt point vrai que ni ce grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, ſoient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'eſt une querelle que je leur laiſſe démêler entr'eux, & où je déclare que je ne prends aucun intérêt ; mes vœux même, ſi j'en fais quelques-uns, étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ce Médecin étoit de même goût que M. ſon frere ſur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, auſſi bien que lui, tout ce qu'il y a de grands perſonnages dans l'antiquité. On aſſure que ce fut lui qui compoſa cette belle défenſe de l'Opéra d'Alceſte, où voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges bévûës, que M. Racine a ſi bien relevées dans la Préface de ſon Iphigénie. C'eſt donc de lui, & (3) d'un

(1) *Un des plus célébres*, &c.] M. d'Orbay, Pariſien, qui mourut en 1689. Il étoit éleve de M. le Vau, dont il eſt parlé dans la Remarque ſuivante.

(2) *M. le Vau.*] Louis le Vau, Pariſien, premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens royaux depuis l'année 1653. juſqu'en 1670. qu'il mourut âgé de 58 ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

(3) *D'un autre frere qu'ils avoient.*] Pierre Perrault Receveur Général des Finances, en la Généralité de Paris : qui

autre frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'eſprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, & où il y en a même pluſieurs, je croi, qui ſouffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, ſi je prends encore ici l'occaſion de déſabuſer le Public d'une autre fauſſeté, que M. P ** a avancée dans la lettre bourgeoiſe qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup ſervi à (1) un de mes freres auprès de M. Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argenterie. Il allégue pour preuve, que mon frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans lui rendre une viſite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'eſt une vanité, dont il eſt aiſé de faire voir le menſonge; puiſque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge, qu'il n'a poſſédée, comme tout le monde ſçait, que quatre mois; & que même, en conſidération de ce qu'il n'en avoit point joui, (2) mon autre frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la même Charge, ne paya point le marc d'or, qui montoit à une ſomme aſſez conſidérable. Je ſuis honteux de conter de ſi petites choſes au Public: mais mes amis m'ont fait entendre que ces reproches de M. P** regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fauſſeté.

a traduit en François le Poëme de la *Secchia rapita*. Il a auſſi compoſé un Traité *de l'origine des Fontaines*, &c.

(1) *Un de mes freres.*] Gilles Boileau, de l'Académie Françoiſe. Il mourut en 1669.

(2) *Mon autre frere.*] Pierre Boileau de Puimorin, mort en 1683. âgé de 58 ans.

REFLEXION II.

Notre eſprit, même dans le Sublime, a beſoin d'une méthode, pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu. Longin. Ch. II.

CELA eſt ſi vrai, que le Sublime hors de ſon lieu, non ſeulement n'eſt pas une belle choſe, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'eſt ce qui eſt arrivé à Scuderi dès le commencement de ſon Poëme d'Alaric, lorſqu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers eſt aſſez noble, & eſt peut-être le mieux tourné de tout ſon Ouvrage : mais il eſt ridicule de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dès le premier Vers. Virgile auroit bien pû dire, en commençant ſon Enéïde : *Je chante ce fameux Héros, fondateur d'un Empire qui s'eſt rendu maître de toute la Terre.* On peut croire qu'un auſſi grand Maître que lui auroit aiſément trouvé des expreſſions, pour mettre cette penſée en ſon jour. Mais cela auroit ſenti ſon Déclamateur. Il s'eſt contenté de dire : *Je chante cet homme rempli de piété, qui, après bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit être ſimple & ſans affectation. Cela eſt auſſi vrai dans la Poëſie que dans les Diſcours oratoires : parce que c'eſt une régle fondée ſur la nature, qui eſt la même par tout ; & la comparaiſon du frontiſpice d'un Palais, (1) que M. P** allégue pour défendre ce Vers de l'Alaric, n'eſt point juſte. Le frontiſpice d'un Palais doit être orné, je l'avoue ; mais l'exorde n'eſt point le frontiſpice d'un Poëme. C'eſt plutôt une avenuë, une avant-court qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontiſpice fait une partie eſſentielle du Palais, & on ne le ſçau-

(1) *Que M. P** allégue.*] Tome 3. de ſes Paralléles, pag. 267. & ſuivantes.

roit ôter qu'on n'en détruiſe toute la ſymmétrie. Mais un Poëme ſubſiſtera fort bien ſans exorde ; & même nos Romans, qui ſont des eſpéces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il eſt donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre ; & c'eſt ſur quoi j'ai attaqué le Vers d'Alaric, à l'exemple d'Horace, qui a auſſi attaqué dans le même ſens le début du Poëme d'un Scuderi de ſon tems, qui commençoit par,

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum :

Je chanterai les diverſes fortunes de Priam, & toute la noble guerre de Troye. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyſſée enſemble. Il eſt vrai que par occaſion Horace ſe moque auſſi fort plaiſamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui ſe fait en prononçant ce futur *cantabo :* mais au fond c'eſt de trop promettre qu'il accuſe ce Vers. On voit donc où ſe réduit la critique de M. P**, qui ſuppoſe que j'ai accuſé le Vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reſte, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'eſt pas vrai que l'*a* de *cano* dans *Arma virumque cano*, ſe doive prononcer comme l'*a* de *cantabo ;* & que c'eſt une erreur qu'il a ſuccée dans le Collége, où l'on a cette mauvaiſe méthode de prononcer les bréves dans les Diſſillabes Latins, comme ſi c'étoient des longues. Mais c'eſt un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins qui ſçavoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.

REFLEXION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ſes propres défauts.
Longin. Chap. III.

IL n'y a rien de plus inſupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voyant point ſes propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'eſt encore bien pis, lorſqu'accuſant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances groſſieres. C'eſt ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toujours à M. P**. Il commence la cenſure qu'il fait d'Homere par la choſe du monde la plus fauſſe, qui eſt, que beaucoup d'excellens Critiques ſoutiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait compoſé l'Iliade & l'Odyſſée ; & que ces deux Poëmes ne ſont qu'une collection de pluſieurs petits Poëmes de différens Auteurs, qu'on a joints enſemble. Il n'eſt point vrai que jamais perſonne ait avancé, au moins ſur le papier, une pareille extravagance : & Elien, que M. P** cite pour ſon garant, dit poſitivement le contraire, comme nous ferons voir dans la ſuite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc ſe réduiſent à feu M. (1) l'Abbé d'Aubignac, qui avoit, à ce que prétend M. P**, préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu M. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite, & fort habile en matiere de Poëtique, bien qu'il ſçût médiocrement le Grec. Je ſuis ſûr qu'il n'a jamais conçû un ſi étrange deſſein, à moins qu'il ne l'ait conçû les dernieres années de ſa vie, où l'on ſçait qu'il étoit tombé en une eſpéce d'enfance. Il ſçavoit trop qu'il n'y eut jamais deux Poëmes ſi bien

(1) *L'Abbé d'Aubignac.*]Auteur *de la Pratique du Theatre.*

ſuivis & ſi bien liés, que l'Iliade & l'Odyſſée, ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent. M. P ** prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le prétendu paradoxe de cet Abbé ; & ces fortes conjectures ſe réduiſent à deux ; dont l'une eſt, qu'on ne ſçait point la Ville qui a donné naiſſance à Homere. L'autre eſt, que ſes Ouvrages s'appellent Rapſodies, mot qui veut dire un amas de chanſons couſuës enſemble : d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homere ſont des piéces ramaſſées de différens Auteurs ; jamais aucun Poëte n'ayant intitulé, dit-il, ſes Ouvrages, Rapſodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'écrits fort célébres, qu'on ne ſoupçonne point d'être faits par pluſieurs Ecrivains differens ; bien qu'on ne ſçache point les Villes où ſont nés les Auteurs, ni même le tems où ils vivoient ? témoin Quinte-Curce, Petrone, &c. A l'égard du mot de Rapſodies, on étonneroit peut-être bien M. P ** ſi on lui faiſoit voir que ce mot ne vient point de ῥάπτειν, qui ſignifie joindre, coudre enſemble : mais de ῥάβδος, qui veut dire une branche ; & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyſſée ont été ainſi appellés, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appelloit à cauſe de cela les *Chantres de la branche.*

La plus commune opinion pourtant eſt que ce mot vient de ῥάπτειν ᾠδὰς, & que Rapſodie veut dire un amas de Vers d'Homere qu'on chantoit, y ayant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les compoſer, comme notre Cenſeur ſe le veut bizarrement perſuader. Il n'y a qu'à lire ſur cela Euſtathius. Il n'eſt donc pas ſurprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homere n'ait intitulé ſes Vers Rapſodies, parce qu'il n'y a jamais eu proprement, que les Vers d'Homere qu'on ait chantés de

la ſorte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la ſuite ont fait de ces Parodies, qu'on appelloit Centons d'Homere, ont auſſi nommé ces Centons *Rapſodies* : & c'eſt peut-être ce qui a rendu le mot de Rapſodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes piéces recouſuës. Je viens maintenant au paſſage d'Elien, que cite M. P** : & afin qu'en faiſant voir ſa mépriſe & ſa mauvaiſe foi ſur ce paſſage, il ne m'accuſe pas, à ſon ordinaire, de lui impoſer, je vais rapporter ſes propres mots. (1) Les voici : *Elien, dont le témoignage n'eſt pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homere n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit : qu'il avoit intitulé*, la Colere d'Achille, *le Chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade :* le dénombrement des Vaiſſeaux, *celui qui eſt devenu le ſecond Livre :* Le combat de Paris & de Ménélas, *celui dont on a fait le troiſiéme ; & ainſi des autres. Il ajoûte que Lycurgue de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Gréce ces diverſes parties ſéparées les unes des autres ; & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de vingt-quatre livres chacune, en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont M. P** étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on ſoupçon-

(1) *Les voici. Elien*, &c.] Paralléles de M. Perrault, Tome III. pag. 36. M. Perrault a copié ce paſſage dans le tome V. pag. 76. des Jugemens des Sçavans, par M. Baillet ; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans ſa *Comparaiſon d'Homere & de Virgile, ch.* 14.

ner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il eſt très-véritable qu'il n'y en a pas un mot : Elien ne diſant autre choſe, ſinon que les Oeuvres d'Homere, qu'on avoit complétes en Ionie, ayant couru d'abord par piéces détachées dans la Gréce, où on les chantoit ſous différens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par Lycurgue, & données au Public par Piſiſtrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici (1) les propres termes d'Elien : *Les Poëſies d'Homere*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Gréce par piéces détachées, étoient chantées chez les anciens Grecs ſous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit*, Le combat proche des Vaiſſeaux : *l'autre*, Dolon ſurpris : *l'autre*, La valeur d'Agamemnon : *l'autre*, le dénombrement des Vaiſſeaux : *l'autre*, la Patroclée : *l'autre*, le corps d'Hector racheté : *l'autre*, les combats faits en l'honneur de Patrocle : *l'autre*, les ſermens violés. *C'eſt ainſi à peu près que ſe diſtribuoit l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyſſée : l'une s'appelloit*, le voyage à Pyle : *l'autre*, le paſſage à Lacédémone, l'antre de Calypſo, le Vaiſſeau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la deſcente aux Enfers, les bains de Circé, le meurtre des amans de Pénélope, la viſite renduë à Laërte dans ſon champ, *&c. Licurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie, apporta aſſez tard en Gréce toutes les Oeuvres complétes d'Homere ; & Phiſiſtrate les ayant ramaſſées enſemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyſſée en l'état que nous les avons.* Y a-t-il là un ſeul mot dans le ſens que lui donne M. P** ? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux ; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms

(1) *Les propres termes d'Elien.*] Livre XIII. des diverſes Hiſtoires, ch. 14.

à ces diverſes parties, qu'il avoit compoſées ſans ordre & ſans arrangement, dans la chaleur de ſon imagination, que les noms des matieres dont il traitoit ? Eſt-il ſeulement parlé là de ce qu'a fait ou penſé Homere en compoſant ſes Ouvrages ? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas ſimplement ceux qui chantoient en Gréce les Poëſies de ce divin Poëte, & qui en ſçavoient par cœur beaucoup de piéces détachées, auſquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaiſoit ; ces piéces y étant toutes, long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue ? Où eſt-il parlé que Piſiſtrate fit l'Iliade & l'Odyſſée ? Il eſt vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramaſſa* ; cela eſt fort mal traduit ; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui ſignifie, *les montra*, *les fit voir au Public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce paſſage d'Elien, où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Gréce dans la bouche de tous les hommes, qui en faiſoient leurs délices, & ſe les apprenoient les uns aux autres ; & qu'enſuite ils furent donnés complets au Public par un des plus galans hommes de ſon ſiécle, je veux dire par Piſiſtrate, celui qui ſe rendit maître d'Athénes ? Euſtathius cite encore, outre Piſiſtrate, deux des plus (1) fameux Grammairiens d'alors, qui contribuérent, dit-il, à ce travail ; de ſorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on ſoit ſi ſûr d'avoir complets & en bon ordre, que l'Iliade & l'Odyſſée. Ainſi voilà plus de vingt bévuës que M. P** a faites ſur le ſeul paſſage d'Elien. Cependant c'eſt ſur ce paſſage qu'il fonde toutes les abſurdités qu'il dit d'Homere ; prenant de là occaſion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres

(1) *Deux des plus fameux Grammairiens.*] Ariſtarque & Zénodote. *Euſtath. Pref. pag.* 5.

de Poëtique, qui du conſentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre langue ; c'eſt à ſçavoir, le Traité du Poëme Epique du Pere le Boſſu ; & où ce ſçavant Religieux fait ſi bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable conſtruction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Enéïde. M. P** ſans ſe donner la peine de réfuter toutes les choſes ſolides que ce Pere a écrites ſur ce ſujet, ſe contente de le traiter d'homme à chimeres & à viſions creuſes. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde ; lui qui trouve ſi mauvais que je me ſois moqué de Chapelain & de Cotin, c'eſt-à-dire, de deux Auteurs univerſellement décriés ? Ne ſe ſouvient-il point que le Pere le Boſſu eſt un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent ? Aſſurément il s'en ſouvient, & c'eſt vrai-ſemblablement ce qui le lui rend inſupportable. Car ce n'eſt pas ſimplement aux Anciens qu'en veut M. P** ; c'eſt à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un mérite élevé dans tous les ſiécles, & même dans le nôtre ; n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui étoit poſſible, ſur le thrône des belles Lettres, ſes chers amis les Auteurs médiocres, afin d'y trouver ſa place avec eux. C'eſt dans cette vûë, qu'en ſon dernier Dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la vérité un peu dur dans ſes expreſſions, & dont il ne fait point, dit-il, ſon Héros ; mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus ſenſé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que le Taſſe ; affectant de parler de la *Jeruſalem délivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cauſe à ſoutenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il loüe en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au-deſſus de tous les anciens ; qui ne voit que ce n'eſt qu'a-

fin de les mieux avilir dans la ſuite, & pour rendre plus complet le triomphe de M. Quinaut, qu'il met beaucoup au-deſſus d'eux ; & *qui eſt*, dit-il en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ait jamais eu pour le Lyrique, & pour le Dramatique ?* Je ne veux point ici offenſer la mémoire de M. Quinaut, qui, malgré tous nos démêlés Poëtiques, eſt mort mon ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'eſprit, & un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Mais ces vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élévation ; & c'étoit leur foibleſſe même qui les rendoit d'autant plus propres (1) pour le Muſicien, auquel ils doivent leur principale gloire ; puiſqu'il n'y a en effet de tous ſes Ouvrages que les Opéra qui ſoient recherchés. Encore eſt-il bon que les Notes de Muſique les accompagnent. Car pour (2) les autres Piéces de Théatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-tems qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas même qu'elles ayent été faites.

Du reſte, il eſt certain que M. Quinaut étoit un très-honnête homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il étoit encore en vie, il ne ſeroit gueres moins choqué des louanges outrées que lui donne ici M. P**, que des traits qui ſont contre lui dans mes Satyres. Mais pour revenir à Homere, on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je faſſe encore voir ici cinq énormes bévûës, que notre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La premiere eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique,

(1) *Pour le Muſicien.*] M. de Lulli.

(1) *Les autres Piéces de Théatre.*] Elles ſont imprimées en deux volumes ; & M. Quinaut les avoit faites avant ſes Opera.

écrit, dit-il, dans le quatriéme Livre de l'Iliade, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très-naturel d'Homere, où le Poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Ménélas, ayant apporté la comparaiſon de l'hyvoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De même*, dit-il, *Ménélas, ta cuiſſe & ta jambe, juſqu'à l'extrémité du talon, furent alors teintes de ton ſang.*

Τοῖόί τοι, Μενέλαε, μιάνθω αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθε.
Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.

Eſt-ce là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes? Et le Cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins vû dans la verſion Latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt?* Si M. Perrault veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Iliade : il faut qu'il reliſe la Pucelle. C'eſt là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-ci, où ſon cher M. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux : ce qu'il exprime en ces jolis termes :

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La ſeconde bévûë eſt à la page ſuivante, où no-

tre Cenſeur accuſe Homere de n'avoir point ſçû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troiſiéme de l'Odyſſée, que le Fondeur, que Neſtor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit ſacrifier, vint avec ſon enclume, ſon marteau & ſes tenailles. A-t-on beſoin, dit M. P * * d'enclume ni de marteau pour dorer ? Il eſt bon premierement de lui apprendre, qu'il n'eſt point parlé là d'un Fondeur, mais d'un Forgeron ; & que ce Forgeron, qui étoit en même tems & le Fondeur & le Batteur d'or de la ville de Pyle, ne venoit pas ſeulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'eſt pour cela qu'il avoit apporté ſes inſtrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *inſtrumenta quibus aurum elaborabat*. Il paroît même que ce fut Neſtor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas beſoin pour cela d'une fort groſſe enclume : auſſi celle qu'il apporta étoit-elle ſi petite, qu'Homere aſſure qu'il la tenoit entre ſes mains. Ainſi on voit qu'Homere a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment juſtifierons-nous M. P * *, cet homme d'un ſi grand goût, & ſi habile en toutes ſortes d'Arts, ainſi qu'il s'en vante lui-même dans la lettre qu'il m'a écrite ? comment, dis-je, l'excuſerons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on ſe ſert pour dorer, ne ſont que de l'or extrêmement battu ?

La troiſiéme bévûë eſt encore plus ridicule. Elle eſt à la même page, où il traite notre Poëte de groſſier, d'avoir fait dire à Ulyſſe par la Princeſſe Nauſicaa, dans l'Odyſſée, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épouſé*. Si le mot Grec, qu'il explique de la ſorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la choſe ſeroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puiſque ce mot eſt joint, en cet endroit, à un pluriel ; & qu'ainſi la Princeſſe Nauſicaa diroit, *qu'elle n'ap-*

prouve point qu'une fille couche avec pluſieurs hommes avant que d'être mariée. Cependant c'eſt une choſe très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulyſſe. Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roy ſon pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes ; mais qu'il ne faut pas qu'on la voye entrer avec lui dans la Ville, à cauſe des Phéaques, peuple fort médiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours : ajoûtant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'eſt ainſi que tous les Interprétes ont expliqué en cet endroit les mots, ἀνδράσι μίσγεσθαι, *miſceri hominibus* ; y en ayant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les Perrault, *Gardez-vous bien de croire que* μίσγεσθαι *en cet endroit, veuille dire coucher.* En effet, ce mot eſt preſque employé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyſſée, pour dire fréquenter ; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lorſque la ſuite naturelle du diſcours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la perſonne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette ſignification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princeſſe auſſi ſage & auſſi honnête qu'eſt repréſentée Nauſicaa.

Ajoûtez l'étrange abſurdité qu'il s'enſuivroit de ſon diſcours, s'il pouvoit être pris ici dans ce ſens ; puiſqu'elle conviendroit en quelque ſorte par ſon raiſonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en eſt de même de μίσγεσθαι en Grec, que des mots *cognoſcere* & *commiſceri* dans le langage de l'Ecriture ; qui ne ſignifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *ſe mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que ſelon l'endroit où on les applique : ſi bien que toute la groſſiéreté prétendue du mot d'Homere ap-

partient entiérement à notre Cenſeur, qui ſalit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que ſur des interprétations fauſſes, qu'il ſe forge à ſa fantaiſie, ſans ſçavoir leur Langue, & que perſonne ne leur a jamais données.

La quatriéme bévûë eſt auſſi ſur un paſſage de l'Odyſſée. Eumée, dans le quinziéme Livre de ce Poëme, raconte qu'il eſt né dans une petite Iſle appellée (1) Syros, qui eſt au couchant de l'Iſle (2) d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots,

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Ortygiâ deſuper, quâ parte ſunt converſiones Solis.

petite Iſle ſituée au-deſſus de l'Iſle d'Ortygie, du côté que le Soleil ſe couche. Il n'y a jamais eu de difficulté ſur ce paſſage : tous les Interprétes l'expliquent de la ſorte ; & Euſtathius même apporte des exemples, où il fait voir que le verbe τρέπεσθαι, d'où vient τροπαὶ, eſt employé dans Homere, pour dire que le Soleil ſe couche. Cela eſt confirmé par Héſychius, qui explique le terme de τροπαὶ par celui de δύσεις, mot qui ſignifie inconteſtablement le couchant. Il eſt vrai qu'il y a (3) un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homere, par ces mots, a voulu auſſi marquer, *qu'il y avoit dans cette Iſle un antre, où l'on faiſoit voir les tours ou converſions du Soleil.* On ne ſçait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur, auſſi obſcur qu'Homere eſt clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ni lui, ni pas un autre, n'ont jamais prétendu qu'Homere ait voulu dire que l'Iſle de Syros étoit ſituée ſous le Tropique : & que l'on n'a jamais attaqué ni défendu ce grand Poëte ſur cette erreur ; parce qu'on

(1) *Syros.*] Iſle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. pag. 90.

(2) *Ortygie.*] Une des Cyclades, nommée depuis Délos.

(3) *Un vieux Commentateur.*] Didymus.

ne la lui a jamais imputée. Le ſeul M. P * *, qui, comme je l'ai montré par tant de preuves, ne ſçait point le Grec, & qui ſçait ſi peu la Géographie, que dans un de ſes Ouvrages il a mis le fleuve de Méandre, (1) & par conſéquent la Phrygie & Troye, dans la Gréce ; le ſeul M. Perrault, dis-je, vient, ſur l'idée chimérique qu'il s'eſt miſe dans l'eſprit, & peut-être ſur quelque miſérable note d'un Pédant, accuſer un Poëte, regardé par tous les anciens Géographes comme le pere de la Géographie, d'avoir mis l'Iſle de Syros, & la mer Méditerranée, ſous le Tropique ; faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas faite : & non ſeulement il l'en accuſe, mais il ſuppoſe que c'eſt une choſe reconnuë de tout le monde, & que les Interprétes ont tâché en vain de ſauver, en expliquant, dit-il, ce paſſage du Quadran que Phérécydès, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Iſle de Syros : quoique Euſtathius, le ſeul Commentateur qui a bien entendu Homere, ne diſe rien de cette interprétation ; qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque Commentateur de Diogéne (2) Laërce, lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves, par où notre Cenſeur prétend faire voir qu'Homere ne ſçavoit point les Arts ; & qui ne font voir autre choſe, ſinon que M. P * * ne ſçait point le Grec, qu'il entend médiocrement le Latin, & ne connoît lui-même en aucune ſorte les Arts.

Il a fait les autres bévûës, pour n'avoir pas entendu le Grec, mais il eſt tombé dans la cinquiéme

(1) *Il a mis le fleuve de Méandre.... dans la Gréce.*] Le Méandre eſt un fleuve de Phrygie, dans l'Aſie mineure. M. Perrault avoit dit dans une note de ſon Poëme intitulé, *Le ſiécle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Gréce. Mais il s'eſt juſtifié dans la ſuite, en diſant que cette partie de l'Aſie mineure où paſſe le Méandre, s'appelle la Gréce Aſiatique.

(2) *Diogéne Laërce.*] Voyez Diogéne Laërce de l'édition de M. Ménage, page 67. du Texte, & pag. 68. des Obſervations.

erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. *Ulyſe dans l'Odyſſée eſt*, dit-il, *reconnu par ſon Chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline aſſure que les Chiens ne paſſent jamais quinze ans.* M. P * * ſur cela fait le procès à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un chien vingt ans : Pline aſſurant que les chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'eſt condamner un peu légérement Homere ; puiſque non ſeulement Ariſtote, ainſi qu'il l'avouë lui-même, mais tous les Naturaliſtes modernes ; comme Jonſton, Aldroand, &c. aſſurent qu'il y a des chiens qui vivent vingt années : que même je pourrois lui citer des exemples dans notre ſiécle, de chiens qui en ont vécu juſqu'à vingt-deux ; & qu'enfin Pline, quoiqu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſçait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature ; au lieu qu'Homere, avant les Dialogues de M. P * *, n'a jamais été même accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoi ? M. Perrault eſt réſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & lui apporter l'autorité de Pline lui-même, qu'il n'a point lû, ou qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement la même choſe qu'Ariſtote & tous les autres Naturaliſtes : c'eſt à ſçavoir ; que les chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont juſques à vingt. Voici ſes termes : *Cette eſpéce de chiens, qu'on appelle chiens de Laconie, ne vivent que dix ans : Toutes les autres eſpéces de chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois juſques à vingt. Canes Laconici vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que notre Cenſeur voulant, ſur l'autorité de Pline, accuſer d'erreur un auſſi grand perſonnage qu'Homere, ne ſe donne pas la peine de

lire le paſſage de Pline, ou de ſe le faire expliquer; & qu'enſuite de tout ce grand nombre de bévûës, entaſſées les unes ſur les autres dans un ſi petit nombre de pages, il ait la hardieſſe de conclure, comme il a fait : *qu'il ne trouve point d'inconvénient,* (ce ſont ſes termes) *qu'Homere, qui eſt mauvais Aſtronome & mauvais Géographe, ne ſoit pas bon Naturaliſte ?* Y a-t-il un homme ſenſé, qui liſant ces abſurdités, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de M. P * *, puiſſe s'empêcher de jetter de colere le livre, & de dire comme Démiphon dans Térence, *Ipſum geſtio dari mî in conſpectum ?*

Je ferois un gros volume, ſi je voulois lui montrer toutes les autres bévûës qui ſont dans les ſept ou huit pages que je viens d'examiner, y en ayant preſque encore un auſſi grand nombre que je paſſe, & que peut-être je lui ferai voir dans la premiere édition de mon Livre ; ſi je voi que les hommes daignent jetter les yeux ſur ces éruditions Grecques, & lire des Remarques faites ſur un Livre que perſonne ne lit.

REFLEXION IV.

C'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, La tête dans les Cieux, & les pieds ſur la terre. Longin. Ch. III.

VIRGILE a traduit ce vers preſque mot pour mot dans le quatriéme Livre de l'Enéïde, appliquant à la Renommée ce qu'Homere dit de la Diſcorde.

Ingrediturque ſolo, & caput inter nubila condit.

Un ſi beau vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de M. Perrault, qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le diſcours ordinaire,

dinaire, il nous échape tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui eſt très-véritable ; c'eſt à ſçavoir que la Diſcorde régne par tout ſur la terre, & même dans le Ciel entre les Dieux ; c'eſt-à-dire, entre les Dieux d Homere. Ce n'eſt donc point la deſcription d'un Géant, comme le prétend notre Cenſeur, que fait ici Homere ; c'eſt une allégorie très-juſte : & bien qu'il faſſe de la Diſcorde un perſonnage, c'eſt un perſonnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le faſſe ; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'eſprit, & non point comme un être matériel ſubſiſtant dans la nature. Ainſi cette expreſſion du Pſeaume, *J'ai vû l'impie élevé comme un cédre du Liban*, ne veut pas dire que l'impie étoit un Géant, grand comme un cédre du Liban Cela ſignifie que l'impie étoit au faîte des grandeurs humaines ; & M. Racine eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte, par ces deux vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au vers d'Homere.

Pareil au cédre il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes, que Longin dit du vers d Homere ſur la Diſcorde. La vérité eſt pourtant, que ces paroles ne ſont point de Longin : puiſque c'eſt moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées : le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le vers d'Homere n'y étant point rapporté. C'eſt ce que M. Perrault n'a eu garde de voir ; parce qu'il n'a jamais lû Longin, ſelon toutes les apparences, que dans ma traduction. Ainſi penſant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne penſoit, puiſque c'eſt moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne ſçauroit nier qu'il n'ait auſſi attaqué Homere, & ſur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'eſprit,

quand il a blâmé ce vers ſur la Diſcorde, que dans ſon diſcours, au lieu de la Diſcorde, il a écrit, ſans y penſer, la Renommée.

C'eſt donc d'elle qu'il fait cette belle critique. *Que l'exagération du Poëte en cet endroit ne ſçauroit faire une idée bien nette. Pourquoi ? C'eſt*, ajoûte-t-il, *que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, ſa tête ne ſera point dans le Ciel ; & que ſi ſa tête eſt dans le Ciel, on ne ſçait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raiſonnement ! Mais où eſt-ce qu'Homere & Virgile diſent qu'on voit la tête de la Diſcorde, ou de la Renommée ? Et afin qu'elle ait la tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voye ou qu'on ne l'y voye pas ? N'eſt-ce pas ici le Poëte qui parle, & qui eſt ſuppoſé voir tout ce qui ſe paſſe même dans le Ciel, ſans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent ? En vérité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougiſſent pour moi, de me voir réfuter de ſi étranges raiſonnemens. Notre Cenſeur attaque enſuite une autre hyperbole d'Homere à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'eſt qu'une fade plaiſanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précédente, ſuffira, je croi, pour répondre à toutes les deux.

REFLEXION V.

Il en eſt de même de ces compagnons d'Ulyſſe changés en pourceaux, que Zoïle appelle de petits cochons larmoyans. Longin. Ch. VII.

IL paroît par ce paſſage de Longin, que Zoïle, auſſi bien que M. Perrault, s'étoit égayé à faire des railleries ſur Homere. Car cette plaiſanterie, *de petits cochons larmoyans*, a aſſez de rapport avec *les comparaiſons à longue queuë*, que notre Critique moderne reproche à ce grand Poëte. Et puiſque dans notre ſiécle, la liberté que Zoïle s'étoit don-

née, de parler ſans reſpect des plus grands Ecrivains de l'Antiquité, ſe met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits eſprits, auſſi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes ; il ne ſera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle maniere cette liberté a réuſſi autrefois à ce Rhéteur, homme fort ſçavant, ainſi que le témoigne Denys d'Halicarnaſſe, & à qui je ne voi pas qu'on puiſſe rien reprocher ſur les mœurs : puiſqu'il fut toute ſa vie très-pauvre ; & que malgré l'animoſité que ſes critiques ſur Homere & ſur Platon avoient excité contre lui, on ne l'a jamais accuſé d'autre crime que de ces critiques mêmes, & d'un peu de miſanthropie.

Il faut donc premiérement voir ce que dit de lui Vitruve, le célébre Architecte : car c'eſt lui qui en parle le plus au long ; & afin que M. Perrault ne m'accuſe pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Monſieur ſon frere le Médecin, qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après* (c'eſt Vitruve qui parle dans la traduction de ce Médecin) *Zoïle qui ſe faiſoit appeller le fleau d'Homere, vint de Macédoine à Alexandrie, & préſenta au Roi les livres qu'il avoit compoſés contre l'Iliade & contre l'Odyſſée. Ptolémée indigné que l'on attaquât ſi inſolemment le pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitât ainſi celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur maître, dont toute la terre admiroit les écrits, & qui n'étoit pas là préſent pour ſe défendre, ne fit point de réponſe. Cependant Zoïle ayant long-tems attendu, & étant preſſé de la néceſſité, fit ſupplier le Roi de lui faire donner quelque choſe. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponſe ; que puiſqu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri pluſieurs milliers de perſonnes, Zoïle devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir non ſeulement lui, mais pluſieurs autres encore, lui qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſçavant qu'Homere. Sa mort ſe raconte diverſement. Les*

uns diſent que Ptolémée le fit mettre en croix ; d'autres, qu'il fut lapidé ; & d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smirne. Mais de quelque façon que cela ſoit, il eſt certain qu'il a bien mérité cette punition : puiſqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'eſt celui de reprendre un Ecrivain, qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit.

Je ne conçoi pas comment M. Perrault le Médecin, qui penſoit d'Homere & de Platon à peu près les mêmes choſes que M. ſon frere & que Zoïle, a pû aller juſqu'au bout, en traduiſant ce paſſage. La vérité eſt qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été poſſible, tâchant d'inſinuer que ce n'étoit que les Sçavans, c'eſt-à dire, au langage de Meſſieurs Perrault les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un ſeul mot qui revienne au mot de Sçavant, & à l'endroit où M. le Médecin traduit : *Celui que tous les Sçavans reconnoiſſent pour leur maître*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles Lettres, reconnoiſſent pour leur chef.* En effet, bien qu'Homere ait ſçû beaucoup de choſes, il n'a jamais paſſé pour le maître des Sçavans. Ptolémée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'induſtrie de ſe nourrir, lui qui faiſoit profeſſion d'être beaucoup plus ſçavant qu'Homere.* Il y a, *lui qui ſe vantoit d'avoir plus d'eſprit qu'Homere.* D'ailleurs, Vitruve ne dit pas ſimplement, que Zoïle *préſenta ſes livres contre Homere à Ptolémée :* mais *qu'il les lui récita.* Ce qui eſt bien plus fort, & qui fait voir que ce Prince les blâmoit avec connoiſſance de cauſe.

M. le Médecin ne s'eſt pas contenté de ces adouciſſemens ; il a fait une note, où il s'efforce d'inſinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choſes à Vitruve ; & cela fondé, ſur ce que c'eſt un raiſonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puiſſe reprendre un Ecrivain qui n'eſt pas en état de rendre raiſon de ce qu'il a écrit ; & que par cette raiſon ce ſe-

roit un crime digne du feu, que de reprendre quelque choſe dans les écrits que Zoïle a faits contre Homere, ſi on les avoit à préſent. Je réponds premiérement, que dans le Latin il n'y a pas ſimplement, reprendre un Ecrivain ; mais citer, appeller en jugement des Ecrivains ; c'eſt-à-dire, les attaquer dans les formes ſur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires ; mais des Ecrivains qui ont été l'admiration de tous les ſiécles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons préſumer, quand nous trouvons quelque choſe à redire dans leurs écrits, que, s'ils étoient là préſens pour ſe défendre, nous ſerions tout étonnés, que c'eſt nous qui nous trompons. Qu'ainſi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les ſiécles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eu la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les écrits de M. Perrault, qui eſt, qu'on leur ait répondu quelque choſe.

Mais pour achever le Portrait de cet homme, il eſt bon de mettre auſſi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que M. Perrault cite le plus volontiers, c'eſt à ſçavoir Elien. C'eſt au Livre onziéme de ſes Hiſtoires diverſes. *Zoïle, celui qui a écrit contre Homere, contre Platon, & contre pluſieurs autres grands perſonnages, étoit d'Amphipolis, & fut diſciple de ce Polycrate qui a fait un Diſcours en forme d'accuſation contre Socrate. Il fut appellé le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près ſa figure. Il avoit une grande barbe qui lui deſcendoit ſur le menton, mais nul poil à la tête qu'il ſe raſoit juſqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement ſur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne ſe plaiſoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme ſi hargneux que ce miſérable. Un très-ſçavant homme lui ayant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la ſorte à dire du mal de tous les grands Ecrivains : C'eſt, repliqua-t-il,*

que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ramaſſer ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par tout connu ſous le nom du *vil Eſclave de Thrace*. On prétend que ce fut l'envie qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'eſt ce qui a fait que tous les envieux ont été depuis appellés du nom de Zoïles, témoin ces deux vers d'Ovide

Ingenium magni livor detrectat Homeri,
Quiſquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprès ce paſſage, afin de faire voir à M. Perrault qu'il peut fort bien arriver, quoiqu'il en puiſſe dire, qu'un Auteur vivant ſoit jaloux, d'un Ecrivain mort pluſieurs ſiécles avant lui. Et en effet, je connois plus d'un demi-ſçavant qui rougit lorſqu'on loue devant lui avec un peu d'excès ou Cicéron, ou Démoſthéne, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché pluſieurs fois en moi-même ce qui a pû attirer contre lui cette animoſité & ce déluge d'injures. Car il n'eſt pas le ſeul qui ait fait des Critiques ſur Homere & ſur Platon. Longin dans ce Traité même, comme nous le voyons, en a fait pluſieurs; & (1) Denis d'Halicarnaſſe n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. C'eſt qu'outre que leurs critiques ſont ſenſées, il paroît viſiblement qu'ils ne les font point

(1) *Denis d'Halicarnaſſe.*] Le grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, & Denis d'Halicarnaſſe, lui fit une réponſe qui contient ſa juſtification.

pour rabaiſſer la gloire de ces grands hommes ; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de diſconvenir du mérite de ces Héros, c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ils nous font par tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoiſſent pour leurs maîtres en l'art de parler, & pour les ſeuls modéles que doit ſuivre tout homme qui veut écrire : Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même tems un nombre infini de beautés ; tellement qu'on ſort de la lecture de leurs critiques, convaincu de la juſteſſe d'eſprit du Cenſeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'Ecrivain cenſuré. Ajoûtez, qu'en faiſant ces critiques, ils s'énoncent toujours avec tant d'égards, de modeſtie, & de circonſpection, qu'il n'eſt pas poſſible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainſi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrêmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous reſtent de ſes critiques, & par ce que les Auteurs nous en diſent, il avoit directement entrepris de rabaiſſer les Ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au-deſſous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyſſée, de contes de vieille, appellant Homere, un diſeur de fornettes. Il faiſoit de fades plaiſanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur ſi pédanteſque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin ſi tragique.

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-être ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là, & ce que c'eſt proprement qu'un pédant. Car il me ſemble que M. Perrault ne conçoit pas trop bien toute l'étenduë de ce mot. En

effet, ſi l'on en doit juger par tout ce qu'il inſinuë dans ſes Dialogues, un Pédant, ſelon lui, eſt un ſçavant nourri dans un Collége, & rempli de Grec & de Latin; qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puiſſe faire de nouvelles découvertes dans la nature, ni aller plus loin qu'Ariſtote, Epicure, Hyppocrate, Pline; qui croiroit faire une eſpéce d'impiété, s'il avoit trouvé quelque choſe à redire dans Virgile: qui ne trouve pas ſimplement Térence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection: qui ne ſe pique point de politeſſe: qui non ſeulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui reſpecte ſur tout les Auteurs que peu de gens liſent, comme Jaſon, Bartole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'Idée du Pédant qu'il paroît que M. Perrault s'eſt formée. Il ſeroit donc bien ſurpris ſi on lui diſoit: qu'un Pédant eſt preſque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant eſt un homme plein de lui-même, qui avec un médiocre ſçavoir décide hardiment de toutes choſes: qui ſe vante ſans ceſſe d'avoir fait de nouvelles découvertes: qui traite de haut en bas Ariſtote, Epicure, Hypocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie que Jaſon & Bartole étoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits paſſables dans Virgile; mais qui y trouve auſſi beaucoup d'endroits dignes d'être ſiflés: qui croit à peine Térence digne du nom de joli: qui au milieu de tout cela ſe pique ſur tout de politeſſe: qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs diſcours: En un mot, qui conte pour rien de heurter ſur cela le ſentiment de tous les hommes.

M. Perrault me dira peut être que ce n'eſt point là le véritable caractére d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'eſt le portrait qu'en fait le célébre Regnier; c'eſt-à-dire, le Poëte François, qui du

conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractere des hommes. C'eſt dans ſa dixiéme Satyre, où décrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il,

Faiſoit par ſon ſçavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il lui donne enſuite ces ſentimens,

Qu'il a, pour enſeigner, une belle maniere :
Qu'en ſon globe il a vû la matiere premiere,
Qu'Epicure eſt yvrogne, Hypocrate un bourreau :
Que Barthole & Jaſon ignorent le Barreau :
Que Virgile eſt paſſable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être ſiflé des Pages :
Que Pline eſt inégal, Térence un peu joli :
Mais ſur tout il eſtime un langage poli.
Ainſi ſur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre :
L'un avorte avant tems les œuvres qu'il conçoit :
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le fouet, &c.

Je laiſſe à M. P** le ſoin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces vers : ou un homme de l'Univerſité, qui a un ſincere reſpect pour tous les grands Ecrivains de l'Antiquité, & qui en inſpire, autant qu'il peut, l'eſtime à la jeuneſſe qu'il inſtruit ; ou un Auteur préſomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de groſſiers, de viſionnaires, d'inſenſés ; & qui étant

déja avancé en âge, employe le reſte de ſes jours, & s'occupe uniquement à contredire le ſentiment de tous les hommes.

REFLEXION VI.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choſes, cela gâte tout. Longin. Chap. VIII.

IL n'y a rien de plus vrai, ſur tout dans les vers : & c'eſt un des grands défauts de Saint-Amand. Ce Poëte avoit aſſez de génie pour les Ouvrages de débauche, & de Satyre outrée, & il a même quelquefois des boutades aſſez heureuſes dans le ſérieux : mais il gâte tout par les baſſes circonſtances qu'il y mêle. C'eſt ce qu'on peut voir dans ſon Ode intitulée *la Solitude*, qui eſt ſon meilleur Ouvrage, où parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient préſenter mal-à-propos aux yeux les choſes du monde les plus affreuſes, des crapaux, & des limaçons qui bavent : le ſqueléte d'un pendu, &c.

Là branle le ſqueléte horrible
D'un pauvre Amant qui ſe pendit.

Il eſt ſur tout bizarrement tombé dans ce défaut en ſon *Moïſe ſauvé*, à l'endroit du paſſage de la mer rouge ? au lieu de s'étendre ſur tant de grandes circonſtances qu'un ſujet ſi majeſtueux lui préſentoit, il perd le tems à peindre le petit enfant, qui va, ſaute, revient, & ramaſſant une coquille, la va montrer à ſa mere, & met en quelque ſorte, comme j'ai dit dans ma Poëtique, les poiſſons aux fenêtres par ces deux vers,

Et là près des rempars que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Il n'y a que M. P** au monde quipuiſſe ne pas

ſentir le comique qu'il y a dans ces deux vers, où il ſemble en effet que les poiſſons ayent loué des fenêtres pour voir paſſer le peuple Hébreu. Cela eſt d'autant plus ridicule que les poiſſons ne voyent preſque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placés d'une telle maniere, qu'il étoit bien difficile quand ils auroient eu la tête hors de ces rempars, qu'ils puſſent bien découvrir cette marche. M. P** prétend néanmoins juſtifier ces deux vers : mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en vérité je croirois abuſer du papier, ſi je l'employois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaiſon que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand Poëte à choiſir, & à ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut ſur tout aux comparaiſons d'Homere, & en fait le principal objet de ſes plaiſanteries dans ſon dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'eſt que ces plaiſanteries : M. P** n'étant pas en réputation d'être fort plaiſant ; & comme vrai-ſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la curioſité des Lecteurs, en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'eſt que les Dialogues de M. P**

C'eſt une converſation qui ſe paſſe entre trois perſonnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & ſur tout de Platon, eſt M. P** lui-même, comme il le déclare dans ſa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé ; & je ne ſçai pas trop pourquoi il a pris ce titre Eccléſiaſtique, puiſqu'il n'eſt parlé dans ce Dialogue que de choſes très-profanes ; que les Romans y ſont loués par excès, & que l'Opéra y eſt regardé comme le comble de la perfection, où la Poëſie pouvoit arriver en notre Langue. Le ſecond de ces perſonnages eſt un Chevalier, admirateur de M. l'Abbé ; qui eſt là com-

me ſon Tabarin pour appuyer ſes déciſions, & qui le contredit même quelquefois à deſſein, pour le faire mieux valoir. M. P** ne s'offenſera pas ſans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à ſon Chevalier : puiſque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, (1) qu'il eſtime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troiſiéme de ces perſonnages, qui eſt beaucoup le plus ſot des trois, eſt un Préſident, protecteur des Anciens, qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier ; qui ne ſçauroit ſouvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui défend quelquefois ſi ſottement la raiſon, qu'elle devient plus ridicule dans ſa bouche que le mauvais ſens. En un mot, il eſt là comme le faquin de la Comédie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce ſont là les Acteurs de la Piéce. Il faut maintenant les voir en action.

M. l'Abbé, par exemple, déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaiſons d'Homere, où le Poëte non content de dire préciſément ce qui ſert à la comparaiſon, s'étend ſur quelque circonſtance hiſtorique de la choſe, dont il eſt parlé : comme lorſqu'il compare la cuiſſe de Ménélas bleſſé, à de l'hyvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplait à M. l'Abbé, & il ne ſçauroit ſouffrir ces ſortes de *comparaiſons à longue queuë*, mot agréable, qui eſt d'abord admiré par M. le Chevalier, lequel prend de là occaſion de raconter quantité de jolies choſes qu'il dit auſſi à la campagne l'année derniere, à propos de ces *comparaiſons à longue queuë*.

Ces plaiſanteries étonnent un peu M. le Préſi-

(1) *Qu'il eſtime plus les Dialogues de Mendor & de Tabarin.*] Voyez la Remarque ſur le vers 86. du premier Chant de l'Art poëtique, où il eſt parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

dent, qui ſent bien la fineſſe qu'il y a dans ce mot de *longue queuë*. Il ſe met pourtant à la fin en devoir de répondre. La choſe n'étoit pas ſans doute fort mal-aiſée, puiſqu'il n'avoit qu'à dire, ce que tout homme qui ſçait les élémens de la Rhétorique auroit dit d'abord : Que les comparaiſons, dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, ne ſont pas ſimplement miſes pour éclaircir, & pour orner le diſcours ; mais pour amuſer & pour délaſſer l'eſprit du Lecteur, en le détachant de tems en tems du principal ſujet, & le promenant ſur d'autres images agréables à l'eſprit : Que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non ſeulement toutes les comparaiſons, mais tous les diſcours ſont pleins d'images de la nature, ſi vrayes & ſi variées, qu'étant toujours le même, il eſt néanmoins toujours différent : inſtruiſant ſans ceſſe le Lecteur, & lui faiſant obſerver dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choſes qu'il ne s'aviſoit pas d'y remarquer. Que c'eſt une vérité univerſellement reconnuë, qu'il n'eſt point néceſſaire, en matiere de Poëſie, que les points de la comparaiſon ſe répondent ſi juſte les uns aux autres : qu'il ſuffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude ſentiroit ſon Rhéteur.

C'eſt ce qu'un homme ſenſé auroit pû dire ſans peine à M. l'Abbé, & à M. le Chevalier : mais ce n'eſt pas ainſi que raiſonne M. le Préſident. Il commence par avouer ſincérement que nos Poëtes ſe feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaiſons étenduës ; & n'excuſe Homere, que parce qu'il avoit le goût oriental, qui étoit, dit-il, le goût de ſa nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le goût des Orientaux, qui, à cauſe du feu de leur imagination, & la vivacité de leur eſprit, veulent toujours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſçauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours ; Au lieu que

nous autres Européens, nous nous contentons d'un ſeul ſens, & ſommes bien-aiſes qu'on ne nous diſe qu'une ſeule choſe à la fois. Belles obſervations que M. le Préſident a faites dans la nature, & qu'il a faites tout ſeul ! puiſqu'il eſt faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'eſprit que les Européens, & ſur tout que les François, qui ſont fameux par tout pays, pour leur conception vive & prompte : le ſtile figuré, qui régne aujourd'hui dans l'Aſie mineure & dans les pays voiſins, & qui n'y régnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres nations barbares, qui peu de tems après Heraclius inondérent ces pays, & y portérent avec leur langue & avec leur religion, ces manieres de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Peres Grecs de l'Orient, comme S. Juſtin, S. Baſile, S. Chryſoſtome, S. Gregoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce ſtile dans leurs écrits : & ni Hérodote, ni Denis d'Halicarnaſſe, ni Lucien, ni Joſeph, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaiſons à longue queuë*, M. le Préſident rappelle toutes ſes forces, pour renverſer ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de M. l'Abbé, & répond enfin : Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queuës des Princeſſes, ſi elles ne traînoient juſqu'à terre ; de même les comparaiſons dans le Poëme Epique ſeroient blâmables, ſi elles n'avoient des queuës fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponſes qui ayent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaiſons à des Princeſſes ? Cependant M. le Chevalier, qui juſqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Préſident avoit dit, eſt ébloui de la ſolidité de cette réponſe, & commence à avoir peur pour M. l'Abbé, qui frappé auſſi du grand ſens de ce diſcours, s'en tire pourtant avec aſſez de peine, en avouant contre ſon premier ſen-

timent, qu'à la vérité on peut donner de longues queuës aux comparaiſons ; mais ſoutenant qu'il faut, ainſi qu'aux robes des Princeſſes, que ces queuës ſoient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaiſons d'Homere, où les queuës ſont de deux étoffes différentes ; de ſorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînt de coudre des queuës de différente étoffe aux robes des Princeſſes, voilà le Préſident qui auroit entiérement cauſe gagnée ſur les comparaiſons. C'eſt ainſi que ces trois Meſſieurs manient entre eux la raiſon humaine ; l'un faiſant toujours l'objection qu'il ne doit point faire ; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver ; & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que ſi le Préſident a eu ici quelque avantage ſur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt ſa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit eſt dans le douziéme Livre de l'Odyſſée, où Homere, ſelon la traduction de M. P** raconte : *Qu'Ulyſſe étant porté ſur ſon mât briſé, vers la Charybde, juſtement dans le tems que l'eau s'élevoit ; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une ſauve-ſouris, & où il attendit, ainſi ſuſpendu, que ſon mât qui étoit allé à fond, revint ſur l'eau ; ajoûtant que lorſqu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un Juge qui ſe léve de deſſus ſon Siége pour aller dîner, après avoir jugé pluſieurs procès.* M. l'Abbé inſulte fort à M. le Préſident ſur cette comparaiſon bizarre du Juge qui va dîner ; & voyant le Préſident embarraſſé, *Eſt-ce*, ajoûte-t-il, *que je ne traduis pas fidélement le Texte d'Homere ?* Ce que ce grand défenſeur des Anciens n'oſeroit nier. Auſſi-tôt M. le Chevalier revient à la charge ; & ſur ce que le Préſident répond : que le Poëte donne à tout cela un tour ſi agréable, qu'on ne peut pas n'en être point charmé : *Vous vous mo-*

quez, pourſuit le Chevalier : *Dès le moment qu'Homere, tout Homere qu'il eſt, veut trouver de la reſſemblance entre un homme qui ſe réjouit de voir ſon mât revenir ſur l'eau, & un Juge qui ſe léve pour aller dîner, après avoir jugé pluſieurs procès, il ne ſçauroit dire qu'une impertinence.*

Voilà donc le pauvre Préſident fort accablé ; & cela faute d'avoir ſçû, que M. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévûës qui ayent jamais été faites, prenant une date pour une comparaiſon. Car il n'y a en effet aucune comparaiſon en cet endroit d'Homere. Ulyſſe raconte que voyant le mât, & la quille de ſon vaiſſeau, ſur leſquels il s'étoit ſauvé, qui s'engloutiſſoient dans la Charybde ; il s'acrocha, comme un oiſeau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher, & qu'il y demeura long-tems attaché, dans l'eſpérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de ſon vaiſſeau : Qu'en effet ce qu'il avoit prévû arriva : & qu'environ vers l'heure qu'un Magiſtrat, ayant rendu la juſtice, quitte ſa ſéance pour aller prendre ſa réfection, c'eſt-à-dire, environ ſur les trois heures après midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il ſe remit deſſus. Cette date eſt d'autant plus juſte qu'Euſtathius aſſure, que c'eſt le tems d'un des réflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures ; & qu'autrefois en Gréce on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magiſtrats entroient au Conſeil ; par celui où ils y demeuroient ; & par celui où ils en ſortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interpréte, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaiſon prétenduë, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à M. l'Abbé qui la lui fait faire ſi mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la converſation de ces

trois Meſſieurs, M. l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponſe déciſive qu'il fait à M. le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaiſons, on dit qu'Homere compare Ulyſſe, qui ſe tourne dans ſon lit, au boudin qu'on rôtit ſur le gril.* A quoi M. l'Abbé répond : *Cela eſt vrai ;* & à quoi je réponds. Cela eſt ſi faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité eſt que dans le vingtiéme Livre de l'Odyſſée, il compare Ulyſſe qui ſe tourne çà & là dans ſon lit, brûlant d'impatience de ſe ſoûler, comme dit Euſtathius, du ſang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire ſur un grand feu le ventre ſanglant, & plein de graiſſe, d'un animal, dont il brûle de ſe raſſaſier, le tournant ſans ceſſe de côté & d'autre.

En effet, tout le monde ſçait que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets : que le *ſumen*, c'eſt-à-dire, le ventre de la truye parmi les Romains, étoit vanté par excellence, & défendu même par une ancienne Loi Cenſorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de ſang & de graiſſe*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui ſont ſi vrais de cette partie du corps, ont donné occaſion à un miſérable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyſſée en François, de ſe figurer qu'Homere parloit là du boudin : parce que le boudin de pourceau ſe fait communément avec du ſang & de la graiſſe ; & il l'a ainſi ſottement rendu dans ſa traduction. C'eſt ſur la foi de ce Traducteur, que quelques ignorans, & M. L'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homere comparoit Ulyſſe à un boudin : quoique ni le Grec ni le Latin n'en diſent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bévûë. Cela montre bien les étranges inconvéniens qui arri-

vent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne ſçavent point.

REFLEXION VII.

Il faut ſonger au jugement que toute la poſtérité fera de nos Ecrits. Longin. Chap. XII.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Poſtérité, qui puiſſe établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant ſa vie, quelques éloges qu'il ait reçûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ſes Ouvrages ſoient excellens. De faux brillans, la nouveauté du ſtile, un tour d'eſprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir ; & il arrivera peut-être que dans le ſiécle ſuivant on ouvrira les yeux, & que l'on mépriſera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronſard, & dans ſes imitateurs, comme du Bellay, du Bartas, Deſportes, qui dans le ſiécle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même choſe étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient ; mais qui à la fin furent entiérement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, ſoit venuë de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'eſt venuë, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de ſolidité & de perfection, qui eſt néceſſaire pour faire durer, & pour faire à jamais priſer des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Ciceron & Virgile, étoit déja fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y étoient encore plus eſtimés que de

leur tems même ; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs écrits, ayant atteints le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'eſt donc point la vieilleſſe des mots & des expreſſions dans Ronſard, qui a décrié Ronſard ; c'eſt qu'on s'eſt apperçû tout d'un coup que les beautés qu'on y croyoit voir n'étoient point des beautés. Ce que Bertaut, Malherbe, de Lingendes, & Racan, qui vinrent après lui, contribuérent beaucoup à faire connoître, ayant attrapé dans le genre ſérieux le vrai génie de la Langue Françoiſe, qui bien loin d'être en ſon point de maturité du tems de Ronſard, comme Paſquier ſe l'étoit perſuadé fauſſement, n'étoit pas même encore ſortie de ſa premiere enfance. Au contraire le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau, & des Epîtres naïves, ayant été trouvé, même avant Ronſard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres ; non ſeulement leurs Ouvrages en ce genre ne ſont point tombés dans le mépris, mais ils ſont encore aujourd'hui généralement eſtimés : juſques-là même, pour prouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur ſtile ; & c'eſt ce qui a ſi bien réuſſi au célébre M. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue ſuite d'années, qui puiſſe établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lorſque les Ecrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de ſiécles, & n'ont été mépriſés que par quelques gens de goût bizarre ; car il ſe trouve toujours des goûts dépravés : alors non ſeulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Ecrivains. Que ſi vous ne voyez point les beautés de leurs Ecrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y ſont point, mais que vous êtes aveugle, & que vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les Ouvrages d'eſprit. Il n'eſt plus queſtion, à l'heure qu'il eſt, de ſçavoir ſi Homere,

Platon, Ciceron, Virgile, ſont des hommes merveilleux. C'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiécles en ſont convenus : il s'agit de ſçavoir en quoi conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de ſiécles ; & il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles Lettres, auſquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je ſuppoſe que vous ſçachiez la Langue de ces Auteurs. Car ſi vous ne la ſçavez point, & ſi vous ne vous l'êtes point familiariſée, je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautés : je vous blâmerai ſeulement d'en parler. Et c'eſt en quoi on ne ſçauroit trop condamner M. P**, qui ne ſçachant point la Langue d'Homere, vient hardiment lui faire ſon procès ſur les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & dire au genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de ſiécles : Vous avez admiré des ſottiſes. C'eſt à peu près la même choſe qu'un aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les ruës : Meſſieurs, je ſçai que le Soleil que vous voyez, vous paroît fort beau ; mais moi qui ne l'ai jamais vû, je déclare qu'il eſt fort laid.

Mais pour revenir à ce que je diſois : puiſque c'eſt la poſtérité ſeule qui met le véritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroiſſe un Ecrivain moderne, le mettre aiſément en paralléle avec ces Ecrivains admirés durant un ſi grand nombre de ſiécles : puiſqu'il n'eſt pas même ſûr que ſes Ouvrages paſſent avec gloire au ſiécle ſuivant. En effet, ſans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous point vû d'Auteurs admirés dans notre ſiécle, dont la gloire eſt déchûë en très-peu d'années ? Dans quelle eſtime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de Balzac ? On ne parloit pas de lui ſimplement com-

me du plus éloquent homme de ſon ſiécle, mais comme du ſeul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuſes On peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſçû ſa Langue que lui, & mieux entendu la propriété des mots, & la juſte meſure des périodes. C'eſt une louange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'eſt apperçû tout d'un coup, que l'art où il s'eſt employé toute ſa vie, étoit l'art qu'il ſçavoit le moins; je veux dire l'art de faire une lettre. Car bien que les ſiennes ſoient toutes pleines d'eſprit, & de choſes admirablement dites; on y remarque par tout les deux vices les plus oppoſés au genre épiſtolaire, c'eſt à ſçavoir, l'affectation & l'enflûre; & on ne peut plus lui pardonner ce ſoin vicieux qu'il a de dire toutes choſes autrement que ne le diſent les autres hommes. De ſorte que tous les jours on retorque contre lui ce même vers que Mainard a fait autrefois à ſa louange,

Il n'eſt point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le liſent; mais il n'y a plus perſonne qui oſe imiter ſon ſtile; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la riſée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illuſtre que celui de Balzac : Corneille eſt celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en notre tems; & on ne croyoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élévation de génie, ni qui ait plus compoſé. Tout ſon mérite pourtant à l'heure qu'il eſt, ayant été mis par le tems comme dans un creuſet, ſe réduit à huit ou neuf Piéces de Théatre qu'on admire, & qui ſont, s'il faut ainſi parler, comme le Midi de ſa Poëſie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes piéces, outre les fautes de Langue qui y ſont aſſez fréquentes, on commence à s'apperce-

voir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainſi non ſeulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui M. Racine ; mais il ſe trouve même quantité de gens qui le lui préférent. La poſtérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je ſuis perſuadé que les écrits de l'un & de l'autre paſſeront aux ſiécles ſuivans. Mais juſques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en paralléle avec Euripide, & avec Sophocle : puiſque leurs Ouvrages n'ont point encore le ſceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de pluſieurs ſiécles.

Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que dans ce nombre d'Ecrivains approuvés de tous les ſiécles, je veuille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne ſe ſont acquis qu'une médiocre eſtime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sênéque, & pluſieurs autres, à qui on peut non ſeulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, juſtement préférer beaucoup d'Ecrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux, dont le nom ſeul fait l'éloge, comme Homere, Platon, Ciceron, Virgile, &c. Et je ne régle point l'eſtime que je fais d'eux par le tems qu'il y a que leurs Ouvrages durent, mais par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'eſt de quoi il eſt bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut inſinuer notre Cenſeur ; qu'on ne loüe les Anciens que parce qu'ils ſont anciens ; & qu'on ne blâme les modernes, que parce qu'ils ſont modernes : ce qui n'eſt point du tout véritable, y ayant beaucoup d'anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de modernes que tout le monde loüe. L'antiquité d'un Ecrivain n'eſt pas un titre certain de ſon mérite : mais l'antique & conſtante admiration qu'on a toujours euë pour ſes Ouvrages, eſt une preuve ſûre & infaillible qu'on les doit admirer.

REFLEXION VIII.

Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Longin. Chap. XXVII.

LONGIN donne ici aſſez à entendre qu'il avoit trouvé des choſes à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point ? Mais en même tems il déclare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appellées proprement fautes, & que ce ne ſont que de petites négligences où Pindare eſt tombé, à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il n'étoit pas en ſa puiſſance de régler comme il vouloit. C'eſt ainſi que le plus grand & le plus ſévere de tous les Critiques Grecs parle de Pindare même en le cenſurant.

Ce n'eſt pas là le langage de M. P**, homme qui ſûrement ne ſçait point de Grec. Selon lui, Pindare non ſeulement eſt plein de véritables fautes ; mais c'eſt un Auteur qui n'a aucune beauté, un diſeur de galimathias impénétrable, que jamais perſonne n'a pû comprendre, & dont Horace s'eſt moqué quand il a dit que c'étoit un Poëte inimitable. En un mot, c'eſt un Ecrivain ſans mérite, qui n'eſt eſtimé que d'un certain nombre de Sçavans, qui le liſent ſans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miſérables Sentences, dont il a ſemé ſes Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer ſans preuves dans le dernier de ſes Dialogues. Il eſt vrai que dans un autre de ſes Dialogues il vient à la preuve devant Madame la Préſidente Morinet, & prétend montrer que le commencement de la premiere Ode de ce grand Poéte ne s'entend point. C'eſt ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite. Car il faut avouer que ſi

Pindare s'étoit énoncé comme lui, (1) la Serre, (2) ni Richeſource, ne l'emporteroient pas ſur Pindare pour le galimathias, & pour la baſſeſſe.

On ſera donc aſſez ſurpris ici de voir, que cette baſſeſſe & ce galimathias appartiennent entiérement à M. P * *, qui en traduiſant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver. Mais pour cela, il faut ſçavoir, que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès, & Anaxagore, fameux Philoſophes Naturaliſtes, & qui avoient enſeigné la Phyſique avec un fort grand ſuccès. L'opinion de Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe des choſes, étoit ſur tout célébre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été diſciple d'Anaxagore, avoit encore pouſſé la choſe plus loin qu'eux; & non ſeulement avoit pénétré fort avant dans la connoiſſance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucréce a fait depuis à ſon imitation; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Phyſique en Vers. On a perdu ſon Poëme. On ſçait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elémens, & vraiſemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'or & des autres métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu ſi fameux dans la Gréce, qu'il y avoit fait regarder ſon Auteur comme une eſpéce de Divinité.

Pindare venant donc à compoſer ſa premiere Ode Olympique à la louange d'Hieron Roi de Sicile,

(1) *La Serre.*] Voyez la Remarque ſur le Vers 176. de la Satyre I. I.

(2) *Richeſource.*] Jean de Soudier, Ecuyer, Sieur de Richeſource, étoit un miſérable déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Modérateur de l'Académie des Orateurs*; parce qu'il faiſoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit compoſé quelques ouvrages, parmi leſquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique eſt une *Camouflade*.

qui

qui avoit remporté le prix de la courſe des chevaux, débute par la choſe du monde la plus ſimple & la plus naturelle, qui eſt : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'eau & l'or, comme les deux plus excellentes choſes du monde : mais que s'étant conſacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puiſque c'eſt en effet ce que les hommes font de plus grand ; & que de dire qu'il y ait quelque autre combat auſſi excellent que le combat Olympique, c'eſt prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Aſtre auſſi lumineux que le Soleil. Voilà la penſée de Pindare miſe dans ſon ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une exacte Proſe. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de ſi excellent que l'eau : Il n'y a rien de plus éclatant que l'or, & il ſe diſtingue entre toutes les autres ſuperbes richeſſes, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon eſprit, puiſque c'eſt des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour, on puiſſe voir quelque autre Aſtre auſſi lumineux que le Soleil ; ni que ſur la terre nous puiſſions dire, qu'il y ait quelque autre combat auſſi excellent que le combat Olympique.*

Pindare eſt preſque ici traduit mot pour mot ; & je ne lui ai prêté que le mot de, *ſur la terre*, que le ſens améne ſi naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que traduire, qui puiſſe me chicaner là-deſſus. Je ne prétends donc pas, dans une traduction ſi littérale avoir fait ſentir toute la force de l'original ; dont la beauté conſiſte principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majeſté & quelle nobleſſe un homme de bon ſens n'y peut il pas remarquer, même dans la ſéchereſſe de ma traduction ? Que de grandes images préſentées d'abord ! l'eau, l'or, le feu, le ſoleil ! Que

de ſublimes Figures enſemble ! la Métaphore, l'Apoſtrophe, la Métonymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expreſſion : *Les vaſtes deſerts du Ciel, quand il fait jour*, eſt peut-être une des plus grandes choſes qui ayent jamais été dites en Poëſie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaſte ſolitude c'eſt au contraire dès que le Soleil vient à ſe montrer ? De ſorte que par le ſeul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare eſt comme un grand fleuve qui marche à flots bouillonnans ; & que de ſa bouche, comme d'une ſource profonde, il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes.*

Fervet immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de M. P **. La voici : *L'eau eſt très-bonne à la vérité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, éclate merveilleuſement parmi les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais, mon eſprit, ſi tu deſires chanter des combats, ne contemple point d'autre Aſtre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne ſçaurions chanter des combats plus illuſtres que les combats Olympiques.* Peut-on jamais voir un plus plat galimathias ? *L'eau eſt très-bonne à la vérité*, eſt une maniere de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majeſté de Pindare. Le mot d'ἄριστον ne veut pas ſimplement dire en Grec *bon*, mais *merveilleux*, *divin*, *excellent entre les choſes excellentes*. On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules Céſar étoient ἄριστοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de *bonnes gens ?* D'ailleurs le mot de *bonne eau* en François, tombe dans le bas, à cauſe que cette façon de parler s'employe dans des uſages

bas & populaires, *à l'Enſeigne de la bonne eau, à la bonne eau-de-vie.* Le mot d'*à la vérité* en cet endroit eſt encore plus familier & plus ridicule, & n'eſt point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ ſont comme des eſpéces d'enclitiques, qui ne ſervent qu'à ſoutenir la verſification. *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y eſt point non plus. *Eclate merveilleuſement parmi les richeſſes. Merveilleuſement* eſt burleſque en cet endroit. Il n'eſt point dans le Grec, & ſe ſent de l'ironie que M. P** a dans l'eſprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduiſant. *Qui rendent l'homme ſuperbe.* Cela n'eſt point dans Pindare, qui donne l'épithéte de ſuperbe aux richeſſes mêmes, ce qui eſt une figure très-belle : au lieu que dans la traduction, n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conſéquent de poëſie. *Mais, mon eſprit, &c.* C'eſt ici où M. P** achéve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un ſens ſi noble, ſi majeſtueux, & ſi clair, on me diſpenſera d'en faire l'analyſe.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon, dans quel Dictionnaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μὰ δὲ en Grec, ou *ne* en Latin, voulût dire, *Car.* Cependant c'eſt ce *Ca* qui fait ici toute la confuſion du raiſonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne ſçait-il pas qu'en toute Langue mettez un *Car* mal à propos, il n'y a point de raiſonnement qui ne devienne abſurde ? Que je diſe par exemple, *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, & M. P** ne l'a point entendu ;* Voilà parler très-juſte. Mais ſi je dis : *Il n'y a rien de ſi clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare ; car M. P** ne l'a point entendu ;* c'eſt fort mal argumenté ; parce que d'un fait très-véritable je fais une raiſon très-fauſſe, & qu'il eſt fort indifférent, pour faire qu'une choſe

ſoit claire ou obſcure, que M. P** l'entende ou ne l'entende point.

Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'eſt pas poſſible que lui-même ne ſente. J'oſerai ſeulement l'avertir, que lorſqu'on veut critiquer d'auſſi grands hommes qu'Homere & que Pindare, il faut avoir du moins les premieres teintures de la Grammaire ; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais ſens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne l'entend point, & qui ne ſçait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainſi convaincu M. P** ſur le Grec & ſur le Latin, il trouvera bon que je l'avertiſſe auſſi, qu'il y a une groſſiere faute de François dans ces mots de ſa traduction : *Mais, mon eſprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple* à l'impératif, n'a point d's. Je lui conſeille donc de renvoyer cette s au mot de *Caſuite*, qu'il écrit toujours ainſi, quoiqu'on doive toujours écrire & prononcer *Caſuiſte*. Cette s, je l'avouë, y eſt un peu plus néceſſaire qu'au pluriel du mot d'*Opera* : car bien que j'aye toujours entendu prononcer des Opéras, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas aſſurer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la ſorte.

REFLEXION IX.

Les mots bas ſont comme autant de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion. Longin Chap. XXXIV.

CETTE Remarque eſt vraye dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. On ſouffrira plutôt, généralement parlant, une penſée baſſe exprimée en termes nobles, que la penſée la plus noble exprimée en termes bas. La raiſon de cela eſt, que tout le

monde ne peut pas juger de la juſteſſe & de la force d'une penſée : mais qu'il n'y a preſque perſonne, ſur tout dans les Langues vivantes, qui ne ſente la baſſeſſe des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuſe Hérodote, c'eſt-à-dire le plus poli de tous les Hiſtoriens Grecs, d'avoir laiſſé échaper des mots bas dans ſon Hiſtoire. On en reproche à Tité-Live, à Saluſte, & à Virgile.

N'eſt-ce donc pas une choſe fort ſurprenante, qu'on n'ait jamais fait ſur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ait compoſé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Enéide ; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui deſcende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui diſe ſi volontiers les petites choſes : ne ſe ſervant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art & d'induſtrie, comme Denis d'Halicarnaſſe, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire ſur la baſſeſſe des mots, Longin ne l'auroit pas vrai-ſemblablement plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par là le peu de ſens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec ſans ſçavoir de Grec ; & qui ne liſant Homere que dans des traductions Latines très-baſſes, ou dans des traductions Françoiſes encore plus rampantes, imputent à Homere les baſſeſſes de ſes Traducteurs, & l'accuſent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas aſſez noblement parlé Latin ou François. Ces Meſſieurs doivent ſçavoir que les mots des Langues ne répondent pas toujours juſte les uns aux autres ; & qu'un terme Grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en François que par un terme très-bas. Cela ſe voit par le mot d'*Aſinus* en Latin, & d'*Ane* en François, qui ſont de la derniere baſſeſſe dans l'une & dans l'autre de ces Langues ; quoique le mot qui ſignifie ces

animal, n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en eſt de même du mot de *Mulet*, & de pluſieurs autres.

En effet, les Langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les mots; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes ſur de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort pauvre; & il y a un très-grand nombre de petites choſes qu'elle ne ſçauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes elle nomme ſans s'avilir, *un Mouton*, *une Chèvre*, *une Brebis*; elle ne ſçauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtile un peu élevé, nommer *un Veau*, *une Truye*, *un Cochon*. Le mot de *Geniße* en François, eſt fort beau; ſur tout dans une Eglogue: *Vache* ne s'y peut pas ſouffrir. *Paſteur* & *Berger* y ſont du plus bel uſage: *Gardeurs de Pourceaux*, ou *Gardeurs de Bœufs*, y ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βυκόλος, qui répondent à ces deux mots François: & c'eſt pourquoi Virgile a intitulé ſes Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers, ou des gardeurs de Bœufs*.

Je pourrois rapporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de notre Langue, prendrons-nous le parti d'accuſer Homere & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir pas prévû que ces termes, quoique ſi nobles & ſi doux à l'oreille en leur Langue, ſeroient bas & groſſiers étant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe ſur lequel M. P** fait le procès à Homere. Il ne ſe contente pas de le condamner ſur les baſſes traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande ſureté, il traduit lui-même ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire baſſement toutes choſes, il fait ſi bien

que, racontant le ſujet de l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ait jamais été traité, un Ouvrage auſſi burleſque que (1) *l'Ovide en belle humeur.*

Il change ce ſage vieillard, qui avoit ſoin des troupeaux d'Ulyſſe, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit, *que la nuit couvroit la terre de ſon ombre, & cachoit les chemins aux Voyageurs*, il traduit : *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës.* Au lieu de la magnifique chauſſure dont Télémaque lie ſes pieds délicats, il lui fait mettre ſes *beaux ſouliers* de parade. A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit, *que ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur des pierres fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit frottées de quelque huile précieuſe :* Il met *que Neſtor s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent.* Il explique par tout le mot de *Sus ;* qui eſt fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui eſt de la derniere baſſeſſe en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egiſthe le fit aſſaſſiner dans ſon Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable :* il met dans la bouche d'Agamemnon cette maniere de parler baſſe : *Egiſthe me fit aſſommer comme un bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulyſſe voyant ſon Vaiſſeau fracaſſé, & ſon mât renverſé d'un coup de tonnerre, il lia enſemble, du mieux qu'il put, ce mât avec ſon reſte de Vaiſſeau, & s'aſſit deſſus.* Il fait dire à Ulyſſe, *qu'il ſe mit à cheval ſur ſon mât.* C'eſt en cet endroit qu'il fait cette énorme bévûë, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Obſervations.

Il dit encore ſur ce ſujet cent autres baſſeſſes de la même force, exprimant en ſtile rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siécle,

(1) *L'Ovide en belle humeur.*] Ouvrage ſur le Vers 90. du premier Chant de l'Art ridicule de Daſſouci. Voyez la Remarque poëtique.

qu'Héſiode appelle le ſiécle des Héros, où l'on ne connoiſſoit point la molleſſe & les délices; où l'on s'habi loit ſoi-même, & qui ſe ſentoit encore par là du ſiécle d'or. M. P ** triomphe à nous faire voir combien cette ſimplicité eſt éloignée de notre molleſſe & de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands préſens que Dieu ait fait aux hommes, & qui ſont pourtant l'origine de tous les vices, ainſi que Longin le fait voir dans ſon dernier Chapitre, où il traite de la décadence des eſprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette molleſſe.

M. P ** ne fait pas réflexion, que les Dieux & les Déeſſes dans les Fables, n'en ſont pas moins agréables, quoiqu'ils n'ayent ni eſtafiers, ni valets de chambre, ni Dames d'atour; & qu'ils aillent ſouvent tout nuds. Qu'enfin le luxe eſt venu d'Aſie en Europe, & que c'eſt des Nations barbares qu'il eſt deſcendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fleau que la peſte ni que la guerre, il a, comme dit Juvenal, vengé l'Univers vaincu, en pervertiſſant les Vainqueurs:

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ce ſujet; mais il faut les réſerver pour un autre endroit; & je ne veux parler ici que de la baſſeſſe des mots. M. P ** en trouve beaucoup dans les épithétes d'Homere, qu'il accuſe d'être ſouvent ſuperfluës. Il ne ſçait pas ſans doute ce que ſçait tout homme un peu verſé dans le Grec: que comme en Gréce autrefois le fils ne portoit point le nom du pere, il eſt rare, même dans la Proſe, qu'on y nomme un homme, ſans lui donner une épithéte qui le diſtingue, en diſant ou le nom de ſon pere, ou ſon pays, ou ſon talent, ou ſon défaut: *Alexandre fils de Philippe, Alcibiade fils de Clinias, Hérodote d'Halicarnaſſe,*

Clément Alexandrin, *Polyclète le Sculpteur*, *Diogène le Cynique*, *Denis le Tyran*, *&c.* Homere donc écrivant dans le génie de ſa Langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux & à ſes Héros ces noms de diſtinction, qu'on leur donnoit dans la proſe; mais il leur en a compoſé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere. Ainſi, par l'épithéte de *léger à la courſe*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuoſité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appele *la Déeſſe aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majeſté dans Junon, il la nomme *la Déeſſe aux yeux grands & ouverts*; & ainſi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithétes qu'il leur donne, comme de ſimples épithétes, mais comme des eſpéces de ſurnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithétes; parce que ce ſont, comme je viens de dire, des eſpéces de ſurnoms. Virgile eſt entré dans ce goût Grec, quand il a répété tant de fois dans l'Enéïde, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui ſont comme les ſurnoms d'Enée. Et c'eſt pourquoi on lui a objecté fort mal-à-propos, qu'Enée ſe loüe lui-même, quand il dit, *Sum pius Æneas; Je ſuis le pieux Enée*; parce qu'il ne fait proprement que dire ſon nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homere donne de ces ſortes d'épithétes à ſes Héros, en des occaſions qui n'ont aucun rapport à ces épithétes; puiſque cela ſe fait ſouvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre choſe que de leur ſainteté : comme quand nous diſons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Etienne.

Tous les plus habiles Critiques avouent que ces épithétes ſont admirables dans Homere; & que c'eſt une des principales richeſſes de ſa poëſie. Notre Cenſeur cependant les trouve baſſes : & afin de prou-

ver ce qu'il dit, non ſeulement il les traduit baſſement, mais il les traduit ſelon leur racine & leur étymologie ; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grands & ouverts*, qui eſt ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit ſelon ſa racine, *Junon aux yeux de bœuf.* Il ne ſçait pas qu'en François même il y a des dérivés & des compoſés qui ſont fort beaux, dont le nom primitif eſt fort bas, comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer.* Je ne ſçaurois m'empêcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un Maître de Rhétorique, ſous lequel j'ai étudié, & qui ſurement ne m'a pas inſpiré l'admiration d'Homere, puiſqu'il en étoit preſque auſſi grand ennemi que M. P **. Il nous faiſoit traduire l'Oraiſon de Ciceron pour Milon ; & à un endroit où cet Orateur dit, *obduruerat & percalluerat Reſpublica* : *La République s'étoit endurcie, & étoit devenuë comme inſenſible ;* les Ecoliers étant un peu embarraſſés ſur *percalluerat ;* qui dit preſque la même choſe qu'*obduruerat*, notre Régent nous fit attendre quelque tems ſon explication ; & enfin ayant défié pluſieurs fois Meſſieurs de l'Académie, & ſur tout M. d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot : *percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds : & de là il conclut qu'il falloit traduire : *obduruerat & percalluerat Reſpublica : La République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon.* Voilà à peu près la maniere de traduire de M. P** ; & c'eſt ſur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité : juſques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Paralléles, où il a, dit-il, mis en proſe Françoiſe les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins, afin de les oppoſer à d'autres beaux endroits des Poëtes modernes, qu'il met auſſi en proſe : ſecret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns

& les autres, & ſur tout les Anciens, quand il les aura habillés des impropriétés & des baſſes de ſa traduction.

CONCLUSION.

VOILA un léger échantillon du nombre infini de fautes, que M. P** a commiſes en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & ſelon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occaſion. Car ſi je voulois ramaſſer toutes celles qu'il a faites ſur le ſeul Homere, il faudroit un très-gros volume. Et que ſeroit-ce donc ſi j'allois lui faire voir ſes puérilités ſur la Langue Grecque & ſur la Langue Latine; ſes ignorances ſur Platon, ſur Démoſthéne, ſur Ciceron, ſur Horace, ſur Térence, ſur Virgile, &c. les fauſſes interprétations qu'il leur donne, les ſoléciſmes qu'il leur fait faire, les baſſeſſes & le galimathias qu'il leur prête? J'aurois beſoin pour cela d'un loiſir qui me manque.

Je ne réponds pas néanmoins, comme j'ai déja dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront ſuivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ſes erreurs, & que je ne le faſſe peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du paſſage de Quintilien, qu'on a allégué autrefois ſi à propos à (1) un de ſes freres ſur un pareil ſujet. Le voici. *Modeſtè tamen & circunſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt. Il faut parler avec beaucoup de modeſtie & de circonſpection de ces grands hommes, de peur qu'il ne vous arrive ce qui eſt arrivé à pluſieurs, de blâmer ce que vous n'entendez pas.* M. P** me répondra peut-être ce qu'il m'a déja répondu: Qu'il a gardé cette modeſtie, & qu'il n'eſt

(1) Racine dans la Préface d'Iphigénie.

point vrai qu'il ait parlé de ces grands hommes avec le mépris que je lui reproche ; mais il n'avance ſi hardiment cette fauſſeté, que parce qu'il ſuppoſe, & avec raiſon, que perſonne ne lit ſes Dialogues. Car de quel front pourroit-il la ſoutenir à des gens qui auroient ſeulement lû ce qu'il y dit d'Homere.

Il eſt vrai pourtant, que comme il ne ſe ſoucie point de ſe contredire, il commence ſes invectives contre ce grand Poëte, par avouer, qu'Homere eſt peut-être le plus vaſte & le plus bel eſprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces louanges forcées qu'il lui donne, ſont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à ſon mauvais ſens : n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui diſe dans la ſuite ; l'accuſant d'avoir fait ſes deux Poëmes ſans deſſein, ſans vûë, ſans conduite. Il va même juſqu'à cet excès d'abſurdité, de ſoutenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere ; que ce n'eſt point un ſeul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyſſée ; mais pluſieurs pauvres aveugles, qui alloient, dit-il, de maiſon en maiſon réciter pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils compoſoient au hazard ; & que c'eſt de ces Poëmes qu'on a fait ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'eſt ainſi que de ſon autorité privée il métamorphoſe tout à coup ce vaſte & bel eſprit en une multitude de miſérables gueux. Enſuite il employe la moitié de ſon Livre à prouver, Dieu ſçait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand homme ni ordre, ni raiſon, ni économie, ni ſuite, ni bien-ſéance, ni nobleſſe de mœurs : que tout y eſt plein de baſſeſſes, de chevilles, d'expreſſions groſſieres : qu'il eſt mauvais Géographe, mauvais Aſtronome, mauvais Naturaliſte : finiſſant enfin toute cette critique par ces belles paroles qu'il fait dire à ſon Chevalier. *Il faut que Dieu ne faſſe pas grand cas de la réputation de bel eſprit, puiſqu'il permet que ces titres ſoient donnés, préférablement au reſte du genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homere, à*

un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées. A quoi M. l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contrediſant point, & ſe contentant de paſſer à la critique de Virgile.

C'eſt là ce que M. P** appelle parler avec retenuë d'Homere, & trouver, comme Horace, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il ſe plaindre que je l'accuſe à faux, d'avoir dit qu'Homere étoit de mauvais ſens ? Que ſignifient donc ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées ?* Croit-il s'être ſuffiſamment juſtifié de toutes ces abſurdités, en ſoutenant hardiment, comme il a fait, qu'Eraſme & le Chancelier Bacon ont parlé avec auſſi peu de reſpect que lui des Anciens ? Ce qui eſt abſolument faux de l'un & de l'autre, & ſur tout d'Eraſme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent homme ſe ſoit moqué avec raiſon de ces ſcrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre latinité que celle de Ciceron, & qui ne croyent pas qu'un mot ſoit Latin, s'il n'eſt dans cet Orateur : jamais homme au fond n'a rendu plus de juſtice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Ciceron même, qu'Eraſme.

M. P** ne ſçauroit donc plus s'appuyer que ſur le ſeul exemple de Jules Scaliger. Et il faut avouer qu'il l'allégue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le deſſein que cet orgueilleux Sçavant s'étoit propoſé, comme il le déclare lui-même, de dreſſer des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'eſt que par rapport à Virgile, & dans un Livre qu'il appelle Hypercritique, voulant témoigner par là qu'il y paſſe toutes les bornes de la critique ordinaire : il eſt certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à ſon Auteur, Dieu ayant permis que ce ſçavant homme ſoit devenu alors un M. P**, & ſoit tombé dans des ignorances ſi groſſieres, qu'elles lui

ont attiré la riſée de tous les gens de Lettres, & de ſon propre fils même.

Au reſte, afin que notre Cenſeur ne s'imagine pas que je ſois le ſeul qui aye trouvé ſes dialogues ſi étranges, & qui aye paru ſi ſérieuſement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus révéré dans les Lettres : Je ne ſçaurois, ce me ſemble, mieux finir ces Remarques ſur les Anciens, qu'en rapportant le mot (1) d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumieres de ſon eſprit, & par l'étenduë de ſes connoiſſances dans les Lettres, que par ſon extrême valeur, & par ſa prodigieuſe capacité dans la guerre, où il s'eſt rendu le charme des Officiers & des ſoldats ; & où, quoiqu'encore fort jeune, il s'eſt déja ſignalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentés Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé ſon oncle paternel, lit tout, juſqu'aux Ouvrages de M. P**, ayant en effet lû ſon dernier Dialogue, & en paroiſſant fort indigné, comme quelqu'un eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il témoignoit un ſi grand mépris : *C'eſt un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais oüi louer au monde, eſt blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, eſt loué.*

(1) *D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.*] Le Prince de Conti : François-Louis de Bourbon, né le 30 d'Avril 1664. & mort à Paris, le 22 de Février 1709.

AVERTISSEMENT*

Touchant la dixiéme Réflexion ſur Longin.

LES amis de feu M. Deſpreaux ſçavent qu'après qu'il eut eu connoiſſance de la Lettre qui fait le ſujet de la dixiéme Réflexion, il fut long-tems ſans ſe déterminer à y répondre. Il ne pouvoit ſe réſoudre à prendre la plume contre un Evêque, dont il reſpectoit la perſonne & le caractere, quoiqu'il ne fût pas fort frappé de ſes raiſons. Ce ne fut donc qu'après avoir vû cette Lettre publiée par M. le Clerc, que M. Deſpreaux ne put réſiſter aux inſtances de ſes amis, & de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur dignité, autant que par leur zéle pour la Religion, qui le preſſérent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient oüi dire ſur ce ſujet, lorſqu'ils lui eurent repréſenté, que c'étoit un grand ſcandale, qu'un homme fort décrié ſur la Religion, s'appuyât de l'autorité d'un ſçavant Evêque, pour ſoutenir une Critique, qui paroiſſoit plutôt contre Moïſe que contre Longin.

M. Deſpreaux ſe rendit enfin, & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evêque d'Avranches, mais M. le Clerc; ce qui eſt religieuſement obſervé dans cette dixiéme Réflexion. M. d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit ſujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de M. Deſpreaux, cette Lettre a été publiée dans un Recueil de pluſieurs Piéces, avec une longue Préface de M. l'Abbé de Tilladet, qui les a ramaſſées & publiées, à ce qu'il aſſure, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce tréſor. *On*

* Cet Avertiſſement a été compoſé par M. l'Abbé Renaudot de l'Académie Françoiſe.

ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public ſçait aſſez ce qui en eſt, & ces ſortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus perſonne.

Mais ſuppoſant que M. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en eſt l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertiſſe, qu'il n'a pas été bien informé ſur pluſieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde M. Deſpreaux, duquel il eſt aſſez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais reçû de lui que des honnêtetés & des marques d'amitié.

M. Deſpreaux, *dit-il*, fit une ſortie ſur M. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat ſe trouva obligé, pour ſa juſtification, de lui répondre, & de faire voir que ſa Remarque étoit très-juſte, & que celle de ſon Adverſaire n'étoit pas ſoutenable. Cet écrit fut adreſſé par l'Auteur à M. le Duc de Mautauſier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connuë d'abord l'inſulte qui lui avoit été faite par M. Deſpreaux ; & ce fut auſſi chez ce Seigneur qu'on lut cet écrit en bonne compagnie, où les rieurs, ſuivant ce qui m'en eſt revenu, ne ſe trouvérent pas favorables à un homme, dont la principale attention ſembloit mettre les rieurs de ſon côté.

On ne conteſtera pas que cette Lettre ne ſoit adreſſée à feu M. le Duc de Montauſier, ni qu'elle lui ait été lûë. Il faut cependant qu'elle ait été lûë à petit bruit, puiſque ceux qui étoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais oüi parler, & qu'on n'en a eu connoiſſance que plus de vingt ans après, par l'impreſſion qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs *qui ne furent pas favorables à M. Deſpreaux dans un point de critique auſſi ſérieux que celui-là. Car ſi l'on appelle ainſi les approbateurs de la penſée contraire à la ſienne, ils étoient en ſi petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un ſeul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation*

d'eſprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Pluſieurs perſonnes ſe ſouviennent encore que feu M. l'Evêque de Meaux, feu M. l'Abbé de Saint-Luc, M. de Court, M. de la Brouë, à préſent Evêque de Mirepoix, & pluſieurs autres, ſe déclarérent hautement contre cette penſée, dès le tems que parut la démonſtration Evangélique. On ſçait certainement, & non pas par des oüi dire, *que M. de Meaux & M. l'Abbé de Saint-Luc, en diſoient beaucoup plus que n'en a dit M. Deſpreaux. Si on vouloit parler des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit que par leur naiſſance, outre le grand Prince de Condé, & les deux Princes de Conti ſes neveux, il ſeroit aiſé d'en nommer pluſieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Deſpreaux, que ſes autres Ouvrages. Pour les hommes de Lettres, ils ont été ſi peu perſuadés que ſa cenſure n'étoit pas ſoutenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage ſérieux pour ſoutenir l'avis contraire, ſinon les additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée ſans la participation de l'Auteur. Car Grotius & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne; les plus ſçavans Commentateurs des Livres de Moïſe, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont penſé & parlé comme M. Deſpreaux. Tollius, qu'on n'accuſera pas d'avoir été trop ſcrupuleux, a réfuté par une Note ce qui ſe trouve ſur ce ſujet dans la démonſtration Evangélique; & les Anglois, dans leur derniere édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité telle que celle de M. le Clerc ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on eſt loué par des hommes de ce caractere, on doit penſer à cette parole de Phocion, lorſqu'il entendit certains applaudiſſemens :* N'ai-je point dit quelque choſe mal-à-propos ?

Les raiſons ſolides de M. Deſpreaux feront aſſez voir, que quoique M. le Clerc ſe croye ſi habile dans la Critique qu'il en a oſé donner des régles, il n'a pas été

ce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aiſément trouver. Mais Dieu dit, QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: *ce tour extraordinaire d'expreſſion, qui marque ſi bien l'obéiſſance de la créature aux ordres du Créateur, eſt véritablement ſublime, & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre par ſublime dans Longin, l'extraordinaire, le ſurprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Diſcours.*

Cette précaution priſe ſi à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des hommes vraimens remplis de l'amour de l'Ecriture ſainte; & je ne croyois pas que je dûſſe avoir jamais beſoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de là ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, lorſqu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Démonſtration Evangélique*, compoſé par le célébre M. Huet, alors ſous-Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, un endroit, où non ſeulement il n'étoit pas de mon avis; mais où il ſoutenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lorſqu'il s'étoit perſuadé qu'il y avoit du ſublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avouë que j'eus de la peine qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus ſçavant Critique de l'Antiquité. De ſorte qu'en une nouvelle édition, qui ſe fit quelque mois après de mes Ouvrages, je ne pus m'empêcher d'ajoûter dans ma Préface ces mots: *J'ai rapporté ces paroles de la Genéſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en ſon jour; & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers, que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin même, qui au milieu des ténébres du Paganiſme, n'a pas laiſſé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus ſçavans hommes de notre ſiécle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperçû de la beauté de cet endroit; qui a oſé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait*

pour démontrer la Religion Chretienne, que Longin s'étoit trompé, lorſqu'il avoit crû que ces paroles étoient ſublimes ?

Comme ce reproche étoit un peu fort, & je l'avouë même, un peu trop fort, je m'attendois à voir bien-tôt paroître une replique très-vive de la part de M. Huet, nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches ; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modeſtement qu'il me ſeroit poſſible. Mais ſoit que ce ſçavant Prélat eût changé d'avis, ſoit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un auſſi vulgaire Antagoniſte que moi ; il ſe tint dans le ſilence. Notre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien juſqu'en mil ſept cent neuf, qu'un de mes amis me fit voir dans un dixiéme Tome de la Bibliotheque choiſie de M. le Clerc, fameux Proteſtant de Genéve, réfugié en Hollande, un Chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce Proteſtant nous réfute très-impérieuſement Longin & moi, & nous traite tous deux d'aveugles, & de petits eſprits, d'avoir crû qu'il y avoit là quelque ſublimité. L'occaſion qu'il prend pour nous faire après coup cette inſulte, c'eſt une prétenduë Lettre du ſçavant M. Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches, qui lui eſt, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroyer, il tranſcrit toute entiere ; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, pluſieurs Remarques de ſa façon, preſque auſſi longues que la Lettre même. De ſorte que ce ſont comme deux eſpéces de Diſſertations ramaſſées enſemble, dont il fait un ſeul Ouvrage.

Bien que ces deux Diſſertations ſoient écrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement émû en les liſant, parce que les raiſons m'en parurent extrêmement foibles : que M. le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour ainſi dire, la queſtion ; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque ſur le mot de Su-

blime, qu'il confond avec le ſtile ſublime, & qu'il croit entiérement oppoſé au ſtile ſimple. J'étois en quelque ſorte réſolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque tems, à force d'importunités, m'ayant enfin fait conſentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a ſemblé que cette édition ſeroit défectueuſe, ſi je n'y donnois quelque ſigne de vie ſur les attaques d'un ſi célébre Adverſaire. Je me ſuis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajoûter aux neuf Réflexions que j'ai déja faites ſur Longin, & où je crois avoir aſſez bien confondu M. P**, une dixiéme Réflexion, où je répondrois aux deux Diſſertations nouvellement publiées contre moi. C'eſt ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'eſt point M. Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribuë, & que cet illuſtre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Françoiſe, où j'ai l'honneur d'être ſon confrere, & où je le vois quelquefois; M. le Clerc permettra que je ne me propoſe d'adverſaire que M. le Clerc, & que par là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un auſſi grand Prélat que M. Huet, dont, en qualité de Chrétien, je reſpecte fort la dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, j'honore extrêmement le mérite & le grand ſçavoir. Ainſi c'eſt au ſeul M. le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le faſſe en ces termes:

Vous croyez donc, Monſieur, & vous le croyez de bonne foi, qu'il n'y a point de ſublime dans ces paroles de la Genéſe: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, ſans entrer dans une plus grande diſcuſſion; que le Sublime n'eſt pas proprement une choſe qui ſe prouve, & qui ſe démontre; mais que c'eſt un Merveilleux qui ſaiſit, qui frappe, & qui ſe fait ſentir. Ainſi

perſonne ne pouvant entendre prononcer un peu majeſtueuſement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. ſans que cela excite en lui une certaine élévation d'ame qui lui fait plaiſir ; il n'eſt plus queſtion de ſçavoir s'il y a du ſublime dans ces paroles, puiſqu'il y en a indubitablement. S'il ſe trouve quelque homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raiſons pour lui montrer qu'il y en a ; mais ſe borner à le plaindre de ſon peu de conception, & de ſon peu de goût, qui l'empêche de ſentir ce que tout le monde ſent d'abord. C'eſt là Monſieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire ; & je ſuis perſuadé que tout ce qu'il y a de gens ſenſés avoueroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puiſque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuſer nos lumieres à notre prochain, pour le tirer d'une erreur où il eſt tombé ; je veux bien deſcendre dans un plus grand détail, & ne point épargner le peu de connoiſſance que je puis avoir du Sublime, pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même, par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande comment il ſe peut faire qu'un auſſi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface auſſi conſidérable que l'eſt celui que vous attaquez, ne ſe ſoit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous ayez fait aucune attention. Car ſi vous l'aviez lû, ſi vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de ſublime, qu'elles ne ſont point dans le ſtile ſublime, ſur ce qu'il n'y a point de grands mots, & qu'elles ſont énoncées avec une très-grande ſimplicité ; N'avois-je pas prévenu votre objection, en aſſurant, comme

je l'aſſure dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le ſtile ſublime ; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui ſe trouve ſouvent dans les paroles les plus ſimples, & dont la ſimplicité même fait quelquefois la ſublimité ? Ce que vous avez ſi peu compris, que même à quelques pages de là bien loin de convenir qu'il y a du ſublime dans les paroles que Moïſe fait prononcer à Dieu au commencement de la Genéſe, vous prétendez que ſi Moïſe avoit mis là du Sublime, il auroit péché contre toutes les régles de l'Art, qui veut qu'un commencement ſoit ſimple & ſans affectation. Ce qui eſt très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de ſublime : le ſublime n'étant point oppoſé au ſimple, & n'y ayant rien quelquefois de plus ſublime que le ſimple même, ainſi que je vous l'ai déja fait voir, & dont ſi vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auſquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixiéme Réflexion. Car y traitant du ſublime qui vient de la grandeur de la penſée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grands hommes, à qui il échape de dire des choſes grandes & extraordinaires : *Voyez par exemple*, ajoûte-t-il, *ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie, avec ſa fille en mariage. Pour moi, lui diſoit Parménion, ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi auſſi, repliqua ce Prince, ſi j'étois Parménion.* Sont-ce là de grandes paroles ? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus ſimple & de moins affecté que ce mot ? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire ? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir ? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué

allégué dans la Préface de ma derniere édition de Longin ; & je le vais rapporter dans les mêmes termes qu'il y eſt énoncé ; afin que l'on voye mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que M. le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'eſt pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles. Dans la Tragédie d'Horace du fameux Pierre Corneille, une femme qui avoit été préſente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui s'étoit retirée trop tôt, & qui n'en avoit pas vû la fin ; vient mal-à-propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ſes fils ont été tués ; & que le troiſiéme, ne ſe voyant plus en état de réſiſter, s'eſt enfui. Alors ce vieux Romain poſſédé de l'amour de ſa patrie, ſans s'amuſer à pleurer la perte de ſes deux fils morts ſi glorieuſement, ne s'afflige que de la fuite honteuſe du dernier, qui a, dit-il, par une ſi lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace ; & leur ſœur qui étoit là préſente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* il répond bruſquement, *qu'il mourût.* Voilà des termes fort ſimples. Cependant il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur qu'il y a dans ces trois ſyllabes, *qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus ſublime qu'il eſt ſimple & naturel, & que par là on voit que ce Héros parle du fond du cœur, & dans les tranſports d'une colere vrayement Romaine. La choſe effectivement auroit perdu de ſa force, ſi au lieu de dire, *qu'il mourût*, il avoit dit, *qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux freres ;* ou *qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt & à la gloire de ſon pays.* Ainſi c'eſt la ſimplicité même de ce mot qui en fait voir la grandeur. N'avois-je pas, Monſieur, en faiſant cette remarque, battu en ruine votre objection, même avant que vous l'euſſiez faite ? & ne prouvois-je pas viſiblement, que le Sublime ſe trouve quelquefois dans la maniere de parler la plus ſimple ? Vous me répondrez peut-être que cet exemple eſt

ſingulier, & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre de la Médée du même Corneille, où cette fameuſe Enchantereſſe, ſe ventant que ſeule & abandonnée comme elle eſt de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de ſe venger de tous ſes ennemis; Nerine ſa confidente lui dit :

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il ?

A quoi Médée répond. *Moi*

Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monoſyllabe, *Moi ?* Qu'eſt-ce donc qui frappe dans ce paſſage ſinon la fierté audacieuſe de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans ſon Art? Vous voyez, Monſieur, que ce n'eſt point le ſtile ſublime, ni par conſéquent les grands mots, qui font toujours le Sublime dans le Diſcours; & que ni Longin ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui eſt ſi vrai pat rapport à lui, qu'en ſon Traité du Sublime, parmi beaucoup de paſſages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'eſt qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou ſix, où les grands mots faſſent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre conſidérable, où tout eſt compoſé de paroles fort ſimples & fort ordinaires : comme, par exemple, cet endroit de Démoſthéne, ſi eſtimé & ſi admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainſi les Athéniens : *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Et que*

peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine ſe rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Gréce. Philippe eſt-il mort, dira l'un ? Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé, que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bien-tôt un autre Philippe. Y a-t-il rien de plus ſimple, de plus naturel, & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations ? Cependant qui eſt-ce qui n'en ſent point le Sublime ? Vous peut-être, Monſieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitioſa ornamenta*, en quoi vous le faites conſiſter, & en quoi il conſiſte ſi peu, qu'il n'y a rien même qui rende le diſcours plus froid & plus languiſſant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en pluſieurs endroits de votre Diſſertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le ſtile de la Bible, c'eſt que tout y eſt dit ſans exagération, & avec beaucoup de ſimplicité ; puiſque c'eſt cette ſimplicité même qui en fait la ſublimité. Les grands mots, ſelon les habiles connoiſſeurs, ſont en effet ſi peu l'eſſence entiere du Sublime, qu'il y a même dans les bons Ecrivains des endroits ſublimes, dont la grandeur vient de la petiteſſe énergique des paroles : comme on le peut voir dans ce paſſage d'Hérodote, qui eſt cité par Longin : *Cléoméne étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il ſe hacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainſi déchiqueté lui-même, il mourut.* Car on ne peut guere aſſembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci, *ſe hacher la chair en morceaux, & ſe déchiqueter ſoi-même.* On y ſent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la choſe qui y eſt énoncée, a je ne ſçai quoi de ſublime.

Mais voilà aſſez d'exemples cités, pour vous montrer que le ſimple & le ſublime dans le Diſcours

ne ſont nullement oppoſés. Examinons maintenant les paroles qui ſont le ſujet de notre conteſtation : & pour en mieux juger conſidérons-les jointes & liées avec celles qui les précédent. Les voici : *Au commencement*, dit Moyſe, *Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nuë. Les ténébres couvroient la face de l'abîme, & l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus ſimple que ce début ? Il eſt fort ſimple, je l'avouë, à la réſerve pourtant de ces mots, *Et l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux ;* qui ont quelque choſe de magnifique, & dont l'obſcurité élégante & majeſtueuſe nous fait concevoir beaucoup de choſes au delà de ce qu'elles ſemblent dire. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Paſſons aux paroles ſuivantes, puiſque ce ſont celles dont il eſt queſtion. Moïſe ayant ainſi expliqué dans une narration également courte, ſimple, & noble, les merveilles de la création, ſonge auſſi-tôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophéte n'ignorant pas que le meilleur moyen de faire connoître les Perſonnages qu'on introduit, c'eſt de les faire agir ; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une choſe ordinaire peut-être. Non ; mais ce qui s'eſt jamais dit de plus grand, ce qui ſe peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu ſeul qui ait pû dire : QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une choſe ſoit faite, il ſuffit que Dieu veuille qu'elle ſe faſſe ; il ajoûte avec une rapidité qui donne à ſes paroles mêmes une ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT ; montrant par là : qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétenduë Lettre de M. Huet : Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de ſi ſublime dans cette maniere de

parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. puiſqu'elle eſt, dites-vous, très-familiere & très-commune dans la Langue Hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, ajoûtez-vous, ſi je diſois : *Quand je ſortis je dis à mes gens, ſuivez-moi, & ils me ſuivirent : Je priai mon ami de me prêter ſon cheval, & il me le prêta ;* pourroit-on ſoutenir que j'ai dit là quelque choſe de ſublime ? Non ſans doute ; parce que cela ſeroit dit dans une occaſion très-frivole, à propos de choſes très-petites. Mais eſt-il poſſible, Monſieur, qu'avec tout le ſçavoir que vous avez, vous ſoyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Diſcours, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe qu'on dit, mais la perſonne qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occaſion où on la dit : enfin qu'il faut regarder, *non quid ſit, ſed quo loco ſit.* Qui eſt-ce en effet qui peut nier, qu'une choſe dite en un endroit, paroîtra baſſe & petite ; & que la même choſe dite en autre endroit deviendra grande, noble, ſublime, & plus que ſublime ? Qu'un homme, par exemple, qui montre à danſer, diſe à un jeune garçon qu'il inſtruit : Allez par là, revenez, détournez, arrêtez : cela eſt très-puéril, & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voyant ſon fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux ſur un char qu'il a eu la folle témérité de vouloir conduire, crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de ſemblables paroles, cela devient très-noble & très-ſublime ; comme on le peut reconnoître dans ces vers d'Euripide, rapportés par Longin :

Le pere cependant, plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine céleſte ;

Lui montre encor ſa route ; & du plus haut des Cieux
Le ſuit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il. Revien. Détourne. Arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils, & il s'en préſente à moi de tous les côtés. Je ne ſçaurois pourtant, à mon avis, vous en alléguer un plus convainquant : ni plus démonſtratif, que celui même ſur lequel nous ſommes en diſpute. En effet, qu'un maître diſe à ſon valet, *Apportez-moi mon manteau :* puiſqu'on ajoûte, *& ſon valet lui apporta ſon manteau :* cela eſt très-petit ; je ne dis pas ſeulement en Langue Hébraïque, où vous prétendez que ces manieres de parler ſont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire, que dans une occaſion auſſi grande qu'eſt la création du monde, Dieu diſe : QUE LA LUMIERE SE FASSE : puiſqu'on ajoûte, ET LA LUMIERE FUT FAITE ; cela eſt non ſeulement ſublime, mais d'autant plus ſublime, que les termes en étant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus grands mots ; qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un maître de dire à ſon valet, *Apportez-moi mon manteau.* D'où vient donc que cela ne vous frappe point ? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voyant point de grands mots, ni d'ornemens pompeux ; & prévenu comme vous l'êtes, que le ſtile ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croyez qu'il ne peut y avoir là de vraye ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge

comme maître paſſé en l'art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler ſans reſſource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les définitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette diviſion & ces définitions n'étant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de tems, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moi ſeulement de vous dire, qu'après celle du Sublime des choſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſoutenable, & la plus groſſiere. Car après avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez très-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles ſe font admirer indépendemment de l'art Oratoire; tout d'un coup prenant le change, vous ſoutenez que pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun génie ni d'aucune adreſſe; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il rapporte une grande choſe ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, pourra avec juſtice être eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous ajoûtez, *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin.* Je ne ſçai pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoiqu'il en ſoit, il s'enſuit de votre raiſonnement, que pour être bon Hyſtorien (ô la belle découverte!) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléréus attribuë au Peintre Ni-

cias, qui étoit, de choiſir toujours de grands ſujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande choſe, il faut beaucoup plus d'eſprit & de talent, que pour en raconter une médiocre ? En effet, Monſieur, de quelque bonne foi que ſoit votre homme ignorant & groſſier, trouvera-t-il pour cela aiſément des paroles dignes de ſon ſujet ? Sçaura-t-il même les conſtruire ? Je dis conſtruire : car cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fut-il bon Grammairien, ſçaura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans ſon diſcours toute la netteté, la délicateſſe, la majeſté, & ce qui eſt encore plus conſidérable, toute la ſimplicité néceſſaire à une bonne narration ? Sçaura-t-il choiſir les grandes circonſtances ? Sçaura-t-il rejetter les ſuperfluës ? En décrivant le paſſage de la Mer rouge, ne s'amuſera-t-il point, comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à peindre le petit enfant,

Qui va, ſaute, & revient,
Et joyeux, à ſa mere offre un caillou qu'il tient,

En un mot ſçaura-t-il, comme Moïſe, dire tout ce qu'il faut, & ne dire que ce qu'il faut ? Je voi que cette objection vous embarraſſe. Avec tout cela néanmoins, répondrez-vous, on ne me perſuadera jamais que Moïſe, en écrivant la Bible, ait ſongé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites fineſſes de l'Ecole ; car c'eſt ainſi que vous appellez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Aſſurément Moïſe n'y a point penſé ; mais l'Eſprit divin qui l'inſpiroit, y a penſé pour lui, & les y a miſes en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y ſent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclama-

teurs, plus oppoſée quelquefois au vrai Sublime, que la baſſeſſe même des mots les plus abjets : mais tout y eſt plein de ſens, de raiſon & de majeſté. De ſorte que le Livre de Moïſe eſt en même tems le plus éloquent, le plus ſublime, & le plus ſimple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette ſimplicité, quoique ſi admirable, jointe à quelques mots latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûtérent S. Auguſtin, avant ſa converſion, de la lecture de ce divin Livre ; néanmoins depuis, l'ayant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairés, il fit le plus grand objet de ſon admiration, & ſa perpétuelle lecture.

Mais c'eſt aſſez nous arrêter ſur la conſidération de votre nouvel Orateur. Reprenons le fil de notre diſcours, & voyons où vous en voulez venir par la ſuppoſition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a crû voir dans le paſſage de la Genéſe ? Eſt-ce au Sublime des mots ? Mais ſur quoi fonder cette prétention, puiſqu'il n'y a pas dans ce paſſage un ſeul grand mot ? Sera-ce au Sublime de l'expreſſion ? L'expreſſion en eſt très-ordinaire, & d'un uſage très commun & très-familier, ſur tout dans la Langue Hébraïque, qui la répéte ſans ceſſe. Le donnera t-on au Sublime des penſées ? Mais bien loin d'y avoir là aucune ſublimité de penſée, il n'y a pas même de penſée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choſes, auquel Longin ne trouvera pas ſon compte, puiſque l'Art ni le Diſcours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & ſçavante démonſtration les premieres paroles de Dieu dans la Genéſe entiérement dépoſſédées du Sublime, que tous les hommes juſqu'ici avoient crû y voir ; & le commencement de la Bible reconnu froid, ſec, & ſans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manieres de juger ſont différentes ;

puiſque ſi l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & ſi l'on me demande quel genre de Sublime ſe trouve dans le paſſage dont nous diſputons ; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous rapportez, je dirai que tous les quatre y ſont dans leur plus haut dégré de perfection.

En effet, pour revenir à la preuve, & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le paſſage de la Genéſe des mots grands ni empoulés, les termes que le Prophéte y employe, quoique ſimples, étant nobles, majeſtueux, convenables au ſujet, ils ne laiſſent pas d'être ſublimes, & ſi ſublimes, que vous n'en ſçauriez ſuppléer d'autres, que le Diſcours n'en ſoit conſidérablement affoibli : comme ſi, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT ; vous mettiez : *Le ſouverain Maître de toutes choſes commanda à la lumiere de ſe former ; & en même tems ce merveilleux Ouvrage, qu'on appelle Lumiere, ſe trouva formé.* Quelle petiteſſe ne ſentira-t-on point dans ces grands mots, vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c ! A l'égard du ſecond genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expreſſion ; où peut-on voir un tour d'expreſſion plus ſublime que celui de ces paroles, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT : dont la douceur majeſtueuſe, même dans les Traductions Grecques, Latines & Françoiſes, frappe ſi agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicateſſe & quelque goût ? Quel effet donc ne feroient-elles point, ſi elles étoient prononcées dans leur langue originale, par une bouche qui les ſçût prononcer ; & écoutées par des oreilles qui les ſçûſſent entendre ? Pour ce qui eſt de ce que vous avancez au ſujet du Sublime des penſées, que bien loin qu'il y ait dans le paſſage qu'admire Longin aucune ſubli-

mité de penſées, il n'y a pas même de penſées ; il faut que votre bon ſens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette maniere. Quoi, Monſieur, le deſſein que Dieu prend, immédiatement après avoir créé le Ciel & la Terre ; car c'eſt Dieu qui parle en cet endroit ; la penſée, dis-je, qu'il conçoit de faire la lumiere, ne vous paroît pas une penſée ? Et qu'eſt-ce donc que penſée, ſi ce n'en eſt là une des plus ſublimes qui pouvoient, ſi en parlant de Dieu, il eſt permis de ſe ſervir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu lui-même ; penſée qui étoit d'autant plus néceſſaire, que ſi elle ne fût venuë à Dieu, l'ouvrage de la Création reſtoit imparfait, & la Terre demeuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua?* Confeſſez donc, Monſieur, que les trois premiers genres de votre Sublime ſont excellemment renfermés dans le paſſage de Moïſe. Pour le Sublime des choſes, je ne vous en dis rien, puiſque vous reconnoiſſez vous-même qu'il s'agit dans ce paſſage de la plus grande choſe qui puiſſe être faite, & qui ait jamais été faite. Je ne ſçai ſi je me trompe, mais il me ſemble que j'ai aſſez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monſieur, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raiſonnemens, & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la ſuite de votre long diſcours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à M. l'Evêque d'Avranches, où vous expliquant d'une maniere embarraſſée, vous donnez lieu aux Lecteurs de penſer, que vous êtes perſuadé que Moïſe & tous les Prophétes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relever ſa grandeur, l'ont, ce ſont vos propres termes, en quelque ſorte avili & deshonoré. Tout cela, faute d'avoir aſſez bien démêlé une équivoque très-groſſiere, & dont pour être parfaitement éclairci, il ne faut

que ſe reſſouvenir d'un principe avoüé de tout le monde, qui eſt, qu'une choſe ſublime aux yeux des hommes, n'eſt pas pour cela ſublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vrayment ſublime que Dieu lui-même. Qu'ainſi toutes ces manieres figurées que les Prophétes & les Ecrivains ſacrés employent pour l'exalter, lorſqu'ils lui donnent un viſage, des yeux, des oreilles; lorſqu'ils le font marcher, courir, s'aſſeoir; lorſqu'ils le repréſentent porté ſur l'aîle des vents; lorſqu'ils lui donnent à lui-même des aîles, lorſqu'ils lui prêtent leurs expreſſions, leurs actions, leurs paſſions, & mille autres choſes ſemblables; toutes ces choſes ſont fort petites devant Dieu, qui les ſouffre néanmoins & les agrée, parce qu'il ſçait bien que la foibleſſe humaine ne le ſçauroit louer autrement. En même tems il faut reconnoître, que ces mêmes choſes préſentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïſe & des autres Prophétes, non ſeulement ne ſont pas baſſes, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuſes, & dignes en quelque façon de la Majeſté divine. D'où il s'enſuit que vos réflexions ſur la petiteſſe de nos idées devant Dieu ſont ici très-mal placées, & que votre critique ſur les paroles de la Genéſe eſt fort peu raiſonnable; puiſque c'eſt de ce Sublime, préſenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler, lorſqu'il a dit que Moïſe a parfaitement conçû la puiſſance de Dieu au commencement de ſes Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute ſa dignité par ces paroles, DIEU DIT, &c.

Croyez moi donc, Monſieur; ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïſe, contre Longin, & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſçauroit ſe ſoutenir que par des équivoques, & par de fauſſes ſubtilités. Liſez l'Ecriture ſainte avec un

peu moins de confiance en vos propres lumieres, & défaites-vous de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légérement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avoüer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les ſyllabes ; & qu'on peut bien ne pas aſſez admirer, mais qu'on ne ſçauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Auſſi-bien il eſt tems de finir cette dixiéme Réflexion, déja même un peu trop longue, & que je ne croyois pas devoir pouſſer ſi loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me ſemble que je ne dois pas laiſſer ſans replique une objection aſſez raiſonnable, que vous me faites au commencement de votre Diſſertation, & que j'ai laiſſée à part, pour y répondre à la fin de mon Diſcours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma traduction du paſſage de la Genéſe cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monoſyllabe τί ; *Quoi ?* puiſqu'il eſt dans le texte de Longin, où il n'y a pas ſeulement, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE : mais DIEU DIT, QUOI ? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je réponds en premier lieu, que ſûrement ce monoſyllabe n'eſt point de Moïſe, & appartient entiérement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la choſe que Dieu va exprimer, après ces paroles, DIEU DIT, ſe fait à ſoi-même cette interrogation, QUOI ? puis ajoûte tout d'un coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en ſecond lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI ? parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François, & que non ſeulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture, mais qu'il auroit pû donner occaſion à quelques Sçavans, comme vous, de prétendre mal-à-propos, comme cela eſt effectivement arrivé, que

Longin n'avoit pas lû le paſſage de la Genéſe dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre verſion, où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même ſcrupule pour ces autres paroles, que le même Longin inſere encore dans le texte, lorſqu'à ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE, il ajoûte, QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE; parce que cela ne gâte rien, & qu'il eſt dit par une ſurabondance d'admiration que tout le monde ſent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'eſt que dans les régles, je devois avoir fait il y a long-tems cette Note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avouë, à ma traduction. Mais enfin la voilà faite.

REFLEXION XI.

Néanmoins Ariſtote & Théophraſte, afin d'excuſer l'audace de ces figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens : Pour ainſi dire : ſi j'oſe me ſervir de ces termes ; pour m'expliquer plus hardiment, &c. Longin. Chap. XXVI.

LE conſeil de ces deux Philoſophes eſt excellent; mais n'a d'uſage que dans la Proſe; car ces excuſes ſont rarement ſouffertes dans la Poëſie, où elles auroient quelque choſe de ſec & de languiſſant; parce que la Poëſie porte ſon excuſe avec ſoi. De ſorte qu'à mon avis, pour bien juger ſi une figure dans les Vers n'eſt point trop hardie, il eſt bon de la mettre en Proſe avec quelqu'un de ces adouciſſemens; puiſqu'en effet ſi, à la faveur de cet adouciſſement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers deſtitués même de cet adouciſſement.

M. de la Motte, mon confrere à l'Académie Françoiſe, n'a donc pas raiſon en ſon Traité de l'Ode, lorſqu'il accuſe l'illuſtre M. Racine de s'être exprimé avec trop de hardieſſe dans ſa Tragédie de Phé-

dre, où le Gouverneur d'Hyppolite, faiſant la peinture du monſtre effroyable que Neptune avoit envoyé pour effrayer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, ſe ſert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté :

puiſqu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole paſſeroit même dans la Proſe à la faveur d'un *pour ainſi dire*, ou d'un *ſi j'oſe ainſi parler.*

D'ailleurs Longin enſuite du paſſage que je viens de rapporter ici ajoûte des paroles qui juſtifient encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il eſt queſtion. Les voici : *L'excuſe, ſelon le ſentiment de ces deux célébres Philoſophes, eſt un reméde infaillible contre les trop grandes hardieſſes du Diſcours ; & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoutiens pourtant toujours ce que j'ai déja avancé, que le reméde le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'eſt de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes paſſions.* En effet, ſi ce que dit là Longin eſt vrai, M. Racine a entiérement cauſe gagnée : pouvoit-il employer la hardieſſe de ſa métaphore dans une circonſtance plus conſidérable & plus ſublime, que dans l'effroyable arrivée de ce monſtre, ni au milieu d'une paſſion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hyppolite, qu'il repréſente plein d'une conſternation, que, par ſon récit, il communique en quelque ſorte aux Spectateurs mêmes ; de ſorte que par l'émotion qu'il leur cauſe, il ne les laiſſe pas en état de ſonger à le chicaner ſur l'audace de ſa figure. Auſſi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joüe la Tragédie de Phédre, bien loin qu'on paroiſſe choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ;

on y fait une eſpéce d'acclamation ; marque inconteſtable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins ſi l'on doit croire ce qu'atteſte Longin en pluſieurs endroits, & ſur tout à la fin de ſon ſixiéme Chapitre, par ces paroles : *Car lorſqu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frapé également de quelque endroit d'un Diſcours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

M. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces ſentimens, puiſqu'oubliant les acclamations que je ſuis ſur qu'il a pluſieurs fois lui-même, auſſi bien que moi, entendu faire dans les repréſentations de Phédre, au Vers qu'il attaque, il oſe avancer, qu'on ne peut ſouffrir ce Vers ; alléguant pour une des raiſons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raiſon même qui le fait le plus approuver ; je veux dire l'accablement de douleur où eſt Théraméne. On eſt choqué, dit-il, de voir un homme accablé de douleur comme eſt Théraméne, ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. M. de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots, *ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes ;* puiſqu'il n'y a en effet dans le Vers de M. Racine aucun terme qui ne ſoit fort commun & fort uſité. Que s'il a voulu par là ſimplement accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe la figure par laquelle Théraméne donne un ſentiment de frayeur au flot même qui a jetté ſur le rivage le monſtre envoyé par Neptune, ſon objection eſt encore bien moins raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poëſie, que de perſonifier les choſes inanimées, & de leur donner du ſentiment, de la vie, & des paſſions. M. de la Motte

me répondra peut-être que cela eſt vrai quand c'eſt le Poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé épris de fureur ; mais qu'il n'en eſt pas de même des perſonnages qu'on fait parler. J'avouë que ces Perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſés épris de fureur ; mais ils peuvent l'être d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Théraméne, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins exagérées que celles que pourroit dire un Poëte en fureur. Ainſi Enée dans l'accablement de douleur où il eſt, à la fin du ſecond Livre de l'Enéïde, lorſqu'il raconte la miſérable fin de ſa patrie, ne céde pas en audace d'expreſſion à Virgile même, juſques-là que la comparant à un grand arbre que les Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, il ne ſe contente pas de prêter de la colere à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné*, dit-il, *les menace en branlant ſa tête chevelue :*

Illa uſque minatur ;
Et tremefacta comam concuſſo vertice nutat.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choſes de ſemblable force ſur ce ſujet, mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour déſiller les yeux de M. de la Motte, & pour le faire reſſouvenir que lorſqu'un endroit d'un Diſcours frape tout le monde, il ne faut pas chercher des raiſons, ou plutôt de vaines ſubtilités, pour s'empêcher d'en être frapé ; mais faire ſi bien que nous trouvions nous-mêmes les raiſons pourquoi il nous frape. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant, afin qu'on puiſſe mieux prononcer ſur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de M. Racine, je croi qu'il ne ſera pas mauvais, avant que de finir cette onziéme Réflexion, de rap-

porter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit. Le voici.

Cependant, ſur le dos de la Plaine liquide
S'éléve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes.
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage.
La Terre s'en émeut : l'air en eſt infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.

REFLEXION XII.

Car tout ce qui eſt véritablement ſublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éléve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la rempliſſant de joye, & de je ne ſçai quel noble orgueil, comme ſi c'étoit elle qui eût produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre. Longin. Chap. V.

VOILA une très-belle deſcription du Sublime, & d'autant plus belle, qu'elle eſt elle-même très-ſublime. Mais ce n'eſt qu'une deſcription ; & il ne paroît pas que Longin ait ſongé dans tout ſon Traité à en donner une définition exacte. La raiſon eſt, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit employé tout ſon Livre à définir & à montrer ce que c'eſt que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je croi qu'on ne trou-

vera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hazarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je croi qu'on le peut définir. *Le Sublime eſt une certaine force de diſcours propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la penſée & de la nobleſſe du ſentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expreſſion, c'eſt-à-dire, d'une de ces choſes regardées ſéparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choſes jointes enſemble.*

Il ſemble que dans les régles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choſes. Mais il y en a un ſi grand nombre de rapportés dans le Traité de Longin, & dans ma dixiéme Réflexion, que je croi que je ferai mieux d'y renvoyer le Lecteur, afin qu'il choiſiſſe lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne croi pas cependant que je puiſſe me diſpenſer d'en propoſer quelqu'un où toutes ces trois choſes ſe trouvent parfaitement ramaſſées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. M. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la premiere Scéne de ſon Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, repréſente à Joab le Grand-Prêtre la fureur où eſt Athalie contre lui & contre tous les Lévites, ajoûtant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuſe Princeſſe différe encore long-tems à venir *attaquer Dieu juſqu'en ſon Sanctuaire.* A quoi ce Grand-Prêtre ſans s'émouvoir, répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime pa-

roît raſſemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la penſée, la nobleſſe du ſentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expreſſion, ſi heureuſement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner, &c.* D'où je conclus que c'eſt avec très-peu de fondement que les Admirateurs outrés de M. Corneille veulent inſinuer que M. Racine lui eſt beaucoup inférieur pour le Sublime ; puiſque, ſans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a ſi bien exprimée dans pluſieurs de ſes Piéces, & qui ont fait ſon exceſſive réputation ; ſoit au-deſſus de l'intrépidité plus qu'héroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, ſage, & courageux Iſraëlite.

OUVRAGES DIVERS.

DISCOURS
SUR
LE DIALOGUE SUIVANT.

LE Dialogue qu'on donne ici au Public, a été compoſé à l'occaſion de cette prodigieuſe multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du ſiécle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. Honoré d'Urſé, homme de fort grande qualité dans le Lionnois, & très-enclin à l'amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit compoſés pour ſes maitreſſes, & raſſembler en un corps pluſieurs avantures amoureuſes qui lui étoient arrivées, s'aviſa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de Bergers & de Bergeres, qui habitoient ſur les bords de la Riviere du Lignon, & qui aſſez accommodés des biens de la fortune, ne laiſſoient pas néanmoins, par un ſimple amuſement & pour leur ſeul plaiſir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergeres, étant d'un fort grand loiſir, l'amour, comme on le peut penſer, & comme il le raconte lui-même, ne tarda gueres à les y venir troubler, & produiſit quantité d'événemens conſidérables. D'Urſé y fit arriver toutes ſes avan-

tures : parmi leſquelles il en mêla beaucoup d'autres, & enchâſſa les vers dont j'ai parlé, qui tout méchans qu'ils étoient, ne laiſſérent pas d'être ſoufferts, & de paſſer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il ſoutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fictions très-ingénieuſes, & de caracteres auſſi finement imaginés qu'agréablement variés & bien ſuivis. Il compoſa ainſi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort eſtimé, même des gens du goût le plus exquis ; bien que la Morale en fût fort vicieuſe, ne prêchant que l'amour & la molleſſe, & allant quelquefois juſqu'à bleſſer un peu la pudeur. (1) *Il en fit quatre volumes, qu'il intitula* ASTRE'E (2) *du nom de la plus belle de ſes Bergeres : & ſur ces entrefaites étant mort, Baro ſon ami, &* (3) *ſelon quelques-uns, ſon domeſtique, en compoſa ſur ſes Mémoires, un cinquiéme Tome, qui en formoit la concluſion, & qui ne fut gueres moins bien reçû que les quatre autres volumes. Le grand ſuccès de ce Roman échauffa ſi bien les beaux eſprits d'alors, qu'ils en firent à ſon imitation quantité de ſemblables, dont il y en avoit même de dix & de*

(1) *Il en fit quatre volumes.*] Le premier parut en 1610. Le ſecond fut publié dix ans après ; le troiſiéme, quatre ou cinq ans après le ſecond. La quatriéme partie étoit achevée lorſque l'Auteur mourut en 1623.

(2) *Du nom de la plus belle de ſes Bergeres.*] C'étoit Diane de Château-Morand, qui fut mariée au frere aîné de M. d'Urfé, & enſuite à lui-même. Voyez les Eclairciſſemens de M. Patru ſur l'Hiſtoire de l'Aſtrée, & la XII. Diſſertation de M. Huet, ancien Evêque d'Avranches.

(3) *Selon quelques-uns, ſon domeſtique.*] Baltazar Baro avoit été ſon Secretaire, ſelon l'Auteur de l'Académie Françoiſe. Il publia la cinquiéme partie de l'Aſtrée en 1627.

douze

douze volumes : & ce fut quelque tems comme une eſpéce de débordement ſur le Parnaſſe. On vantoit ſurtout ceux de Gomberville, de la Calprenéde, de Deſmarais, & de Scuderi. Mais ces Imitateurs, s'efforçant mal-à-propos d'enchérir ſur l'original, & prétendant annoblir ſes caracteres, tombérent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupés du ſeul ſoin de gagner le cœur de leurs maitreſſes, ils prirent, pour leur donner cette étrange occupation, non ſeulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même eſprit que ces Bergers ; ayant à leur exemple fait comme une eſpéce de vœu de ne parler jamais & de n'entendre jamais parler que d'amour. De ſorte qu'au lieu que d'Urfé dans ſon Aſtrée, de Bergers très-frivoles, avoit fait des Héros de Roman conſidérables, ces Auteurs au contraire, des Héros les plus conſidérables de l'Hiſtoire firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laiſſérent pas de trouver un nombre infini d'Admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirérent le plus d'applaudiſſemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiſelle de Scuderi, ſœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non ſeulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la pouſſa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de repréſenter, comme elle devoit, dans la perſonne de Cyrus, un Roi promis par les Prophétes, tel qu'il eſt

e cprimé dans la Bible, ou comme le peint Herodote, le plus grand Conquérant, que l'on eût encore vû ; ou enfin tel qu'il eſt figuré dans Xenophon, qui a fait auſſi bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince ; au lieu, dis-je, d'en faire un modéle de toute perfection, elle en compoſa un Artaméme plus fou que tous (1) *les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'eſt occupé que du ſeul ſoin de ſa Mandane, qui ne fait du matin au ſoir que lamenter, gémir, & filer le parfait amour. Elle a encore fait pis dans ſon autre Roman, intitulé* Clélie, *où elle repréſente tous les Héros de la République Romaine naiſſante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucréces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artaméne ; ne s'occupant qu'à tracer* (2) *des Cartes Géographiques d'Amour, qu'à ſe propoſer les uns aux autres des queſtions & des Enigmes galantes ; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus oppoſé au caractere, & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiſelle de Scuderi, que ceux de la Calprenede & de tous les autres, faiſoient le plus d'éclat, je les lûs, ainſi que les liſoit tout le monde, avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre langue. Mais enfin mes années étant accruës, & la raiſon m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'eſprit ſatyrique com-*

(1) *Les Céladons & les Sylvandres*] Bergers du Roman de l'Aſtrée.

(2) *Des Cartes Géographiques d'amour.*] La Carte du Pays de Tendre, dans la premiere partie du Roman de Clélie.

mençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dialogue à la maniere de Lucien, où j'attaquois non ſeulement leur peu de ſolidité, mais leur affèterie précieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonnes de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant comme Mademoiſelle de Scuderi étoit alors vivante; je me contentai de compoſer ce Dialogue dans ma tête, & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même ſur moi de ne point l'écrire, & de ne le point laiſſer voir ſur le papier, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobſtant la mauvaiſe Morale enſeignée dans ces Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur que d'eſprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la mort (1) l'a rayée du nombre des Humains, *Elle, & tous les autres Compoſiteurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'en ma jeuneſſe l'ayant récité pluſieurs fois dans des Compagnies, où il ſe trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces perſonnes en ont retenu pluſieurs lambeaux, dont elles ont enſuite compoſé*

(1) *L'a rayée du nombre des Humains.*] Vers 34. de l'Epître VII. de notre Auteur. *La Parque l'a rayé du nombre*, &c. Mademoiſelle Madelaine de Scuderi mourut à Paris, le 2. de Juin 1701, âgée de 95. ans.

un Ouvrage qu'on a diſtribué ſous le nom de Dialogue de M. Deſpreaux, *& qui a été imprimé pluſieurs fois dans les pays étrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne ſçai s'il s'attirera les mêmes applaudiſſemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens récits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le récitant, je donnois à tous les perſonnages que j'y introduiſois, le ton qui leur convenoit, ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aiſément la fineſſe des railleries qui y ſont. Mais maintenant que les voilà tombés dans l'oubli, & qu'on ne les lit preſque plus, je doute que mon Dialogue faſſe le même effet. Ce que je ſçai pourtant à n'en point douter, c'eſt que tous les gens d'eſprit & de véritable vertu me rendront juſtice, & reconnoîtront ſans peine, que ſous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui ſoit dans la vérité & dans la vrai-ſemblance, je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage, qui ſoit encore ſorti de ma plume.*

LES HEROS DE ROMAN.

DIALOGUE (1)

A la maniere de Lucien.

MINOS,

Sortant du lieu où il rend la juſtice proche le Palais de Pluton.

AUDIT ſoit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée! Il s'agiſſoit d'un méchant drap qu'on a dérobé à un Savetier en paſſant le fleuve, & jamais je n'ai tant oüi parler d'Ariſtote. Il n'y a point de loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colere, Minos.

MINOS.

Ah! C'eſt vous, Roi des Enfers. Qui vous améne?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſçavoir quel eſt cet Avocat qui vous a ſi doctement ennuyé ce matin : Eſt-ce que Huot & Martinet ſont morts?

(1) Ce Dialogue fut compoſé à la fin de l'année 1664. & en 1665.

MINOS.

Non, grace au Ciel : mais c'eſt un jeune mort, qui a été ſans doute à leur école. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a avancé pas une qu'il n'ait appuyée de l'autorité de tous les Anciens ; & quoiqu'il les fît parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace. (1) *Platon dit galamment dans ſon Timée. Sénéque eſt joli dans ſon Traité des bienfaits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.*

PLUTON.

Vous me peignez là un maître impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-tems ? Que ne lui impoſiez-vous ſilence.

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiége ; j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez de grace : concluez, Avocat. Il a été juſqu'au bout, & a tenu à lui ſeul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur de parler ; & ſi ce déſordre là continuë, je croi que je ſerai obligé de quitter la charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les morts n'ont jamais été ſi ſots qu'aujourd'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-tems une ombre qui eût le ſens commun ; & ſans parler des gens de Palais, je ne vois rien de ſi impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils appellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proſerpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & diſent que nous ne ſom-

(1) *Platon dit galamment*, &c.] Manieres de parler de ce tems-là, fort communes dans le Barreau.

mes pas galants. On m'a aſſuré même, que cette peſtilente galanterie avoit infecté tous les pays infernaux, & même les Champs Eliſées ; de ſorte que les Héros, & ſur-tout les Héroïnes qui les habitent, ſont aujourd'hui les plus ſottes gens du monde, grace à certains Auteurs, qui leur ont appris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux tranſis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer, que les Cyrus & les Alexandres ſoient devenus tout à coup, comme on me le veut faire entendre, des Thyrſis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des Champs Eliſées, & de toutes les autres Régions de l'Enfer, les plus célébres d'entre ces Héros ; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voyez que ſont poſtés mes Gardes. Mais où eſt Rhadamanthe ?

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe, Il eſt allé dans le Tartare pour y voir entrer (1) un Lieutenant Criminel, nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu auſſi célébre par ſa grande capacité dans les affaires de judicature, que diffamé par ſon exceſſive avarice.

PLUTON.

N'eſt-ce pas celui qui penſa ſe faire tuer une ſeconde fois, pour une obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en paſſant le fleuve ?

MINOS.

C'eſt celui-là même. Avez-vous vû ſa femme ? C'étoit une choſe à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de Satin.

(1) *Un Lieutenant Criminel.*] Le Lieutenant Criminel Tardieu, & ſa femme, avoient été aſſaſſinés à Paris, la même année que ce Dialogue fut commencé, en 1664. Voyez la Satyre X. depuis le Vers 253. avec les Remarques.

PLUTON.

Comment ? de Satin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire c'eſt une épargne. Car tout cet acoûtrement n'étoit autre choſe que trois Théſes couſuës enſemble, dont on avoit fait préſent à ſon mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je crains qu'elle n'empeſte tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ſes larcins. Elle vola avant hier la quenouille de Clothon, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce drap, dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au paſſage. De quoi vous êtes-vous aviſé, de charger les Enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuivît ſon mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe. Le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t-il ? Il paroît tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les Criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai rencontré là bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe, Ixion a violé une Furie : & Siſype, aſſis ſur ſon Rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecouer le joug de votre domination.

MINOS.

O les ſcélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien, Minos. Je ſçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on

fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbere. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils ſont en état de nous aider. J'ai été bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt cet homme qui vient à nous, avec ſon bâton & ſa beſace? Ha! c'eſt ce fou de Diogéne. Que viens-tu chercher ici?

DIOGENE.

J'ai appris la néceſſité de vos affaires; & comme votre fidéle ſujet je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous moquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez envoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi? Nos Héros ne viennent-ils pas?

DIOGENE.

Oüi, je viens de rencontrer une troupe de fous là bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal?

PLUTON.

Pourquoi le bal?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

PLUTON.

Tout beau Diogéne. Tu te mêles toujours de railler.. Je n'aime point les Satyriques. Et puis ce ſont des Héros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les voi déja qui paroiſſent. Approchez, fa-

meux Héros ; & vous auſſi , Héroïnes encore plus fameuſes, autrefois l'admiration de toute la terre. Voici une belle occaſion de vous ſignaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tai-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ſes confidens. Mais avant tout, Minos, paſſons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos ſiéges , avec une baluſtrade qui nous ſépare du reſte de l'Aſſemblée. Entrons. Bon. Voilà tout diſpoſé ainſi que je le ſouhaitois. Suinous, Diogéne. J'ai beſoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniere dont je voi que tu as fait connoiſſance avec eux , perſonne ne me peut rendre ce ſervice que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tien-toi donc ici près de moi. Vous , Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui ſeront entrez, qu'on les faſſe paſſer dans les longues & ténébreuſes Galleries qui ſont adoſſées à ce Sallon , & qu'on leur diſe d'y aller attendre mes ordres. Aſſoyons-nous. Qui eſt celui qui vient le premier de tous, nonchalamment appuyé ſur ſon Ecuyer ?

DIOGENE.

C'eſt le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi , qui transféra l'Empire des Médes aux Perſes ; qui a tant gagné de batailles ? De ſon tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais perſonne n'y en a tant envoyé !

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas appeller Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi ?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'appelle maintenant Artaméne.

PLUTON.

Artaméne ! Et où a-t-il pêché ce nom-là ? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſçavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi ? Je ſçai auſſi bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGENE.

Oüi. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde.

PLUTON.

Belle demande ! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la terre lui fût ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe ?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane ?

DIOGENE.

Oüi. Et ſçavez-vous combien elle a été enlevée de fois ?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher ?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a paſſé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes Raviſſeurs étoient les ſcélérats du monde les plus vertueux. Aſſurément ils n'ont pas oſé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons-là ce fou de Diogéne. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t-il ? Vous diriez qu'il ne ſçait où il eſt ?

CYRUS.

Eh, divine Princeſſe !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuſte Mandane.

PLUTON.

Plaît-il ?

CYRUS.

(1) Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane, puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artaméne ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une inſenſible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artaméne, il faut ſervir une inſenſible. Oüi, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il eſt fou. Je croi que Diogéne a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne ſçaviez pas ſon hi-

(1) *Tu me flattes, trop complaiſant Feraulas*, &c.] Affectation du ſtile du Cyrus, imitée.

ſtoire. Mais faites approcher ſon Ecuyer Feraulas ; il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſçait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maître, & a tenu un Regiſtre exact de toutes les paroles, que ſon maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a toujours dans ſa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâiller un peu. Car ſes narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante perſonne.

PLUTON.

Quel langage ? A-t-on jamais parlé de la ſorte ? Mais dites-moi vous, trop pleurant Artaméne, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Eh de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on me va conter. Rendons ce devoir à deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidéle Feraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je n'en veux point être inſtruit, moi. Qu'on me chaſſe ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh de grace !

PLUTON.

Si tu ne ſors....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier.

PLUTON.

Si tu ne te retires.... A la fin le voilà dehors. A-t-on jamais vû tant pleurer ?

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas au bout ; puiſqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros Tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires préſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je voi qui arrive :

DIOGENE.

Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris ?

PLUTON.

Quoi ? Cette Reine ſauvage des Maſſagétes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un Vaiſſeau du ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche ?

TOMYRIS.

(1) *Que l'on cherche par tout mes Tablettes perduës ;*

Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

DIOGENE.

Des tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes ; & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aye beſoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & les recoins de cette Salle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

(1) *Que l'on cherche par tout*, &c.] C'eſt par ces deux Vers que Tomyris débute, dans la Tragédie de M. Quinaut, intitulée *la Mort de Cyrus*, Act. 1. Sc. 5.

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle eſt doucereuſe !

DIOGENE.

Je ſuis fâché que ſes tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Maſſagéte.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon ! Auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion ?

DIOGENE.

Egorgé ! C'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiécles ; & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON,

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galleries chercher, ſi elle veut, ſon charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vrai-ſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſurement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entends là bas qui fredonne un air ?

DIOGENE.

C'eſt ce grand Borgne d'Horacius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un Echo qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a fait pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il créve de rire ;

MINOS.

Et qui ne riroit ? Horatius Coclès chantant à l'Echo !

PLUTON.

Il eſt vrai que la choſe eſt aſſez nouvelle. Cela eſt à voir. Qu'on le faſſe entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela ſa Chanſon, que Minos vrai-ſemblablement ſera bien-aiſe d'entendre de plus près.

MINOS.

Aſſurément.

HORATIUS COCLE'S,

Chantant la repriſe de la Chanſon qu'il chante dans Clélie.

Et Pheniſſe même publie,

Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

DIOGENE.

Je penſe reconnoître l'air. C'eſt ſur le chant de *Toinon la belle Jardiniere.* (1)

(1) *Toinon la belle Jardiniere :* Chanſon du Savoyard, alors à la mode, en voici les paroles.

Toinon la belle Jardiniere
N'arroſe jamais ſon jardin
De cette belle eau coutumiere,
Dont on arroſe le Jaſmin.
Non pas même de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

Enfin elle n'en fut maitreſſe,
Et a fait ſon jardin ſi beau,
Tous les neuf mois, par ſon adreſſe
Il y venoit du fruit nouveau.
Ce n'étoit pas de l'eau de roſe
Mais de l'eau de quelque autre cho

Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelque autre choſe.

HORATIUS COCLE'S.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe ?

DIOGENE.

C'eſt une Dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, dont il a compoſé auſſi le chant, en lui faiſant avouer à elle-même, que tout céde en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'euſſe jamais crû, que cet illuſtre Romain fût ſi excellent Muſicien, & ſi habile faiſeur d'impromptus. Cependant je voi bien par celui-ci qu'il eſt maître paſſé.

PLUTON.

Et moi je voi bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entiérement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois ſi déterminé Soldat, & qui avez défendu vous ſeul un Pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous aviſé de vous faire Berger après votre mort; & qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont appris à chanter ?

HORATIUS COCLE'S.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes galleries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emméne.

HORATIUS COCLE'S,

s'en allant, & toujours chantant,

Et Phéniſſe même publie,

Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou ! le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une perſonne raiſonnable ?

DIOGENE.

Vous allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je voi entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie, qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Camp de Porſena, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogéne !

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle va dire.

CLELIE.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON.

Ah ! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oüi ma fille ; il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Eliſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne ſongent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume

de Tendre ? Car je ſerois au déſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtés dans le Village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris billets doux, ou billets galants ?

PLUTON.

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'eſt du pays de Galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON.

C'eſt un pays que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illuſtre Diogéne raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendres ; Tendre ſur eſtime, Tendre ſur inclination, & Tendre ſur reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur Eſtime, il faut aller d'abord au Village de Petits-ſoins, &...

PLUTON.

Je voi bien, la belle fille, que vous ſçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne ſçai ſi ces trois Villages & ces trois Fleuves ménent à Tendre, mais qu'il me paroît que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MINOS.

Ce ne ſeroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce ſont ces terres inconnuës dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignonne ? Vous êtes donc auſſi amoureuſe, à ce que je vois ?

CLELIE.

Oüi, Seigneur, je vous concéde que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : Auſſi faut-il avouer que cet admirable fils du Roi Cluſium a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi extraordinaire, & de ſi peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une paſſion tout-à-fait raiſonnable. Car enfin....

PLUTON.

Car enfin, Car enfin... je vous dis moi, que j'ai pour toutes les folles une averſion inexpliquable ; & que quand le fils du Roi de Cluſium auroit un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaiſir de vous en aller, vous & votre galant, au diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toujours des amoureux ? Perſonne ne s'en ſauvera ; & un de ces jours nous verrons Lucréce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaiſir tout à l'heure. Car voici Lucréce en perſonne.

PLUTON.

Ce que j'en diſois n'eſt que pour rire. A Dieu ne plaiſe que j'aye une ſi baſſe penſée de la plus vertueuſe perſonne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogéne, que tu ne connois pas Lucréce. Je voudrois que tu l'euſſe vûë la premiere fois qu'elle entra ici toute ſanglante, & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colere étoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander

à elle-même ce qu'elle penſe de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucréce ; mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe exacte & déciſive ?

PLUTON.

Oüi.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. Liſez.

PLUTON liſant.

Toujours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. hélas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut dire ce galimathias ?

LUCRECE.

Je vous aſſure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peſte de la folle. Où a-t-on jamais parlé comme cela ? *Point. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Oedipe pour m'expliquer cette Enigme ?

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il ?

DIOGENE.

C'eſt Brutus ; celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi ? cet auſtere Romain, qui fit mourir ſes enfans pour avoir conſpiré contre leur patrie ? Lui expliquer des Enigmes ? Tu es bien fou, Diogéne.

DIOGENE.

Je ne ſuis point fou. Mais Brutus n'eſt pas non

plus cet auſtere perſonnage que vous vous imaginez. C'eſt un eſprit naturellement tendre & paſſionné, qui fait de fort jolis Vers, & les billets du monde les plus galants.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fuſſent écrites, pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a longtems que ces paroles ſont écrites ſur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui ſont toujours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos Tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez bien. Ne les ſont-ce pas là ?

Toujours. l'on. ſi. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les ſont là elles-mêmes.

BRUTUS.

Continuez donc de lire. Les paroles ſuivantes non ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la fineſſe des paroles embroüillées de Lucréce ; mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne ſai pas ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je voi bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtére. Le myſtére eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucréce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en ces mots tranſpoſés :

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toujours!
Mais Hélas! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Et Brutus, pour la raſſûrer, lui dit en d'autres termes tranſpoſez.

Permettez moi d'aimer, Merveille de nos jours:
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles Amours.

PLUTON.

Voilà une groſſe fineſſe. Il s'enſuit de là que tout ce qui ſe peut dire de beau eſt dans les Dictionaires. Il n'y a que les paroles qui ſont tranſpoſées. Mais eſt-il poſſible que des perſonnes du mérite de Brutus & de Lucréce en ſoient venus à cet excès d'extravagance, de compoſer de ſemblab'es bagatelles?

DIOGENE.

C'eſt pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'eſprit.

PLUTON.

Et c'eſt par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chaſſe. Pour moi, je ne ſçai tantôt plus où j'en ſuis. Lucréce amoureuſe! Lucréce coquette! Et Brutus ſon Galant! Je ne deſeſpére pas un de ces jours de voir Diogéne lui-même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non? Pithagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pythagore étoit galant?

DIOGENE.

Oüi, & ce fut de Théano ſa fille, formée par lui à la galanterie, ainſi que le raconte le génereux Herminius dans l'hiſtoire de la vie de Brutus, ce fut dis-je de Théano, que cet illuſtre Romain apprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pitagore: *Que c'eſt à pouſſer de beaux*

ſentimens pour une Maitreſſe, & à faire l'Amour, que ſe perfectionne le grand Philoſophe.

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſçut que c'eſt la folie qui fait la perfection de la Sageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons là Théano. Quelle eſt cette précieuſe renforcée que je vois qui vient à nous ?

DIOGENE.

(1) C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande oppoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'Hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne là un bizarre agrément, & Cerbére, ſelon elle, doit donc paſſer pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même oppoſition.

DIOGENE.

Je crois qu'elle vient à vous. Elle a ſurement quelque queſtion à vous faire.

SAPPHO.

Je vous ſupplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié, & ſi vous croïez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une génereuſe converſation que nous eumes l'autre jour avec la Sage Démocéde & l'agréable Phaon. De grace ou-

(1) *C'eſt Sappho, cette fameuſe Lesbienne*, &c.] Mademoiſelle de Scuderi paroît ici ſous le nom de *Sappho*, nom qui lui avoit été donné par les Poëtes qui vivoient de ſon tems.

bliez

bliez donc pour quelque tems le ſoin de votre perſonne & de votre Etat ; & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion.

MINOS.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes. Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette impertinente. C'eſt bien le tems de reſoudre des queſtions d'Amour, que le jour d'une revolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour le faire, & tous les jours, les Heros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'emploïer le tems à encourager les Soldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarete ou de Béreliſe dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un bracelet égaré.

PLUTON.

Ho bien, s'ils ſont fous, je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette Précieuſe ridicule.

SAPPHO.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos génereuſes Amies & nos illuſtres Amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repréſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogene le galant Eſope.

PLUTON.

Attend, attend, je m'en vai te faire venir ici

une perſonne avec qui lier converſation. Qu'on m'appelle Tiſiphone.

SAPPHO.

Qui ? Tiſiphone ? Je la connois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir le Portrait, que j'ai déja compoſé par précaution, dans le deſſein où je ſuis de l'inſerer dans quelqu'une des Hiſtoires, que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de Romans, ſommes obligez de raconter à chaque Livre de notre Roman.

PLUTON.

Le portrait d'une Furie ! Voilà un étrange projet.

DIOGENE.

Il n'eſt pas ſi étrange que vous penſez. En effet, cette même Sappho que vous voïez, a peint dans ſes Ouvrages beaucoup de ſes genereuſes Amies, qui ne ſurpaſſent guéres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins à la faveur des mots galants, & des façons de parler élégantes & précieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Héroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne ſai ſi c'eſt curioſité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre portrait.

PLUTON.

Hé bien donc qu'elle vous le montre, j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la vois qui tire le portrait de ſa poche.

SAPPHO liſant.

1 L'illuſtre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en

(1) *L'illuſtre fille dont j'ai à vous entretenir*, &c.] Portrait de Mademoiſelle Scuderi elle-même.

toute ſa perſonne je ne ſai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le portrait.

MINOS.

Voila les adverbes *furieuſement & terriblement*, qui ſont, à mon avis, bien placez, & tout à fait en leur lieu.

SAPPHO continuë de lire.

Tiſiphone a naturellement la taille fort haute, & paſſant de beaucoup la meſure des perſonnes de ſon ſexe; mais pourtant ſi dégagée, ſi libre, & ſi bien proportionnée en toutes ſes parties, que ſon énormité même lui ſied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans & bordez d'un certain vermillon, qui en reléve prodigieuſement l'éclat. Ses cheveux ſont naturellement bouclez & annelez; & l'on peut dire que ce ſont autant de Serpens, qui s'entortillent les uns dans les autres, & ſe jouent non-chalamment autour de ſon viſage. Son teint n'a point cette couleur fade & blancheâtre des femmes de Scytie; Mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Afriquaines qu'il favoriſe le plus près de ſes regards. Son ſein eſt compoſé de deux demi-globes, brûlez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignant le plus qu'ils peuvent de ſa gorge, ſe vont négligemment & languiſſamment perdre ſous ſes deux bras. Tout le reſte de ſon corps eſt preſque compoſé de la même ſorte. Sa démarche eſt extrémement noble & fiére. Quand il faut ſe hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche; & je doute qu'Atalante la pût devancer à la courſe. Au reſte, cette vertueuſe fille eſt naturellement ennemie du vice, ſur tout des grands crimes, qu'elle pourſuit par tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en repos; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs,

Alecto & Mégere, qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ces trois Sœurs, que c'eſt une morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas là un Portrait merveilleux?

PLUTON.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, & pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revuë de nos Heros ; & ſans nous plus donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà tous reconnus veritablement inſenſez ; contentons-nous de les voir paſſer devant cette baluſtrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je ſois ſûr qu'ils y ſont. Car je défends d'en laiſſer ſortir aucun, que je n'aïe préciſément déterminé ce que je veux qu'on en faſſe. Qu'on les laiſſe donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voila bien, Diogéne. Tous ces Héros ſont-ils connus dans l'Hiſtoire ?

DIOGENE.

Non ; il y en a beaucoup de chimeriques, mêlez parmi eux.

PLUTON.

Des Heros chimeriques ! & ſont-ce des Heros ?

DIOGENE.

Comment, ſi ce ſont des Heros ! Ce ſont eux qui ont toujours le haut bout dans les Livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaiſir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers. Orondate, Spitridate, Alcaméne, Mélinte, Britomare, Merindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Heros-là, ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'Amour ?

DIOGENE.

Cela ſeroit beau qu'ils ne l'euſſent pas fait. Et de quel droit ſe diroient-ils Heros, s'ils n'étoient point amoureux ? N'eſt-ce pas l'Amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Quel eſt ce grand Innocent, qui va des derniers, & qui a la Molleſſe peinte ſur le viſage ? Comment t'appelles-tu ?

ASTRATE.

(1) Je m'appelle Aſtrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez vous pas que j'ai une Reine, que je garde ici dans une boite, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir? Qu'es-tu, toi ? As-tu jamais été ?

ASTRATE.

Oüi-da, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes ; *Aſtratus vixit ;* Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce là tout ce qu'on trouve de toi dans l'Hiſtoire ?

ASTRATE.

Oüi ; & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE ; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les Spectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi j'y pleure toujours, ne pouvant obtenir que

(1) *Je m'appelle Aſtrate*] Dans le tems que l'Auteur fit ce Dialogue, on jouoit à l'Hôtel de Bourgogne, l'Aſtrate de M. Quinaut, & l'Oſtorius de l'Abbé de Pure.

l'on m'y montre une Reine, dont je ſuis paſſionément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t-en dans ces Galeries voir ſi cette Reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal-bâti de Romain qui vient après ce chaud Amoureux ? Peut-on ſavoir ſon nom.

OSTORIUS.

Mon nom eſt Oſtorius.

PLUTON.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'hiſtoire.

OSTORIUS.

Il y eſt pourtant. L'Abbé de Pure aſſure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garand. Mais, dis-moi, appuïé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le Monde ? T'y a-t-on jamais vû ?

OSTORIUS.

Ouï-da ; & à la faveur d'une piéce de Théatre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t-y en.

OSTORIUS.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? Allons déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Héroïne, qui ne ſe hâte pas trop, ce me ſemble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît

ſi lourde de ſa perſonne, & ſi peſamment armée, que je vois bien que c'eſt la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéir, qui l'empêche d'aller plus vite. Qui eſt-elle ?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orleans ?

PLUTON.

C'eſt donc là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois.

DIOGENE.

C'eſt elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la phyſionomie bien platte, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touſſe, & s'approche de la Baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſurément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

PLUTON.

A-t-elle du talent pour la Poëſie ?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

(1) *O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,*
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zele :
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant, me redouble la peur.
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite,
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.

(1) *O grand Prince, que grand*, &c.] Vers extraits du Poëme de la Pucelle.

O que n'ai-je le ton deſormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſe-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe;
Que le coup briſât l'os, & fit pleuvoir le ſang
De la Temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler?

DIOGENE.

Belle demande! Françoiſe.

PLUTON.

Quoi! c'eſt du François qu'elle a dit? Je croïois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a appris cet étrange François-là?

DIOGENE.

(1) C'eſt un Poëte, chez qui elle a été en penſion quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un Poëte qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas manque d'avoir été bien païé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

PLUTON.

Voila de l'argent bien mal emploïé. Hé, Pucelle d'Orleans, pourquoi vous êtes vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne ſongiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'objet que la gloire?

LA PUCELLE.

La gloire?

Un ſeul endroit y méne; & de ce ſeul endroit
Droite & roide...

(1) *C'eſt un Poëte.*] Chapelain.

PLUTON.

Ah! Elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droite & roide eſt la côte, & le ſentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juſte Ciel! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne ſoit prête à ſe fendre.

LA PUCELLE.

De fléches toutefois aucune ne l'atteint
Ou pourtant l'atteignant, de ſon ſang ne ſe teint.

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Heroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus inſuportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendreſſe. Tout en elle n'eſt que dureté & que ſéchereſſe, & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inſpirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inſpiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle? inſpirer de l'amour au cœur de Dunois!

DIOGENE.

Ouï aſſurément,

Au grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre,
Grand cœur, qui dans lui ſeul deux grands Amours enſerre.

Mais il faut ſavoir quel Amour. Dunois s'en explique ainſi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuſe fille.

Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime ;
Je n'ai que du reſpect, je n'ai que de l'eſtime :
Je n'en ſouhaitte rien ; & ſi j'en ſuis Amant,
D'un Amour ſans deſir je l'aime ſeulement.
Et ſoit. Conſumons nous d'une flamme ſi belle.
Brûlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voila-t-il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'holocauſte n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un Guerrier comme Dunois ?

PLUTON.

Sans doute ; & cette Vertueuſe Guerriere peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle veut, inſpirer un pareil Amour à tous les Heros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amolliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veüille encore réciter quelques-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Heros, ce me ſemble. Mais non, Je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriere cette porte. Vraiſemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde ſortît. Le connois-tu, Diogene.

DIOGENE.

(1) C'eſt Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il ? il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le ſavez bien, divine Roſemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'euſſe le bonheur de vous connoître, & que c'eſt ſur le ſeul récit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins ſi ardemment épris de vous.

(1) *C'eſt Pharamond, le premier Roi, &c.* Critique de Pharamond ; Roman de la Calprenéde.

PLUTON.

Il ſemble que celui-ci ſoit devenu amoureux avant que de voir ſa Maîtreſſe.

DIOGENE.

Aſſurément, il ne l'avoit point vuë.

PLUTON.

Quoi ? il eſt devenu amoureux d'elle ſur ſon portrait ?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû ſon portrait.

PLUTON.

Si ce n'eſt là une vraïe folie, je ne ſçai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos Succeſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde ?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'amour....

PLUTON.

Ho ! l'amour ! l'amour ! Va exagérer, ſi tu veux, les injuſtices de l'amour dans mes galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon ſceptre tout au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure ?

PLUTON.

Ah, Mercure ! je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour ?

MERCURE.

Vous ſçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon pere Jupiter, & qu'en ſa faveur

autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous apporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous améne a paru, que vos ennemis ſe ſont rangés dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence, comment vous avez ſouffert qu'il ſe ſoit gliſſé dans l'un & dans l'autre monde une ſi impertinente maniere de parler que celle qui régne aujourd'hui, ſur tout en ces Livres qu'on appelle Romans ; & comment vous avez permis que les plus grands Héros de l'Antiquité parlaſſent ce langage.

MERCURE.

Hélas ! Apollon & moi, nous ſommes des Dieux qu'on n'invoque preſque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoiſſent pour leur véritable patron qu'un certain Phébus, qui eſt bien le plus impertinent perſonnage qu'on puiſſe voir. Du reſte je viens vous avertir qu'on vous a joué une piéce.

PLUTON.

Une piéce à moi ! Comment ?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros ſont venus ici ?

PLUTON.

Aſſurément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puiſque je les tiens encore ici tous renfermés dans les galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous ſortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'eſt une troupe de faquins, ou plûtôt de fantômes chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de perſonnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'Antiquité, mais dont la vie a été fort cour-

te, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Styx. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractere de Héros ? Tout ce qui les ſoutient aux yeux des hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillés ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils ſont. J'ai même amené des Champs Eliſées, en venant ici, un François pour les reconnoître quand ils ſeront dépoüillés. Car je me perſuade que vous conſentirez ſans peine qu'ils le ſoient.

PLUTON.

J'y conſens ſi bien, que je veux que ſur le champ la choſe ici ſoit exécutée. Et pour ne point perdre de temps, Gardes, qu'on les faſſe de ce pas ſortir tous de mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les améne tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre ſur le Balcon de cette fenêtre baſſe, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aiſe. Qu'on y porte nos ſiéges. Mercure, mettez-vous à ma droite ; & vous, Minos, à ma gauche : & que Diogéne ſe tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y ſont-ils tous ?

UN GARDE.

On n'en a laiſſé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidéles exécuteurs de mes volontés, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices infernales que j'ai fait aſſembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros, & qu'on me les dépouille.

CYRUS

Quoi, vous ferez dépouiller un Conquérant comme moi ?

PLUTON.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous paſſiez le pas.

HORATIUS COCLE'S.

Quoi ! un Romain comme moi, qui a défendu lui ſeul un pont contre toutes les forces de Porſenna ! Vous ne le conſidererez pas plus qu'un coupeur de bourſe.

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi un Galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voilà dépouillés.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que ſouhaitez-vous ?

MERCURE.

Tien ; regarde bien tous ces gens-là ; les connois-tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Hé, ce ſont tous des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucréce. Bon jour, M. Brutus. Bonjour, Mademoiſelle Cléлie. Bon jour, M. Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons, qu'on ne les épargne point ; & qu'après qu'ils auront été abondamment fuſtigés, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivés, qu'on me les jette tous la tête la premiere dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnés, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux

dire, les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Héros. Vous voilà arrivés à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez jouée ſi peu de tems.

CHOEUR DE HEROS,

s'en allant chargés d'écourgées.

Ah ! La Calprenéde ! Ah ! Scuderi !

PLUTON.

Hé, que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

MERCURE.

Mais voici les véritables Héros qui arrivent, & qui demandent à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe ?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.

(1) ARRÊT BURLESQUE,

Donné en la Grand'Chambre du Parnaſſe, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Médecins & Profeſſeurs de l'Univerſité (2) *de Stagire, au Pays des Chimeres, pour le maintien de la Doctrine d'Ariſtote.*

VEU par la Cour la Requête préſentée par les Régens, Maîtres-ès-Arts, Docteurs & Profeſſeurs de l'Univerſité, tant en leurs noms, que com-

(1) L'Univerſité de Paris vouloit préſenter Requête au Parlement pour empêcher qu'on enſeignât la Philoſophie de Deſcartes. On en parla même à M. le P. P. de Lamoignon, qui dit un jour à M. Deſpreaux, en s'entretenant familiérement avec lui, qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de donner un Arrêt conforme à la Requête de l'Univerſité. Sur cela, M. Deſpreaux imagina cet Arrêt burleſque, & le compoſa avec le ſecours de M. Bernier & de M. Racine, qui fournirent chacun leurs penſées. M. Donguois, neveu de l'Auteur, & Greffier de la Grand'Chambre; y eut auſſi beaucoup de part, ſur tout pour le ſtile & les termes de pratique qu'il entendoit mieux qu'eux. Quelque tems après, M. Dongois donnant à ſigner à M. le P. Préſident ſes expéditions qu'il avoit laiſſé amaſſer exprès pendant deux jours, y joignit l'Arrêt burleſque, pour tâcher de ſurprendre ce Magiſtrat, & le lui faire ſigner avec les autres. Mais ce Magiſtrat s'en apperçut : & comme il étoit extrêmement doux & familier avec ceux qu'il aimoit, il fit ſemblant de le jetter au nez de M. Dongois, en lui diſant : *A d'autres. Voilà un tour de Deſpreaux.* Il le lut avec grand plaiſir : Il en rit pluſieurs fois avec l'Auteur ; & il convenoit que cet Arrêt burleſque l'avoit empêché d'en donner un ſérieux, qui auroit apprêté à rire à tout le monde.

La Requête de l'Univerſité ne parut point. Bernier en fit une autre ſur le modéle de l'Arrêt ; mais notre Auteur n'en faiſoit pas grand cas. On la peut voir imprimée dans le Ménagiana, Tome 4. pag. 271. de l'édition de 1715.

(1) *De Stagire.*] Ville de Macédoine, ſur la Mer Egée, & Patrie d'Ariſtote.

me tuteurs & défenſeurs de la Doctrine de Maître *en blanc*, Ariſtote, ancien Profeſſeur Royal en Grec dans le Collége du Lycée, & Précepteur du feu Roi de querelleuſe mémoire Aléxandre dit le Grand, acquereur de l'Aſie, Europe, Afrique & autres lieux; Contenant que depuis quelques années, une inconnuë nommée la Raiſon, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de ladite Univerſité, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux, prenant les ſurnoms de Caſſendiſtes, Cartéſiens, Malebranchiſtes & Pourchotiſtes, gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en état d'en expulſer ledit Ariſtote, ancien & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles, contre lequel, Elle & ſes Conſorts auroient déja publié pluſieurs Livres, Traités, Diſſertations & Raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant Elle l'examen de ſa doctrine; ce qui ſeroit directement oppoſé aux Loix, Us & Coutumes de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote auroit toujours été reconnu pour Juge ſans appel & non comptable de ſes opinions. Que même ſans l'aveu d'icelui, Elle auroit changé & innové pluſieurs choſes en & au-dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordée libéralement, & de ſon bon gré, & laquelle Elle auroit cédée & tranſportée au cerveau. Et enſuite, par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit cœur la charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foye; comme auſſi de faire voiturer le ſang par tout le corps, avec plein pouvoir audit ſang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & arteres, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites véxations que la ſeule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçû dans leſdites Ecoles. Auroit auſſi attenté ladite Raiſon, par une entrepriſe inoüie, de déloger le feu de la plus haute région du Ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonob-

ſtant les certificats dudit Philoſophe, & les viſites & deſcentes faites par lui ſur les lieux. Plus par un attentat & voye de fait énorme contre la Faculté de Médecine, ſe ſeroit ingérée de guérir, & auroit réellement & de fait guéri quantité de fiévres intermittentes, comme tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Ariſtote, & à Hippocrate ſon devancier; & ce ſans ſaignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui eſt non ſeulement irrégulier, mais tortionnaire & abuſif; ladite Raiſon n'ayant jamais été admiſe ni aggrégée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conſéquent conſulter avec les Docteurs d'icelle, ni être conſultée par eux, comme elle ne l'a en effet jamais été. Nonobſtant quoi, & malgré les plaintes & oppoſitions réïtérées des Sieurs (1) Blondel, Courtois, Denyau, & autres défenſeurs de la bonne Doctrine, elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toujours deſdites drogues, ayant eu la hardieſſe de les employer ſur les Médécins mêmes de ladite Faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des régles, ont été guéris par leſdits remédes. Ce qui eſt d'un exemple très-dangereux, & ne peut avoir été fait que par mauvaiſes voyes, ſortiléges & pactes avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffamer & de bannir des Ecoles de Philoſophie les Formalités, Matérialités, Entités, Identités, Virtualités, Eccéïtés, Pétréïtés, Polycarpéïtés, & autres Etres imaginaires, tous enfans & ayans cauſe de défunt Maître Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la Philoſophie Scolaſtique, dont

(1) *Blondel, Courtois, Dényau.*] Médecins de la Faculté de Paris. *Blondel* a écrit que la vertu du Quinquina venoit des pactes que les Américains ont faits avec le Diable. *Courtois* aimoit fort la ſaignée. *Denyau* nioit la circulation du ſang.

elles ſont tout le myſtere, & qui tire d'elles toute ſa ſubſiſtance, s'il n'y étoit par la Cour pourvû. Vû les libelles intitulés Phyſique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres piéces attachées à ladite Requête, Signée CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le rapport du Conſeiller Commis. Tout conſidéré,

LA COUR ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & jouiſſance deſdites Ecoles. Ordonne qu'il ſera toujours ſuivi & enſeigné par les Régens, Docteurs, Maîtres-ès-Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité : ſans que pour ce ils ſoient obligés de le lire, ni de ſçavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des nerfs, & à toutes perſonnes, de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chile d'aller droit au Foye ſans plus paſſer par le cœur, & au Foye de le recevoir. Fait défenſes au Sang d'être plus vagabond, errer, ni circuler dans le corps, ſous peine d'être entiérement livré & abandonné à la Faculté de Médecine. Défend à la Raiſon, & à ſes adhérans, de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fiévres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës par mauvais moyens & voyes de ſortiléges, comme vin pur, poudre, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ni connuës des Anciens. Et en cas de guériſon irréguliere par icelles drogues, permet aux Médecins de ladite Faculté, de rendre, ſuivant leur méthode ordinaire, la fiévre aux malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remédes propres à ce ; & de remettre leſdits malades en tel & ſemblable état qu'ils étoient auparavant ; pour être enſuite traités ſelon les ré-

gles ; & s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde ſuffiſamment purgés & évacués. Remet les Entités, Identités, Virtualités, Eccéités, & autres pareilles formules Scotiſtes, en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux Sieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur oppoſition au bon ſens. A réintégré le feu dans la plus haute région du Ciel, ſuivant & conformément aux deſcentes faites ſur les lieux. Enjoint à tous Régens, Maîtres-ès-Arts & Profeſſeurs, d'enſeigner comme ils ont accoutumé, & de ſe ſervir pour raiſon de ce, de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être ; & aux Répétiteurs, Hibernois & autres leurs Suppôts, de leur prêter main-forte, & de courir ſus aux Contrevenans, à peine d'être privés du droit de diſputer ſur les Prolégoménes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpétuité la Raiſon des Ecoles de ladite Univerſité ; lui fait défenſes d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Ariſtote en la poſſeſſion & jouiſſance d'icelles, à peine d'être déclarée Janſéniſte, & amie des nouveautés. Et à cet effet ſera le préſent Arrêt lû & publié (1) aux Mathurins de Stagire, à la premiere Aſſemblée qui ſera faite pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges du Parnaſſe, & par tout où beſoin ſera. Fait ce trente-huitiéme jour d'Août onze mil ſix cens ſoixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

(1) *Aux Mathurins de Stagyre.*] Quand le Recteur de l'Univerſité de Paris fait ſes proceſſions, l'Univerſité s'aſſemble aux Mathurins.

DISCOURS
SUR
LA SATIRE. (1)

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges, ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût être. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voïoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire par ſes ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui, au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient être ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat, ni ſa conſcience, on peut trouver de

(1) Ce Diſcours parut la premiere fois en 1668. avec la Satyre IX.

méchans Vers méchans, & s'ennuïer de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inouï & ſans exemples, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes, il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer ; & leur faire voir qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtôt, quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes Ouvrages ? Ce n'étoit pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'étoit des gens de la premiére qualité de Rome ; c'étoit des perſonnes Conſulaires. Cependant Scipion & Lélius ne jugérent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié ; & vrai-ſemblablement dans les occaſions ils ne lui refuſérent pas leurs conſeils ſur ſes Ecrits, non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviſérent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires ; & ils ne crurent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la République.

num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſſâ meritum Cartagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluêre Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus ?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent des Nobles & des Patriciens, il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces ſortes de libertez peuvent être per-

miſes. Voïons donc Horace, qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand Cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidiénus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs: comme ſi l'on ne ſavoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain, qui avoit compoſé un livre de Droit: que Tigellius fut en ſon tems un Muſicien cheri d'Auguſte: que Naſidiénus Rufus étoit un Ridicule célébre dans Rome: que Caſſius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'aient pas fort lû les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux Charges qu'ils avoient exercées. Voïez par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus, Préteur de Fondi:

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnames, dit-il, *avec joïe le bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luſcus; mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Préteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Sénateur & l'Homme de qualité.* Peut-on déſigner un homme plus préciſément; & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: mais

Horace parle là d'un voïage fait depuis peu. Et puis, comment mes cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me joüe en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace ſe joüoit en ces Satires ; & ſi Alpinus en cet endroit eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le régne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un régne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualités communes avec Auguſte, ſoit moins dégouté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le régne de Neron. Il ne raille pas ſimplement les Ouvrages des Poëtes de ſon tems : il attaque les Vers de Neron même. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſavoit, que ces quatre Vers, *Torva Mimalloneis*, *&c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amére dans ſa premiére Satire, étoient des Vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il étoit, ait fait punir Perſe ; & ce Tiran, ennemi de la Raiſon, & amoureux, comme on ſçait de ſes Ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes Vers, & ne crut pas que l'Empereur, en cette occaſion, dût prendre les interêts du Poëte.

Pour Juvénal, qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiécle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du régne précedent : mais à l'égard

l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiécle. A peine eſt-il entré en matiére, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Théſeide* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitoient leurs Vers au mois d'Août, *ex Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiécles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier qui eſt preſque notre ſeul Poëte Satirique, a été véritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet, ce célébre joüeur, qui *aſſignoit ſes créanciers ſur ſept & quatorze;* & du Sieur de Provins, *qui avoit changé ſon bulandran en manteau court;* & du Couſin, *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer;* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul Vers deux Poëtes de ſon tems en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;

dit un Berger ſatirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cet endroit ſont des noms ſuppoſés: puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont

pas uſé avec plus de diſcrétion que Virgile ? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de rire aux dépens du célébre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie ? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la ſûreté des Sots & des Ridicules ? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil. Il y aura du plaiſir d'être relegué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils être plus ſages que Scipion & Lélius, plus délicats qu'Auguſte, plus cruels que Neron ? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré ſérieuſement des Ouvrages que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnés à oublier dans leur vieilleſſe, ces mêmes Vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'Art. Je les plains ſans doute : mais quel reméde ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun ? Faudra-t-il applaudir indifféremment à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répanduës ſur le papier ? Et au lieu (1) qu'en certains pays on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs Ecrits avec la langue, les livres deviendront-ils déſormais un aſyle inviolable, où toutes

(1) *En certains pays.*] A Lyon, dans un Temple célébre, que les ſoixante Nations des Gaules firent bâtir en l'honneur de l'Empereur Auguſte, au confluent du Rhône & de la Saône, dans l'endroit où eſt à préſent l'Abbaye d'Ainai. L'Empereur Caligula y inſtitua des Jeux, & y fonda des prix pour les diſputes d'Eloquence & de Poëſie, qui s'y faiſoient en Langue Greeque & en Langue Latine ; mais il établit auſſi des peines contre ceux qui ne réuſſiroient pas en ces ſortes de diſputes. Les vaincus étoient obligés de donner des prix aux vainqueurs, & de compoſer des diſcours à leur louange. Mais ceux dont les diſcours avoient

les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie ; où l'on n'oſera toucher ſans profanation ? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

été trouvés les plus mauvais, étoient contraints de les effacer avec la Langue, ou avec une éponge ; pour éviter d'être battus de verges, ou d'être plongés dans le Rhône. *Suétone, Vie de Caligula*, 20.

C'eſt à ces ſortes de peines que Juvénal a fait alluſion dans ſa premiere Satire :

Palleat, ut nudis preſſit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunenſem Rhetor dicturus ad Aram.

REMERCIMENT A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE. (1)

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de raiſons ſembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment même où je vous en fais mes remercimens, je ne ſçai encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſible, eſt-il bien vrai, que vous m'aïez en effet jugé digne d'être admis dans cette illuſtre compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait guéres moins d'honneur à la mémoire du Cardinal de Ri-

(1) M. Deſpreaux prononça ce Diſcours le 3 Juillet 1684. jour auquel il fut reçû à l'Académie Françoiſe. Il s'étoit déja agi de l'admettre dans cette Compagnie à la mort de M. Colbert ; mais s'étant trouvé alors en concurrence avec le célébre M. de la Fontaine, quelques Académiciens que M. Deſpreaux avoit nommés dans ſes Satires, firent en ſorte que la pluralité des ſuffrages fut pour M. de la Fontaine. Le Roi, quoique perſuadé du mérite de ce dernier, ne fut pas content qu'on l'eût préféré à M. Deſpreaux qu'il conſidéroit particuliérement ; & S. M. différa ſon agrément pour cette nomination juſqu'à l'année ſuivante, que M. Deſpreaux fut nommé pour ſuccéder à M. de Bezons Conſeiller d'Etat. Le Roi en approuvant ce choix, confirma alors celui qu'on avoit fait de M. de la Fontaine.

chelieu, que tant de choſes merveilleuſesqui ont été exécutées ſous ſon miniſtére ? Et que penſeroit ce grand Homme ? Que penſeroit ce (1) ſage Chancelier qui a poſſedé après lui la Dignité de votre Protecteur, & après lequel vous avez jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi même ? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voïoient aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi célébre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit être reçu qu'il ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, en un mot, ſemblable à vous ? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccéde dans la place que vous m'y donnez ? N'eſt-ce pas à un Homme (2) également conſiderable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires ; qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a été honoré de la plus étroite confiance de ſon Prince ; à un Magiſtrat non moins ſage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion ?

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de votre ſavante Aſſemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité : que la politeſſe, le ſçavoir, la connoiſſance des belles lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnêtes gens, & que vous ne croïez point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élévation, en lui ſubſtituant un Poëte célébre, un Ecrivain

(1) *Ce ſage Chancelier.*] M. Seguier. Après ſa mort arrivée en 1672. le Roi voulut bien ſe déclarer Protecteur de l'Académie Françoiſe, à laquelle il permit de tenir ſes Aſſemblées au Louvre.

(2) *N'eſt-ce pas à un homme*, &c.] M. de Bezons (Claude Bazin) Conſeiller d'Etat.

illuſtre par ſes Ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité même d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir qui ſoit digne de la grace dont vous m'honorez ? Seroit-ce un foible recueil de Poëſies, qu'une témérité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens, ont fait valoir, plûtôt que la beauté des penſées, ni la richeſſe des expreſſions ? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les Thucidides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres célébres Heros de la ſçavante Antiquité ? Non MESSIEURS, vous connoiſſez trop bien la juſte valeur des choſes, pour païer d'un ſi grand prix des Ouvrages auſſi médiocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mêmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi léger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre ? Je commence à l'entrevoir ; & j'oſe me flater que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde, en voulant bien que je m'emploïaſſe (1) avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles ; cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprès de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entiérement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre Académie, vous n'avez pas crû, qu'il fût de votre équité de ſouffrir, qu'un Homme deſtiné à parler

(1) *Avec un de vos plus illuſtres Ecrivains.*] M. Racine avoit été reçû à l'Académie en 1673. Il fut nommé en 1677. avec M. Deſpreaux, pour écrire l'Hiſtoire du Roi.

de ſi grandes choſes, fût privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Ecole qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir, que lorſqu'il s'agit de votre auguſte Protecteur, quelque autre conſideration qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zéle ne vous laiſſe plus voir que le ſeul interêt de ſa gloire.

Permettez pourtant que je vous déſabuſe, ſi vous vous êtes perſuadés que ce grand Prince en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoutenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile, & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les vôtres, qu'il appartient de faire de tels chefs-d'œuvres; & il n'a jamais conçû de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains célébres, qui s'apprêtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé plûtôt de trop de ſincerité que de flaterie, contribuât de ſon travail & de ſes conſeils à bien mettre en jour & dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple, la vérité de ſes actions, qui étant ſi peu vraiſemblables d'elles-mêmes, ont bien plus beſoin d'être fidélement écrites que fortement exprimées.

En effet MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens même auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer ſur une matiére ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions : Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a fait ſeul plus d'exploits que les autres n'en

ont lû ; qu'il a pris plus de Villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre : Quand ils aſſureront, qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe être, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel, oſe lui demander autant de proſperités & de gloire, que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maîtreſſe des évenemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins : Quand ils le peindront à la tête de ſes armées, marchant à pas de Géant au travers des fleuves & des montagnes, foudroïant les remparts, briſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroîtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité ſous ces ornemens pompeux, pourra aiſément être deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice, ſe contentant de rapporter fidellement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plûtôt même que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe Paix des Pirénées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre, les loix, la diſcipline : quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoûtées à ſon Roïaume, toutes les Villes qu'il a conquiſes, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes Ennemis : l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toujours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe ; quand dis-je des plumes ſincéres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés dans l'ordre des tems, & accompagnés de leurs veritables cir-

conſtances ; qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos Voiſins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis mêmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puiſſances diminuées, leurs Etats reſſerrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives même ne les en convaincront-ils pas malgré eux ? Pourront-ils nier, que l'Année même où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la Paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrétienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entiérement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourrages & la ſéchereſſe de la ſaiſon ? Pourront-ils nier, que tandis qu'avec une de ſes armées il faiſoit aſſiéger Luxembourg, lui-même avec l'autre, tenant toûjours les Villes du Hainaut & du Brabant comme bloquées ; par cette conduite toute merveilleuſe, ou plûtôt par une eſpece d'enchantement, ſemblable à celui de (1) cette Tête ſi célébre dans les Fables, dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette place ſi importante, où ils avoient mis leur derniere reſſource : que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, (2) cet opiniâtre Ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi long-tems à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-même dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir ; lié de tous côtés, & réduit pour toute vengeance, à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures ?

(1) *Cette Tête ſi fameuſe.*] La Tête de Méduſe.

(2) *Cet opiniâtre ennemi de ſa gloire.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, depuis Roi d'Angleterre.

Nos Ennemis, je le répete, pourront-ils nier toutes ces choſes ? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au même tems que ces merveilles s'exécutoient dans les Païs-bas, notre armée navale ſur la Mer Méditerranée, après avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences & de ſes perfidies ; enſeveliſſoit ſous les ruines de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe Ville, plus aiſée à détruire qu'à humilier ? Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des verités ſi reconnuës ; ſur tout, lors qu'il les verront écrites avec cet air ſimple & naïf, & dans ce caractére de ſincerité & de vraiſemblance, qu'au défaut des autres choſes je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité même, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa méthode, ſes agrémens ; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens, que dans la ſource même de toutes les délicateſſes ; dans cette Académie qui tient depuis ſi long-tems en ſa poſſeſſion tous les tréſors, toutes les richeſſes de notre langue ? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpere aujourd'hui trouver parmi vous ? C'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux ! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver ; par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore ! ſi par mes reſpects, & par mes ſincéres ſoûmiſſions, je puis parfaitemenr vous convaincre de l'extrême reconnoiſſance, que j'aurai toute ma vie de l'honneur ineſperé que vous m'avez fait.

DISCOURS SUR LE STILE DES INSCRIPTIONS.

M. Charpentier de l'Académie Françoiſe, ayant compoſé des Inſcriptions pleines d'emphaſe, qui furent miſes par ordre du Roi au bas des Tableaux des Victoires de ce Prince, peints dans la grande Galerie de Verſailles par M. le Brun; M. de Louvois, qui ſuccéda à M. Colbert dans la Charge de Sur-Intendant des Bâtimens, fit entendre à Sa Majeſté, que ces Inſcriptions déplaiſoient fort à tout le monde; & pour mieux lui montrer que c'étoit avec raiſon, me pria de faire ſur cela un mot d'écrit qu'il pût montrer au Roi. Ce que je fis auſſi-tôt. Sa Majeſté lut cet Ecrit avec plaiſir, & l'approuva. De ſorte que la ſaiſon l'appellant à Fontainebleau, il ordonna qu'en ſon abſence on ôtât toutes ces pompeuſes déclamations de M. Charpentier, & qu'on y mît les Inſcriptions ſimples, qui y ſont; que nous compoſâmes preſque ſur le champ, M. Racine & moi, & qui furent approuvées de tout le monde. C'eſt cet Ecrit, fait à la priere de M. de Louvois, que je donne ici au Public.

LEs Inſcriptions doivent être ſimples, courtes, & familieres. La pompe, ni la multitude des paroles n'y valent rien, & ne ſont point propres au ſtile grave, qui eſt le vrai ſtile des Inſcriptions. Il eſt abſurde de faire une déclamation autour d'une Médaille, ou au bas d'un Tableau; ſur tout lorſqu'il s'agit d'actions comme celles du Roi, qui étant d'elles-mêmes toutes grandes & toutes mer-

veilleuſes n'ont pas beſoin d'être exagérées.

Il ſuffit d'énoncer ſimplement les choſes pour les faire admirer. *Le paſſage du Rhin* dit beaucoup plus, que *le merveilleux paſſage du Rhin*. L'Epithéte de *merveilleux* en cet endroit, bien loin d'augmenter l'action, la diminuë, & ſent ſon déclamateur qui veut groſſir de petites choſes. C'eſt à l'Inſcription à dire, *voilà le paſſage du Rhin*; & celui qui lit, ſçaura bien dire ſans elle, *Le paſſagé du Rhin eſt une des plus merveilleuſes actions qui aïent jamais été faites dans la guerre*. Il le dira même d'autant plus volontiers, que l'Inſcription ne l'aura pas dit avant lui; les hommes naturellement ne pouvant ſouffrir qu'on prévienne leur jugement, ni qu'on leur impoſe la néceſſité d'admirer ce qu'ils admireront aſſez d'eux-mêmes.

D'ailleurs, comme les Tableaux de la Galerie de Verſailles ſont des eſpéces d'emblêmes héroïques des actions du Roi, il ne faut dans les régles que mettre au bas du Tableau le fait hiſtorique, qui a donné occaſion à l'emblême. Le Tableau doit dire le reſte, & s'expliquer tout ſeul. Ainſi, par exemple, lorſqu'on aura mis au bas du premier Tableau. *Le Roi prend lui-même la conduite de ſon Royaume, & ſe donne tout entier aux affaires*, 1661. Il ſera aiſé de concevoir le deſſein du Tableau, où l'on voit le Roi fort jeune, qui s'éveille au milieu d'une foule de plaiſirs dont il eſt environné, & qui tenant de la main un timon, s'apprête à ſuivre la gloire qui l'appelle, &c.

Au reſte, cette ſimplicité d'Inſcriptions eſt extrêmement du goût des Anciens, comme on le peut voir dans les Médailles, où ils ſe contentoient ſouvent de mettre pour toute explication la date de l'action qui eſt figurée, ou le Conſulat ſous lequel elle a été faite, ou tout au plus deux mots, qui apprennent le ſujet de la Médaille.

Il eſt vrai que la Langue Latine dans cette ſim-

plicité a une nobleſſe & une énergie, (1) qu'il eſt difficile d'attraper en notre langue. Mais ſi l'on n'y peut atteindre, il faut s'efforcer d'en approcher ; & tout du moins ne pas charger nos Inſcriptions d'un verbiage & d'une enflûre de paroles, qui étant fort mauvaiſe par tout ailleurs, devient ſur tout inſupportable en ces endroits.

Ajoûtez à tout cela, que ces Tableaux étant dans l'appartement du Roi, & aïant été faits par ſon ordre ; c'eſt en quelque ſorte le Roi lui-même qui parle à ceux qui viennent voir ſa Galerie. C'eſt pour ces raiſons qu'on a cherché une grande ſimplicité dans les nouvelles Inſcriptions, où l'on ne met proprement que le titre & la date, & où l'on a ſur tout évité le faſte & l'oſtentation.

(1) *Qu'il eſt difficile d'attraper en notre Langue.*] La raiſon de cela eſt bien expliquée dans une Lettre de l'Auteur, du 15 Mai 1705... „ Je n'aurai pas grande peine à me déterminer là-deſſus, puiſque „ je ſuis entiérement déclaré „ pour la Langue Latine, qui „ eſt extrêmement propre, à „ mon avis, pour les Inſcriptions, à cauſe de ſes Ablatifs abſolus : au lieu que la „ Langue Françoiſe, en de „ pareilles occaſions, traîne „ & languit par ſes Gérondifs „ incommodes, & par ſes „ Verbes auxiliaires, où elle „ eſt indiſpenſablement aſſujettie, & qui ſont toujours „ les mêmes. Ajoûtez, qu'„ aïant beſoin, pour plaire, „ d'être ſoutenuë, elle n'admet point cette ſimplicité „ majeſtueuſe du Latin ; & „ pour peu qu'on l'orne, „ on donne dans un certain „ Phébus qui la rend ſotte & „ fade. En effet, Monſieur, „ voyez, par exemple, quelle „ comparaiſon il y auroit „ entre ces mots qui me viennent au bout de la plume : „ *Regiâ Familiâ Urbem inviſente* ; & ceux-ci : *La Royale „ Famille étant venuë voir la „ Ville.* Avec tout cela néanmoins peut-être que je me „ trompe ; & je me rendrai volontiers ſur cela à l'avis, &c.

DISSERTATION
SUR LA JOCONDE : (1)
A MONSIEUR
L'ABBÉ LE VAYER.

LETTRE I.

MONSIEUR,

VOTRE gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre Ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne. Mais cela ne m'a point du tout ſurpris : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de ſincéres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'aïez oüi parler du goût bizarre (2) de cet Empereur, qui préfera les Ecrits d'un je ne

(1) Il parut en 166[illegible]. deux Traductions en Vers François de la Joconde, l'une deſquelles étoit du célébre la Fontaine, & l'autre du Sieur Bouillon, très-méchant Poëte. Il y eut une gageure conſidérable ſur la préférence de ces deux Ouvrages, entre M. l'Abbé le Vayer, & M. de Saint-Gilles. Moliere étoit leur ami commun : ils le prirent pour Juge ; mais il refuſa de dire ſon ſentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint-Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du ſieur Bouillon. M. Deſpreaux, jeune alors, décida le différend par cette Diſſertation en forme de Lettre, qu'il adreſſa à M. l'Abbé le Vayer.

(2) *De cet Empereur.*] Caligula. Voyez Suétone.

ſçai quel Poëte aux Ouvrages d'Homére, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiécles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de votre Ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de Monſieur Boüillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puis qu'Arioſte il y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous êtes en diſpute, puis qu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une Narration froide: entre une Invention fleurie & enjoüée, & une Traduction ſéche & triſte. Voilà en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la verité ſon ſujet d'Arioſte; mais en même tems il s'eſt rendu maître de ſa matiére: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homére; Terence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monſieur Boüillon que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qu'il ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné: les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſéches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penſer de ces deux piéces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoûtiens que non ſeulement la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuïer de quelques raiſons.

Premierement je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioſte a pû dans un Poëme Héroïque & ſérieux mêler une Fable, & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſai bien*, (1) dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils y peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination; & qu'il ne faut pas toujours les reſſerrer dans la raiſon étroite & rigoureuſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce Privilége, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même corps mille eſpéces differentes, auſſi confuſes que les réveries d'un malade; de mêler enſemble des choſes incompatibles; d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux.* Comme vous voïez, Monſieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioſte, plus de mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En effet, ce corps compoſé de mille eſpéces differentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et ſans

(1) *Dit un Poëte.*] Horace, Art poët. vers 9. & ſuiv.

Pictoribus atque Poëtis,
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas, &c.

chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſerieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe? Les avantures de Buſcon & de Lazarille, ont-elles quelque choſe de plus extravagant? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu; ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'Hiſtoire de Peau-d'Ane, ou les Contes de ma Mere-l'Oye? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guéres d'un autre rang. Que ſi Homére a été blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout Comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet; que diroient ces Critiques, s'ils voïoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de Juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainſi Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſerieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter: & certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la Giovaneza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.

N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux : à moins que ce ſerieux ne ſoit affecté tout exprès pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe jouë & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hiperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë : *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, (1) ajoûte un ancien Rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vraiſemblable, par ce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certai-

(1) *Ajoûte un ancien Rhéteur.*] Longin, Traité du Sublime, chap. 31.

nes Lettres de Voiture, comme celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa Narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que M. de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle ; il a crû que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles ; par tout il rit & il joüe ; & ſi le Lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte, les appuïer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe joüant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire déplaiſir à ſa Femme.

Ma, da l'amor che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglier, li fu interdetto.

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais pervenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet, & ſoi-même ; puis qu'il n'y a point

de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour. Et certainement, ſi les hommes les plus ſages & les plus moderés ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès, pour des ſujets fort légers : que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? Monſieur de la Fontaine a bien vû l'abſurdité qui s'enſuivoit de là : il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romaneſque & Extravagant ; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle là n'a point de raport avec le caractére dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement, comme un homme perſuadé au fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa Femme. Ainſi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien, par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Monſieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoïer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcretement les plaiſirs de ſa Femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comédies.

Arioſte n'a pas mieux réüſſi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de ſa Femme avec le plus laid monſtre de la Cour. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le Saint Sacrement, ou ſur *l'Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le Saint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en Latin ni en François. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de là ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vîte une Hoſtie ſacrée pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainſi légerement à un ſimple Gentilhomme, par un ſerment ſi exécrable ? Avoüons que Monſieur de la Fontaine s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas, par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars qui avoient ſouffert un ſembla-

ble malheur avec une conſtance toute heroïque ; & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il en fait par ces Vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme ; & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démoſthéne : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe :* qu'il ne fuyoit pas les bons mots ; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut en partant, de ſa femme ? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des chevaux, de laquelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit à Cornetto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, è gito era à Cornetto.

Si M. de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piéce, trouveroit-il grace auprès de ſes Cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? Mais certes, il ne falloit pas appréhender ce-

la de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt au goût de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; Content je n'en ſçai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid ; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjouë ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui ſçait ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces ſortes de beautés ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſçai quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'eſt un je ne ſçai quoi; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce ſeroit combattre des Fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve le moyen de coucher avec la commune Maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain : ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour jouir de ſa maîtreſſe; parce que s'il laiſſe échaper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce myſtere arrive chez un Hôte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce valet logeant avec

celle

celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-ſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je réponds, que ſi ce valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. de la Fontaine, & tel qu'il devoit l'être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi M. de la Fontaine nous l'avoit préſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu, que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté ; cette même raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours ; & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela ? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé ; puiſque cela s'enſuit de là néceſſairement. De même, lorſque dans la nouvelle de M. de la Fontaine, la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement

l'Anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis ; il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun riſque.

Qu'étoit-il donc beſoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſçavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce pere vend ſa fille à beaux deniers contans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible ? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompés bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere Leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans Arioſte, c'eſt une infâme qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vraiſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde, prennent réſolution de courir enſemble le pays, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition ; & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire ; & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des pays éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, &

qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inférer que M. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avouer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-même, ne pûſſent entrer en paralléle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre blanc que nos deux Avanturiers emportérent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émeut entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maitreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre Nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiécles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchan-

tent pas de telle ſorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frape l'oreille, confeſſons que M. de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez éxiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la piéce de Monſieur Boüillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'Analyſe exacte d'une Chanſon du Pont-neuf, par les régles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille faire paſſer ici l'ouvrage de M. de la Fontaine pour un Ouvrage ſans défauts ; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis (Hor. Art. poët.

Il n'en eſt pas de même de M. Boüillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit ; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens, mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe, Roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie,
Laiſſa ſon Frere glorieux,
Pour ſe faire Religieux:
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode! N'eſt-ce pas bien entendre la maniére de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Boüillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon M. Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman?* Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit là eſt une cheville, & une cheville groſſiére & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette maniére de parler eſt baſſe, & nullement Poëtique.

Nâquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi *Nâquit* ? N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du tems ? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit ?

Que Zeuxis, & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'*Appelle* étoit un grand Peintre ; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle ? Cette Epithéte de *grand* tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'à des Conquerans, & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un *grand* Orateur ; mais il ſeroit ridicule de dire *le grand* Ciceron ; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer ſans Epithéte, tandis qu'Apelle eſt *le grand Apelle ?* Sans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais fait rien de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Appelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réüſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiére ! *N'ont jamais rien fait de ſi beau de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille eſt là une cheville ; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſçavoir, Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le Roïal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roïal éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler ſent le Poëme Epique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient au deſſus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, *élevoient au deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de ſon Corps.

De ſon Corps, eſt dit baſſement pour rimer. Il falloit dire de ſa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers?

Sire je crois que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,

Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de *pareil*, & de *ſans pareil*. Il a dit là bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille; ici il dit, que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille: de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que M. Boüillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiécle: *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de loüer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roi. Comme vous voïez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à répredre, & que Quintilien n'envoïât rebatre ſur l'enclume.

Mais en voilà aſſez; & quelque réſolution que j'aïe priſe d'examiner la page entiére, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent? De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les païs Flamans? Suivre des erremens*, juſte Ciel! qu'elle langue eſt-ce là? Sans mentir, je ſuis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en paralléle avec un tel Auteur; mais je ſuis encore plus honteux pour

votre Ami. Je le trouve bien hardi ſans doute, d'oſer ainſi hazarder cent Piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure Caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniére d'agir ordinaire des demi-Critiques; de ces gens, dis-je, qui ſous l'ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre Ami ne ſoit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piéce de M. Boüillon; je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet Ouvrage: mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gaieté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Piſtoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin paſſer pour une Diſſertation préméditée? Que voulez vous? C'eſt que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent Piſtoles de votre Ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VIVONNE, SUR SON ENTRÉE DANS LE FARE DE MESSINE.

LETTRE II.

MONSEIGNEUR,

Sçavez-vous bien qu'un des plus ſûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaiſant, c'eſt de lui dire : Je veux que vous le ſoyez ? Depuis que vous m'avez défendu le ſérieux, je ne me ſuis jamais ſenti ſi grave, & je ne parle plus que par ſentences. Et d'ailleurs, votre derniere action a quelque choſe de ſi grand, qu'en vérité je ferois conſcience de vous en écrire autrement qu'en ſtile héroïque. Cependant je ne ſçaurois me réſoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainſi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un ſérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin ; & dans le tems que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſur mon chevet deux Lettres, qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuſer agréablement. Elles ſont datées des Champs Elyſées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du récit de votre dernier Combat, vous écrivent de l'autre Monde, pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aiſé-

ment à ſon ſtile, qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux Champs Elyſées le 2. Juin 1675

Le bruit de vos actions reſſuſcite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil éternel. Il fait parler le ſilence même. La belle, l'éclatante, la glorieuſe conquête que vous avez faite ſur les Ennemis de la France ! Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la Mere-nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flote, qui vous fermoit les avenuës de ſon port, n'ont fait que ſaluer votre entrée. Sa réſiſtance ne vous a pas arrêté plus long-tems qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre courſe, elle n'a pas ſeulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à ſa vûë le Sud & le Nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous l'avez renduë diſciplinable. Vous avez plus fait encore ; vous avez rendu l'Eſpagnol humble : Après cela, que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune, & du tems qu'elle produiſoit les Alexandres & les Céſars, n'a rien produit de ſi grand que ſous le régne de LOUIS quatorziéme. Elle a donné aux François, ſur ſon déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans ſa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans votre ſiécle, en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes héroïques. (1) *N'en déplaiſe à*

(1) *N'en déplaiſe à un de vos Poëtes.*] Voiture, dans l'Epitre en Vers à Monſeigneur le Prince, a dit :

Au delà des bords du Cocyte
Il n'eſt plus parlé de mérite.

un de vos Poëtes, il n'a pas raiſon d'écrire, qu'au-delà du Cocyte le mérite n'eſt plus connu. Le vôtre, MONSEIGNEUR, eſt venté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait ſans ceſſe reſſouvenir de vous dans le ſéjour même de l'oubli. Il trouve des partiſans zélés dans le pays de l'indifférence. Il met l'Acheron dans les intérêts de la Seine. Diſons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous, ſi prévenuë des principes du Portique, ſi endurcie dans l'Ecole de Zénon, ſi fortifiée contre la joye & contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaiſir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle! au moment que l'on vous nomme, & qui ne ſoit prête de dire avec votre Malherbe:

A la fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous médite ſans ceſſe dans mon repos; je m'occupe tout entier de votre idée, dans les longues heures de notre loiſir; je crie continuellement, le grand Perſonnage! & ſi je ſouhaite de revivre, c'eſt moins pour revoir la lumiere, que pour jouir de la ſouveraine félicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche, avec combien de reſpect je ſuis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant
Serviteur, BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagérations vous plairont, & ſi vous ne trouverez point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoiqu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hiperboles plus à propos. C'eſt à vous d'en juger. Mais auparavant liſez, je vous prie, la Lettre de Voiture.

MONSEIGNEUR,

aux Champs Elyſées le 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portés à rire, je ne ſçaurois pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choſes que vous faites au-deſſus de notre tête. Sérieuſement, votre dernier Combat fait un bruit de diable aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu, où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître votre gloire dans un pays, où l'on ne connoît point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſçai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens; & le Roi, depuis quelque tems, nous les envoye ici fort humbles & fort honnêtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il eſt, dans toute ſon étenduë, un ſeul Corſaire en ſureté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulez que Tunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons les Céſars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans votre maniere de combattre. Sur tout, Céſar vous trouve très-Céſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſerics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquérans en ics, *qui ne parlent fort bien de votre action: & dans le Tartare même, je ne ſçai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confeſſe ingénument, qu'à la tête d'une Armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'eſt une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime pour moi que vous tenez*

plus de l'Ange que du diable, hors que les Anges ont la taille un peu plus légere que vous, (1) *& n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer eſt extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une choſe à redire à votre conduite ; c'eſt le peu de ſoin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime aſſez en ce pays ici, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, MONSEIGNEUR, je l'ai déja dit en l'autre Monde,* (2) C'eſt fort peu de choſe qu'un demi-Dieu quand il eſt mort. *Il n'eſt rien tel que d'être vivant. Et pour moi, qui ſçais maintenant par expérience ce que c'eſt que de ne plus être ; je fais ici la meilleure contenance que je puis. Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde ; ne fût-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé pluſieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant* (3) *à ces ſept Maitreſſes, que je ſervois, comme vous ſçavez, ſi fidellement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, & deux de mes meilleures Lettres. Suppoſé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plûtôt. Car en vérité, vous ne ſçauriez croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit ; ſur tout lorſqu'on*

(1) *Et n'ont point le bras en écharpe.*] Dans l'action qui ſuivit le fameux paſſage du Rhin, M. de Vivonne reçut une grande bleſſure à l'épaule gauche, & demeura eſtropié du bras, qu'il a toujours porté en écharpe.

(2) *C'eſt fort peu de choſe qu'un Demi-Dieu*, &c.] Voiture, dans la même Epître à M. le Prince.

(3) *A ces ſept Maitreſſes*, &c.] Voyez l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, & la Pompe funébre de Voiture.

écrit à un homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire, comme autrefois, (1) *avec mon compere le Brochet, & je ne ſerois pas réduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur. VOITURE.

Voilà les deux Lettres telles que je les ai reçûës. Je vous les envoye écrites de ma main : parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit, & une imitation du ſtyle de ces deux Ecrivains. Vous ſçavez bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pourtant, que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer, d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais ſouffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec quelle ſincérité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

(1) *Avec mon compere le Brochet.*] Voyez la Lettre 143. de Voiture.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DUC DE VIVONNE.

A MESSINE.

LETTRE III. (1)

MONSEIGNEUR,

Sans une maladie très-violente qui m'a tourmenté pendant quatre mois, & qui m'a mis très-long-tems dans un état moins glorieux à la vérité, mais preſque auſſi périlleux que celui où vous êtes tous les jours ; vous ne vous plaindriez pas de ma pareſſe.

Avant ce tems-là je me ſuis donné l'honneur de vous écrire pluſieurs fois : & ſi vous n'avez pas reçû mes lettres, c'eſt la faute des courriers & non pas la mienne. Quoi qu'il en ſoit me voilà guéri : je ſuis en état de réparer mes fautes, ſi j'en ai commis quelques-unes ; & j'eſpére que cette lettre-ci prendra une route plus ſûre que les autres. Mais dites-moi, *Monſeigneur*, ſur quel ton faut-il maintenant vous parler ? Je ſavois aſſez bien autrefois dequel air il falloit écrire à *Monſeigneur* de Vivonne, General des Galéres de France ; mais oſeroit-on ſe familiariſer de même avec le Libérateur de Meſſine, le vainqueur de Ruyter, le deſtructeur de

(1) Cette Lettre n'a point été imprimée dans les éditions qui ont précédé celle-ci. L'original eſt ſans date. L'Auteur n'y en voulut point mettre, parce que la Lettre devoit demeurer long-tems en chemin. Elle fut écrite en l'année 1676.

la Flotte Eſpagnole ? Seriez-vous le premier Héros qu'une extréme proſpérité ne pût enorgueillir ? Etes-vous encore ce même grand Seigneur qui venoit ſouper chez un miſérable Poëte, & y porteriez-vous ſans honte vos nouveaux Lauriers au ſecond & au troiſiéme étage ? Non non, Monſeigneur, je n'oſerois plus me flater de cet honneur. Ce ſeroit aſſez pour moi que vous fuſſiez de retour à Paris ; & je me tiendrois trop heureux de pouvoir groſſir les pelotons de peuple qui s'amaſſeroient dans les ruës, pour vous voir paſſer. Mais je n'oſerois pas même eſperer cette joïe. Vous vous êtes ſi fort habitué à gagner des batailles, que vous ne voulez plus faire d'autre métier. Il n'y a pas moïen de vous tirer de la Sicile. Cela accommode fort toute la France ; mais cela ne m'accommode point du tout. Quelques belles que ſoient vos victoires, je n'en ſçaurois être content, puiſqu'elles vous rendent d'autant plus néceſſaire au païs où vous êtes ; & qu'en avançant vos conquêtes, elles reculent votre retour. Tout paſſionné que je ſuis pour votre gloire je cheris encore plus votre perſonne, & j'aimerois encor mieux vous entendre parler ici de Chapelain & de Quinault, que d'entendre la Renommée parler ſi avantageuſement de vous. Et puis, Monſeigneur, combien penſez vous que votre protection m'eſt néceſſaire en ce Païs, dans les démêlez que j'ai inceſſamment ſur le Parnaſſe ? Il faut que je vous en conte un, pour vous faire voir que je ne ments pas. Vous ſaurez donc Monſeigneur, qu'il y a un Médecin à Paris, nommé M. P..... très-grand ennemi de la ſanté & du bon ſens ; mais en recompenſe, fort grand ami de Mr. Quinault. Un mouvement de pitié pour ſon païs, ou plûtôt, le peu de gain qu'il faiſoit dans ſon métier, lui en a fait à la fin embraſſer un autre. Il a lû Vitruve, il a fréquenté

(1) Mr. le Vau & Mr. Ratabon, & s'eſt enfin jetté dans l'Architecture, où l'on prétend qu'en peu d'années il a autant élevé de mauvais bâtimens, qu'étant Médecin il avoit ruiné de bonnes ſantés. Ce nouvel Architecte qui veut ſe mêler auſſi de Poëſie, m'a pris en haine ſur le peu d'eſtime que je faiſois des Ouvrages de ſon cher Quinault. Sur cela il s'eſt déchaîné contre moi dans le monde. Je l'ai ſouffert quelque tems avec aſſez de moderation; mais enfin la bile Satirique n'a pû ſe contenir: ſi bien que dans le quatriéme Chant de ma Poëtique, à quelque tems de là, j'ai inſeré la Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte. Vous l'y avez peut-être vuë, elle finit ainſi:

Notre aßaſſin renonce à ſon art inhumain;
Et déſormais la Régle & l'Equierre à la main,
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Médecin devient bon Architecte.

Il n'avoit pourtant pas ſujet de s'offenſer, puiſque je parle d'un Médecin de Florence: & que d'ailleurs il n'eſt pas le premier Médecin qui dans Paris ait quitté ſa Robe pour la Truelle. Ajoûtez, que ſi en qualité de Médecin il avoit raiſon de ſe fâcher, vous m'avouërez qu'en qualité d'Architecte il me devoit des remerciemens. Il ne me remercia pas pourtant. Au contraire, comme il a un frere chez Mr. Colbert, & qu'il eſt lui-même employé dans les Bâtimens du Roi, il cria fort hautement contre ma hardieſſe: juſques-là que mes amis eurent peur que cela ne me fît une affaire auprès de cet

(1) *M. le Vau, & M. Ratabon.*] Deux fameux Architectes. M. le Vau avoit été Premier Architecte du Roi; & M. Ratabon, qui avoit été Sur-Intendant des Bâtimens de Sa Majeſté, vendit cette Charge à M. Colbert en 1664.

illuſtre Miniſtre. Je me rendis donc à leurs rémonſtrances ; & pour raccommoder toutes choſes, je fis une réparation ſincére au Médecin, par l'Epigramme que vous allez voir.

Oüi, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre aſſaſſin.
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'Ignorant Médecin devint Maſſon habile.
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein
Lubin, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin ;
Mais non pas habile Architecte.

Cependant, regardez, Monſeigneur, comme les eſprits des hommes ſont faits : cette réparation bien loin d'appaiſer l'Architecte, l'irrita encore davantage. Il gronda, il ſe plaignit, il me ménaça de me faire ôter ma penſion. A tout cela je répondis que je craignois ſes remédes, & non pas ſes menaces. Le dénouëment de l'affaire eſt, que j'ai touché ma penſion ; que l'Architecte s'eſt brouillé auprès de Mr. Colbert ; & que ſi Dieu ne regarde en pitié ſon peuple, notre homme va ſe rejetter dans la Médecine. Mais, Monſeigneur, je vous entretiens là d'étranges bagatelles. Il eſt tems, ce me ſemble de vous dire que je ſuis avec toute ſorte de zéle & de reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

RE'PONSE A LA LETTRE QUE Son Excellence M. le Comte d'Ericeyra m'a écrite de Lisbonne, en m'envoyant la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Bien que mes Ouvrages aïent fait de l'éclat dans le monde, je n'en ai point conçû une trop haute opinion de moi-même; & ſi les loüanges qu'on m'a données m'ont flaté aſſez agréablement, elles ne m'ont pourtant point aveuglé. Mais j'avouë que la Traduction que votre Excellence a bien daigné faire de mon Art Poëtique, & les éloges dont elle l'a accompagnée en me l'envoïant, m'ont donné un veritable orgueil. Il ne m'a plus été poſſible de me croire un homme ordinaire en me voïant ſi extraordinairement honoré; & il m'a paru que d'avoir un Traducteur de votre capacité, de votre élevation, étoit pour moi un titre de mérite, qui me diſtinguoit de tous les Ecrivains de notre ſiécle. Je n'ai qu'une connoiſſance très-imparfaite de votre langue, & je n'en ai fait aucune étude particuliere. J'ai pourtant bien entendu votre Traduction pour m'y admirer moi-même, & pour me trouver beaucoup plus habile Ecrivain en Portugais qu'en François. En effet vous enrichiſſez toutes mes penſées en les exprimant. Tout ce que vous maniez ſe change en or; les cailloux même, s'il faut ainſi parler, deviennent des pierres précieuſes en-

tre vos mains. Jugez après cela ſi vous devez exiger de moi, que je vous marque les endroits où vous pouvez vous être un peu écarté de mon ſens. Quand à la place de mes penſées vous m'auriez, ſans y prendre garde, prêté quelques-unes des vôtres, bien loin de m'emploïer à les faire ôter, je ſongerois à profiter de votre mépriſe, & je les adopterois ſur le champ pour me faire honneur. Mais vous ne me mettez nulle part à cette épreuve. Tout eſt également juſte, exact, fidelle dans votre Traduction; & bien que vous m'y aïez fort embelli, je ne laiſſe pas de m'y reconnoître par tout. Ne dites donc plus, MONSIEUR, que vous craignez de ne m'avoir pas aſſez bien entendu. Dites-moi plûtôt comment vous avez fait pour m'entendre ſi bien, & pour appercevoir dans mon Ouvrage juſqu'à des fineſſes, que je croyois ne pouvoir être ſenties que par des gens nez en France, & nourris à la Cour de LOUIS LE GRAND. Je vois bien que vous n'êtes étranger en aucun païs, & que par l'étenduë de vos connoiſſances vous êtes de toutes les Cours, & de toutes les Nations. La Lettre & les Vers François, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en ſont un bon témoignage. On n'y voit rien d'étranger que votre nom, & il n'y a point en France d'homme de bon goût, qui ne voulût les avoir faits. Je les ai montrez à pluſieurs de nos meilleurs Ecrivains. Il n'y en a pas un qui n'en ait été extrémement frappé, & qui ne m'ait fait comprendre que s'il avoit reçû de vous de pareilles loüanges, il vous auroit déja récrit des volumes de Proſe & de Vers. Que penſerez-vous donc de moi, de me contenter d'y répondre par une ſimple Lettre de compliment? Ne m'accuſerez-vous point d'être ou méconnoiſſant, ou groſſier! Non, MONSIEUR, je ne ſuis ni l'un ni l'autre: mais je ne fais pas des Vers, ni même de la Proſe quand je veux. Apollon eſt pour

moi un Dieu bizarre, qui ne me donne pas comme à vous audience à toutes les heures. Il faut que j'attende les momens favorables. J'aurai ſoin d'en profiter dès que je les rrouverai : & il y a du malheur ſi je ne meurs enfin quitte d'une partie de vos éloges. Ce que je puis vous dire par avance, c'eſt qu'à la premiere édition de mes Ouvrages, je ne manquerai pas d'y inſerer votre Traduction, & que je ne perdrai aucune occaſion de faire ſçavoir à toute la Terre, que c'eſt des extrémités de notre Continent, & d'auſſi loin que les Colonnes d'Hercule, que me ſont venuës les loüanges dont je m'applaudis davantage, & l'Ouvrage dont je me ſens le plus honoré. Je ſuis avec un très-grand reſpect,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur. DESPREAUX.

A MONSIEUR PERRAULT DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

LETTRE V. (1)

MONSIEUR,

Puiſque le Public a été inſtruit de notre démêlé, il eſt bon de lui apprendre auſſi notre réconciliation, & de ne lui pas laiſſer ignorer, qu'il en a été de notre querelle ſur le Parnaſſe, comme de ces Duels d'autrefois, que la prudence du Roi a ſi ſagement réprimés, où aprés s'être battu à outrance, & s'être quelquefois cruellement bleſſé l'un l'autre, on s'embraſſoit & on devenoit ſincérement amis. Notre Duel Grammatical s'eſt même terminé encore plus noblement, & je puis dire, ſi j'oſe vous citer Homére, que nous avons fait comme Ajax & Hector dans l'Iliade, qui auſſi-tôt après leur long combat en préſence des Grecs & des Troïens, ſe comblent d'honnêtetés, & ſe font des préſens. En effet, MONSIEUR, notre diſpute n'étoit pas encore bien finie, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vos Ouvrages, & que j'ai eu ſoin qu'on vous portât les miens. Nous avons d'autant mieux imité ces deux Héros du Poëme

(1) Cette Lettre fut faite en l'année 1700. & inſérée dans l'édition que l'Auteur donna l'année ſuivante. C'eſt proprement une Diſſertation, où il fixe le véritable point de la Controverſe ſur les Anciens & les Modernes.

qui vous plaît ſi peu, qu'en nous faiſant ces civilités nous ſommes demeurés comme eux, chacun dans notre même parti & dans nos mêmes ſentimens ; c'eſt-à-dire, vous toujours bien réſolu de ne point trop eſtimer Homére ni Virgile, & moi toujours leur paſſionné admirateur. Voilà de quoi il eſt bon que le Public ſoit informé : & c'étoit pour commencer à le lui faire entendre, que peu de tems après notre réconciliation, je compoſai une Epigramme qui a couru, & que vrai-ſemblablement vous avez vuë. La voici.

Tout le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer:
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand malgré l'emportement,
Comme Eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

Vous pouvez reconnoître, MONSIEUR, par ces Vers, où j'ai exprimé ſincérement ma penſée, la difference que j'ai toujours fait de vous, & de ce Poëte de Théatre, dont j'ai mis le nom en œuvre pour égaïer la fin de mon Epigramme. Auſſi étoit-ce l'Homme du monde qui vous reſſembloit le moins.

Mais maintenant que nous voilà bien remis, & qu'il ne reſte plus entre nous aucun levain d'animoſité ni d'aigreur ; oſerois-je, comme votre Ami,

vous

vous demander ce qui a pû depuis ſi long-tems vous irriter, & vous porter à écrire contre tous les plus célébres Ecrivains de l'Antiquité. Eſt-ce le peu de cas qu'il vous a paru que l'on faiſoit parmi nous des bons Auteurs modernes ? Mais où avez-vous vû qu'on les mépriſât ? Dans quel ſiécle a-t-on plus volontiers applaudi aux bons Livres naiſſans que dans le nôtre ? Quels éloges n'y a-t-on point donnés aux Ouvrages de M. Deſcartes, de M. Arnauld, de M. Nicole, & de tant d'autres admirables Philoſophes & Théologiens, que la France a produits depuis ſoixante ans, & qui ſont en ſi grand nombre, qu'on pourroit faire un petit volume de la ſeule liſte de leurs Ecrits. Mais pour ne nous arrêter ici qu'aux ſeuls Auteurs qui nous touchent vous & moi de plus près, je veux dire, aux Poëtes ; quelle gloire ne s'y ſont point acquis les Malherbes, les Racans, les Mainards ? Avec quels battemens de mains n'y a-t-on point reçû les Ouvrages de Voiture, de Sarrazin, & de la Fontaine ? Quels honneurs n'y a-t-on point, pour ainſi dire, rendus à M. de Corneille & à M. Racine ? Et qui eſt-ce qui n'a point admiré les Comédies de Moliere ? Vous-même, MONSIEUR, pouvez-vous vous plaindre qu'on n'y ait pas rendu juſtice à votre Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, à votre Epître ſur M. de la Quintinie, & à tant d'autres excellentes piéces de votre façon ? On n'y a pas veritablement fort eſtimé nos Poëmes Heroïques : mais a-t-on eu tort ? Et ne confeſſez-vous pas vous-même en quelque endroit de vos paralléles, que le meilleur de ces Poëmes eſt ſi dur & ſi forcé, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire ?

Quel eſt donc le motif qui vous a tant fait crier contre les Anciens ? Eſt-ce la peur qu'on ne ſe gâtât en les imitant ? Mais pouvez-vous nier, que ce ne ſoit au contraire à cette imitation-là

même, que nos plus grands Poëtes ſont redevables du ſuccès de leurs Ecrits ? Pouvez-vous nier que ce ne ſoit dans Tite-Live, dans Dion Caſſius, dans Plutarque, dans Lucain & dans Sénéque, que M. de Corneille a pris ſes plus beaux traits, a puiſé ces grandes idées qui lui ont fait inventer un nouveau genre de Tragédie inconnu à Ariſtote ? Car c'eſt ſur ce pié, à mon avis, qu'on doit regarder quantité de ſes plus belles piéces de Théatre où ſe mettant au deſſus des régles de ce Philoſophe, il n'a point ſongé, comme les Poëtes de l'ancienne Tragédie, à émouvoir la Pitié & la Terreur; mais à exciter dans l'ame des Spectateurs, par la ſublimité des penſées, & par la beauté des ſentimens, une certaine admiration, dont pluſieurs perſonnes, & les jeunes gens ſur tout, s'accommodent ſouvent beaucoup mieux que des véritables paſſions Tragiques. Enfin, MONSIEUR, pour finir cette periode un peu longue, & pour ne me point écarter de mon ſujet, pouvez-vous ne pas convenir, que ce ſont Sophocle & Euripide qui ont formé M. Racine ? Pouvez-vous ne pas avoüer que c'eſt dans Plaute & dans Terence que Moliere a appris les plus grandes fineſſes de ſon Art.

D'où a pû donc venir votre chaleur contre les Anciens ? Je commence, ſi je ne m'abuſe, à l'apercevoir. Vous avez vrai-ſemblablement rencontré, il y a long-tems, dans le monde, quelques-uns de ces faux Savans, tels que le Préſident de vos Dialogues, qui ne s'étudient qu'à enrichir leur mémoire, & qui n'ayant d'ailleurs ni eſprit, ni jugement, ni goût, n'eſtiment les Anciens, que parce qu'ils ſont Anciens; ne penſent pas que la raiſon puiſſe parler une autre langue, que la Grecque ou la Latine, & condamnent d'abord tout Ouvrage en langue vulgaire, ſur ce fonde-

ment ſeul, qu'il eſt en langue vulgaire. Ces ridicules admirateurs de l'Antiquité vous ont revolté contre tout ce que l'Antiquité a de plus merveilleux. Vous n'avez pû vous réſoudre d'être du ſentiment de gens ſi déraiſonnables dans la choſe même où ils avoient raiſon. Voilà, ſelon toutes les apparences, ce qui vous a fait faire vos Paralléles. Vous vous êtes perſuadé qu'avec l'eſprit que vous avez & que ces gens-là n'ont point, avec quelques argumens ſpécieux, vous déconcerteriez aiſément la vaine habileté de ces foibles Antagoniſtes; & vous y avez ſi bien réuſſi, que ſi je ne me fuſſe mis de la partie, le champ de bataille, s'il faut ainſi parler, vous demeuroit: ces faux Savans n'ayant pû, & les vrais Savans, par une hauteur un peu trop affectée, n'ayant pas daigné vous répondre. Permettez moi cependant de vous faire reſſouvenir, que ce n'eſt point à l'approbation des faux ni des vrais Savans, que les grands Ecrivains de l'Antiquité doivent leur gloire: mais à la conſtante & unanime admiration de ce qu'il y a eu dans tous les ſiécles d'hommes ſenſez & délicats, entre leſquels on compte plus d'un Alexandre & plus d'un Céſar. Permettez-moi de vous repréſenter, qu'aujourd'hui même encore ce ne ſont point, comme vous vous le figurez, les Schrévélius, les Pararédus, les Ménagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Savans en *Us*, qui goûtent davantage Homére, Horace, Ciceron, Virgile. Ceux que j'ai toujours vus le plus frapés de la lecture des Ecrits de ces grands Perſonnages, ce ſont des Eſprits du premier ordre, ce ſont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit néceſſairement vous en citer ici quelques-uns, je vous étonnerois peut-être par les noms illuſtres que je mettrois ſur le papier; & vous y trouveriez non ſeulement des Lamoignons, des Dagueſſaux,

(1) des Troiſvilles, mais des Condez, des Contis, & des Turennes.

Ne pourroit-on point donc, MONSIEUR, auſſi galant homme que vous l'êtes, vous réünir de ſentimens avec tant de ſi galans hommes ? Oüi, ſans doute, on le peut ; & nous ne ſommes pas même, vous & moi, ſi éloignés d'opinion que vous penſez. En effet, qu'eſt-ce que vous avez voulu établir par tant de Poëmes, de Dialogues & de Diſſertations ſur les Anciens & ſur les Modernes ? Je ne ſçai ſi j'ai bien pris votre penſée: mais la voici, ce me ſemble. Votre deſſein eſt de montrer, que pour la connoiſſance, ſur tout des beaux Arts, & pour le merite des belles Lettres, notre Siécle, ou pour mieux parler, le Siécle de LOUIS LE GRAND, eſt non ſeulement comparable, mais ſuperieur à tous les plus fameux Siécles de l'Antiquité, & même au Siécle d'Auguſte. Vous allez donc être bien étonné, quand je vous dirai, que je ſuis ſur cela entiérement de votre avis ; & que même, ſi mes infirmités & mes emplois m'en laiſſoient le loiſir, je m'offrirois volontiers de prouver comme vous cette propoſition la plume à la main. A la vérité j'emploïerois beaucoup d'autres raiſons que les vôtres, car chacun a ſa maniere de raiſonner ; & je prendrois

(1) *Des Troiſvilles.*] Henri-Joſeph de Peyre, Comte de Troiſville, qui ſe prononce *Tréville*, ayant quitté la profeſſion des armes en 1667. vécut enſuite dans la retraite, & s'y appliqua uniquement à l'étude & à la dévotion. Il fit de grands progrès dans l'une & dans l'autre : ſur tout par une étude continuelle des Peres Grecs, qu'il préféroit aux Latins. C'étoit un eſprit ſi juſte & ſi exact, qu'il *parloit* toujours *Comme un Livre*. Auſſi diſoit-on que cette eſpéce de proverbe ſembloit avoir été faite pour lui. Il avoit eu l'honneur d'être élevé près de la Perſonne du Roi. Il mourut à Paris au mois d'Août, 1708. âgé de 66. ans ; & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet ſa Paroiſſe.

des précautions & des meſures que vous n'avez point priſes.

Je n'oppoſerois donc pas, comme vous avez fait, notre Nation & notre Siécle ſeuls, à toutes les autres Nations & à tous les autres Siécles joints enſemble. L'entrepriſe à mon ſens, n'eſt pas ſoûtenable. J'examinerois chaque Nation & chaque Siécle l'un après l'autre; & après avoir mûrement peſé en quoi ils ſont au deſſus de nous, & en quoi nous les ſurpaſſons, je ſuis fort trompé, ſi je ne prouvois invinciblement, que l'avantage eſt de notre côté. Ainſi, quand je viendrois au Siécle d'Auguſte, je commencerois par avoüer ſincérement, que nous n'avons point de Poëtes héroïques, ni d'Orateurs que nous puiſſions comparer aux Virgiles & aux Cicerons. Je conviendrois que nos plus habiles Hiſtoriens ſont petits devant les Tite-Lives & les Salluſtes. Je paſſerois condamnation ſur la Satire & ſur l'Elégie; quoi qu'il y ait des Satires de Regnier admirables, & des Elégies de Voiture, de Sarrazin, de la Comteſſe de la Suze? d'un agrément infini. Mais en même tems je ferois voir que pour la Tragédie nous ſommes beaucoup ſuperieurs aux Latins, qui ne ſauroient oppoſer à tant d'excellentes piéces Tragiques que nous avons en notre Langue, que quelques déclamations plus pompeuſes que raiſonnables d'un prétendu Sénéque, & un peu de bruit qu'ont fait en leur tems le Thyeſte de Varius, & la Medée d'Ovide. Je ferois voir, que bien loin qu'ils ayent eu dans ce ſiécle-là des Poëtes Comiques meilleurs que les nôtres, ils n'en ont pas eu un ſeul dont le nom ait merité qu'on s'en ſouvint: les Plautes, les Cécilius & les Terences étant morts dans le ſiécle précedent. Je montrerois que ſi pour l'Ode nous n'avons point d'Auteurs ſi parfaits qu'Horace, qui eſt leur ſeul Poëte Lyrique, nous en avons néanmoins un aſſez grand nom-

bre, qui ne lui ſont guéres inférieurs en délicateſſe de Langue & en juſteſſe d'expreſſion, & dont tous les Ouvrages, mis enſemble, ne feroient peut-être pas dans la balance un poids de mérite moins conſiderable, que les cinq Livres d'Odes qui nous reſtent de ce grand Poëte. Je montrerois qu'il y a des genres de Poëſie, où non-ſeulement les Latins ne nous ont point ſurpaſſé; mais qu'ils n'ont pas même connus : comme par exemple, ces Poëmes en proſe que nous appellons *Romans*, & dont nous avons chez nous des modéles, qu'on ne ſauroit trop eſtimer, à la Morale près qui y eſt fort vicieuſe, & qui en rend la lecture dangereuſe aux jeunes perſonnes. Je ſoûtiendrois hardiment qu'à prendre le ſiécle d'Auguſte dans ſa plus grande étenduë, c'eſt-à-dire, depuis Ciceron juſqu'à Corneille Tacite, on ne ſauroit pas trouver parmi les Latins un ſeul Philoſophe, qu'on puiſſe mettre pour la Phyſique, en paralléle avec Deſcartes, ni même avec Gaſſendi. Je prouverois que pour le grand ſavoir & la multiplicité de connoiſſances, leurs Varrons & leurs Plines, qui ſont leurs plus doctes Ecrivains, paroîtroient de médiocres Savans devant nos Bignons, nos Scaligers, nos Saumaiſes, nos Peres Sirmonds, & nos Peres Pétaux. Je triompherois avec vous du peu d'étenduë de leurs lumiéres ſur l'Aſtronomie, ſur la Géographie, & ſur la Navigation. Je les défierois de me citer, à l'exception du ſeul Vitruve, qui eſt même plûtôt un bon Docteur d'Architecture, qu'un excellent Architecte, je les défierois, dis-je, de me nommer un ſeul habile Architecte, un ſeul habile Sculpteur, un ſeul habile Peintre Latin : Ceux qui ont fait du bruit à Rome dans tous ces Arts, étant des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui venoient pratiquer chez les Latins, des Arts que les Latins, pour ainſi dire, ne connoiſſoient point: au lieu que toute la Terre aujourd'hui eſt pleine

de la reputation & des Ouvrages de nos Pouſſins, de nos Lebruns, de nos Girardons & de nos Manſards. Je pourrois ajoûter encore à cela beaucoup d'autres choſes : mais ce que j'ai dit eſt ſuffiſant, je crois, pour vous faire entendre, comment je me tirerois d'affaire à l'égard du ſiécle d'Auguſte. Que ſi de la comparaiſon des Gens de Lettres & des illuſtres Artiſans, il falloit paſſer à celle des Heros & des grands Princes, peut-être en ſortirois-je avec encore plus de ſuccès. Je ſuis bien ſûr au moins que je ne ſerois pas fort embarraſſé à montrer, que l'Auguſte des Latins ne l'emporte pas ſur l'Auguſte des François. Par tout ce que je viens de dire, vous voyez, MONSIEUR, qu'à proprement parler, nous ne ſommes point d'avis different ſur l'eſtime qu'on doit faire de notre Nation & de notre ſiécle : mais que nous ſommes differemment de même avis. Auſſi n'eſt-ce point votre ſentiment que j'ai attaqué dans vos Paralléles ; mais la maniere hautaine & mépriſante, dont votre Abbé & votre Chevalier y traitent des Ecrivains, pour qui, même en les blâmant, on ne ſauroit à mon avis marquer trop d'eſtime, de reſpect, & d'admiration. Il ne reſte donc plus maintenant, pour aſſurer notre accord, & pour étouffer entre nous toute ſemence de diſpute, que de nous guérir l'un & l'autre ; Vous d'un penchant un peu trop fort à rabaiſſer les bons Ecrivains de l'Antiquité, & Moi d'une inclination un peu trop violente à blâmer les méchans, & même les médiocres Auteurs de notre ſiécle. C'eſt à quoi nous devons ſérieuſement nous appliquer. Mais quand nous n'en pourrions venir à bout, je vous répons que de mon côté cela ne troublera point notre réconciliation ; & que pourvu que vous ne me forciez point à lire le Clovis ni la Pucelle, je vous laiſſerai tout à votre aiſe critiquer l'Iliade & l'Eneïde, me contentant de les admirer, ſans

vous demander pour elles cet eſpéce de culte tendant à l'adoration, que vous vous plaignez en quelqu'un de vos Poëmes, qu'on veut exiger de vous; & que Stace ſemble en effet avoir eû pour l'Eneïde, quand il ſe dit à lui-même :

nec tu divinam Æneïda tenta :
Sed longè ſequere, & veſtigia ſemper adora.

Voila, MONSIEUR, ce que je ſuis bien aiſe que le Public ſçache : & c'eſt pour l'en inſtruire à fond, que je me donne l'honneur de vous écrire aujourd'hui cette Lettre, que j'aurai ſoin de faire imprimer dans la nouvelle Edition, qu'on fait en grand & en petit de mes Ouvrages. J'aurois bien voulu pouvoir adoucir en cette nouvelle Edition quelques railleries un peu fortes, qui me ſont échapées dans mes Réflexions ſur Longin ; mais il m'a paru que cela ſeroit inutile, à cauſe des deux Editions qui l'ont précedée, auſquelles on ne manqueroit pas de recourir, auſſi bien qu'aux fauſſes Editions qu'on en pourra faire dans les Païs étrangers, où il y a de l'apparence qu'on prendra ſoin de mettre les choſes en l'état qu'elles étoient d'abord. J'ai crû donc, que le meilleur moïen d'en corriger la petite malignité, c'étoit de vous marquer ici, comme je viens de le faire, mes vrais ſentimens pour vous. J'eſpére que vous ſerez content de mon procedé, & que vous ne vous choquerez pas même de la liberté que je me ſuis donnée de faire imprimer dans cette derniére Edition, la Lettre que l'illuſtre M. Arnauld vous a écrite au ſujet de ma dixiéme Satire.

Car outre que cette Lettre a déja été renduë publique dans deux Recueils des Ouvrages de ce grand homme, Je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion, que dans la Préface de votre Apologie des Femmes, contre laquelle cet Ouvrage me défend, vous ne me reprochez pas ſeulement

des fautes de Raiſonnement & de Grammaire ; mais que vous m'accuſez d'avoir dit des mots ſales, d'avoir gliſſé beaucoup d'impuretés, & d'avoir fait des médiſances. Je vous ſuplie, dis-je, de conſiderer, que ces reproches regardant l'honneur, ce ſeroit en quelque ſorte reconnoître qu'ils ſont vrais, que de les paſſer ſous ſilence. Qu'ainſi je ne pouvois pas honnêtement me diſpenſer de m'en diſculper moi même dans ma nouvelle Edition, ou d'y inſerer une Lettre qui m'en diſculpe ſi honorablement. Ajoûtez que cette Lettre eſt écrite avec tant d'honnêteté & d'égards pour celui même contre qui elle eſt écrite, qu'un honnête homme, à mon avis, ne ſauroit s'en offenſer. J'oſe donc me flater, je le répete, que vous la verrez ſans chagrin ; & que, comme j'avouë franchement que le dépit de me voir critiqué dans vos Dialogues m'a fait dire des choſes qu'il ſeroit mieux de n'avoir point dites, vous confeſſerez auſſi que le déplaiſir d'être attaqué dans ma dixiéme Satire, vous y a fait voir des médiſances & des ſaletés qui n'y ſont point. Du reſte, je vous prie de croire que je vous eſtime comme je dois, & que je ne vous regarde pas ſimplement comme un très-bel Eſprit, mais comme un des hommes de France qui a le plus de probité & d'honneur. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A MONSIEUR LE VERRIER.

LETTRE VI.

N'ETES-vous plus fâché, Monſieur, du peu de complaiſance que j'eus hier pour vous ? Non ſans doute, vous ne l'êtes plus, & je ſuis perſuadé, qu'à l'heure qu'il eſt, vous goûtez toutes mes raiſons. Suppoſé pourtant que votre colere dure encore, je m'offre d'aller aujourd'hui chez vous à midi & demi, vous prouver le verre à la main, par plus d'un argument en forme, qu'un homme comme moi n'eſt point obligé de préferer ſon plaiſir à ſa ſanté, ni de demeurer à ſouper, même avec la meilleure compagnie du monde, quand il ſent que cela le pourroit incommoder, & quand il a, pour s'en excuſer, ſoixante & ſix raiſons auſſi bonnes & auſſi valables, que celles que *la Vieilleſſe avec ſes doigts peſans m'a jettées ſur la tête.* Et pour commencer ma preuve, je vous dirai ces Vers d'Horace à Mécénas.

Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti, Mæcenas, veniam.

En cas donc que vous vouliez que j'achéve ma démonſtration, mandez-moi,

Si validus, ſi lætus eris, ſi denique poſces.

Autrement ordonnez qu'on ne m'ouvre point chez vous. J'aime encore mieux n'y point entrer que d'y être mal reçû. Au reſte, j'ai ſoigneuſement

relû votre plainte contre les Tuileries, & j'y ai trouvé des Vers ſi bien tournés, que franchement en les liſant je n'ai pû me défendre d'un moment de jalouſie Poëtique contre vous. De ſorte qu'en la remaniant, j'ai plûtôt ſongé à vous ſurpaſſer qu'à vous réformer. C'eſt cette jalouſie qui m'a fait mettre la piéce en l'état où vous l'allez voir. Prenez la peine de la lire.

PLAINTE CONTRE LES TUILERIES.

Agréables jardins, où les Zéphirs & Flore
Se trouvent tous les jours au lever de l'Aurore;
Lieux charmans, qui pouvez dans vos ſombres réduits,
Des plus triſtes Amans adoucir les ennuis,
Ceſſez de rappeller dans mon ame inſenſée
De mon premier bonheur la gloire enfin paſſée.
Ce fut, je m'en ſouviens, dans cet antique bois
Que Philis m'apparut pour la premiere fois:
C'eſt ici que ſouvent, diſſipant mes alarmes,
Elle arrêtoit d'un mot mes ſoupirs & mes larmes;
Et que me regardant d'un œil ſi gracieux,
Elle m'offroit le Ciel ouvert dans ſes beaux yeux.
Aujourd'hui cependant, injuſtes que vous êtes,
Je ſçai qu'à mes Rivaux vous prêtez vos retraites,
Et qu'avec elle aſſis ſur vos tapis de fleurs,
Ils triomphent contens de mes vaines douleurs.
Allez, jardins dreſſés par une main fatale,
Triſtes Enfans de l'Art du malheureux Dédale,
Vos bois, jadis pour moi ſi charmans & ſi beaux,
Ne ſont plus qu'un déſert, réfuge de Corbeaux,

TAYLOR INST.

Qu'un ſéjour infernal, où cent mille Vipéres
Tous les jours en naiſſant aſſaſſinent leurs Meres.

Je ne ſai, Monſieur, ſi dans tout cela vous reconnoîtrez votre Ouvrage, & ſi vous vous accommoderez des nouvelles penſées que je vous prête. Quoi qu'il en ſoit, faites-en tel uſage que vous jugerez à propos. Car pour moi, je vous déclare que je n'y travaillerai pas davantage. Je ne vous cacherai pas même que j'ai une eſpéce de confuſion, d'avoir, par une molle complaiſance pour vous, emploïé quelques heures à un Ouvrage de cette nature, & d'être moi-même tombé dans le ridicule dont j'accuſe les autres, & dont je me ſuis ſi bien moqué par ces Vers de la Satire à mon Eſprit:

Faudra-t-il de ſens froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne retomberai plus dans une pareille foibleſſe, & que c'eſt à ces Vers d'Amourettes, bien plus juſtement qu'à ceux de ma pénultiéme Epître, qu'aujourd'hui je dis très-ſérieuſement,

Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

Du reſte, je ſuis parfaitement Votre, &c.

A MONSIEUR RACINE.

LETTRE VII. (1)

JE crois que vous ſerez bien aiſe d'être inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans la viſite, que nous avons, ſuivant votre conſeil, renduë ce matin, mon frere le Docteur de Sorbone & moi, au Révérend Pere de la Chaiſe. Nous ſommes arrivés chez lui ſur les neuf heures, & ſi tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup d'agrément, m'a interrogé fort obligeamment ſur l'état de ma ſanté, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que (2) mon incommodité n'augmentoit point. Enſuite il a fait aporter des chaiſes, s'eſt mit tout proche de moi, (3) afin que je le puſſe mieux entendre, & auſſi-tôt entrant en matiére, m'a dit, que vous lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choſes, mais que la matiére que j'y traitois, étoit une matiére fort délicate, & qui demandoit beaucoup de ſçavoir. Qu'il avoit autrefois

(1) Cette Lettre a été écrite en 1697. M. Racine étoit à la Cour, en qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi.

(2) *Mon incommodité.*] Un Aſthme, ou une difficulté de reſpirer, à laquelle M. Deſpreaux a été ſujet preſque toute ſa vie.

(3) *Afin que je le pûſſe mieux entendre.*] M. Deſpreaux avoit peine à entendre, ſur tout de l'oreille gauche. C'eſt ce qui l'obligeoit de prier ceux qui alloient le voir, de ſe mettre à ſa droite, quand même cette place n'étoit pas la plus honorable par la ſituation où l'on ſe trouvoit.

enſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit être inſtruit de cette matiére à fond. Qu'il falloit faire une grande difference de l'Amour affectif d'avec l'Amour affectif. Que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'Attrition ; au lieu que l'Amour affectif venoit de la Contrition parfaite, & qu'ainſi il juſtifioit par lui même le Pécheur : mais que l'Amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en très-bons termes tout ce que beaucoup d'habiles Auteurs Scholaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant dire, comme quelques-uns d'eux, que l'Amour de Dieu abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du Pécheur. Mon frere applaudiſſoit à chaque mot qu'il diſoit, paroiſſant être enchanté de ſa Doctrine, encore plus de ſa maniére de l'énoncer. Pour moi je ſuis demeuré dans le ſilence. Enfin lorſqu'il a ceſſé de parler, je lui ai dit, que j'avois été fort ſurpris, qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jéſuites ; ajoûtant que ce ſeroit une choſe bien étrange, ſi ſoûtenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jéſuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt paſſages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui ſoûtenoient en termes beaucoup plus forts que ceux de mon Epître, que pour être juſtifié, il faut indiſpenſablement aimer Dieu. Qu'enfin j'avois ſi peu ſongé à écrire contre les Jéſuites, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit ſix Jéſuites des plus célébres, qui m'avoient tous dit, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres ſentimens ſur l'Amour de Dieu, que ceux que j'énonçois dans mes Vers. J'ai ajoûté enſuite, que depuis peu j'avois eû l'honneur de réciter mon Ouvrage à Monſeigneur l'Archevêque de Paris, & à Monſeigneur l'Evêque de Meaux, qui en avoient

tous deux paru, pour ainſi dire, tranſportés. Qu'avec tout cela néanmoins, ſi ſa Réverence croïoit mon Ouvrage périlleux, je venois preſentement pour le lui lire, afin qu'il m'inſtruisît de mes fautes. Enfin je lui ai fait le même compliment que je fis à Monſeigneur l'Archevêque, lorſque j'eus l'honneur de le lui réciter, qui étoit que je ne venois pas pour être loüé, mais pour être jugé : que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de trouver bon même que je lui répetaſſe beaucoup d'endroits. Il a fort approuvé ma propoſition ; & je lui ai lû mon Epître très-poſément ; jettant au reſte dans ma lecture toute la force & tout l'agrément que j'ai pû. J'oubliois de vous avertir que je lui ai auparavant dit encore une particularité, qui l'a aſſez agréablement ſurpris ; c'eſt à ſçavoir que je prétendois n'avoir proprement fait autre choſe dans mon Ouvrage, que mettre en Vers la Doctrine qu'il venoit de nous débiter, & l'ai aſſûré que j'étois perſuadé que lui-même n'en diſconviendroit pas. Mais pour en revenir au récit de ma Piéce, croiriez-vous, Monſieur, que la choſe eſt arrivée comme je l'avois prophétiſé, & qu'à la réſerve des deux petits ſcrupules, qu'il vous a dits, & qu'il nous a répetés, qui lui étoient venus au ſujet de ma hardieſſe à traiter en Vers une matiére ſi délicate, il n'a fait d'ailleurs que s'écrier, PULCHRE', BENE', RECTE'. *Cela eſt vrai. Cela eſt indubitable ; Voilà qui eſt merveilleux. Il faut lire cela au Roi. Repetez moi encore cet endroit. Eſt-ce là ce que M. Racine m'a lû ?* Il a été ſur tout extrémement frappé de ces Vers, que vous lui aviez paſſés, & que je lui ai recités avec toute l'énergie dont je ſuis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs, même auſtéres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute Piété ſaper le fondement, &c.

Il eſt vrai que je me ſuis heureuſement aviſé d'inſerer dans mon Epître huit Vers que vous n'avez point approuvés, & que mon frere juge très à propos de rétablir. Les voici. C'eſt enſuite de ce Vers,

Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croïez moi.

Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites le donc; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte Ame éprouve.
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroit s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit Vers. Mais je ne ſaurois vous exprimer avec quelle joïe, quels éclats de rire il a entendu la Proſopopée de la fin. En un mot, j'ai ſi bien échauffé le Réverend Pere, que ſans une viſite, que dans ce tems là (1) Monſieur ſon Frere lui eſt venu rendre, il ne nous laiſſoit point partir, que je ne lui euſſe récité auſſi les deux autres nouvelles Epîtres de ma façon, que vous avez lûës au Roi. Encore ne nous a-t-il laiſſé partir, qu'à la charge que nous l'irions voir (2) à ſa maiſon de Campagne : & il s'eſt chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver ſeul. Vous voyez donc, Monſieur, que ſi je ne ſuis

(1) *Monſieur ſon frere.*] Le Comte de la Chaize, Capitaine de la porte du Roi.

(2) *A ſa maiſon de Campagne.*] A Mont-Louis : maiſon à une demi-lieuë de Paris qui appartient aux Jéſuites de la ruë Saint-Antoine. Le R. P. de la Chaiſe, qui l'avoit fort embellie, y paſſoit ordinairement toutes les ſemaines deux ou trois jours.

pas bon Poëte, il faut que je ſois bon Récitateur. Après avoir quitté le Pere de la Chaiſe, nous avons été voir le Pere Gaillard, à qui j'ai auſſi, comme vous pouvez penſer, récité l'Epître. Je ne vous dirai point les louanges exceſſives qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inſpiré de Dieu, & m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui puſſent contredire mon opinion. Je l'ai fait reſſouvenir du petit Théologien, avec qui j'eus une priſe devant lui chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes. Que ſi ſa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens oſoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jéſuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du ſoir, au courant de la plume. Je vous prie de retirer la Copie que vous avez miſe entre les mains de Madame de..... afin que je lui en donne une autre, où l'Ouvrage ſoit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis tout à vous.

A MONSIEUR DE MAUCROIX.

LETTRE VIII. (1)

LEs choſes hors de vrai-ſemblance, qu'on m'a dites de M. de la Fontaine, ſont à peu près celles que vous avez devinées : je veux dire, que ce ſont ces haires, ces cilices, & ces diſciplines, dont on m'a aſſuré qu'il affligeoit fréquemment ſon corps, & qui m'ont paru d'autant plus incroyables de notre défunt Ami, que jamais rien, à mon avis, ne fut plus éloigné de ſon caractere que ces mortifications. Mais quoi ? La grace de Dieu ne ſe borne pas à des changemens ordinaires, & c'eſt quelquefois de véritables métamorphoſes qu'elle fait. Elle ne paroît pas s'être répanduë de la même ſorte ſur le pauvre M. Caſſandre, qui eſt mort tel qu'il a vécu ; c'eſt à ſçavoir très-myſanthrope, & non ſeulement haïſſant les hommes, mais aïant même aſſez de peine à ſe réconcilier avec Dieu, à qui diſoit-il, ſi le rapport qu'on m'a fait eſt véritable, il n'avoit nulle obligation. Qui eût crû que de ces deux hommes, c'étoit M. de la Fontaine (1) qui étoit le vaſe d'élection ? Voilà, Monſieur, de quoi au-

(1) Ceux qui ont connu particuliérement M. de la Fontaine, aſſurent qu'il penſa ſérieuſement à ſe convertir dans les derniers tems de ſa vie. L'abyme immenſe de l'avenir, dans lequel il étoit prêt d'entrer, lui cauſoit de tems en tems de telles frayeurs, que ſes amis crurent qu'il en perdroit la tête. Il ſe ſentoit déchiré de cruels remords d'avoir prêté ſa plume à tant de Poëſies licentieuſes. Son deſſein étoit de faire une réparation publique du ſcan-

gmenter les réflexions ſages & chrétiennes, que vous me faites dans votre Lettre, & qui me paroiſſent partir d'un cœur ſincérement perſuadé de ce qu'il dit.

Pour venir à vos Ouvrages, j'ai déja commencé à conférer le Dialogue des Orateurs avec le Latin. Ce que j'en ai vû me paroît extrémement bien. La Langue y eſt parfaitement écrite. Il n'y a rien de géné, & tout y paroît libre & original. Il y a pourtant des endroits, où je ne conviens pas du ſens que vous avez ſuivi. J'en ai marqué quelques-uns avec du crayon, & vous y trouverez ces marques quand on vous les renvoyera. Si j'ai le tems, je vous expliquerai mes objections : car je doute ſans cela que vous les puiſſiez bien comprendre. En voici une que par avance je vais vous écrire, parce qu'elle me paroît plus de conſéquence que les autres. C'eſt à la page 6. de votre Manuſcrit, où vous traduiſez, *Minimum inter tot ac tanta locum obtinent imagines, ac tituli & ſtatuæ, quæ neque ipſa tamen negliguntur: Au prix de ces talens ſi eſtimables, qu'eſt-ce que la nobleſſe & la naiſſance, qui pourtant ne ſont pas mépriſées.* Il ne s'agit point à mon ſens dans cet endroit de la nobleſſe ni de la naiſſance, mais des Images, des Inſcriptions, & des Statuës, qu'on faiſoit faire ſouvent à l'honneur des Orateurs, & qu'on leur envoyoit chez eux. Juvénal parle d'un Avocat de ſon tems, qui prenoit beaucoup plus d'argent que les autres, à cauſe qu'il en avoit une équeſtre. Sans rapporter ici toutes les preuves que je vous pourrois alléguer, Maternus lui-même, dans votre Dialogue, fait entendre clairement la même choſe, lorſ-

dale qu'il avoit cauſé ; & la veille de ſa mort, il répéta pluſieurs fois, que ſi le Seigneur vouloit bien lui prolonger la vie de quelques jours, il ſe feroit traîner dans un Tombereau par les ruës de Paris, afin que tout le monde ſçût combien il avoit en horreur les vers trop libres qu'il avoit eu le malheur de compoſer.

qu'il dit que *ces Statuës & ces Images ſe ſont emparées malgré lui de ſa maiſon.* ÆRA, *& imagines, quæ etiam me nolente in domum meam irruperunt.* Excuſez, Monſieur, la liberté que je prends de vous dire ſi ſincérement mon avis. Mais ce ſeroit dommage, qu'un auſſi bel Ouvrage que le vôtre eût de ces taches où les Sçavans s'arrêtent, & qui pourroient donner occaſion de le ravaler. Et puis vous m'avez donné tout pouvoir de vous dire mon ſentiment.

Je ſuis bien-aiſe que mon goût ſe rencontre ſi conforme au vôtre, dans tout ce que je vous ai dit de nos Auteurs, & je ſuis perſuadé auſſi bien que vous, que M. Godeau eſt un Poëte fort eſtimable. Il me ſemble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il eſt toujours à jeun, & qu'il n'a rien qui remuë, ni qui échauffe : en un mot qu'il n'a point cette force de ſtile, & cette vivacité d'expreſſion, qu'on cherche dans les Ouvrages, & qui les font durer. Je ne ſçai point s'il paſſera à la poſtérité : mais il faudra pour cela qu'il reſſuſcite ; puiſqu'on peut dire qu'il eſt déja mort, n'étant preſque plus maintenant lû de perſonne. Il n'en eſt pas ainſi de Malherbe, qui croît de réputation à meſure qu'il s'éloigne de ſon ſiécle. La vérité eſt pourtant, & c'étoit le ſentiment de notre cher Ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand Poëte. Mais il corrige ce défaut par ſon eſprit & par ſon travail. Car perſonne n'a plus travaillé ſes Ouvrages que lui, comme il paroît aſſez par le petit nombre de Piéces qu'il a faites. Notre Langue veut être extrêmement travaillée. Racan avoit plus de génie que lui ; mais il eſt plus négligé, & ſonge trop à le copier. Il excelle ſur tout, à mon avis, à dire les petites choſes, & c'eſt en quoi il reſſemble mieux aux Anciens, que j'admire ſur tout par cet endroit. Plus les choſes ſont ſéches & mal-aiſées à dire en Vers, plus elles frapent quand

elles ſont dites noblement, & avec cette élégance qui fait proprement la Poëſie. Je me ſouviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois, que les deux Vers de mes Ouvrages qu'il eſtimoit davantage, c'étoit ceux où je loüe le Roi d'avoir établi la manufacture des Points de France, à la place des Points de Veniſe. Les voici. C'eſt dans la premiere Epître à ſa Majeſté.

Et nos voiſins fruſtrés de ces tribus ſerviles,
Que payoit à leur Art le luxe de nos Villes.

Virgile & Horace ſont divins en cela, auſſi bien qu'Homére. C'eſt tout le contraire de nos Poëtes, qui ne diſent que des choſes vagues, que d'autres ont déja dites avant eux, & dont les expreſſions ſont trouvées. Quand ils ſortent de là, ils ne ſauroient plus s'exprimer, & ils tombent dans une ſéchereſſe qui eſt encore pire que leurs larcins. Pour moi je ne ſçai pas ſi j'y ai réüſſi : mais quand je fais des Vers, je ſonge toujours à dire ce qui ne s'eſt point encore dit en notre Langue. C'eſt ce que j'ai principalement affecté (1) dans une nouvelle Epître, que j'ai faite à propos de toutes les Critiques qu'on a imprimées contre ma derniére Satire. J'y conte tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel Pere & de quelle Mere je ſuis né. J'y marque les degrés de ma fortune ; comment j'ai été à la Cour, comment j'en ſuis ſorti ; les incommodités qui me ſont ſurvenuës ; les Ouvrages que j'ai faits. Ce ſont bien de petites choſes dites en aſſez peu de mots, puiſque la Piéce n'a pas plus de cent trente Vers. Elle n'a pas encore vû le jour, & je ne l'ai pas même encore écrite. Mais il me paroît que tous ceux à qui je l'ai récitée, en ſont auſſi

(1) *Dans une nouvelle Epître.*] L'Epître X. à ſes Vers.

frappés que d'aucun autre de mes Ouvrages. Croiriez-vous, Monſieur, qu'un des endroits où ils ſe récrient le plus, c'eſt un endroit qui ne dit autre choſe, ſinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-ſept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique. Cela eſt dit en quatre Vers que je veux bien vous écrire ici, afin que vous me mandiez ſi vous les approuvez.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans,
Onze Luſtres complets ſurchargés de deux ans.

Il me ſemble que la Perruque eſt aſſez heureuſement frondée dans ces quatre Vers. Mais, Monſieur, à propos des petites choſes qu'on doit dire en Vers, il me paroît qu'en voila beaucoup que je vous dis en Proſe, & que le plaiſir que j'ai a vous parler de moi, me fait aſſez mal à propos oublier à vous parler de vous. J'eſpére que vous excuſerez un Poëte nouvellement délivré d'un Ouvrage. Il n'eſt pas poſſible qu'il s'empêche d'en parler, ſoit à droit, ſoit à tort.

Je reviens (1) aux piéces que vous m'avez miſes entre les mains. Il n'y en a pas une qui ne ſoit

(1) *Aux piéces que vous m'avez miſes entre les mains.*] C'étoient *la vieilleſſe*, *l'amitié*, & *la premiere Tuſculane* de Ciceron, avec le Dialogue *de Cauſis corruptæ Eloquentiæ*. M. de Maucroix vouloit faire un Volume de ces quatre Traductions, & il les avoit données aux Reviſeurs ordinaires pour avoir l'Approbation & le Privilége. M. Dubois, de l'Académie Françoiſe, qui de ſon côté avoit traduit les Traités *de la Vieilleſſe*, & *de l'Amitié*, obtint des Reviſeurs qu'ils garderoient près d'un an le Manuſcrit de M. de Maucroix; & pendant ce tems-là il fit imprimer le ſien. M. de Maucroix, après avoir bien grondé dans ſa Province contre la lenteur des Reviſeurs de Paris, apprit enfin le tour que M. Dubois lui avoit joué. C'eſt à ce ſujet que M. Deſpreaux lui dit ici : *le Devot dont vous vous plaignez.* Sa co-

très-digne d'être imprimée. Je n'ai point vû les Traductions des Traités de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qu'a faites au ſi bien que vous le Devot dont vous vous plaignez, tout ce que je ſai, c'eſt qu'il a eû la hardieſſe, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confeſſions de Saint Auguſtin, après Meſſieurs de Port Roïal; & qu'étant autrefois leur humble & rampant Ecolier, il s'étoit tout à coup voulu ériger en Maître. Il a fait une Préface au devant de ſa traduction des Sermons de S. Auguſtin, qui, quoiqu'aſſez bien écrite, eſt un chef d'œuvre d'impertinence & de mauvais ſens. M. Arnauld, un peu avant que de mourir, a fait contre cette Préface une Diſſertation qui eſt imprimée. Je ne ſai ſi on vous l'a envoïée: mais je ſuis ſûr que ſi vous l'avez luë, vous convenez avec moi qu'il ne s'eſt rien fait en notre Langue de plus beau ni de plus fort ſur les matiéres de Rhétorique. C'eſt ainſi que toute la Cour & toute la Ville en ont jugé, & jamais Ouvrage n'a été mieux refuté que la Préface du Dévot. Tout le monde voudroit qu'il fût en vie, pour voir ce qu'il diroit en ſe voïant ſi bien foudroïé. Cette Diſſertation eſt le pénultiéme Ouvrage de M. Arnauld, & j'ai l'honneur que c'eſt par mes loüanges que ce grand Perſonnage a fini, puiſque la Lettre qu'il a écrite ſur mon ſujet à M. Perrault eſt ſon dernier Ecrit. Vous ſçavez ſans doute ce que c'eſt que cette Lettre qui me fait un ſi grand honneur; & M. le Verrier en a une copie, qu'il pourra vous faire tenir quand vous voudrez, ſuppoſé qu'il ne vous l'ait pas déja envoïée. Il eſt ſurprenant qu'un homme dans l'extréme vieilleſſe, ait conſervé toute cette vigueur d'eſprit & de mémoire, qui paroît dans ces deux

lere alla juſqu'à ne vouloir publier enſuite aucune de ces Traductions. On n'a imprimé après ſa mort que celle du Dialogue *de Cauſis*, &c.

Ecrits, qu'il n'a fait pourtant que dicter ; la foibleſſe de ſa vuë ne lui permettant plus d'écrire lui-même.

Il me ſemble, Monſieur, que voila une longue Lettre. Mais quoi ? le loiſir que je me ſuis trouvé aujourd'hui à Auteuïl, m'a comme tranſporté à Rheims, où je me ſuis imaginé que je vous entretenois dans votre Jardin, & que je vous revoïois encore, comme autrefois, avec tous ces chers Amis que nous avons perdus, & qui ont diſparu, *velut ſomnium ſurgentis*. Je n'eſpére plus de m'y revoir. Mais vous, Monſieur, eſt-ce que nous ne vous reverrons plus à Paris, & n'avez-vous point quelque curioſité de voir ma ſolitude d'Auteuïl ? Que j'aurois de plaiſir à vous y embraſſer, & à dépoſer entre vos mains le chagrin que me donne tous les jours le mauvais goût de la plûpart de nos Académiciens, gens aſſez comparables aux Hurons & aux Topinamboux, comme vous ſavez bien que je l'ai déja avancé dans mon Epigramme: *Clio vint l'autre jour*, &c. J'ai ſupprimé cette Epigramme, & ne l'ai point miſe dans mes Ouvrages, parce qu'au bout du compte je ſuis de l'Académie, & qu'il n'eſt pas honnête de diffamer un Corps dont on eſt. Je n'ai même jamais montré à perſonne une badinerie que je fis enſuite pour m'excuſer de cette Epigramme. Je vais la mettre ici pour vous divertir ; mais c'eſt à la charge que vous me garderez le ſecret, & que ni vous ne la retiendrez par cœur, ni ne la montrerez à perſonne.

J'ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on haït, blâment tout ce qu'on louë.

Et

Et l'Académie, entre nous,
Souffrant chez ſoi de ſi grands fous,
Me ſemble un peu Topinamboüe.

C'eſt une folie, comme vous voïez, mais je vous la donne pour telle. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur, & ſuis entiérement à vous,

DESPREAUX.

LETTRE
DE MONSIEUR
ARNAULD
DOCTEUR DE SORBONNE.

A M. P** au ſujet de ma dixiéme Satire.

LETTRE IX. (1)

VOus pouvez être ſurpris, Monſieur, de ce que j'ai tant differé à vous faire réponſe, aïant à vous remercier de votre préſent, & de la maniere honnête dont vous me faites ſouvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Meſſieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pû lire votre Lettre ſans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis enſuite de la Préface de votre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras, & me fit trouver cette réponſe plus difficile que je ne penſois. En voici la raiſon.

Tout le monde ſçait que M. Deſpréaux eſt de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié en toutes ſortes de

(1) Cette Lettre fut écrite au mois de Mai 1694. peu de tems avant la mort de M. Arnauld; & c'eſt ſon dernier Ouvrage. Il l'envoya ouverte à un de ſes amis à Paris, afin qu'il la fit lire à M. Deſpréaux; & cet ami en garda une copie, avant que de la rendre à M. Perrault.

tems. Un de mes Amis m'avoit envoïé ſa derniére Satire. Je témoignai à cet Ami la ſatisfaction que j'en avois euë, & lui marquai en particulier, que ce que j'en eſtimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la maniere ſi ingénieuſe, & ſi vive dont il avoit repréſenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes perſonnes les Opera, & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes Amis, je ne lui diſſimulai pas que j'aurois ſouhaité qu'il n'y eût point parlé (1) de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'euſſe rien ſçû de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçuë qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embraſſer l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aïant rencontré dans la Préface diverſes choſes que je ne pouvois approuver ſans bleſſer ma conſcience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin, je me ſuis déterminé à vous marquer à vous-même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'eſperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agiſſe à votre égard avec cette naïve & cordiale ſincerité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs Amis.

La premiére choſe que je n'ai pû approuver, c'eſt que vous aïez attribué à votre adverſaire cette propoſition génerale : *Que l'on ne peut manquer en ſuivant l'exemple des Anciens*; & que vous aïez conclu, *que parce qu'Horace & Juvénal ont déclamé contre les Femmes d'une maniére ſcandaleuſe, il avoit*

(1) *De l'Auteur de Saint Paulin.*] Dans la premiere édition de la Satire X. l'Auteur avoit mis quatorze Vers, contre M. Perrault, Auteur du Poëme de Saint Paulin. Mais ces Vers ont été retranchés dans les éditions ſuivantes.

penſé qu'il étoit en droit de faire la même choſe. Vous l'accuſez donc d'avoir déclamé contre les Femmes d'une maniere ſcandaleuſe, & en des termes qui bleſſent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvénal. Mais bien loin de cela, il déclare poſitivement le contraire. Car après avoir dit dans ſa préface, *qu'il n'apprébende pas que les Femmes s'offenſent de ſa Satire*, il ajoûte, *qu'une choſe au moins dont il eſt certain qu'elles le louëront, c'eſt d'avoir trouvé moïen, dans une matiére auſſi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui pût bleſſer le moins du monde la pudeur.* C'eſt ce que vous-même, Monſieur, avez rapporté de lui dans votre Préface; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles: *Quelle erreur. Eſt-ce que* des Héros à voix luxurieuſe, *des* Morales lubriques, *des* rendés-vous chez la Cornu, *&* les plaiſirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, *peuvent ſe préſenter à l'eſprit, ſans y faire des images dont la pudeur eſt offenſée?*

Je vous avouë, Monſieur, que j'ai été extrémement ſurpris de vous voir ſoûtenir une accuſation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec ſi peu de fondement. Car il n'eſt point vrai que les termes que vous rapportez ſoient des termes deshonnêtes, & qui bleſſent la pudeur: & la raiſon que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offenſée de tous les termes qui peuvent préſenter à notre eſprit certaines choſes dans la matiére de la pureté, vous l'auriez bien offenſée vous-même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enſeignoient divers moïens pour ſe paſſer du mariage, qui ſont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* préſentent à l'eſprit? Ce n'eſt donc point par là qu'on doit

juger ſi un mot eſt deshonnête, ou non.

On peut voir ſur cela une Lettre de Ciceron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potiùs libertatem loquendi.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potiùs libertatem loquendi*, qui eſt une faute viſible qui ſe trouve preſque dans toutes les éditions de Ciceron. Il y traite fort au long cette queſtion, ſur laquelle les Philoſophes étoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doive regarder comme malhonnêtes, & dont la modeſtie ne permette pas que l'on ſe ſerve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il rapporte leurs raiſons. Ils diſoient que l'obſcénité, pour parler ainſi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choſes ; Qu'elle n'étoit point dans les mots, puiſque pluſieurs mots étant équivoques, & aïant diverſes ſignifications, ils ne paſſoient point pour deshonnêtes ſelon une de leurs ſignifications, dont il apporte pluſieurs exemples : Qu'elle n'étoit point auſſi dans les choſes ; parce que la même choſe pouvant être ſignifiée par pluſieurs façons de parler, il y en avoit quelques-unes, dont les perſonnes les plus modeſtes ne faiſoient point de difficulté de ſe ſervir ; Comme, dit-il, perſonne ne ſe bleſſoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violat :* au lieu que ſi on ſe fût ſervi d'un autre mot que Ciceron laiſſe ſous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *Nemo*, dit-il, *tuliſſet*, perſonne ne ne l'auroit pû ſouffrir.

Il eſt donc conſtant, ſelon tous les Philoſophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes ſont convenus, que la même choſe étant exprimée par de certains termes, elle ne bleſſeroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la bleſſeroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette ſorte de convention : mais la croïant déraiſonnable, ils ſoûtenoient qu'on n'étoit point obli-

gé de la ſuivre. Ce qui leur faiſoit dire, *nihil eſſe obſcœnum, nec in verbo, nec in re;* & que le Sage appelloit chaque choſe par ſon nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens eſt inſoûtenable, & qu'elle eſt contraire à ſaint Paul, qui met entre les vices, *Turpiloquium*, les mots ſales, il faut néceſſairement reconnoître, que la même choſe peut être exprimée par de certains termes, qui ſeroient fort deshonnêtes; mais qu'elle peut auſſi être exprimée, par de certains termes, qui ne le ſont point du tout au jugement de toutes les perſonnes raiſonnables. Que ſi on veut en ſçavoir la raiſon, que Ciceron n'a point donnée, on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penſer*, premiére Partie, chap. 13.

Mais ſans nous arrêter à cette raiſon, il eſt certain que dans toutes les Langues policées, car je ne ſçai pas s'il en eſt de même des Langues ſauvages; il y a de certains termes que l'uſage a voulu qui fuſſent regardé comme deshonnêtes, & dont on ne pourroit ſe ſervir ſans bleſſer la pudeur; & qu'il y en a d'autres, qui ſignifiant la même choſe ou les mêmes actions, mais d'une maniére moins groſſiére, & pour ainſi dire, plus voilée, n'étoient point cenſés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainſi. Car ſi certaines choſes qui font rougir, quand on les exprime trop groſſiérement, ne pouvoient être ſignifiées par d'autres termes dont la pudeur n'eſt point offenſée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque néceſſité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne paſſeront jamais pour deshonnêtes? Les premiers ſont *les voix luxurieuſes*, & *la Morale lubrique de l'Opera.* Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux & lubrique*, eſt qu'ils ſont un peu vieux: ce

qui n'empêche pas qu'ils ne puiſſent bien trouver place dans une Satire. Mais il eſt inoüi qu'ils aïent jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui bleſſent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laiſſé le mot de *luxurieux* dans les Commandements de Dieu que l'on apprend aux enfans ? *Les rendez-vous chez la Cornu* ſont aſſûrément de vilaines choſes pour les perſonnes qui les donnent. C'eſt auſſi dans cette vuë que l'Auteur de la Satire en a parlé, pour les faire déteſter. Mais quelle raiſon auroit-on de vouloir que cette expreſſion ſoit malhonnête ? Eſt-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par ſon propre nom ? C'eſt au contraire ce qu'on n'auroit pû faire ſans bleſſer un peu la pudeur. Il en eſt de même *des plaiſirs de l'Enfer goutés en Paradis.* Et je ne vois pas que ce que vous en dites ſoit bien fondé. *C'eſt*, dites-vous, *une expreſſion fort obſcure.* Un peu d'obſcurité ne ſied pas mal dans ces matiéres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'eſprit ne développent ſans peine. Il ne faut que lire ce qui précéde dans la Satire, qui eſt la fin de la fauſſe Dévote :

Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoziſme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.

N'eſt-il pas loüable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un ſi déteſtable abus, dont on a vû depuis peu de ſi terribles exemples ? On voit aſſez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, eſt le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du

Démon, fait goûter des plaiſirs criminels, dignes de l'enfer, à une malheureuſe qu'il auroit feint de conduire en Paradis. *Mais*, dites-vous, *l'on ne peut creuſer cette penſée, que l'imagination ne ſe ſaliſſe effroïablement.* Si creuſer une penſée de cette nature, c'eſt s'en former dans l'imagination une image ſale, quoi qu'on n'en eût donné aucun ſujet, tant pis pour ceux, qui comme vous dites, creuſeroient celle-ci. Car ces ſortes de penſées revétuës de termes honnêtes, comme elles le ſont dans la Satire, ne préſentent rien proprement à l'imagination, mais ſeulement à l'eſprit, afin d'inſpirer de l'averſion pour la choſe dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, eſt un puiſſant moïen d'en détourner. Il n'eſt donc pas vrai qu'on ne puiſſe lire cet endroit de la Satire, ſans que l'imagination en ſoit ſalie : à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuſe d'imaginer ce que l'on doit ſeulement connoître pour le fuïr, ſelon cette belle parole de Tertullien, ſi ma mémoire ne me trompe, *Spiritualia nequitiæ non amicâ conſcientiâ, ſed inimicâ ſcientiâ novimus.*

Cela me fait ſouvenir de la ſcrupuleuſe pudeur du P. Bouhours, qui s'eſt aviſé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Teſtament pour avoir traduit, *Abraham genuit Iſaac*, *Abraham engendra Iſaac ;* parce, dit-il, que ce mot *engendra*, ſalit l'imagination. Comme ſi le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les perſonnes ſages & modeſtes ne font point de ces ſortes de réflexions, qui banniroient de notre Langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, *d'uſer du mariage*, *de conſommer le Mariage*, & pluſieurs autres. Et ce ſeroit auſſi en vain que les Hébreux loueroient la chaſteté de la Langue ſainte dans ces façons de parler, *Adam connut ſa femme, & elle enfanta Caïn.* Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuſer ce mot, *connoître ſa*

femme, que l'imagination n'en ſoit ſalie ? S. Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la premiere Epître aux Corinthiens, chapitre 6. *Ne ſçavez-vous pas*, dit-il, *que vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt ? Arracherai-je donc à Jeſus-Chriſt ſes propres membres, pour en faire les membres d'une Proſtituée ? A Dieu ne plaiſe. Ne ſçavez-vous pas que celui qui ſe joint à une Proſtituée, devient un même corps avec elle ? car ceux qui étoient deux, ne ſont plus qu'une même chair*, dit l'Ecriture : *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, eſt un même eſprit avec lui. Fuïez la fornication.* Qui peut douter que ces paroles ne préſentent à l'eſprit des choſes qui feroient rougir, ſi elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne ſouffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre ſe ſert, ſont d'une nature à ne point bleſſer la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre, eſt accompagné d'une idée d'exécration, qui non ſeulement empêche que la pudeur n'en ſoit offenſée, mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les fidelles. Mais veut-on ſçavoir ce qui peut être un ſujet de ſcandale aux foibles ? C'eſt quand un faux délicat leur fait appréhender une ſaleté d'imagination, où perſonne avant lui n'en avoit trouvé. Car il eſt cauſe par là qu'ils penſent à quoi ils n'auroient point penſé, ſi on les avoit laiſſés dans leur ſimplicité. Vous voïez donc, Monſieur, que vous n'avez pas eu ſujet de reprocher à votre adverſaire qu'il avoit eu tort de ſe vanter, *qu'il ne lui étoit pas échapé un ſeul mot, qui pût bleſſer le moins du monde la pudeur.*

La ſeconde choſe qui m'a fait beaucoup de peine, Monſieur, c'eſt que vous blâmiez dans votre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifians, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'hon-

nêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avouë, de ces Vers de la page ſixiéme.

L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux Loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Héros à voix luxurieuſes;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolans;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même:
Qu'on ne ſçauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer,
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa Muſique?
Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités?

On trouvera quelque choſe de ſemblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité des Payens mêmes, combien c'eſt une choſe pernicieuſe de faire un Dieu de l'Amour, & d'inſpirer aux jeunes perſonnes qu'il n'y a rien de

plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monſieur, de rapporter ici ce qui eſt dit dans ce Livre, qui eſt aſſez rare. *Peut-on avoir un peu de zéle pour le ſalut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, les Romans, les Comédies, & les Opera ? Ce n'eſt pas qu'on n'ait ſoin préſentement de n'y rien mettre qui ſoit groſſierement deſbonnête : mais c'eſt qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la choſe du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuſe paſſion. Ce qui fait ſouvent de ſi grandes plaïes, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Payens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit cauſer de déſordres dans les mœurs. Car Ciceron aïant rapporté les Vers d'une Comédie, où il eſt dit que l'Amour eſt le plus grand des Dieux* (ce qui ne ſe dit que trop dans celles de ce tems ci) *il s'écrie avec raiſon : O la belle réformatrice des mœurs que la Poëſie, qui nous fait une divinité de l'Amour, qui eſt une ſource de tant de folies & de déréglemens honteux ! Mais il n'eſt pas étonnant de lire de telles choſes dans une Comédie : puiſque nous n'en aurions aucune, ſi nous n'approuvions ces déſordres :* De Comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non approbaremus, nulla eſſet omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'Auteur de la Satire, & en quoi il eſt le plus louable, c'eſt d'avoir repréſenté avec tant d'eſprit & de force, le ravage que peuvent faire dans les bonnes mœurs les Vers de l'Opera, qui roulent tous ſur l'Amour, chantés ſur des airs, qu'il a eu grande raiſon d'appeller *luxurieux ;* puiſqu'on ne ſçauroit s'en imaginer de plus propres à enflammer les paſſions, & à faire entrer dans les cœurs *la Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt que le poiſon de ces chanſons laſcives ne ſe termine pas au lieu où ſe jouënt ces piéces, mais ſe répand par toute la France, où une infinité de gens s'appliquent à les

apprendre par cœur, & ſe font un plaiſir de les chanter par tout où ils ſe trouvent.

Cependant, Monſieur, bien loin de reconnoître le ſervice que l'Auteur de la Satire a rendu par là au Public, vous voudriez faire croire, que c'eſt pour donner un coup de dent à M. Quinault, Auteur de ces Vers de l'Opera, qu'il en a parlé ſi mal : & c'eſt dans cet endroit là même, que vous avez crû avoir trouvé des mots deshonnêtes dont la pudeur eſt offenſée.

Ce qui m'a auſſi beaucoup plû dans la Satire, c'eſt ce qu'il dit contre les mauvais effets de la lecture des Romans. Trouvez bon, Monſieur, que je le rapporte encore ici.

Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure ;
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du précipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe ;
Que toujours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Séducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis ;
Puis bien-tôt en grande eau ſur le fleuve de Tendre
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte :

L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords ;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.

Peut-on mieux repréſenter le mal, que ſont capables de faire les Romans les plus eſtimés, & par quels degrés inſenſibles ils peuvent mener les jeunes gens, qui s'en laiſſent empoiſonner, bien loin au-delà des termes du Roman, & juſqu'aux derniers déſordres ? Mais parce qu'on y a nommé la Clélie, il n'y a preſque rien dont vous faſſiez un plus grand crime à l'Auteur de la Satire. *Combien*, dites-vous, *a-t-on été indigné de voir continuer ſon acharnement ſur la Clélie ? L'eſtime qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toujours eue* (1) *pour l'illuſtre perſonne qui l'a compoſé, ont fait ſoulever tout le monde contre une attaque ſi ſouvent & ſi légitimement répetée. Il paroît bien que le vrai mérite eſt bien plûtôt une raiſon pour avoir place dans ſes Satires, qu'une raiſon d'en être exempt.*

Il ne s'agit point, Monſieur, du mérite de la perſonne qui a compoſé la Clélie, ni de l'eſtime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pû mériter pour l'eſprit, pour la politeſſe, pour l'agrément des inventions, pour les caracteres bien ſuivis, & pour les autres choſes qui rendent agréable à tant de perſonnes la lecture des Romans. Que ce ſoit, ſi vous voulez, le plus beau de tous les Romans : mais enfin c'eſt un Roman. C'eſt tout dire. Le caractere de ces piéces eſt de rouler ſur l'Amour, & d'en donner des leçons d'une maniere ingénieuſe, & qui ſoit d'autant mieux reçûë, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop groſſierement contraire à la pureté. C'eſt par là qu'on va inſenſiblement juſqu'au bord du précipice, s'ima-

(1) *Pour l'illuſtre Perſonne qui l'a compoſé.*] Mademoiſelle de Scuderi.

ginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y ſoit déja à demi tombé par le plaiſir qu'on a pris à ſe remplir l'eſprit & le cœur de la doucereuſe Morale qui s'enſeigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage eſt en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je ſuis très-bien informé. Le premier eſt que feuë Madame la Princeſſe de Conti, & Madame de Longueville, aïant ſçû que M. Deſpreaux avoit fait (1) une Piéce en proſe contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée ; comme ces Princeſſes connoiſſoient mieux que perſonne, combien ces lectures ſont dangereuſes ; elles lui firent dire qu'elles ſeroient bien-aiſes de la voir. Il la leur récita ; & elles en furent tellement ſatisfaites, qu'elles témoignérent ſouhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excuſa, pour ne pas s'attirer ſur les bras de nouveaux ennemis.

L'autre fait eſt, qu'un Abbé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, ſe réſolut de lire la Clélie, pour en juger avec connoiſſance de cauſe ; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princeſſes. Plus on eſtime l'illuſtre Perſonne à qui on attribuë cet Ouvrage, plus on eſt porté à croire qu'elle n'eſt pas à cette heure d'un autre ſentiment que ces Princeſſes ; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorſqu'elle étoit moins éclairée. Tous les amis de (2) M. de Gomberville, qui avoit auſſi beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, ſçavent que ç'a été ſa diſpoſition à l'égard de ſon Polexandre ; & qu'il eût voulu, ſi cela eût été poſſible, l'avoir effacé de ſes larmes. Suppoſé

(1) *Une piéce en proſe contre les Romans.*] C'eſt le Dialogue, qui eſt dans ce Volume.

(2) *M. de Gomberville.*] Marin le Roi, Sieur de Gomberville, de l'Académie Françoiſe. Outre ſon Polexandre, il a compoſé encore deux autres Romans ; ſçavoir, *la Cythérée* & *la jeune Alciane*.

que Dieu ait fait la même grace à la perſonne que l'on dit Auteur de la Clélie, c'eſt lui faire peu d'honneur, que de la repréſenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puiſſe ſouffrir qu'on y reprenne ce que les régles de la piété Chrétienne y font trouver de repréhenſible.

Enfin, Monſieur, j'ai fort eſtimé, je vous l'avouë, ce qui eſt dit dans la Satire contre un miſérable Directeur, qui feroit paſſer ſa dévote du Quiétiſme au vrai Molinoziſme. Et nous avons déja vû que c'eſt un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous ſupplie, Monſieur, de faire ſur cela de ſérieuſes réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface, que *dans cette diſpute entre vous & M. Deſpreaux, il s'agit non ſeulement de la défenſe de la Vérité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique.* Permettez-moi, Monſieur, de vous demander, ſi vous n'avez point ſujet de craindre, que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y oppoſez, ne ſoient portés à juger que c'eſt plûtôt de ſon côté que du vôtre, qu'eſt la défenſe des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voïent du côté de la Satire, 1°. Une très-juſte & très-chrétienne condamnation des Vers de l'Opera, ſoutenus par les airs efféminés de Lulli. 2°. Les pernicieux effets des Romans, repréſentés avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, & à ne les pas laiſſer entre les mains de leurs enfans. 3°. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choſes ſaintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de M. Deſpreaux eſt contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre Préface, 1°. ces mêmes Vers de l'Opera, jugés ſi bons, ou au moins ſi innocens, qu'il y a, ſelon vous, Monſieur, ſu-

jet de croire qu'ils n'ont été blâmés par M. Deſpreaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en eſt l'Auteur : 2°. Un ſi grand zéle pour la défenſe de la Clélie, qu'il n'y a gueres de choſes que vous blâmiez plus fortement dans l'Auteur de la Satire, que de n'avoir pas eu pour cet Ouvrage aſſez de reſpect & de vénération : 3°. Un injuſte reproche, que vous lui faites d'avoir offenſé la pudeur, pour avoir eu ſoin de bien faire ſentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, Monſieur, je ne ſçai ſi vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit ſur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Deſpreaux, paroît appuyé ſur un fondement bien foible. Vous prétendez que ſa Satire eſt contraire aux bonnes mœurs ; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier eſt ce qu'il dit, en badinant avec ſon ami,

Quelle joïe, &c.
De voir autour de ſoi croître dans ſa maiſon
De petits Citoïens, dont on croit être Pere ?

L'autre eſt dans la page ſuivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques femmes fidelles.
Sans doute, & dans Paris, ſi je ſçai bien compter,
Il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites ſur le premier ; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Et vous dites ſur le ſecond ; *Qu'il fait auſſi entendre, que ſelon ſon calcul, & le raiſonnement qui en réſulte, nous ſommes preſque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accuſation eſt atroce, plus on doit évi-

ter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or ç'en eſt une aſſurément fort atroce, d'imputer à l'Auteur de la Satire, d'avoir fait entendre *qu'un homme n'eſt gueres fin, quand il croit que les enfans de ſa femme ſont ſes enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille.* Cependant, Monſieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accuſations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous étoit aiſé de remarquer, que l'Auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & ſur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le ſérieux, qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du Mariage, qui commence par ces Vers :

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit, &c.

Et finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les Païens n'ont point connuë, & que ſaint Paul nous a enſeignée : *Qui ſe non continet, nubat; melius eſt nubere, quàm uri.*

L'Hyménée eſt un joug ; & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'Homme en ſes paſſions toujours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride ;
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner ;
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poëte à cela ? Le contredit-il ? Le réfute-t-il ? Il l'approuve au contraire en ces termes :

Ha, bon ! voilà parler en docte Janſéniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres dans S. Roch n'auroit pas mieux prêché.

Et c'eſt enſuite qu'il témoigne qu'il va parler ſérieuſement & ſans raillerie.

Mais, c'eſt trop t'inſulter ; quittons la raillerie ;
Parlons ſans hiperbole & ſans plaiſanterie.

Peut on plus expreſſément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois femmes fidelles dans Paris, n'étoit que pour rire ; des hiperboles ſi outrées ne ſe diſent qu'en badinant. Et vous-même, Monſieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois femmes dont le crime eſt avéré ; on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croïez-vous qu'il n'y en ait gueres davantage dans Paris, qui ſoient diffamées par leur mauvaiſe vie ? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût ſi peu de femmes fidelles, c'eſt que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aïent pour leur caractere l'infidélité ; ſi ce n'eſt que dans celui de la fauſſe Dévote, il dit ſeulement que ſon Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui eſt de ces termes, *dont on croit être pere ;* il n'eſt pas vrai qu'il faſſe entendre *qu'un mari n'eſt gueres fin ni gueres inſtruit des choſes du monde, quand il croit que ſes enfans ſont ſes enfans.* Car outre que l'Auteur parle là en badinant, ils ne diſent au fond, que ce qui eſt marqué par cette régle de Droit : *Pater eſt quem nuptiæ demonſtrant ;* c'eſt-à-dire, que le mari doit être regardé comme le pere des enfans nés dans ſon mariage, quoique cela ne ſoit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un mari doive croire, à moins que de paſſer pour peu fin, & pour peu inſtruit des choſes du monde, qu'il n'eſt pas le pere des enfans de ſa femme ? C'eſt tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'eſt pas, ſans faire un jugement téméraire très-criminel contre ſon épouſe.

Cependant, Monſieur, comme c'eſt de ces deux endroits, que vous avez pris ſujet de faire paſſer la Satire de M. Deſpreaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleſſoit l'honnêteté & les bonnes mœurs ; jugez ſi vous l'avez pû faire ſans bleſſer vous-même la juſtice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très-propres à juſtifier la Satire, quoique ce ſoit en la blâmant. L'un eſt ce que vous dites en la page cinquiéme, *que tout homme qui compoſe une Satire, doit avoir pour but, d'inſpirer une bonne Morale ; & qu'on peut, ſans faire tort à M. Deſpreaux, préſumer qu'il n'a pas eu ce deſſein.* L'autre eſt la réponſe que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de ſa Satire, *que les femmes ne ſeront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avoüez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il eſt de la nature de tous les deux de combattre les vices : mais que ce ne doit être qu'en général, ſans nommer les perſonnes. Or M. Deſpréaux n'a point nommé les perſonnes, en qui les vices, qu'il décrit, ſe rencontroient ; & on ne peut nier que les vices qu'il a combattus, ne ſoient de veritables vices. On le peut donc loüer avec raiſon d'avoir travaillé à inſpirer une bonne Morale ; puiſque c'en eſt une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui ſouvent eſt plus capable, que les diſcours ſerieux, d'en détourner pluſieurs perſonnes, ſelon cette parole d'un Ancien,

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res.

Et ce ſeroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'eſt point contenté, dans ſon quatriéme portrait,

de combattre l'Avarice en géneral, l'aïant appliquée à deux perſonnes connuës. Car ne les aïant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne ſçût déja. Or comme ce ſeroit porter trop loin cette prétenduë régle de ne point nommer les perſonnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs de ſe ſervir quelquefois d'hiſtoires connuës de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuïr de certains vices; ce ſeroit auſſi en abuſer que d'étendre cette interdiction juſqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'eſt point auſſi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Deſpréaux a encore nommé les perſonnes dans cette derniére Satire, & d'une maniére qui a déplû aux plus enclins à la médiſance. Et toute la preuve que vous en donnez, eſt qu'il a fait revenir ſur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & pluſieurs autres : *ce qui eſt*, dites-vous, *la choſe du monde la plus ennuïeuſe, & la plus dégoûtante.* Pardonnez moi ſi je vous dis, que vous ne prouvez point du tout par là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi M. Deſpréaux n'avoit pas contribué à inſpirer une bonne Morale, en blâmant dans ſa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que pour inſpirer une bonne Morale, ſoit par les Satires, ſoit par les Sermons, on doit combattre les vices en géneral, ſans nommer les perſonnes. Il falloit donc montrer, que l'Auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne ſont pas des noms de Femmes, mais de Poëtes. Ils ne ſont donc pas propres à montrer que M. Deſpréaux, combattant differens vices de Femmes, ce que vous avoüez lui avoir été permis, ſe ſoit rendu coupable de médiſance, en nommant des Femmes particuliéres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Deſpréaux juſtifié ſelon vous-même ſur le ſujet des Femmes, qui eſt le capital de ſa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il eſt coupable de médiſance à l'égard des Poëtes.

C'eſt ce que je vous avouë ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû juſques ici, qu'un Auteur pouvoit écrire contre un Auteur, remarquant les défauts qu'il croïoit avoir trouvé dans ſes Ouvrages, ſans paſſer pour médiſant; pourvu qu'il agiſſe de bonne foi, ſans lui impoſer, & ſans le chicaner; lors ſur tout qu'il ne reprend que de véritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Géneral des Feüillans, publia, il y a plus de ſoixante ans, deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac, qui faiſoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac; les autres pour le Feüillant; mais perſonne ne s'aviſa de l'accuſer de médiſance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javerſac, qui avoit écrit contre l'un & contre l'autre. Les guerres entre les Auteurs paſſent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Littérature, la Grammaire, la Poëſie, l'Eloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures perſonnelles. Or que fait autre choſe M. Deſpréaux à l'égard de tous les Poëtes qu'il a nommés dans ſes Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, ſinon d'en dire ſon jugement, & d'avertir le Public que ce ne ſont pas des modéles à imiter? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les Ouvrages d'eſprit font honneur, quand ils ſont bien faits; comme au contraire, ç'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'eſtime des pitoïables Poëſies de Ronſard.

Celui dont M. Deſpréaux a le plus parlé, c'eſt

M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ; Il en rend lui-même compte au Public dans ſa neuviéme Satire.

Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de Vers.
Il ſe tuë à rimer : que n'écrit-il en Proſe ?
Voilà ce que l'on dit ; & que dis-je autre choſe ?
En blâmant ſes Ecrits, ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité ;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere ;
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modéle on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits,
Comme Roi des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

Cependant, Monſieur, vous ne pouvez pas douter que ce ne ſoit être médiſant, que de taxer de médiſance celui qui n'en ſeroit pas coupable. Or ſi on prétendoit que M. Deſpréaux s'en fût rendu coupable, en diſant que M. Chapelain, quoique d'ailleurs honnête, civil & officieux, n'étoit pas un fort bon Poëte, il lui ſeroit bien aiſé de confondre ceux qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand Poëte ſur la belle Agnès.

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embompoint des bras ronds & charnus.

Enfin, Monſieur, je ne comprends pas comment vous n'avez point appréhendé, qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Deſpréaux dans vos Vers; *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ſes Satires ce qu'il lui plaît; & que la raiſon a beau lui crier ſans ceſſe, que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous ſoit fait à nous-mêmes. Cette voix ne l'émeut point.* Car ſi vous le trouvez blâmable d'avoir fait paſſer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poëmes, pourquoi ne le ſeriez-vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de ſon Ode Pindarique, qui paroît avoir été ſi eſtimée, que (1) trois des meilleurs Poëtes Latins de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas ſans doute, contre la défenſe que Dieu en fait, avoir deux poids & deux meſures. Je vous ſupplie, Monſieur, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du reſpect pour le jugement du Public; & quand il s'eſt déclaré hautement pour un Auteur, ou pour un Ouvrage, on ne peut gueres le combattre de front, & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expoſe à en être maltraité. Les vains ef-

(1) *Trois des meilleurs Poëtes Latins.*] Meſſieurs Rollin, Lenglet, & de Saint-Remi.

forts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en ſont un grand exemple ; & on ne peut rien voir de plus heureuſement exprimé que ce qu'en dit votre Adverſaire.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue :
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer ;
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.

Jugez par là, Monſieur, de ce que vous devez eſpérer du mépris que vous tâchez d'inſpirer pour les Ouvrages de M. Deſpreaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçû dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les Païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'eſt pas moins certain que tous les bons Connoiſſeurs trouvent le même eſprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ſes autres Piéces, que dans ſes Satires. Je ne ſçai donc, Monſieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne ſeroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere ſi oppoſée au jugement du Public ? Avez vous crû, que ſuppoſant ſans raiſon que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médiſance, on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne ſont que ſes médiſances qui ont fait rechercher ſes Ouvrages avec tant d'empreſſement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choſes qu'il y aura miſes. Que Chapelain, Quinault, Caſſagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront auſſi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on ſe plaît d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime*

tant

tant la médiſance & la calomnie, parce qu'elles élévent ſecrettement celui qui lit, au deſſus de ceux qu'elles rabaiſſent, dira toujours que c'eſt elle qui fait trouver tant de plaiſir dans les Ouvrages de M. Deſpréaux, &c.

Vous reconnoiſſez donc, Monſieur, que tant de gens qui liſent les Ouvrages de M. Deſpréaux, les liſent avec grand plaiſir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaiſir eſt la malignité du cœur humain, qui aime la médiſance & la calomnie, c'eſt attribuer cette méchante diſpoſition à tout ce qu'il y a de gens d'eſprit à la Cour & à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne ſeront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorſque vous prétendez que M. Deſpréaux a ſi peu réuſſi, quand il a voulu traiter des ſujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conſeiller de travailler à d'autres Ouvrages.

Il y a d'autres choſes dans votre Préface que je voudrois que vous n'euſſiez point écrites: mais celles-là ſuffiſent pour m'acquitter de la promeſſe que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la ſincérité d'un Ami chrétien, qui eſt ſenſiblement touché de voir cette diviſion entre deux Perſonnes, qui font tous deux profeſſion de l'aimer. Que ne donnerois-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureuſement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réuſſi? Mais mon éloignement ne m'en laiſſe gueres le moyen. Tout ce que je puis faire, Monſieur, eſt de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet eſprit de charité & de paix, qui eſt la marque la plus aſſurée des vrais Chrétiens. Il eſt bien difficile que dans ces conteſtations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on eſt obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que

nous avons de l'obtenir, c'eſt de pratiquer ce que l'Apôtre nous recommande, *de nous ſupporter les uns les autres, chacun remettant à ſon frere le ſujet de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, & nous entre-pardonnant, comme le Seigneur nous a pardonné.* On ne trouve point d'obſtacle à entrer dans des ſentimens d'union & de paix, lorſqu'on eſt dans cette diſpoſition. Car l'amour propre ne régne point où régne la charité; & il n'y a que l'amour propre qui nous rende pénible la connoiſſance de nos fautes, quand la raiſon nous les fait appercevoir. Que chacun de vous s'applique cela à ſoi-même, & vous ſerez bien-tôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & ſuis très-ſincerement,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,

A. ARNAULD.

REMERCIMENT A M. ARNAULD,

SUR SA LETTRE A M. PERRAULT,

Où il prend la défenſe de M. Deſpréaux.

LETTRE X.

JE ne ſçaurois, Monſieur, aſſez vous témoigner ma reconnoiſſance, de la bonté que vous avez euë de vouloir bien permettre, qu'on me montrât la Lettre que vous avez écrite à M. Perrault ſur ma derniere Satire. Je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait un ſi grand plaiſir ; & quelques injures que ce galant homme m'ait dites, je ne ſçaurois plus lui en vouloir de mal, puiſqu'elles m'ont attiré une ſi honorable Apologie. Jamais cauſe ne fut ſi bien défenduë que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre Lettre : mais ce qui m'y a touché davantage, c'eſt cette confiance ſi bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croyez ſincérement votre ami. N'en doutez point, Monſieur, je le ſuis ; & c'eſt une qualité dont je me glorifie tous les jours en préſence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jéſuites qui me font l'honneur de m'eſtimer, & que j'eſtime & honore auſſi beaucoup. Ils me viennent voir dans ma ſolitude d'Auteuil, & ils y ſéjournent même quelquefois. Je les reçois du mieux que je puis : mais la premiere convention que je fais avec eux, c'eſt qu'il me ſera permis dans nos entretiens, de vous louer à outrance. J'abuſe ſouvent de cette permiſſion, & l'écho des murailles

de mon jardin a retenti plus d'une fois de nos conteſtations ſur votre ſujet. La verité eſt pourtant qu'ils tombent ſans peine d'accord de la grandeur de votre génie, & de l'étenduë de vos connoiſſances. Mais je leur ſoutiens moi, que ce ſont là vos moindres qualités ; & que ce qu'il y a de plus eſtimable en vous, c'eſt la droiture de votre eſprit, la candeur de votre ame, & la pureté de vos intentions. C'eſt alors que ſe font les grands cris. Car je ne démords point ſur cet article, non plus que ſur celui des Lettres au Provincial, que, ſans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort, je leur vante toujours comme le plus parfait Ouvrage de Proſe, qui ſoit en notre Langue. Nous en venons quelquefois à des paroles aſſez aigres. A la fin néanmoins tout ſe tourne en plaiſanterie : *ridendo dicere verum quid vetat ?* Ou quand je les vois trop fâchés, je me jette ſur les louanges du R. P. dela Chaiſe, que je révere de bonne foi, & à qui j'ai en effet tout recemment encore une très grande obligation, puiſque c'eſt en partie à ſes bons offices que je dois la Chanoinie de la Sainte Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majeſté, pour mon frere le Doyen de Sens. Mais, Monſieur, pour revenir à votre Lettre, je ne ſçai pas pourquoi les amis de M. Perrault refuſent de la lui montrer. Jamais Ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inſpirer l'eſprit de paix & d'humilité, dont il a beſoin auſſi bien que moi. Une preuve de ce que je dis, c'eſt qu'à mon égard, à peine en ai-je eu fait la lecture, que frapé des ſalutaires leçons que vous nous y faites à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendroit qu'à lui que nous ne fuſſions bons amis : que s'il vouloit demeurer en paix ſur mon ſujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût ſe choquer ; & lui ai même fait entendre que je le laiſſerai tout à ſon aiſe faire, s'il vouloit, un Monde renverſé du Parnaſſe, en y plaçant les Chapelains & les

Cotins, au deſſus des Horaces & des Virgiles. Ce ſont les paroles que M. Racine & M. l'Abbé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi, avant toutes choſes, pour ſes Ouvrages une eſtime & une admiration, que franchement je ne lui ſçaurois promettre ſans trahir la raiſon, & ma conſcience. Ainſi nous voilà plus broüillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déja fort affligés du bruit qui couroit de notre réconciliation. Je ne doute point que cela ne vous faſſe beaucoup de peine. Mais pour vous montrer que ce n'eſt pas de moi que la rupture eſt venuë; c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoïez, je vous déclare, Monſieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous ſouhaitez que je faſſe pour parvenir à un accord, & je l'exécuterai ponctuellement; ſçachant bien que vous ne me preſcrirez rien que de juſte, & de raiſonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité que je ferai. Cette condition eſt que votre Lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point, en la ſupprimant, du plus grand honneur que j'aïe reçû en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui; & je lui donne ſur tout le reſte la carte blanche. Car pour ce qui regarde l'eſtime qu'il veut que je faſſe de ſes Ecrits, je vous prie, Monſieur, d'examiner vous-même ce que je puis faire là-deſſus. Voici une liſte des principaux Ouvrages qu'on veut que j'admire. Je ſuis fort trompé ſi vous en avez jamais lû aucun.

Le Conte de Peau-d'Aſne, & l'Hiſtoire de la Femme au nez de boudin, mis en Vers par M. Perrault de l'Académie Françoiſe,

La Métamorphoſe d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le Labyrinthe de Verſailles, ou les Maximes d'Amour & de Galanterie, tirés des Fables d'Eſope.

Elégie à Iris.

La Proceſſion de Sainte Geneviéve.

Paralléles des Anciens & des Modernes, où l'on voit la Poëſie portée à ſon plus haut point de perfection dans les Opéra de M. Quinault.

Saint Paulin, Poëme Héroïque.

Réflexions ſur Pindare, où l'on enſeigne l'Art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris, Monſieur, en vous écrivant cette liſte; & je crois que vous aurez de la peine à vous empêcher auſſi de rire en la liſant. Cependant je vous ſupplie de croire que l'offre que je vous fais eſt très-ſérieuſe, & que je tiendrai exactement ma parole. Mais ſoit que l'accommodement ſe faſſe ou non, je vous réponds, puiſque vous prenez ſi grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault le Médecin, qu'à la premiere édition qui paroîtra de mon Livre, il y aura dans la Préface un article exprès en faveur de ce Médecin, qui ſurement n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Obſervatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le prouvera dans peu démonſtrativement : mais qui au fond étoit un homme de beaucoup de mérite, grand Phyſicien, & ce que j'eſtime encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je doute même, quelque mine que je faſſe du contraire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nouveau la plume pour écrire contre M. Perrault l'Académicien, puiſque cela n'eſt plus néceſſaire. En effet, pour ce qui eſt de ſes Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis ſont perſuadés, que je n'ai déja que trop emploïé de papier dans mes Réflexions ſur Longin, à réfuter des Ouvrages ſi pleins d'ignorance, & ſi indignes d'être réfutés. Et pour ce qui regarde ſes Critiques ſur mes mœurs & ſur mes Ouvrages, le ſeul bruit, ajoûtent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, eſt ſuffiſant pour me mettre à couvert de ſes invectives. J'avouë qu'ils ont raiſon. La vérité eſt pourtant, que pour rendre ma gloire compléte, il faudroit que votre Lettre fût publiée. Que ne ferois-je point pour

en obtenir de vous le conſentement ? Faut-il ſe dédire de tout ce que j'ai écrit contre M. Perrault ? Faut-il ſe mettre à genoux devant lui ? Faut-il lire tout Saint Paulin ? Vous n'avez qu'à dire : rien ne me ſera difficile. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

EPITAPHE (1)
DE MONSIEUR RACINE.

D. O. M.

HIC jacet nobilis vir JOANNES RACINE, *Franciæ Theſauris præfectus, Regi à ſecretis atque à cubiculo, nec non unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ viris ; qui poſtquam Tragediarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractaſſet, Muſas tandem ſuas uni Deo con-*

A LA GLOIRE (2)
DE DIEU
Très-bon & très-grand.

CI giſt Meſſire JEAN RACINE, Tréſorier de France, Sécretaire du Roi, Gentilhomme de la Chambre, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe. Il s'appliqua longtems à compoſer des Tragédies, qui firent l'admiration de tout le monde. Mais enfin il quitta ces ſujets profanes, pour ne plus employer ſon eſprit & ſa plume qu'à louer celui, qui ſeul mérite nos

(1) Cette Epitaphe où M. Deſpréaux a ſi bien obſervé les régles de cette noble & élégante ſimplicité qu'il a établies dans ſon Diſcours ſur les Inſcriptions, parut imprimée en Latin pour la premiere fois (avec des fautes) en 1723. dans le Nécrologe de l'Abbaye de Notre-Dame de Port-Roïal des Champs.

(2) On a tout lieu de croire que M. Deſpréaux eſt lui-même Auteur de cette Traduction. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Religieuſes de Port-Roïal la tenoient de ſa main.

louanges. Les engagemens de ſon état, & la ſituation de ſes affaires le tinrent attaché à la Cour. Mais au milieu du commerce des hommes il ſçut remplir tous les devoirs de la piété & de la Relilion chrétienne. Le Roi Louis le Grand le choiſit lui, & un de ſes intimes amis, (1) pour écrire l'hiſtoire & les événemens admirables de ſon régne. Pendant qu'il travailloit à cet Ouvrage, il tomba dans une longue & grande maladie, qui le retira de ce lieu de miſeres pour l'établir dans un ſéjour plus heureux, la cinquante-neuviéme année de ſon âge. Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'enviſagea alors avec beaucoup de tranquillité, & il mourut, non abbatu par la crainte, mais ſoutenu par une ferme eſpérance & une grande confiance en Dieu. Tous ſes amis, entre leſquels il comptoit pluſieurs grands Seigneurs, furent extrêmement ſenſibles à la perte

ſecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude dignus. Cum eum vitæ negotiorumque rationes multis nominibus Aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum conſortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Chriſtianiſſimo Rege Ludovico Magno ſelectus unà cum familiari ipſius amico fuerat qui res eo regnante præclarè ac mirabiliter geſtas perſcriberet. Huic intentus operi, repentè in gravem atque diuturnum morbum implicitus eſt, tandemque ab hac ſede miſeriarum in melius domicilium tranſlatus anno ætatis ſuæ quinquageſimo nono. Qui mortem longiori adhuc intervallo remotam valdè horruerat, ejuſdem præſentis aſpectum placidâ fronte ſuſtinuit, obiitque

(1) Cet ami eſt M. Deſpréaux lui-même.

ſpe magis & piâ in Deum fiduciâ erectus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, è quibus nonnulli inter Regni Primores eminebant, acerbiſſimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipſum Regem tanti viri deſiderium. Fecit modeſtia ejus ſingularis & præcipua in hanc Portus-Regii Domum benevolentia, ut in iſto cæmeterio piè magis quam magnificè ſepeliri vellet, adeòque teſtamento cavit, ut corpus ſuum juxtà piorum hominum, qui hîc jacent, corpora humaretur.

de ce grand homme. Le Roi même témoigna le regret qu'il en avoit. Sa grande modeſtie & ſon affection ſinguliere envers cette maiſon de Port-Royal lui firent choiſir une ſépulture pauvre, mais ſainte, dans ce Cimetiere, & il ordonna par ſon Teſtament qu'on enterrât ſon corps auprès des Gens de bien qui y repoſent. (1)

Tu vero quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipſius mortalitatis ad hunc aſpectum recordare, & clariſſimam tanti viri memoriam precibus potiùs quam elogiis proſequere.

Qui que vous ſoyez, qui venez ici par un motif de piété, ſouvenez-vous, en voyant le lieu de ſa ſepulture, que vous êtes mortel, & penſez plûtôt à prier Dieu pour cet homme illuſtre, qu'à lui donner des éloges.

(1) M. Racine par ſon Codicile du 10 Octobre 1698. avoit demandé d'être enterré à Port-Roïal des Champs dans le Cimetiere des Domeſtiques, aux pieds du célébre M. Hamon, qui avoit autrefois pris ſoin de ſes études dans cette retraite. Il y fut enterré le 23 Avril 1699. deux jours après ſa mort, non au deſſous de M. Hamon, mais au deſſus, parce qu'il ne ſe trouva point de place au deſſous.

PREFACE

De la premiere édition faite en 1666.
Et des éditions ſuivantes, juſqu'en 1674.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES Satires dont on fait part au Public, n'auroient jamais couru le hazard de l'impreſſion, ſi l'on eût laiſſé faire leur Auteur. Quelque applaudiſſement qu'un aſſez grand nombre de perſonnes amoureuſes de ces ſortes d'Ouvrages, ait donnés aux ſiens ; ſa modeſtie lui perſuadoit, que de les faire imprimer, ce ſeroit augmenter le nombre des méchans Livres, qu'il blâme en tant de rencontres, & ſe rendre par là digne lui-même en quelque façon d'avoir place dans ſes Satires. C'eſt ce qui lui a fait ſouffrir fort long-tems, avec une patience qui tient quelque choſe de l'Héroïque dans un Auteur, les mauvaiſes Copies qui ont couru de ſes Ouvrages, ſans être tenté pour cela de les faire mettre ſous la preſſe. Mais enfin, toute ſa conſtance l'a abandonné à la vûë (1) de cette monſtrueuſe édition qui en a paru depuis peu. Sa tendreſſe de pere s'eſt réveillée à l'aſpect de ſes enfans ainſi défigurés & mis en piéces, ſur tout lorſqu'il les a vûs accompagnés de cette Proſe fade & inſipide, que tout le ſel de ſes Vers ne pourroit pas relever : Je veux dire de ce (2) *Jugement ſur les Sciences*, qu'on a couſu ſi peu

(1) *De cette monſtrueuſe édition.*] Elle avoit été faite à Rouen, en 1665.

(2) *Jugement ſur les Sciences.*] C'eſt un petit Diſcours en proſe, de M. de Saint-Evremond.

judicieuſement à la fin de ſon Livre. Il a eu peur que ſes Satires n'achevaſſent de ſe gâter en une ſi méchante compagnie : & il a crû enfin, que puiſqu'un Ouvrage, tôt ou tard, doit paſſer par les mains de l'Imprimeur, il valoit mieux ſubir le joug de bonne grace, & faire de lui-même ce qu'on avoit déja fait malgré lui. Joint que ce galant homme qui a pris le ſoin de la premiere édition, y a mêlé les noms de quelques perſonnes que l'Auteur honore, & devant qui il eſt bien aiſe de ſe juſtifier. Toutes ces conſidérations, dis-je, l'ont obligé à me confier les véritables Originaux de ſes Piéces, (1) augmentées encore de deux autres, pour leſquelles il appréhendoit le même ſort. Mais en même tems il m'a laiſſé la charge de faire ſes excuſes aux Auteurs qui pourront être choqués de la liberté qu'il s'eſt donnée, de parler de leurs Ouvrages en quelques endroits de ſes Ecrits. Il les prie donc de conſidérer que le Parnaſſe fut de tout tems un Païs de liberté : que le plus habile y eſt tous les jours expoſé à la cenſure du plus ignorant : que le ſentiment d'un ſeul homme ne fait point de loi ; & qu'au pis aller, s'ils ſe perſuadent qu'il ait fait du tort à leurs Ouvrages, ils s'en peuvent vanger ſur les ſiens, dont il leur abandonne juſqu'aux points & aux virgules. Que ſi cela ne les ſatisfait pas encore ; il leur conſeille d'avoir recours à cette bienheureuſe tranquillité des grands hommes, comme eux, qui ne manquent jamais de ſe conſoler d'une ſemblable diſgrace (2) par quelque exemple fameux, pris des plus célébres Auteurs de l'Antiquité, dont ils ſe font l'application tout ſeuls. En un mot, il les ſupplie de faire réflexion ; que ſi leurs Ouvrages ſont mauvais, ils méritent d'être

(1) *Augmentées de deux autres.*] De la Satire II. ſur un feſtin ridicule, & de la Satire V. ſur la Nobleſſe.

(2) *Par quelque exemple fameux.*] Socrate aſſiſta à la repréſentation de la Comédie des Nuées d'Ariſtophane, quoique cette Comédie fût faite contre lui, & qu'il y fût même nommé.

cenſurés : & que s'ils ſont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. (1) Au reſte, comme la malignité de ſes ennemis s'efforce depuis peu de donner un ſens coupable à ſes penſées, même les plus innocentes ; il prie les honnêtes gens, de ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux ſubtilités raffinées de ces petits eſprits, qui ne ſçavent ſe vanger que par des voyes lâches, & qui lui veulent ſouvent faire un crime affreux d'une élégance poëtique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des Satires contre les Satires, de ne ſe point cacher. Je leur réponds, que l'Auteur ne les citera point devant d'autre Tribunal que celui des Muſes. Parce que ſi ce ſont des injures groſſieres, les Beurrieres lui en feront raiſon ; & ſi c'eſt une raillerie délicate, il n'eſt pas aſſez ignorant dans les Loix, pour ne pas ſçavoir qu'il doit porter la peine du Talion. Qu'ils écrivent donc librement : comme ils contribueront ſans doute à rendre l'Auteur plus illuſtre, ils feront le profit du Libraire : & cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conſeille d'attendre quelque tems, & de laiſſer meurir leur mauvaiſe humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colere. Vous avez beau vomir des injures ſales & odieuſes : cela marque la baſſeſſe de votre ame, ſans rabaiſſer la gloire de celui que vous attaquez : & le Lecteur, qui eſt de ſang froid, n'épouſe point les ſottes paſſions d'un Rimeur emporté. Il y auroit auſſi pluſieurs choſes à dire, touchant le reproche qu'on fait à l'Auteur, d'avoir pris ſes penſées dans Juvénal & dans Horace. Mais, tout bien conſidéré, il trouve l'objection ſi honorable pour lui, qu'il croiroit ſe faire tort d'y répondre.

(1) *Au reſte*, &c.] Tout ce qui ſuit, juſqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté dans l'édition de 1668.

PREFACE

Pour l'édition de 1674. in quarto.

AU LECTEUR.

J'Avois médité une aſſez longue Préface, où, ſuivant la coutume reçûë parmi les Ecrivains de ce tems, j'eſpérois rendre un compte fort exact de mes Ouvrages, & juſtifier les libertés que j'y ai priſes. Mais depuis j'ai fait réflexion, que ces ſortes d'Avant-propos ne ſervoient ordinairement qu'à mettre en jour la vanité de l'Auteur, & au lieu d'excuſer ſes fautes, fourniſſoient ſouvent de nouvelles armes contre lui. D'ailleurs je ne crois point mes Ouvrages aſſez bons pour mériter des éloges, ni aſſez criminels pour avoir beſoin d'apologie. Je ne me louerai donc ici, ni ne me juſtifierai de rien. Le Lecteur ſçaura ſeulement que je lui donne une édition de mes Satires plus correcte que les précédentes, (1) deux Epîtres nouvelles, l'Art Poëtique en Vers, (2) & quatre Chants du Lutrin. J'y ai ajoûté auſſi la traduction du Traité que le Rhéteur Longin a compoſé du Sublime ou du Merveilleux dans le Diſcours. J'ai fait originairement cette Traduction pour m'inſtruire, plûtôt que dans le deſſein de la donner au Public. Mais j'ai crû qu'on ne ſeroit pas fâché de la voir ici à la ſuite de la Poëtique, avec laquelle ce Traité a quelque rapport, &

(1) *Deux Epîtres nouvelles.*] L'Epître II. & l'Epître III. Car la quatriéme, adreſſée au Roi, avoit déja été publiée en 1672.

(2) *Et quatre Chants du Lutrin.*] Le cinquiéme & le ſixiéme Chants ne furent publiés qu'en 1683.

où j'ai même inſéré pluſieurs préceptes qui en ſont tirés. J'avois deſſein d'y joindre auſſi (1) quelques Dialogues en Proſe que j'ai compoſés : mais des conſidérations particulieres m'en ont empêché. J'eſpere en donner quelque jour un volume à part. Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur. Encore ne ſçai-je ſi je ne lui en ai point déja trop dit ; & ſi en ce peu de paroles je ne ſuis point tombé dans le défaut que je voulois éviter.

(1) *Quelques Dialogues en Proſe.*] Il n'a donné dans la ſuite que le Dialogue ſur les Romans. Il en avoit compoſé un autre, pour montrer qu'on ne ſçauroit bien parler, ou du moins s'aſſurer qu'on parle bien une Langue morte. Mais il ne l'a jamais voulu publier, de peur d'offenſer pluſieurs de nos Poëtes Latins, qui étoient ſes amis & ſes Traducteurs. Il ne l'a pas même *confié au papier.* „ Ce-„ pendant (dit M. Broſſette) „ il m'en récita un jour ce „ que ſa mémoire lui put four-„ nir, & j'allai ſur le champ „ écrire ce que j'en avois re-„ tenu Quoique je n'aïe con-„ ſervé ni les graces de ſa di-„ ction, ni toute la ſuite de „ ſes penſées, peut-être ne ſe-„ ra-t-on pas fâché de voir „ mon Extrait, pour juger „ à peu près du tour qu'il „ avoit imaginé. „

Apollon, Horace, des Muſes, & des Poëtes, ſont les Interlocuteurs.

HORACE. Tout le monde eſt ſurpris, grand Apollon: des abus que vous laiſſez régner ſur le Parnaſſe.

APOLLON. Et depuis quand, Horace, vous aviſez-vous de parler François?

HORACE. Les François ſe mêlent bien de parler Latin. Ils eſtropient quelques-uns de mes Vers : ils en font de même à mon ami Virgile; & quand ils ont accroché, je ne ſçai comment, *diſjecti membra Poëtæ*, ainſi que je parlois autrefois, ils veulent figurer avec nous.

APOLLON. Je ne comprends rien à vos plaintes. De qui donc me parlez-vous ?

HORACE. Leurs noms me ſont inconnus. C'eſt aux Muſes de nous les apprendre.

APOLLON. Calliope, dites-moi, qui ſont ces gens-là ? C'eſt une choſe étrange, que vous les inſpiriez, & que je n'en ſçache rien.

CALLIOPE. Je vous jure que je n'en ai aucune connoiſſance. Ma ſœur Erato ſera peut-être mieux inſtruite que moi.

ERATO. Toutes les nouvelles que j'en ai, c'eſt par un pauvre Libraire, qui faiſoit dernierement retentir notre Vallon de cris affreux. Il s'étoit ruiné à imprimer quelques Ouvrages de ces Plagiaires, & il venoit ſe plaindre ici de vous & de nous, comme ſi nous devions répondre de leurs actions, ſous prétexte

qu'ils ſe tiennent au pied du Parnaſſe.

APOLLON. Le bon homme croit-il que nous ſçachions ce qui ſe paſſe hors de notre enceinte? Mais nous voilà bien embarraſſés pour ſçavoir leurs noms. Puiſqu'ils ne ſont pas loin de nous, faiſons-les monter pour un moment. Horace, allez leur ouvrir une des portes.

CALLIOPE. Si je ne me trompe, leur figure ſera réjouiſſante, ils nous donneront la Comédie.

HORACE. Quelle troupe! Nous allons être accablés, s'ils entrent tous. Meſſieurs, doucement: les uns après les autres.

Un POETE, s'adreſſant à Apollon, *Da, Tymbræe, loqui.* . . . . .

Autre POETE, à Calliope, *Dic mihi, Muſa, Virum.* . . . . .

Troiſiéme POETE, à Erato. *Nunc age, qui Reges Erato.* . . . . .

APOLLON. Laiſſez vos complimens, & dites-nous d'abord vos noms.

Un POETE. *Menagius.*

Autre POETE. *Pererius.*

Troiſiéme POETE. *Santolius.*

APOLLON. Et ce vieux Bouquin que je vois parmi vous, comment s'appelle-t-il?

TEXTOR. Je me nomme *Raviſius Textor.* Quoique je ſois en la compagnie de ces Meſſieurs, je n'ai pas l'honneur d'être Poëte; mais il veulent m'avoir avec eux, pour leur fournir des Epithétes au beſoin.

Un POETE. *Latona proles divina, Joviſque.* . . . . .
Joviſque. . . . *Joviſque.* . . . .
Heus tu, Textor! Joviſque. . . .

TEXTOR *Magni.*

LE POETE. *Non.*

TEXTOR. *Omnipotentis.*

Le POETE. *Non, non.*

TEXTOR. *Bicornis.*

Le POETE. *Bicornis, optimè. Joviſque bicornis.*

Latonæ proles divina, Joviſque bicornis.

APOLLON. Vous avez donc perdu l'eſprit? Vous donnez des cornes à mon pere.

Le POETE. C'eſt pour finir le Vers. J'ai pris la premiere Epithéte que Textor m'a donnée.

APOLLON. Pour finir le Vers, falloit-il dire une énorme ſottiſe? Mais vous, Horace, faites auſſi des Vers François?

HORACE. C'eſt-à-dire, qu'il faut que je vous donne auſſi une Scéne à mes dépens, & aux dépens du ſens commun.

APOLLON. Ce ne ſera qu'aux dépens de ces Etrangers. Rimez toujours.

HORACE. Sur quel ſujet? Qu'importe? Rimons, puiſqu'Apollon l'ordonne. Le ſujet viendra après.

Sur la rive du fleuve amaſſant de l'arene. . . . .

Un POETE. Alte là. On ne dit point en notre Langue: ſur *la rive* du fleuve, mais ſur *le bord* de la Riviere; Amaſſer *de l'arene*, ne ſe dit pas non plus; il faut dire,

du ſable.

HORACE. Vous êtes plaiſant. Eſt-ce que *Rive & bord* ne ſont pas des mots ſynonimes auſſi bien que *Fleuve & Riviere ?* Comme ſi je ne ſçavois pas que dans votre Cité de Paris la Seine paſſe ſous le Pont nouveau. Je ſçai tout cela ſur l'extrémité du doigt,

Un POETE. Quelle pitié ! Je ne conteſte pas que toutes vos expreſſions ne ſoient Françoiſes ; mais je dis que vous les emploïez mal. Par exemple, quoique le mot de *Cité* ſoit bon en ſoi, il ne vaut rien où vous le placez : on dit, *la Ville de Paris.* De même, on dit *le Pont-neuf*, & non pas *Pont-nouveau ;* Sçavoir une choſe *ſur le bout du doigt*, & non pas, *ſur l'extrémité du doigt.*

HORACE. Puiſque je parle ſi mal votre Langue, croyez-vous, Meſſieurs les faiſeurs de Vers Latins, que vous ſoïez plus habiles dans la nôtre ? Pour vous dire nettement ma penſée, Apollon devroit vous défendre aujourd'hui pour jamais de toucher plume ni papier.

APOLLON. Comme ils ont fait des Vers ſans ma permiſſion, ils en feroient encore malgré ma défenſe. Mais puiſque dans les grands abus, il faut des remédes violens, puniſſons-les de la maniere la plus terrible. Je crois l'avoir trouvée. C'eſt qu'ils ſoient obligés déſormais à lire exactement les Vers les uns des autres. Horace, faites-leur ſçavoir ma volonté.

HORACE. De la part d'Apollon, il eſt ordonné, &c.

SANTEUL. Que je liſe ce galimathias de du Perier. Moi ! je n'en ferai rien. C'eſt à lui de lire mes Vers.

Du PERIER. Je veux que Santeul commence par me reconnoître pour ſon Maître, & après cela je verrai ſi je puis me réſoudre à lire quelque choſe de ſon Phébus.

Ces Poëtes continuent à ſe quereller, ils s'accablent réciproquement d'injures ; & Apollon les fait chaſſer honteuſement du Parnaſſe.

PREFACE

Pour l'édition de 1675.

AU LECTEUR.

JE m'imagine que le Public me fait la juſtice de croire, que je n'aurois pas beaucoup de peine à répondre aux Livres qu'on a publiés contre moi ; mais j'ai naturellement une eſpéce d'averſion pour ces longues Apologies qui ſe font en faveur de bagatelles auſſi bagatelles que ſont mes Ouvrages. Et d'ailleurs aïant attaqué, comme j'ai fait, de gaïeté de cœur, pluſieurs Ecrivains célébres, je ſerois bien injuſte, ſi je trouvois mauvais qu'on m'attaquât à mon tour. Ajoûtez, que ſi les objections qu'on me fait ſont bonnes, il eſt raiſonnable qu'elles paſſent pour telles ; & ſi elles ſont mauvaiſes, il ſe trouvera aſſez de Lecteurs ſenſés pour redreſſer les petits eſprits qui s'en pourroient laiſſer ſurprendre. Je ne répondrai donc rien à tout ce qu'on a dit, ni à tout ce qu'on a écrit contre moi : & ſi je n'ai donné aux Auteurs de bonnes régles de Poëſie, j'eſpere leur donner par là une leçon aſſez belle de modération. Bien loin de leur rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du ſoin qu'ils prennent de publier que ma Poëtique eſt une Traduction de la Poëtique d'Horace. Car puiſque dans mon Ouvrage, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou ſoixante tout au plus, imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils oſent com-

battre les régles que j'y débite. (1) Pour Vida dont ils m'accuſent d'avoir pris auſſi quelque choſe, mes amis ſçavent bien que je ne l'ai jamais lû, & j'en puis faire tel ſerment qu'on voudra, ſans craindre de bleſſer ma conſcienſe

(1) *Pour Vida.*] Marc Jerôme Vida, de Crémone, Evêque d'Albe, Poëte célébre, qui floriſſoit au commencement du ſeiziéme ſiécle. Il a compoſé un Art Poëtique en trois Livres, outre pluſieurs autres Poëſies Latines.

PREFACE

Pour les Editions de 1683. *&* 1694.

VOICI une édition de mes Ouvrages beaucoup plus exacte que les précédentes, qui ont toutes été aſſez peu correctes. J'y ai joint cinq Epîtres nouvelles que j'avois compoſées long-tems avant que d'être engagé (1) dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poëſie. Elles ſont du même ſtile que mes autres écrits, & j'oſe me flatter qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'eſt au Lecteur à en juger, & je n'emploïerai point ici ma Préface, non plus que dans mes autres éditions, à le gagner par des flatteries, ou à le prévenir par des raiſons dont il doit s'aviſer de lui-même. Je me contenterai de l'avertir d'une choſe dont il eſt bon qu'on ſoit inſtruit. C'eſt qu'en attaquant dans mes Satires les défauts de quantité d'Ecrivains de notre Siécle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peu-

(1) *Dans le glorieux emploi*, &c.] En 1677. le Roi avoit nommé MM. Deſpreaux & Racine, pour écrire ſon Hiſtoire.

peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoiqu'aſſez méchant Poëte (1) n'ait pas fait autrefois, je ne ſçai comment, une aſſez belle Ode ; & qu'il n'y eût point d'eſprit ni d'agrement dans les Ouvrages de M. Quinault, quoique ſi éloignés de la perfection de Virgile. (2) J'ajoûterai même ſur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors (3) beaucoup d'Ouvrages qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, & de pluſieurs autres que j'ai critiqués, & qui ſont en effet d'ailleurs, auſſi bien que moi, très-dignes de critique. En un mot, avec la même ſincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon édition, (4) outre mon remerciment à l'Académie, & quelques Epigrammes que j'y ai jointes, j'ai auſſi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en font la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me perſuade

(1) *N'ait pas fait autrefois.... une aſſez belle Ode*] Chapelain avoit fait une Ode à la gloire du Cardinal de Richelieu, & ſur cette Ode ſeule Chapelain avoit été regardé comme le premier Poëte de ſon tems.

(2) *J'ajoûterai même*, &c.] Toute cette phraſe, juſqu'à ces mots : *Je veux bien auſſi*, &c. fut ajoûtée par l'Auteur dans l'édition de 1694.

(3) *Beaucoup d'Ouvrages*, &c.] On voit que notre Auteur diſtingue ici deux tems dans la réputation de M. Quinault : le tems de ſes Tragédies, & celui de ſes Opera. Il n'avoit encore fait que des Tragédies, quand M. Deſpréaux le nomma dans ſes Satires.

(4) *Outre mon remerciment . . . . . & quelques Epigrammes que j'y ai jointes.*] Addition faite dans l'édition de 1694.

qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques Vers que j'ai retranchés à l'Epiſode de l'Horlogere, qui m'avoit toujours paru un peu trop long. (1) Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été compoſé à l'occaſion d'un différend aſſez leger qui s'émût dans une des plus célébres Egliſes de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction ; & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventés ; mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractere directement oppoſé au caractere de ceux qui déſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & particuliérement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'aviſe gueres de s'offenſer de voir rire d'un avare ; ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpéce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit ; & l'accès obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon,

(1) *Il ſeroit inutile*, &c. Tout ce qui ſuit a été détaché d'ici dans l'édition de 1701. & placé devant le Poëme du Lutrin, où il ſert d'*Avertiſſement au Lecteur*.

fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſçavoir étonnant & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité ; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme ſa piété étoit ſincere, elle étoit auſſi fort gaïe, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraïa pas du nom des Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaqués. Il me loua même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas déſagréable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt-à-dire à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame en entier. Et que n'y vis-je point ? Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice ! Quel fonds inépuiſable de piété & de zéle ! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre choſe au dedans ; & on voïoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les raïons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un Siécle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualités admirables ; & s'il eût beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins que je lui rendis ne furent mêlés d'aucune raiſon d'intérêt mercénaire : & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-tôt enlevés du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte ; car je ſens bien

que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaiſanteries.

AVERTISSEMENT

Mis après la Préface en 1694.

AU LECTEUR.

J'Ai laiſſé ici la même Préface qui étoit dans les deux éditions précédentes : à cauſe de la juſtice que j'y rends à beauconp d'Auteurs que j'ai attaqués. Je croïois avoir aſſez fait connoître par cette démarche, où perſonne ne m'obligeoit, que ce n'eſt point un eſprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs, & que j'ai été plûtôt ſincere à leur égard, que médiſant. M. Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la ſorte. Ce galant homme, au bout de près (1) de vingt-cinq ans qu'il y a que mes Satires ont été imprimées la premiere fois, eſt venu tout à coup, & dans le tems qu'il ſe diſoit de mes amis, réveiller des querelles entiérement oubliées, & me faire ſur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faiſoient plus. Il a compté pour rien les bonnes raiſons que j'ai miſes en rimes pour montrer qu'il n'y a point de médiſance à ſe moquer des méchans écrits : & ſans prendre la peine de réfuter ces raiſons, a jugé à propos de me traiter dans un Livre en termes aſſez peu obſcurs, de médiſant, d'envieux, de calomniateur, d'homme qui n'a ſongé qu'à établir ſa réputation ſur la ruine de celle des

(1) *De vingt-cinq ans.*] Il falloit dire : *de près de trente ans.*] Car la premiere édition des Satires fut faite en *1666.*

autres. Et cela fondé principalement ſur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des Vers durs, & qu'on étoit à l'aiſe aux ſermons de l'Abbé Cotin.

Ce ſont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, juſqu'à vouloir me faire comprendre que je ne dois jamais eſpérer de rémiſſion du mal que j'ai cauſé, en donnant par là occaſion à la poſtérité de croire que ſous le régne de Louis le Grand il y a eu en France un Poëte ennuïeux, & un Prédicateur aſſez peu ſuivi. Le plaiſant de l'affaire eſt, que dans le Livre qu'il fait pour juſtifier notre Siécle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain eſt un Poëte très-peu divertiſſant, & ſi dur dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt pas poſſible de le lire. Il ne convient pas ainſi du deſert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire il aſſure qu'il a été fort preſſé à un des Sermons de cet Abbé ; mais en même tems il nous apprend cette jolie particularité de la vie d'un ſi grand Prédicateur : que ſans ce Sermon, où heureuſement quelques-uns de ſes Juges ſe trouvérent, la Juſtice ſur la requête de ſes parens, lui alloit donner un Curateur comme à un imbécile. C'eſt ainſi que M. Perrault ſçait défendre ſes amis, & mettre en uſage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-ſemblement il a appris à dire ce qu'il ne faut point dire. Mais je parle aſſez de la juſteſſe d'eſprit de M. Perrault dans mes Réflexions Critiques ſur Longin ; & il eſt bon d'y renvoïer les Lecteurs.

Tout ce que j'ai ici à leur dire, c'eſt que je leur donne dans cette nouvelle édition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les femmes, l'Ode ſur Namur, quelques Epigrammes, & mes Réflexions Critiques ſur Longin. Ces Réflexions que j'ai compoſées à l'occaſion des Dialogues de M. Perrault, ſe ſont multipliées ſous ma

main beaucoup plus que je ne croïois, & ſont cauſe que j'ai diviſé mon Livre en deux volumes. J'ai mis à la fin du ſecond volume les Traductions Latines qu'ont fait de mon Ode les deux plus célébres Profeſſeurs en Eloquence de l'Univerſité : je veux dire M. Lenglet & M. Rollin. Ces Traductions ont été généralement admirées, & ils m'ont fait en cela tous deux d'autant plus d'honneur, qu'ils ſçavent bien que c'eſt la ſeule lecture de mon Ouvrage qui les a excités à entreprendre ce travail. J'ai auſſi joint à ces Traductions quatre Epigrammes Latines que (1) le Réverend Pere Fraguier Jéſuite a faites contre le Zoile Moderne. Il y en a deux qui ſont imitées d'une des miennes. On ne peut rien voir de plus poli ni de plus élégant que ces quatre Epigrammes ; & il ſemble que Catulle y ſoit reſſuſcité pour venger Catulle. J'eſpere donc que le Public me ſçaura quelque gré du préſent que je lui en fais.

Au reſte dans le tems que cette nouvelle édition de mes Ouvrages alloit voir le jour, (2) le Réverend Pere de la Landelle autre célébre Jéſuite m'a apporté une Traduction Latine qu'il a auſſi faite de mon Ode, & cette Traduction m'a paru ſi belle, que je n'ai pû réſiſter à la tentation d'en enrichir encore mon Livre, où on la trouvera avec les deux autres à la fin du ſecond tome.

(1) *Le R. P. Fraguier.*] Claude-François Fraguier, qui aïant quitté la Compagnie des Jeſuites, a été de l'Académie Françoiſe. Il eſt mort le 13 Mai 1728.

(2) *Le R. P. de la Landelle.*] Aujourd'hui M. l'Abbé de Saint-Remy, de qui l'on attend une belle Traduction de Virgile.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de la Satire IX.

Imprimée ſéparément en 1668.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOICI le dernier Ouvrage qui eſt ſorti de la plume du Sieur Deſpréaux. L'Auteur, après avoir écrit (1) contre tous les hommes en général, a crû qu'il ne pouvoit mieux finir qu'en écrivant contre lui-même, & que c'étoit le plus beau champ de Satire qu'il pût trouver. Peut-être que ceux qui ne ſont pas fort inſtruits des démêlés du Parnaſſe, & qui n'ont pas beaucoup lû les autres Satires du même Auteur, ne verront pas tout l'agrément de celle-ci, qui n'en eſt, à bien parler, qu'une ſuite. Mais je ne doute point que les Gens de Lettres, & ceux ſur tout qui ont le goût délicat, ne lui donnent le prix, comme à celle où il y a le plus d'art, d'invention & de fineſſe d'eſprit. Il y a déja du tems qu'elle eſt faite : l'Auteur s'étoit en quelque ſorte réſolu de ne la jamais publier. Il vouloit bien épargner ce chagrin aux Auteurs qui s'en pourront choquer. (2) Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin & pluſieurs autres euſſent fait imprimer contre lui, il s'en tenoit aſſez vengé par le mépris que

(1) *Contre tous les hommes, &c.*] Dans la Satire VIII.

(2) *Quelques libelles diffamatoires que l'Abbé Kautin, &c.*] L'Abbé Kautin avoit publié une Satire en Vers, contre M. Deſpréaux, & un libelle en proſe intitulé, *Critique déſintéreſſée ſur les Satires du tems.* Bourſaut avoit fait imprimer *la Satire des Satires :* C'étoit une Comédie où il faiſoit la Critique des Satires de notre Auteur.

tout le monde a fait de leurs Ouvrages, qui n'ont été lûs de perſonne, & que l'impreſſion même n'a pû rendre publics. Mais une copie de cette Satire étant tombée, par une fatalité inévitable, entre les mains des Libraires, ils ont réduit l'Auteur à recevoir encore la loi d'eux. C'eſt donc à moi qu'il a confié l'Original de ſa Piéce ; & il l'a accompagné (1) d'un petit Diſcours en Proſe, où il juſtifie par l'autorité des Poëtes anciens & modernes la liberté qu'il s'eſt donnée dans ſes Satires. Je ne doute donc point que le Lecteur ne ſoit bien aiſe du préſent que je lui en fais.

(1) *D'un petit Diſcours en Proſe.*] *Diſcours ſur la Satire*, imprimée dans ce volume.

AVERTISSEMENT,

Pour la ſeconde Edition de l'Epître I. en 1672.

AVIS AU LECTEUR.

JE m'étois perſuadé que la Fable de l'Huître que j'avois miſe à la fin de cette Epître au Roi, pourroit y délaſſer agréablement l'eſprit des Lecteurs qu'un Sublime trop ſérieux peut enfin fatiguer, joint que la correction que j'y avois miſe ſembloit me mettre à couvert d'une faute dont je faiſois voir que je m'appercevois le premier. Mais j'avouë qu'il y a eu des perſonnes de bon ſens qui ne l'ont pas approuvée. J'ai néanmoins balancé long-tems ſi je l'ôterois, parce qu'il y en avoit pluſieurs qui la louoient avec autant d'excès que les autres la blâmoient. Mais enfin je me ſuis rendu à l'autorité (1) d'un Prince non moins conſidérable par les lu-

(1) *D'un Prince.*] Le Prince de Condé.

mieres de ſon eſprit, que par le nombre de ſes Victoires. Comme il m'a déclaré franchement que cette Fable, quoique très-bien contée, ne lui ſembloit pas digne du reſte de l'Ouvrage; je n'ai point réſiſté, j'ai mis une autre fin à ma Piéce, & je n'ai pas crû pour une vingtaine de Vers devoir me brouiller avec le premier Capitaine de notre Siécle. Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir le Lecteur, qu'il y a quantité de piéces impertinentes qu'on s'efforce de faire courir ſous mon nom, & entr'autres (1) une Satire contre les maltôtes Eccléſiaſtiques. Je ne crains pas que les gens m'attribuënt toutes ces Piéces; parce que mon ſtile, bon ou mauvais, eſt aiſé à reconnoître. Mais comme le nombre des ſots eſt grand, & qu'ils pourroient aiſément s'y méprendre, il eſt bon de leur faire ſçavoir, que hors les (2) onze piéces qui ſont dans ce Livre, il n'y a rien de moi entre les mains du Public, ni imprimé, ni en manuſcrit.

(1) *Une Satire contre les Maltôtes Eccleſiaſtiques.*] Elle commence ainſi :

Quel eſt donc ce cahos, & quelle extravagance
Agite maintenant l'eſprit de notre France? &c.

On attribuë cette Satire au P. Louis Sanlecque, Chanoine Régulier de la Congrégation de Sainte Geneviéve.

(2) *Onze piéces*, &c.] Le Diſcours au Roi, neuf Satires, & l'Epître I. l'Auteur ne comptoit pas ſon *Diſcours ſur la Satire*, quoiqu'imprimé avec le reſte, dans le même volume. Mais il ne parloit que des Ouvrages en Vers.

AVERTISSEMENT,

Pour la premiere Edition de l'Epître IV. en 1672.

AU LECTEUR.

JE ne ſçai ſi les rangs de ceux qui paſſérent le Rhin à la nage devant Tolhus, ſont fort exactement gardés dans le Poëme que je donne au Public; & je n'en voudrois pas être garand: parce que franchement je n'y étois pas, & que je n'en ſuis encore que fort médiocrement inſtruit. Je viens même d'apprendre en ce moment que M. de Soubize, dont je ne parle point, eſt un de ceux qui s'y eſt le plus ſignalé. Je m'imagine qu'il en eſt ainſi de beaucoup d'autres, & j'eſpere de leur faire juſtice dans une autre édition. Tout ce que je ſçai, c'eſt que ceux dont je fais mention ont paſſé des premiers. Je ne me déclare donc caution que de l'Hiſtoire du Fleuve en colere, que j'ai appriſe d'une de ſes Naïades, qui s'eſt réfugiée dans la Seine. J'aurois bien pû auſſi parler de la fameuſe rencontre qui ſuivit le paſſage: mais je la réſerve pour un Poëme à part. C'eſt là que j'eſpere rendre aux mânes de (1) M. de Longueville l'honneur que tous les Ecrivains lui doivent, & que je peindrai cette Victoire qui fut arroſée du plus illuſtre Sang de l'Univers. Mais il faut un peu reprendre haleine pour cela.

(1) *M. de Longueville.*] Charles-Paris d'Orleans, Duc de Longueville, tué après le paſſage du Rhin, en 1672.

PRÉFACE

Pour la premiere édition du Lutrin, en 1674.

AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici comme (1) Arioſte, qui quelquefois ſur le point de débiter la Fable du monde la plus abſurde, la garantit vraïe d'une vérité reconnuë, & l'appuïe même de l'autorité (2) de l'Archevêque Turpin. Pour moi je déclare franchement que tout le Poëme du Lutrin n'eſt qu'une pure fiction, & que tout y eſt inventé, juſqu'au nom même du lieu où l'action ſe paſſe. Je l'ai appellé *Pourges*, du nom d'une petite Chapelle qui étoit autrefois proche de Monlhéry. C'eſt pourquoi le Lecteur ne doit pas s'étonner que pour y arriver de Bourgogne la nuit prenne le chemin de Paris & de Monlhéry.

C'eſt une aſſez bizarre occaſion qui a donné lieu à ce Poëme. Il n'y a pas long-tems que dans une aſſemblée où j'étois, la converſation tomba ſur le

(1) *Arioſte.*] Louis Arioſte, Poëte Italien, qui a compoſé le Poëme de *Roland le furieux*, & pluſieurs autres Poëſies. Il mourut l'an 1533.

(2) *De l'Archevêque Turpin.*] Hiſtorien fabuleux des actions de Charlemagne & de Roland. L'Auteur de ce Roman ridicule a emprunté le nom de Turpin, Archevêque de Rheims, Prélat d'une grande réputation, qui avoit accompagné Charlemagne dans la plûpart de ſes voïages, & qui, ſelon Trithéme, avoit écrit la vie de cet Empereur, en deux Livres que nous n'avons plus. Le ſçavant M. Huet, (*Origine des Romans*) croit que le Livre des faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui eſt poſterieur de plus de 200 ans; & M. Allard, dans ſa Bibliothéque de Dauphiné, aſſure que ce Roman a été compoſé dans Vienne, par un Moine de Saint André, l'an 1091.

Poëme Héroïque. Chacun en parla ſuivant ſes lumieres. A l'égard de moi, comme on m'en eût demandé mon avis, je ſoutins ce que j'ai avancé dans ma Poëtique : qu'un Poëme Héroïque, pour être excellent, devoit être chargé de peu de matiere, & que c'étoit à l'invention à la ſoûtenir & à l'étendre. La choſe fut fort conteſtée. On s'échauffa beaucoup ; mais après bien des raiſons alléguées pour & contre, il arriva ce qui arrive ordinairement en toutes ces ſortes de diſputes : je veux dire qu'on ne ſe perſuada point l'un l'autre, & que chacun demeura ferme dans ſon opinion. La chaleur de la diſpute étant paſſée, on parla d'autre choſe, & on ſe mit à rire de la maniere dont on s'étoit échauffé ſur une queſtion auſſi peu importante que celle-là. On moraliſa fort ſur la folie des hommes qui paſſent preſque toute leur vie à faire ſérieuſement de très-grandes bagatelles, & qui ſe font ſouvent une affaire conſidérable d'une choſe indifférente. A propos de cela, (1) un Provincial raconta un démêlé fameux, qui étoit arrivé autrefois dans une petite Egliſe de ſa Province, entre le Tréſorier & le Chantre, qui ſont les deux premieres Dignités de cette Egliſe, pour ſçavoir ſi un Lutrin ſeroit placé à un endroit ou à un autre. La choſe fut trouvée plaiſante. Sur cela, (2) un des Sçavans de l'aſſemblée, qui ne pouvoit pas oublier ſi-tôt la diſpute, me demanda : ſi moi, qui voulois ſi peu de matiere pour un Poëme Héroïque, j'entreprendrois d'en faire un ſur un démêlé auſſi peu chargé d'incidens que celui de cette Egliſe. J'eus plûtôt dit, pourquoi non ? que je n'eus fait réflexion ſur ce qu'il me demandoit. Cela fit faire un éclat de rire à la compagnie, & je ne pus m'empêcher de rire comme les autres :

(1) *Un Provincial raconta*, &c.] Cette circonſtance eſt inventée pour dépaïſer les Lecteurs.

(2) *Un des ſçavans de l'Aſſemblée.*] M. le Premier Préſident de Lamoignon.

ne penſant pas en effet moi-même que je dûſſe jamais me mettre en état de tenir parole. Néanmoins le ſoir me trouvant de loiſir, je rêvai à la choſe; & aïant imaginé en général la plaiſanterie que le Lecteur va voir, j'en fis vingt Vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit aſſez. Le plaiſir que je vis qu'ils y prenoient, m'en fit faire encore vingt autres: ainſi de vingt Vers en vingt Vers, j'ai pouſſé enfin l'Ouvrage à près de neuf cens Vers. Voilà toute l'Hiſtoire de la bagatelle que je donne au Public. J'aurois bien voulu la lui donner achevée; Mais (1) des raiſons très-ſecrettes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'inſtruiſe pas, m'en ont empêché. Je ne me ſerois pourtant pas preſſé de le donner imparfait, comme il eſt, n'eût été les miſérables fragmens qui en ont couru. C'eſt un Burleſque nouveau, dont je me ſuis aviſé en notre Langue. Car au lieu que dans l'autre Burleſque Didon & Enée parloient comme des harangeres & des crocheteurs; dans celui-ci une Perruquiere & un Perruquier parlent comme Didon & Enée. Je ne ſçai donc ſi mon Poëme aura les qualités propres à ſatisfaire un Lecteur: mais j'oſe me flatter qu'il aura au moins l'agrément de la nouveauté, puiſque je ne penſe pas qu'il y ait d'Ouvrage de cette nature en notre Langue: (2) la défaite des Bouts-rimés de Sarrazin étant plûtôt une pure Allégorie, qu'un Poëme comme celui-ci.

(1) *Des raiſons très-ſecrettes.*] Ces raiſons très-ſecrettes ſont que le Poëme n'étoit pas encore achevé.

(2) *La défaite, &c.*] *Dulot vaincu, ou la défaite des Bouts-rimés.* Poëme en quatre Chants, par M. Sarrazin.

PREFACE

Pour l'Edition de 1701.

COMME c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniere édition de mes Ouvrages que je reverrai, & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé comme je ſuis, (1) de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma courſe puiſſe être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des Ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccès qu'au ſoin que j'ai pris de me conformer toujours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a été poſſible, ſon goût en toutes choſes. C'eſt

(1) *De plus de ſoixante & trois ans.*] C'eſt-à-dire, *de plus de ſoixante & quatre ans :* car M. Deſpréaux étant né le 1. de Novembre 1636. il couroit ſa 65. année en 1701. quand il compoſa cette Préface. Le Roi lui aïant demandé un jour, en quel tems il étoit né, M. Deſpréaux lui répondit, que le tems de ſa naiſſance étoit la circonſtance la plus glorieuſe de ſa vie. *Je ſuis venu au monde*, dit-il, *une année avant Votre Majeſté, pour annoncer les merveilles de ſon régne.* Le Roi fut touché de cette réponſe, & les Courtiſans ne manquérent pas d'y applaudir. M. Deſpréaux, qui ne fit peut-être pas alors réflexion ſur l'année de ſa naiſſance, s'eſt crû depuis engagé d'honneur à ſoutenir un mot qu'il avoit dit en préſence de toute la Cour, & qui avoit ſi bien réuſſi. C'eſt ce qui l'a obligé, toutes les fois qu'il a eu occaſion de parler de ſa naiſſance, de la mettre en 1637. & c'eſt ce qui a cauſé l'erreur ſur les dates de tous ſes Ouvrages, dans la liſte qu'on en avoit donnée au commencement de l'édition poſthume de 1713. après la Préface.

effectivement à quoi il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un Ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un certain agrément & d'un certain ſel, propre à piquer le goût général des hommes, il ne paſſera jamais pour un bon Ouvrage; & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-mêmes avouent qu'ils ſe ſont trompés en lui donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel, je répondrai que c'eſt un je ne ſçai quoi qu'on peut beaucoup mieux ſentir que dire. A mon avis néanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais préſenter au Lecteur que des penſées vraïes & des expreſſions juſtes. L'eſprit de l'homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi; & rien ne lui eſt plus agréable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſidérons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Louis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeillérent de faire punir pluſieurs perſonnes, qui ſous le régne précédent, & lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. *Un Roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans.* D'où vient que ce mot frappe d'abord? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il préſente aux yeux une vérité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale: *Qu'un grand*

Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë que la gloire & le bien général de ſon Etat ? Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puérile ? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux Vers du Poëte Théophile, dans ſa Tragédie intitulée, *Pyrame & Thisbé ;* lorſque cette malheureuſe Amante aïant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrame s'étoit tué, elle querelle ainſi ce poignard,

Ah ! voici le poignard, qui du ſang de ſon Maître
S'eſt ſoüillé lâchement. Il en rougit, le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cette penſée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſéquent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en Rondeaux, où parlant du déluge envoyé par les Dieux, pour châtier l'inſolence de l'homme, il s'exprima ainſi :

Dieu lava bien la tête à ſon Image.

Peut-on, à propos d'une auſſi grande choſe que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la penſée eſt d'autant plus fauſſe en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit en cet endroit, c'eſt Jupiter, qui n'a jamais paſſé chez les Païens pour avoir fait l'homme à ſon image : l'homme dans la Fable étant, comme tout le monde ſçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puiſqu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraïe ; & que l'effet infaillible du Vrai, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de fraper les hommes ; il s'en-

ſuit que ce qui ne frape point les hommes, n'eſt ni beau ni vrai, ou qu'il eſt mal énoncé : & que par conſéquent un Ouvrage qui n'eſt point goûté du Public, eſt un très-méchant Ouvrage. Le gros des hommes peut bien, durant quelque tems, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choſes : mais il n'eſt pas poſſible qu'à la longue une bonne choſe ne lui plaiſe ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs Ecrits, de la bonté deſquels eux ſeuls ſont perſuadés. J'avoue néanmoins, & on ne le ſçauroit nier, que quelquefois, lorſque d'excellens Ouvrages viennent à paroître, la cabale & l'envie trouvent moïen de les rabaiſſer, (1) & d'en rendre en apparence le ſuccès douteux : mais cela ne dure guères ; & il arrive de ces Ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient ; mais bien-tôt la main venant à ſe laſſer, il ſe releve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiere d'un gros Livre : mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la bonne idée que j'ai de ſon goût & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non ſeulement je l'ai revûë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ai retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes Ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuïans la peine, qui ne ſe croïent plus obligés de rien raccommoder à leurs Ecrits, dès qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alléguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur, en les trop remaniant,

(1) *Et d'en rendre . . . . . le ſuccès douteux.*] M. Deſpréaux citoit pour exemples, *l'Ecole des Femmes* de Moliere, & la *Phédre* de M. Racine.

de les affoiblir, & de leur ôter cet air libre & facile, qui fait, diſent-ils, un des plus grands charmes du diſcours : mais leur excuſe, à mon avis, eſt très-mauvaiſe. Ce ſont les Ouvrages faits à la hâte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui ſont ordinairement ſecs, durs, & forcés. Un Ouvrage ne doit point paroître trop travaillé ; mais il ne ſçauroit être trop travaillé ; & c'eſt ſouvent le travail même, qui en le poliſſant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des Vers faciles & des Vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoiqu'extraordinairement travaillés, ſont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture, qui paroît ſi aiſé, travailloit extrêmement ſes Ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes médiocres ; mais des gens qui en faſſent, même difficilement, de fort bonnes, on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi ai-je mis mon nom, que je m'étois abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie : mais aujourd'hui que mes Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pourroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs, j'ai été bien aiſe, en le mettant à la tête de mon Livre, de faire voir par là quels ſont préciſément les Ouvrages que j'avouë, & d'arrêter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes Piéces qu'on répand par tout ſous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ai même, pour mieux

prévenir cet inconvénient, fait mettre au commencement de ce volume, une liſte exacte & détaillée de tous mes Ecrits; & on la trouvera immédiatement après cette Préface. Voilà de quoi il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus préſentement qu'à lui dire quels ſont les Ouvrages dont j'ai augmenté ce volume. Le plus conſidérable eſt une onziéme Satire, que j'ai tout récemment compoſée, & qu'on trouvera à la ſuite des dix précédentes. Elle eſt adreſſée à Monſieur de Valincour, mon illuſtre aſſocié à l'Hiſtoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur, & je l'ai compoſée avec le même ſoin que tous mes autres Ecrits. Je ne ſçaurois pourtant dire ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe: car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis, à qui même je n'ai fait que la réciter fort vîte, dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui eſt arrivé à quelques autres de mes Piéces, que j'ai vû devenir publiques avant même que je les euſſe miſes ſur le papier: pluſieurs perſonnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les aïant retenuës par cœur, & en aïant donné des copies. C'eſt donc au Public à m'apprendre ce que je dois penſer de cet Ouvrage, ainſi que de pluſieurs autres petites Piéces de Poëſie qu'on trouvera dans cette nouvelle édition, & qu'on y a mêlées parmi les Epigrammes qui y étoient déja. Ce ſont toutes bagatelles, que j'ai la plûpart compoſées dans ma plus tendre jeuneſſe; mais que j'ai un peu rajuſtées, pour les rendre plus ſupportables au Lecteur. J'y ai fait auſſi ajoûter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, & où je badine avec lui ſur notre démêlé Poëtique, preſque auſſi-tôt éteint qu'allumé. L'autre eſt un Remerciment à M. le Comte d'Ericeyra, au ſujet de la Traduction de mon Art Poëtique faite par lui en Vers Portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Liſbonne, avec une Lettre & des Vers

François de ſa compoſition, où il me donne des louanges très-délicates, & auſquelles il ne manque que d'être appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu pouvoir m'acquitter de la parole que je lui donne à la fin de ce Remerciment, de faire imprimer cette excellente Traduction à la ſuite de mes Poëſies ; mais malheureuſement (1) un de mes amis, à qui je l'avois prêtée, m'en a égaré le premier Chant ; & j'ai eu la mauvaiſe honte de n'oſer récrire à Liſbone pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu près tous les Ouvrages de ma façon, bons ou méchans, dont on trouvera mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſurement agréable au Public, c'eſt le préſent que je lui fais dans ce même Livre, de la Lettre que le célébre M. Arnauld a écrite à M. Perrault à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ai dit dans l'Epître à mes Vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. Je ne doute point que beaucoup de gens ne m'accuſent de témérité, d'avoir oſé aſſocier à mes Ecrits les Ouvrages d'un ſi excellent homme ; & j'avouë que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moïen de réſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre, que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer, & avoit la bonté *meas eſſe aliquid putare nugas ?*

Au reſte, comme malgré une apologie ſi authentique, & malgré les bonnes raiſons que j'ai vingt fois alléguées en Vers & en Proſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ai faites de quàntité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ai pas rendu juſtice à leurs bonnes qualités ; je veux bien pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que

(1) *Un de mes amis.*] M. l'Abbé Regnier-Deſmarais, Secretaire de l'Académie Françoiſe.

j'ai dites ſur cela dans la Préface (1) de mes deux Editions précédentes. Les voici. *Il eſt bon que le Lecteur ſoit averti d'une choſe ; c'eſt qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de pluſieurs Ecrivains de notre ſiécle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçai comment, une aſſez belle Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les Ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même ſur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avouer qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scuderi, de Cotin même, & de pluſieurs autres que j'ai critiqués. En un mot, avec la même ſincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable ; je ſuis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.*

Après cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive auſſi être accuſé ; puiſqu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des Ecrits qu'on fait imprimer ; & qui ne ſe croïe en plein droit de le faire, du conſentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un Ouvrage au jour ? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moi ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge ? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rimes dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoïer mes Cenſeurs.

(1) *De mes deux éditions précédentes.*] De 1683 & 1694.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans le ſecond Volume.

A

Académiciens comparés aux Hurons & aux Topinamboux, *Pag.* 342

Académie Françoiſe, ſon établiſſement, & ſes loix, 274. *& ſuiv.*

Admiration : quelles choſes ſont capables de nous en inſpirer, 98. 99

Alexandre : Froide louange de ce Prince comparé avec un Rhéteur, 16. Pourquoi appellé le Macédonien, 17. *Remarques*. Sa réponſe à Parmenion touchant les offres de Darius, digne de ſa grandeur d'ame, 30. 198

Aloïdes, quels Géans, 27

Alpinus, critiqué par Horace, 270

Amand (*Saint*) défauts de ſon génie, 160. ſon Ode de la ſolitude critiquée, *ibid.*

Amis ; ſincérité que nous devons à nos amis, 4. Utilité qui nous revient de conſulter nos Amis ſur nos défauts, 129. Exemples ſinguliers là-deſſus, 130. 131

Amour, portrait ingénieux de cette paſſion, 3. 40

Amour de Dieu ; Différence entre l'amour affectif & l'effectif, 332

Amphicrate, en quoi blâmé par Longin, 13

Amplification, ſon uſage pour le Sublime, 46. Ce que c'eſt, & en quoi elle conſiſte, *ibid. & ſuiv.*

Anacreon, cité, 86. *Rem.*

Anaxagore, fameux Philoſophe Naturaliſte, 174

Anciens, maltraités par M. Perrault dans ſes Dialogues, 319. Abbaiſſés injuſtement au-deſſous des Modernes par le même Auteur, 142. Eux ſeuls ſont véritablement eſtimables, 169. Imitation des Anciens, combien utile, 320

Ane, Le mot qui ſignifie cet animal n'a rien de bas en Grec ni en Hebreux, 179

Apollonius, exactitude de ſon Poëme des Argonautes, 93

Apoſtrophe, Exemples de cette figure en forme de ſerment, 63

Aratus, quel Poëte, 43. 78

Archiloque, grand imitateur d'Homere, 43. 49. Caractere de ſes Ecrits, 94

Arimaſpiens, Peuples de Scythie, 42

Arioſte repris, 287

Ariſtée, critique de la deſcription d'une Tempête, 42

Ariſtophane, caractere de ce Poëte, 114

Ariſtote, Arrêt burleſque

pour le maintien de ſa doctrine, 262. *& ſuiv.*

Arnauld, ſa Lettre à M. Perrault, où il défend la dixiéme Satire de Boileau contre cet Auteur, 34. Remercîment que lui en fait Boileau. 369. Diſſertation de M. Arnaud contre le Traducteur des Confeſſions de Saint Auguſtin, 341. Il avoit la vûë fort foible ſur la fin de ſes jours, *ibid.*

Arrangement des paroles, combien il contribue au Sublime, 26. 109. *& ſuiv.*

Art, Deux choſes à quoi il faut s'étudier quand on traite d'un Art, 2. S'il y a un Art du Sublime, 7. Quel eſt le plus haut degré de perfection de l'Art, 72. Ce que nous conſidérons dans les Ouvrages, 102

Art poëtique de Boileau, a été traduit en Portugais, 314. ſi c'eſt une traduction de la Poëtique d'Horace, 383

Aſtrate dans les Enfers, 251. Preuve qu'il en apporte, *ibid.*

Aſtrée, Roman d'Honoré d'Urfé, 221. Suite de ce Roman, *ibid.*

Athéniens, Froide exclamation de Timée à l'occaſion des Atheniens qui étoient priſonniers de guerre dans la Sicile, 17

Avarice, Baſſeſſe de cette paſſion, 124

Aubignac (l'Abbé d') Il ne nie point qu'Homere ne ſoit l'auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée, 137. Dans les dernieres années de ſa vie il tomba dans une eſpéce d'enfance, *ibid.*

Auſidius Luſcus, critiqué par Horace, 269

Aurelian, Empereur, ſa lettre à la Reine Zenobie pour la porter à ſe rendre, v. Il la fait priſonniere, vij

Auteurs, utilité qu'ils peuvent tirer de la cenſure de leurs amis, 129. Ridicule d'un auteur médiocre, qui critique les plus célébres Auteurs, 137. Précaution des Auteurs qui ont cenſuré Homere & quelques autres anciens, 155. Noms de certains Auteurs eſtimés dans leur tems, & qui ne le ſont plus aujourd'hui, 168. Seule raiſon qui doit faire eſtimer les Auteurs tant anciens que modernes, 172. Le droit de les critiquer eſt ancien, & a paſſé en coutume, 268. *& ſuiv.* en quel cas un Auteur peut en critiquer un autre ſans être accuſé de médiſance, 364

B

Bacchylide, comparaiſon de ce Poëte avec Pindare, 94

Balzac, ſa réputation & ſon génie, pour la langue Françoiſe, 170. 171. Défauts de ſon ſtile Epiſtolaire, 171. Son ſtile ſublime, 304. Lettre au Duc de Vivonne dans le ſtile de Balzac, 305

Baro, Auteur du V. Tome de l'Aſtrée, 222

Bartas, (du) autrefois eſtimé, 168

Baſſette, voyez *Puérilité*. Ecrivains célebres tombés dans ce défaut, 117. *& ſuiv.* Combien la baſſeſſe des termes avilit le Diſcours, 117. *& ſuiv.* 178. *& ſuiv.* Il faut l'éviter dans toutes ſortes d'Ecrits, 160. Homere juſtifié de celle que M. Perrault lui prê-

te & lui attribue, 179. *& ſuiv.*

Bellay (du) eſtime qu'on avoit autrefois pour ſes Ouvrages, 168

Bernier, fait une Requête pour l'Univerſité ſous le modéle de l'Arrêt burleſque de Boileau, 262. *Rem.*

Bezons, Conſeiller d'Etat, Prédeceſſeur de Boileau dans l'Académie Françoiſe, 274. *Rem.*

Bible, ſi la ſimplicité des termes en fait la ſublimité, 202. Auteurs qui ne pouvoient ſouffrir la lecture de ce divin Livre, 207

Bien, quel eſt, ſelon Démoſthéne, le plus grand bien qui nous puiſſe arriver, 8. Biens mépriſables, & qui n'ont rien de grand, 23

Blondel, Médecin, d'où vient ſelon lui la vertu du Quinquina, 264. *Rem.*

BOILEAU DESPREAUX, En quel tems il donna au Public ſa traduction de Longin, & dans quelle vûe il la fit, iij. Il étoit ſujet à l'Aſthme ou à une difficulté de reſpirer, 132. 331. *Rem.* En quelle année & comment il fut reçu à l'Académie Françoiſe, 274. Son art Poëtique traduit en Portugais, 314. Il avoit peine à entendre ſur tout de l'oreille gauche, 331. *Rem.* Sujet de ſon Epître, X. 319. Ses ennemis diſoient que ſon art Poëtique eſt une traduction de la Poëtique d'Horace, 383

Boileau (Gilles) de l'Académie Françoiſe, 134

Boivin, ſes Remarques ſur Longin, 1. *& ſuiv.*

Boſſu (Le Pere le) Eloge de ſon Livre ſur le poëme Epique, 142

Bouillon, Méchant Poëte repris, 298. *& ſuiv.*

Brutus devenu Poëte, & amoureux de Lucréce dans les Enfers, 243

C

Calliſthéne, en quoi digne de cenſure, 12

Calprenede, critique d'un de ſes Romans, 256

Car, ſi on en met un mal-à-propos, il n'y a point de raiſonnement qui ne devienne abſurde, 177

Caſaubon, Jugement qu'il porte du Traité du Sublime de Longin, 1v

Caſſandre, Auteur François, ſa mort, 336

Caſuiſte, on doit toujours écrire ce mot avec deux *s.* 178.

Cecilius, ſon origine & ſa capacité, 2. Livre compoſé par cet Auteur ſur le Sublime, *ibid.* Injuſtement prévenu contre Platon en faveur de Lyſias, 86

Chaiſe, (Le Pere de la) approuve l'Epître de l'Auteur ſur l'amour de Dieu, 333

Chant, ſon effet ordinaire & naturel, 116

Chantres de la Branche, pourquoi ainſi appellés, 18

Chapelain. Critique de ſon Poëme de la Pucelle, 253. la dureté de ſes Vers, 144 Une ſeule Ode qu'il compoſa le fit regarder comme le premier Poëte de ſon tems, 385

Charpentier, de l'Académie Françoiſe, ſon ſtile des Inſcriptions critiqué, 281

Chiens, durée de leur vie ſelon Pline & les autres Naturaliſtes, 149

Ciceron comparé avec Démoſthéne, 47. ſa Lettre à Pa-

pyrius au ſujet de la modeſtie & de la pudeur, & en quoi elle conſiſte 347

Circonſtances, choix & amas des plus conſidérables, combien avantageux pour le Sublime, 39

Clelie, Roman de Mademoiſelle de Scuderi critiqué, 223. *& ſuiv.* 238. *& ſuiv.*

Cléoméne, paſſage d'Herodote touchant ce furieux, 87

Clitarque, ſes défauts, 12

Comédie, Dangers qui ſe rencontrent dans la Comédie, 353

Comparaiſons mal appellées *à longue queue* dans Homere, 162. *& ſuiv.* Uſage des comparaiſons dans les Odes & les Poëmes Epiques, 163

Compoſition, qualités que doit avoir la compoſition d'un Ouvrage pour le rendre parfait, 109. Elle eſt comme l'harmonie d'un Diſcours, 111

Conde, Ce qu'il dit en entendant lire un endroit du Traité du Sublime, 23

Confeſſions de S. Auguſtin traduites en François, 341

Contempler, ce verbe à l'Imperatif comment ſe doit écrire, 178

Conti, Eloge de ce Prince, 188

Coré, critique ſur le ſens de ce mot Grec, 19

Corneille, (Pierre) Eloge de ce grand Poëte, 171. 320. Raiſons pourquoi les Ouvrages de ce Poëte ne ſont plus ſi bien reçus, 171. Exemple de ſublime tiré de ſon Horace, xvj. 199. Autre exemple tiré de ſa Medée, 200. Auteurs dont il a tiré les plus beaux traits de ſes Ouvrages, 320

Cornu, (La) infâme débauchée, 349

Corps, Deſcription merveilleuſe du corps humain par Platon, 89. A quoi les corps doivent leur principale excellence, 112. Sageſſe de la Nature dans leur formation, 120

Courtois, Mêdecin, aimoit fort la ſaignée, 264. Acte de ſon oppoſition au bon ſens à lui donné par Arrêt du Parnaſſe, 266

Cyrus, Roman critiqué, 232. *& ſuiv.* Critique de la Tragédie de Cyrus de Quinaut, 236

D

Dacier, ſes Notes ſur Longin, comment diſpoſées dans cette édition, xiv. Quand parurent pour la premiere fois, xvij.

Dacier, (Madame) Loué, xv

Darius, Roi de Perſe, offres qu'il fait à Alexandre, 29

Daſſouci, Poëte mépriſable, 181

Déclamation, ridicule d'une déclamation paſſionnée dans un ſujet froid, 14. 15

Déeſſe des ténébres, comment dépeinte par Heſiode, 31. ſi ce n'eſt pas plûtôt la triſteſſe, *ibid. Rem.*

Défauts, rien de plus inſupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voïant point ſes défauts, en veut trouver dans les plus célébres Ecrivains, 137

Démoſthéne, Belle Sentence de cet Orateur, 9. comparé avec Ciceron, 47. ſon ſerment en apoſtrophant les Atheniens, 63. Diſcours ſublime quoique ſimple de cet Orateur, 67. Figure qu'il emploïe dans ſon Oraiſon contre Ariſtogiton, 81. ſon ſentiment ſur l'uſage des Métamorphoſes,

87. Comparaiſon de cet Orateur avec Hyperide, 95. ſes défauts & ſes avantages, 97

Denyau, Médecin, nioit la circulation du ſang, 264. *Rem.*

Denys d'Halicarnaſſe cenſeur de Platon en certaines choſes, 156

Denys le Tyran, pourquoi chaſſé de ſon Roïaume, 18

Denys Phocéen, Hyperbate qui fait la beauté de ſa harangue aux Ioniens, 72

Deſcartes, Eloge des Ouvrages de ce Philoſophe, 319

Diaſyrme, quelle figure, 108

Dieu, Il n'y avoit rien de véritablement ſublime en Dieu que lui-même, 210. La foibleſſe humaine eſt obligée de ſe ſervir d'expreſſions figurées pour le louer, *ibid.*

Dieux, avec quelle magnificence dépeints par Homere, 31. 32. 33. Dans les apparitions des Dieux tout ſe mouvoit & trembloit ſelon les Païens, 58

Diogene, offre ſon ſervice à Pluton, 231

Dircé, ſon hiſtoire, 115

Diſcorde, Deſcription de cette Déeſſe, ſelon Homere, 30. Priſe mal-à-propos pour la Renommée, 150

Diſcours, quelle en eſt la ſouveraine perfection, 5. Difficulté qu'il y a de bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, 23. Diſcours diffus à quoi propre, 47. Comparaiſon d'un Diſcours avec le corps humain, 112

Dubois, de l'Académie Françoiſe, tour qu'il joua à M. de Maucroix, 340. *Rem.*

Dunois, amoureux de la Pucelle d'Orleans, 255

E

Elévation d'eſprit naturelle, image de la grandeur d'ame, 28. ſi elle ſe peut acquerir, & comment, *ibid.*

Elien, mal entendu par M. Perrault, 139. Sentiment de cet Auteur ſur les Oeuvres d'Homere, *ibid.*

Empedocle, fameux Philoſophe, avoit mis toute la Phyſique en Vers, 174

Emulation, avantage qu'on tire de celle des Poëtes & des Ecrivains illuſtres, 49

Enée, quad il dit, *je ſuis le pieux Enée*, ne ſe loue point, 183

Enflure de ſtile, combien vicieuſe dans le diſcours, 12. Ecrivains de l'antiquité tombés dans ce défaut, 12. 13. Rien de plus difficile à éviter, 13

Epithetes d'Homere juſtifiées, 182. Les épithétes enrichiſſent beaucoup la Poëſie, 183. L'épithéte de *Grand* tout ſimple ne ſe donne jamais qu'aux Conquérans ou aux Saints, 300

Eraſme, grand admirateur de l'Antiquité, 187

Eratoſthéne, exactitude de ſon Erigone, 94

Ericeyra, (Le Comte d') Lettre à ce Comte ſur ſa traduction en Vers Portugais de l'Art Poëtique de Boileau, 314

Eſchyle, Poëte Grec, ſes avantages & ſes défauts, 57

Eſclave, incapable de devenir Orateur, pourquoi? 122

Eſprit, Amuſement des grands eſprits quand ils commencent à décliner, 34. 39. Vaſte étendue de l'eſprit de l'homme, 99. Cauſe de la décadence des Eſprits, 120.

& ſuiv.

Etna, Montagne de Sicile, jette des pierres, &c. 100

Eumée, natif de Syros, 147

Eupolis, Poëte Comique, 63

Euripide, Poëte Grec, ſon talent & ſes défauts, 54. 115. 172

Euſtathius, ſelon lui Ariſtarque & Zenodote ont contribué à mettre en ordre les Oeuvres d'Homere, 141. Sentiment de cet Auteur ſur la ſignification du mot Grec τρεπεσται, 147. C'eſt le ſeul Commentateur qui ait bien entendu Homere, 148

Exagération, ſes deux différens effets, 108

Exorde, en quoi conſiſte la beauté de l'Exorde, 135. Mal comparé au frontiſpice d'un Palais, *ibid.*

Expreſſion, ce qui en fait la nobleſſe, 85. Défaut le plus capable de l'avilir, 117

F

Fautes, on y tombe plus ordinairement dans le Grand que dans le Médiocre, 92. Fautes dans le ſublime excuſables, 101

Femmes, appellées le mal des yeux, 20

Févre, (Tannegui le) Profeſſeur à Saumur, ix

Figures de deux ſortes, 26. Leur uſage pour le ſublime, *ibid.* & 62. Beſoin qu'elles ont d'en être ſoutenues, 65. Il n'y a point de plus excellente figure que celle qu'on n'apperçoit point, 66. Mélange de pluſieurs figures enſemble, 67. Ne les emploïer qu'à propos & dans les grandes paſſions, 88. Elles perdent le nom de figures, quand elles ſont trop communes, 100

Fils, autrefois en Gréce le fils ne portoit point le nom de ſon pere, 182

Fleurs, comment appellées, 21. *Rem.*

Flute, différence de celle des Anciens d'avec celle d'aujourd'hui, 12. 13. *Rem.* Effet du ſon de cet inſtrument, 110.

Fureur hors de ſaiſon, quel vice dans le diſcours, 15

G

Gaſſendi, ſupérieur pour la Phyſique aux plus habiles Philoſophes de l'Antiquité, 324

Gelais (Saint) pourquoi les Ouvrages de ce Poëte ſont toujours eſtimés, 169

Godeau, caractere de ſa Poëſie, 338

Gomberville, regret qu'a eu cet Auteur d'avoir compoſé ſon Polexandre, 356

Gorgias, raillé, 11

Goulu, Géneral des Feuillans, a critiqué Balzac, 363

Gouvernement, ſi le populaire eſt plus propre à former les grands génies, 121. Effets attribués au gouvernement Monarchique, 122

Graces, de deux ſortes, & leur uſage dans la compoſition, 96. *Rem.*

Grand, en quoi il conſiſte, 25. Sources du Grand, 26. Il eſt difficile qu'on n'y tombe en quelques négligences, 93

Guerre, inconvéniens d'une trop longue guerre, 124

Guillaume, Prince d'Orange, opiniâtre ennemi de la gloire de Louis le Grand, 279

H

Harmonie, ſa définition, 109. ſon effet pour remuer les paſſions, 110. *& Rem.*

Hector, paroles de ce Heros à ſes ſoldats, 79
Herodote, grand imitateur d'Homere, 49. Caractere & élévation de ſon ſtile, 72. 77. 83. 87. Hyperbole dont il s'eſt ſervi dans un endroit de ſes Ouvrages, 105. Défauts qu'on lui reproche, 117. 179
Heros chimériques, 258. Condamnés à être jettés dans le fleuve de Lethé, 260
Heros, ſentimens d'un vrai Heros dans Homere, 35
Heſiode, Vers de ce Poëte ſur la Déeſſe des Ténébres, 31
Heures, comment datées autrefois en Gréce, 166
Homere, eſtimé pour la ſublimité des penſées, 30. 31. Termes majeſtueux qu'il emploïe quand il parle des Dieux, 31. *& ſuiv.* Homere plus foible dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, 36. Lequel de ces deux Poëmes il a compoſé le premier, *ibid.* ſens de Longin dans la critique qu'il en a fait, 38. *Rem.* Sentence judicieuſe de ce Poëte ſur l'eſclavage, 122. On lui diſpute à tort l'Iliade & l'Odyſſée, 137. Noms différens donnés à ſes Ouvrages, 139. ſon apologie contre les reproches de M. Perrault, *ibid.* Appellé diſeur de fornettes par Zoïle, 157. Eſtimé pour ſes comparaiſons, 163
Homme; Quelle voïe il a pour ſe rendre ſemblable aux Dieux, 5. Vice de la nature dans ſa naiſſance, 99
Horace, Pere des trois Horaces, ſage réponſe de ce vieux Romain, xvj. 199
Horace, Poëte Latin, amateur des Helleniſmes, 42. *Rem.* Il nomme les perſonnes dont il ſe raille, 269. Seul Poëte, Lyrique, du ſiécle d'Auguſte, 323
Horatius Coclès, amoureux de Clélie, 237. *& ſuiv.*
Hydropique, il n'y a rien de plus ſec qu'un Hydropique, 14
Hyperbate, définition de cette figure, 71. ſes effets, *ibid.*
Hyperbole, ce qu'il faut obſerver dans l'uſage de cette figure, 105. On l'emploïe pour diminuer les choſes, comme pour les agrandir, 108
Hyperide, excellence de ſes Ouvrages, 61. 95. *Rem.* Comparaiſon de cet Orateur avec Demoſthéne, *ibid.* en quoi il le ſurpaſſe, *ibid. & ſuiv.* ſes défauts, 97. 338

J

Jalouſie, noble & utile, 50. Il n'y a point de paſſion plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour, 290
Iambe, dans les Poëtes Grecs il n'y a point d'exemple d'un Iambe qui commence par deux Anapeſtes, 14. *Rem.*
Javerſac, critique les Ouvrages de Balzac, 363
Iliade, ſi Homere en eſt certainement l'auteur auſſi bien que de l'Odyſſée, 137. 186. Fortune de ces Poëmes, & par qui donnés au Public, 139
Images, ce qu'on entend par ce mot dans le Diſcours, 53. Uſage différent des images dans la Poëſie & dans la Rhétorique, 54. *& ſuiv.*
Impudence, quel en eſt le ſiége principal, 19
Inſcriptions, Diſcours ſur le ſtile des Inſcriptions, 281
Inſtrumens de muſique, leur

uſage pour élever le courage & émouvoir les paſſions, 110
Interrogations, uſage de ces ſortes de figures dans les diſcours ſublimes, 67
Joad. Belle réponſe de ce Grand Prêtre à Abner, 217
Joconde. Hiſtoire tirée de l'Arioſte, Diſſertation ſur cette piéce, 284
Ion, Poëte de Chio, comparé à Sophocle, 94
Iſocrate, ſon panégyrique, 16. A quelle occaſion compoſé, *ibid.* *Rem.* Défaut de cet Orateur, 104
Jupiter, nourri par des colombes, 38
Juvenal, comment il parle des Auteurs de ſon tems, 270

L

La Fontaine, Raiſon pourquoi ſes Ouvrages ſont toujours eſtimés, 169. En quelle année & comment il fut reçû à l'Académie Françoiſe, 274. *Rem.* Eloge des Ouvrages de ce Poëte, 319
Laideur, beau portrait de laideur, 249. 250
Lamoignon, Premier Préſident, ſon exactitude pour ne ſe laiſſer pas ſurprendre, 262. *Rem.* étoit doux & familier, *ibid.* ſa mort, 387
Landelle (Le Pere de la) célébre Jéſuite, a traduit en Vers Latins l'Ode ſur Namur de notre Auteur, 390
Langue, la chute de pluſieurs Auteurs ne vient pas du changement des Langues, 168. Bizarrerie & différence des Langues ſur la baſſeſſe ou la beauté des mots qui ſervent à exprimer une même choſe, 179. 180. On ne ſçauroit s'aſſurer qu'on parle bien une langue morte, 380. 381. *Remarq.*
Langue Françoiſe, ingrate en termes nobles, 180. Capricieuſe ſur les mots, *ibid.* Peu propre pour les inſcriptions, 283. *Rem.* Veut être extrêmement travaillée, 338
Langue Grecque, Elle ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme deux Verbes de même tems, 76. *Rem.* Un terme Grec très-noble ne peut ſouvent être exprimé en François que par un terme très-bas, 180
La Place, Profeſſeur de Rhétorique ſous lequel Boileau a étudié, 184
Lecteurs, leur profit doit être le but de tout Ecrivain, 2
Lelius Conſul Romain, ami du Poëte Cecilius, 268
Lethé, fleuve de l'Oubli, 260
Le Vau (Louis) premier Architecte du Roi, 133. *Rem.*
Liaiſons, rien ne donne plus de mouvement au Diſcours, que de les ôter, 69
Liberté, de quel ſecours elle peut être pour élever l'eſprit, 121. 122.
Lucilius, Poëte Latin, licence qu'il ſe donne dans ſes Ouvrages, 268
Lumiere, il y a du ſublime renfermé dans ces mots de la Geneſe, *Que la lumiere ſe faſſe*, &c. xij. 193. 202. 203.
Lupus, raillé par Lucilius,
Luxe, ſes mauvaiſes ſuites, 126. ſes déſordres, 182. d'où paſſé en Europe, *ibid.*
Lycurgue, apporte d'Ionie les Ouvrages d'Homere, 241
Lyre, effets du ſon de cet inſtrument, 110
Lyſias, comparé avec Platon, 99

M

Mainard, Poëte François. Eloges des Ouvrages de ce Poëte, 319

Malherbe, conſultoit ſur ſes Vers juſqu'à l'oreille de ſa ſervante, 130. Eloge de ſes Ouvrages. 319. 338

Marot, pourquoi ſes Ouvrages ne vieilliſſent point, 169

Maucroix, Lettre à ce Traducteur, 336. *& ſuiv.*

Meandre; Faute de M. Perrault ſur ce fleuve de Phrygie, 148

Medée, Réponſe ſublime de cette Enchantereſſe, 200

Médiocre, Lequel vaut mieux d'un Médiocre parfait, ou d'un Sublime défectueux, 92

Mercure, Dieu de l'Eloquence, les Ecrivains d'aujourd'hui lui préférent leur Phebus, 258

Meſſène, combien dangereux d'en trop affecter dans les paroles, 116

Meſſone, le ſiége de cette Ville dura vingt ans, 17

Métaphores, en quel nombre & comment les emploïer, 87. Différence des Paraboles & des Comparaiſons aux Métaphores, 103

Metellus, raillé par Lucilius, 128

Méthode, il en faut une, même dans le Sublime, pour ne dire que ce qu'il faut & en ſon lieu, 7. 135

Moyſe, Légiſlateur des Juifs, Auteur de la Geneſe, loué par Longin, 34. 193. Examen du ſentiment de Longin ſur un paſſage de Moyſe. 311

Moliere, conſultoit ſa ſervante ſur ſes Comédies, 130. Eloge de ſes Ouvrages, 319. Auteurs anciens, où il a puiſé les plus grandes fineſſes de ſon art, 320

Molleſſe, ſes mauvais effets, 125

Motte (De la) Réfutation de la Critique que cet Académicien fait d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine, 212

Mots, de quelle conſéquence eſt le choix des beaux mots dans le Diſcours, 85. Les beaux mots ſont la lumiere propre de nos penſées, *ibid.* Grands mots pour exprimer des choſes baſſes à quoi comparés, *ibid.* Quel grand défaut que la baſſeſſe des mots, 117. *& ſuiv.*

Muret, a le premier traduit en Latin les Ecrits de Longin, viij

Muſique, ſi dans la Muſique des Anciens il y avoit des parties, 82

N

Nature, c'eſt ce qui eſt le plus néceſſaire pour arriver au Grand, 9. Beſoin qu'elle a en cela du ſecours de l'art, 7. 103. Conduite de la Nature dans la formation de l'homme, en quoi imitable, 191.

Nauſicaa, paſſage d'Homere ſur un mot de cette Princeſſe à Ulyſſe, expliqué, 145

Nombre, changement de nombre dans un Diſcours, 74. *& ſuiv.* Nombres Dactiliques, ce que c'eſt, 113. *Rem.*

Noms, remarques ſur leur uſage parmi les Grecs, 182

O

Odyſſée, n'eſt, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade, 36

Olympiques,

Olympiques, Jeux olympiques, 174. 175
Opera, Ce mot au pluriel ſe doit écrire ſans *s*, 178. Dangers de l'Opera, 352
Orateurs, leur différente diſpoſition pour le Panégyrique ou le Pathétique, 27. Premiere qualité d'un Orateur, 29. Pourquoi ſi peu d'Orateurs peuvent s'élever fort haut dans le Sublime, 120. On faiſoit faire ſouvent à leur honneur des Statues, & on les leur envoïoit chez eux, 337
Orbay (d') fameux architecte, ſon témoignage ſur la façade du Louvre, ſur l'Obſervatoire, &c. 133
Orientaux, fauſſeté de l'opinion qui leur attribue plus de vivacité d'eſprit qu'aux Européens, & ſur tout qu'aux François, 164
Ortygie, une des Cyclades, maintenant Delos, 147
Oſtorius, Tragédie de l'Abbé de Pure jouée à l'Hôtel de Bourgogne, 252
Ouvrages: On juge des ouvrages par ce qu'ils ont de pire, 93. Preuve inconteſtable de la bonté des Ouvrages de l'eſprit, 169. C'eſt la poſtérité ſeule qui y met le prix, 170. ſi le bon y paſſe de beaucoup le méchant, c'eſt aſſez pour qu'ils ſoient excellens, 298.

P

Paix, inconvéniens d'une trop longue paix, 124
Panégyriques, leur ſublimité détachée pour l'ordinaire des paſſions, 27
Parabole, définition de cette figure, 103
Paroles, choix des plus propres combien eſſentiel au Sublime, 85. Avantage qui naît de leur juſte compoſition, 112. Il faut qu'elles répondent à la majeſté des choſes dont on traite, 119
Paul (Saint) qualifié ſaint dès le tems qu'il gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient ſaint Etienne, 183
Pédant, ſon caractere, 158
Pénélope, fictions abſurdes ſur la mort de ſes Amans, 39
Penſées, en quoi conſiſte leur ſublimité, 28
Périodes, force qu'elles ont étant coupées & prononcées néanmoins avec précipitation, 69. ſublime dans ſes périodes à quoi comparé, 116. Quelle en doit être la meſure & l'arrangement, 117
Periphraſe, harmonie qu'elle produit dans le Diſcours, 82. ce qu'il y faut obſerver, *ibid.* & 83.
Perrault (Pierre) Receveur Général des Finances, ſes principaux Ouvrages, 133
Perrault (Claude) Médecin & Architecte, & de l'Académie des ſciences, 131. ſes médiſances contre l'Auteur, 132. C'eſt lui qui a donné au Public la traduction de Vitruve, 133
Perrault (Charles) de l'Académie Françoiſe, a écrit contre les anciens, 318. ſa réconciliation avec Boileau, *ibid.* Bévûes & abſurdités de ſes paralléles des anciens & des modernes, 129. *& ſuiv.* Plan de cet Ouvrage, 161. Ridicules bévûes de l'Abbé & du Préſident qui y parlent, *ibid. & ſuiv.* Jugement du Prince de Conti ſur ces Dialogues, 188. condamné par M. Arnauld, 344. *& ſuiv.*

Perſonnes, changement de perſonnes dans le diſcours, de quel effet, 78

Perſuaſion, différence de la perſuaſion & du ſublime, 5

Petra (Gabriel de) Jugement ſur ſa Verſion de Longin, viij

Phaéton, avis que ſon pere le Soleil lui donna en lui mettant entre les mains les rênes de ſes chevaux, 55

Pharamond aux Enfers, amoureux de Roſemonde, 256

Phébus, certain Phébus préferé à Apollon, 258

Phédre, Défenſe d'un endroit de la Tragédie de Phédre de M. Racine, contre M. de la Motte, 212

Philiſcus, Poëte comique, 115

Philiſte, Caractere de cet Orateur, 115

Philoſophe, comment il ſe perfectionne, 246

Philoſtrate, ce qu'il dit de l'Orateur Iſée, 21. *Rem.*

Phocion, une de ſes paroles, 191

Phrynicus, tout le Théatre ſe fondit en larmes à la repréſentation d'une de ſes Tragédies, 77

Pindare, critiqué par M. Perrault, 173. loué par Horace, 176. Caractere de Pindare, 94. Mauvaiſe traduction d'un paſſage de ce Poëte par M. Perrault, 176

Piſiſtrate donne au Public les Oeuvres d'Homere, 140. ſe rend maître d'Athénes, 141

Plaiſirs, combien l'amour eſt dangereux & nuiſible à l'eſprit, 124

Platon, ſur quoi blâmé, 20. 91. Elévation & beautés de ſon ſtile dans pluſieurs figures, 48. 76. 83. 84. Profit qu'il a tiré de l'imitation d'Homere, 50. Préférence qu'il mérite ſur Lyſias, 91. 99

Pline, faute de M. Perrault ſur un paſſage de cet Auteur, 149

Pluriers pour des ſinguliers, rien quelquefois de plus magnifique, 75. Exemples de cette figure, & ce qu'il y faut obſerver, *ibid.* Pluriers au contraire réduits en ſinguliers, 77

Poëme Héroïque, pour être excellent doit être chargé de de peu de matiere,

Poëte, Les méchans Poëtes étoient condamnés autrefois à effacer leurs Ecrits avec la langue, 272. Différence des anciens d'avec les modernes, 339

Politeſſe, accompagne rarement un grand ſçavoir, xv

Porphyre, diſciple de Longin, iv

Poſtérité, quel motif pour nous exciter que de l'avoir en vûe, 52. C'eſt elle qui établit le vrai mérite de nos Ecrits, 168. *& ſuiv.*

Prédications, rapport qui ſe peut trouver entre les Prédications & les Satires, 361

Prix, utilité de ceux qu'on propoſe dans les Républiques pour aiguiſer & polir l'eſprit, 121

Provins, Le ſieur de Provins raillé par Regnier, 271

Ptolémée, Roi d'Egypte, ce qu'il répondit à un Rhéteur, 153

Puérilité, combien vicieuſe dans le ſtile, & en quoi elle conſiſte, 14. Ecrivains célébres tombés dans ce défaut, 15. *& ſuiv.*

Pythagore, belle ſentence de

ce Philoſophe, 5. fameux Philoſophe Naturaliſte, 274. habillé en galant, 245

Q

Quinaut, Poëte célébre, ſon unique talent pour la Poëſie, 143. Quel étoit d'ailleurs ſon mérite, *ibid.*

Quinquina, d'où vient ſa vertu, ſelon un célébre Médecin, 264. *Rem.*

Quintilien, ce qu'il dit de Démoſthéne, 292

R

Racan, Poëte célébre, 319. comparé avec Malherbe, 338

Racine juſtifié ſur quelques endroits de ſa Tragédie de Phédre, critiquée par M. de la Motte, 212. ſur quels Auteurs anciens il s'eſt formé, 320. Lettre de l'Auteur à ce Poëte, 331

Rate, à quoi elle ſert, 90. *Rem.*

Regnier, Poëte ſatirique, il nomme par leur nom ceux qu'il raille, 271. Beauté de ſes Satires, 323

Renaudot, Avertiſſement que cet Abbé a mis au devant de la dixiéme Réflexion de Boileau ſur Longin, 189. *& ſuiv.*

Renommée, appellée fille de l'eſpérance, 53. *Rem.* Erreur de M. Perrault à ſon occaſion, 152

Rhadamanthe, juge des Enfers, 230

Rapſodies, origine & ſignification de ce mot appliqué aux Ouvrages d'Homere, 138

Richeſource, miſérable Déclamateur, 174. *Rem.*

Richeſſes, rien de plus oppoſé au bonheur de l'homme que d'en avoir un deſir exceſſif, 124. De combien de maux elles ſont naturellement accompagnées, *ibid.*

Rire, paſſion de l'ame, 108

Romant, Cyrus & la Clélie ſont les deux plus fameux, quoique remplis de puérilités, 223. Critique des Romans, 227. *& ſuiv.* Leur lecture pernicieuſe, 352

Rondeau, ſon vrai tour trouvé par Marot, 169

Ronſard, Poëte fameux, pourquoi ſes Vers ne ſont plus goûtés, 169. ç'a été un deſhonneur à la France d'avoir tant eſtimé ſes Poëſies, 363

S

Sapho, ſon Ode ſur les effets de l'amour, 40. *Rem.* Inventrice des Vers ſaphiques, 246. fait de détail de la beauté de Tiſiphone, 249

Sarrazin, beauté de ſes Elégies, 323. ſon Poëme de la défaite des Bout-rimés, 397

Satire, l'Auteur loué d'avoir purgé ce genre de Poëſie de la ſaleté qui juſqu'à ſon tems lui avoit été comme affectée, 387

Savoyard, fameux chantre du Pont-neuf, une de ſes Chanſons, 238. *Rem.*

Scaliger, (Jules) mépris que lui attira ſa critique d'Homere, 187

Scipion, ami de Lucilius, 268

Scythes, maladie dont Venus les affligea pour avoir pillé ſon Temple, 83

Sermens, qu'ils ont plus de force dans le Pathétique & pour le Sublime, 63

Servitude, ſes effets ſur l'eſprit par rapport aux ſciences, 122

Siécle, ſupériorité de notre ſiécle ſur l'Antiquité, 323

Sonnettes, les Anciens

avoient accoutumé d'en mettre aux harnois de leurs chevaux dans les occaſions extraordinaires, 77. *Rem.*

Sophiſte, ſignification différente de ce mot parmi les Grecs & parmi nous, 17. *Rem.*

Sophocle, bon mot de ce Poëte, 12. Il excelle à peindre les choſes, 59. Préférence qu'il mérite nonobſtant quelques défauts, 94. Excellence de ſes Ouvrages, 172

Soubize, ſe ſignale au paſſage du Rhin, 394

Stace, vénération de ce Poëte pour Virgile, 326

Stagyre, ville de Macédoine, 262

Steſichore, grand imitateur d'Homere, 49

Stile, Caractere du ſtile déclamatoire, 4. *Rem.* ſtile froid combien vicieux, 15. *& ſuiv.* Il eſt dangereux de trop couper ſon ſtile, 117. ſtile figuré des Aſiatiques, depuis quand en vogue, 163. Stile enflé. *Voyez* Enflure,

Sublime, Ce que c'eſt dans le ſens de Longin, & ſa différence d'avec le ſtile ſublime, xij. 193. Exemple tiré du commencement de la Geneſe, *ibid.* autre exemple tiré de l'Horace de Corneille, xvj. 199. Avantages & effets du ſublime, 6. Défauts qui lui ſont oppoſés, 7. *& ſuiv.* Moyens pour le reconnoître & pour en bien juger, 23. Quel eſt le propre du Sublime, 24. Quelles en ſont les principales ſources, 26. L'approbation univerſelle preuve certaine du Sublime, 25. Préférence dûe au Sublime, quoiqu'il ne ſe ſoutienne pas également, 92. 93. Pourquoi ſi peu d'Ecrivains y parviennent, 120. Il devient hors de ſon lieu une grande puérilité, 135. ce qui fait le ſublime, 197. Quatre ſortes de ſublime, 205. Définition du ſublime, 216

Sumen, ou le ventre de la truïe étoit défendu parmi les Romains comme étant trop voluptueux, 167

Suze (Madame la Comteſſe de la) beauté de ſes Elegies, 323

Syros, ſituation de cette iſle, ſelon le vrai ſens d'Homere, 147

T

Tableau, Comparaiſon du ſublime & du pathétique d'un Diſcours avec le coloris d'un Tableau, 66

Tablettes de Cyprès, comment appellées, 20

Tardieu, Lieutenant Criminel, Equipage de ſa femme entrant aux enfers, 229. 230

Le Taſſe, Jugement de M. Perrault ſur ce Poëte, 142

Tempête, deſcription d'une Tempête, 43

Tems, effets merveilleux du changement de tems dans le Diſcours. 78

Ténébres, comment la Déeſſe des Ténébres eſt dépeinte par Heſiode, 31. ſi ce n'eſt pas plûtôt la Triſteſſe, *ibid. Rem.*

Thalès, fameux Philiſophe Naturaliſte, mettoit l'eau pour principe des choſes, 174

Théano, fille de Pythagore. 245

Théopompus, emploïe des termes trop bas, 118

Thomiris, Reine des Maſſagétes, 236. amoureuſe de Cyrus, 237

Thucidide, caractere de ſes Ouvrages, 73
Timée, ſes défauts, 15. 16
Tiſiphone, beau portrait de cette furie : 249
Tollius, a donné au Public une édition de Longin, avec des Notes très-ſçavantes, ix. *Rem.*
Traductions, différences des Traductions qui ſe font de Grec en Latin, d'avec les Traductions en Langue vulgaire, ix.
Tragédie, ne peut ſouffrir un ſtile enflé, 11. Les Poëtes tragiques modernes ſont ſupérieurs aux Latins, 323
Tranſitions imprévûes, leur effet dans le Diſcours, 79. Véritable lieu d'uſer de cette figure, 80
Tranſpoſition de penſées ou de paroles, beauté de cette figure, 71
Troiſvilles (Henri-Joſeph de Peyre, Comte de) quitte la profeſſion des Armes, & s'attache à l'étude où il fait de grands progrès, 322. *Rem.* avoit l'eſprit d'une juſteſſe merveilleuſe : *ibid.*
Turpin, Hiſtorien fabuleux des actions de Charlemagne, 395

V

Vangelas, mérite de cet Ecrivain, 130
Vautours, appellés des ſépulchres animés, 12
Ventre de certains animaux étoit un des plus délicieux mets des anciens, 167
Venus, quelle maladie cette Déeſſe envoïa aux Scythes, 83
Verdure, comment appellée, 21. *Rem.*
Verrier (Le) Lettre à lui adreſſée, 328. ſa plainte contre les Tuilleries, 329
Vida Poëte célebre, 384. *Rem.* Boileau n'avoit jamais lû l'Art Poëtique de ce Poëte, 384
Vitruve, Architecte, 324. Jugement ſur la Traduction de cet Auteur, 153
Vivonne, Maréchal Duc, Lettres à lui adreſſées ſur ſon entrée dans le Fare de Meſſine, 304
Ulyſſe s'attachant à une branche de figuier, 165
Voiture, Lettre dans ſon ſtile, 307. Beauté de ſes Elégies, 323
Volupté, c'eſt l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes, 89. Il n'y a point de vice plus infâme, 124
Vopiſcus (Flavius) ce qu'il dit touchant la mort de Longin, v. vj.
Urfé (Honoré d') Auteur du Roman d'Aſtrée, 221

X

Xenophon critiqué, 19. traits excellens de cet Auteur, 78. 83.
Xerxès appellé le Jupiter des Perſes, 12. Châtie la mer, 305

Y

Yeux, il n'y a point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux, 19. Ceux d'autrui voient plus loin que nous dans nos défauts, 130

Z

Zenobie, Reine des Palmyréniens; eſtime qu'elle faiſoit de Longin, v. ſa réponſe à l'Empereur Aurelian, vj. Quelles en furent les ſuites, vij.

Zenodote, fameux Grammairien, 141. *Rem.*

Zoile, ſuccès de la liberté qu'il ſe donne de critiquer les plus grands hommes de l'Antiquité, 153. ſon origine, 155. Depuis lui tous les envieux ont été appellés du nom de Zoile, 156

Zoſime, Hiſtorien Grec, vij.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les Ouvrages de M. Deſpréaux, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpreſſion. Fait à Paris ce 7 Mars 1723.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé BARTHELEMY ALIX, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Oeuvres de* NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX, *avec des éclairciſſemens hiſtoriques donnés par lui-même, à Paris mil ſept cens vingt-ſix, Avec les Traductions en Vers Latins des Satires & Epîtres du même* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder les Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des

Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où les approbations

y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le ſeiziéme jour de Juillet, l'an de grace mil ſept cens trente quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 783, F°. 767, *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 5 *Octobre* 1734.

Signé, G. MARTIN, *Syndic*.

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1735.

73743101